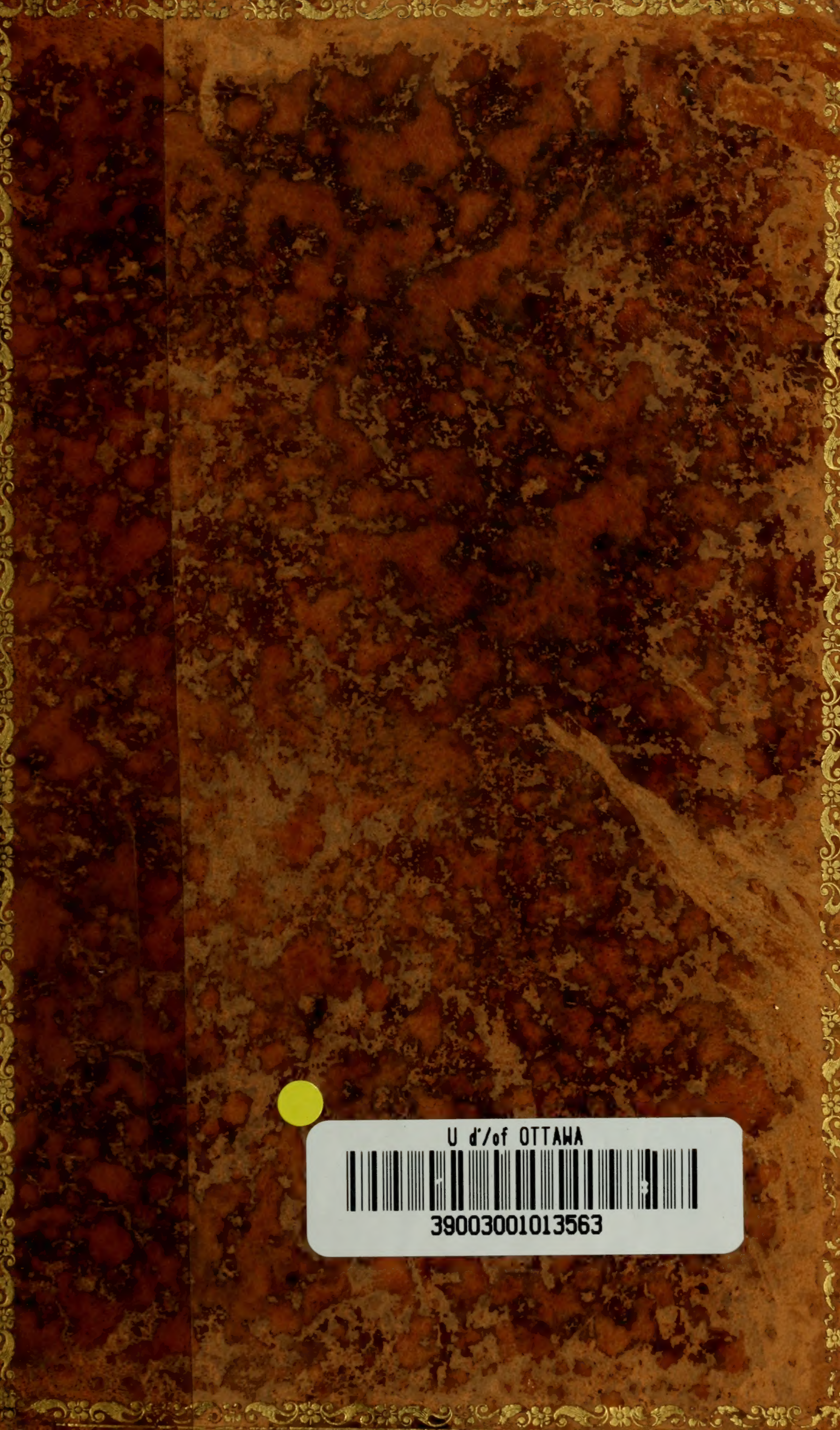
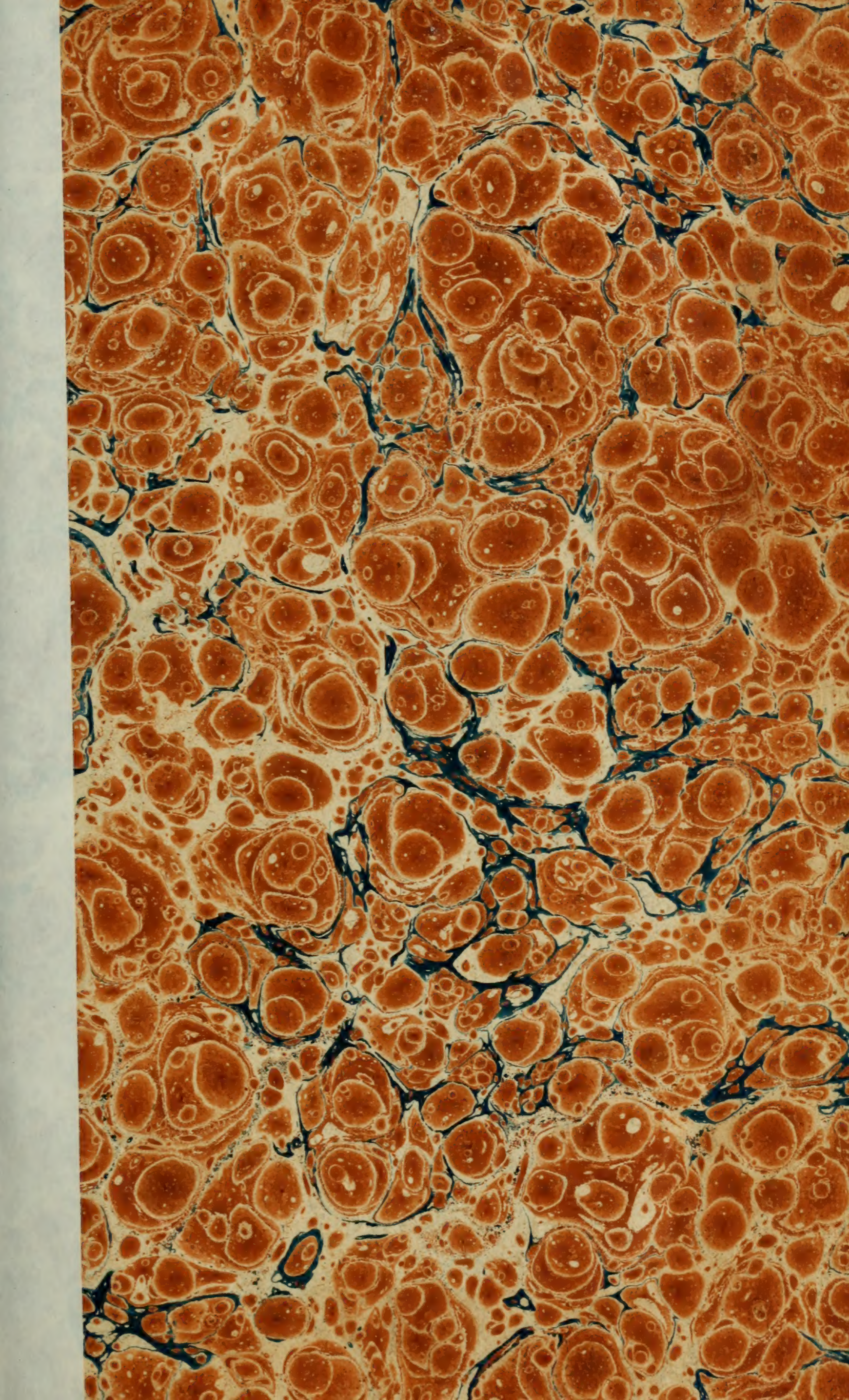

U d'/of OTTAWA
39003001013563



HISTOIRE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

OUVRAGES du même Auteur.

Abrégé de l'histoire universelle ancienne et moderne, par M. le comte de Ségur, de l'Académie française, pair de France.

Histoire ancienne complète, 25 vol., in-18 avec 75 cartes ou gravures, prix 50 fr.; avec fig. coloriées, 62 fr.

On vend séparément :

Histoire ancienne proprement dite, 9 vol.	18 fr.	
Et de cette histoire, celles		
des Egyptiens et des Assyriens, 1 vol.	2 fr.	25 c.
des Mèdes et des Perses, 2 vol.	4	50
des Israélites, 2 vol.	4	50
des Grecs, 3 vol.	7	
de Sicile et de Carthage, 1 vol.	2	25
Histoire romaine, 7 vol.	14	
Histoire du Bas-Empire, 9 vol.	18	
Histoire moderne.		
Histoire des Gaules, 2 vol.	5	
Galerie morale et politique, 2 vol. in-8°.	12	
Les Quatre Ages de la vie, 1 vol. in-12, fig.	5	
Vélin.	10	
Chansons et Romances, in-18, fig.	2	

IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE, N° 5.

HISTOIRE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE;

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PAIR DE FRANCE, etc, etc.

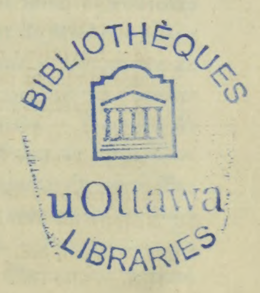
AVEC ATLAS PAR P. TARDIEU.

Histoire Ancienne.

TOME CINQUIÈME.

Histoire Romaine.





PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
EDITEUR DU CHOIX DE RAPPORTS, OPINIONS, etc.
RUE MAZARINE, N° 30.
MD CCC XXI.

HISTOIRE

ANCIENNE.

HISTOIRE ROMAINE,

CHAPITRE PREMIER.

Ravages des Cimbres. — Construction du canal la *Fosse Mariane*. —Retour des Cimbres dans les Gaules. —Victoires de Marius sur les Cimbres, les Ambrons et les Teutons.—Troubles intérieurs. —Haine de Sylla et de Marius.—Loi proposée par le consul Drusus.—Mort de ce tribun.—Guerre sociale.—Echecs des Romains. —Commandement confié à Marius. —Mort de Caton. —Consulat de Sylla. — Guerre avec Mithridate. —Commandement confié à Sylla. —Le *contre-sénat* de Sulpicius. — Ses proscriptions. — Fuite de Sylla. — Marche de Sylla sur Rome. —Fuite de Marius. —Sa tête est mise à prix. — Victoire de Sylla sur Mithridate. — Arrestation de Marius conduit à Minturne. — Son départ et son arrivée en Afrique. — Sa fuite. — Nouvelles dissensions à Rome. — Alliance de Cinna et de Marius. —Leur marche sur Rome. — Paix entre eux et Rome. — Vengeance de Marius. — Succès de Sylla en Grèce. — Siége, prise et destruction d'Athènes par Sylla. — Mort de Marius. — Consulat de Cinna et de Carbon. — Mort de Cinna. — Echec du consul Carbon. — Nouveaux succès de Sylla. — Vengeance du jeune Marius. — Entrée de Sylla dans Rome. — Ses vengeances. — Mort du jeune Marius. — Mort du consul Carbon. — Proscriptions de Sylla. — Crimes de Catilina. — Valérius Flaccus est nommé inter-roi. — Dictature perpétuelle de Sylla.

Les Cimbres, dans leur invasion, se joignirent aux Teutons et à d'autres peuples sortis des forêts Ravages des Cimbres

de la Germanie. Ce torrent dévastateur, renversant tout sur sa route, menaçait de franchir les Alpes. Déjà quatre-vingt mille Romains ou alliés avaient péri dans plusieurs combats, où la féroce valeur de ces sauvages guerriers s'était vue victorieuse de la tactique romaine.

Avant d'entrer en Italie, ils traversèrent l'Aquitaine, passèrent les Pyrénées et ravagèrent l'Espagne. Marius, au lieu de les attaquer dans cette contrée, voulut les attendre à leur retour dans les Gaules, croyant sans doute qu'après de si longues marches, et chargés de butin, ils seraient moins difficiles à vaincre.

Pour se préparer à cette lutte dangereuse, suivant l'exemple des Scipions et de Paul-Émile, il rétablit la discipline dans l'armée, exerça les légions sans relâche; et, afin de les arracher à l'oisiveté qui amollit l'âme comme le corps, en attendant les combats, il les fit travailler à réparer des routes et à construire des ponts.

Construction du canal la *Fosse Mariane.*

Les bouches du Rhône étaient alors encombrées de vase et de sables; il détourna le cours de ce fleuve, en creusant un canal qu'on appela la *Fosse Mariane.*

Retour des Cimbres dans les Gaules. Victoires de Marius sur les Cimbres, les Ambrons et les Teutons.

Les Cimbres reparurent bientôt dans la Gaule. Les Toulousains se joignirent à eux. Marius leur livra bataille et les défit. Dans cette action, Sylla, son lieutenant, se distingua par sa vaillance, et fit prisonnier Copilus, roi des Toulousains.

Après cette victoire, le consul, espérant affaiblir les Cimbres en les fatiguant par des manœuvres, avait résolu de traîner la guerre en longueur; mais l'armée des barbares se sépara en trois différens corps pour pénétrer plus facilement en Italie. Marius, qui suivait tous leurs mouvemens, se trouva près de la plus forte de leurs colonnes, sur la frontière de l'Helvétie. Le nombre des barbares était prodigieux: le consul aurait voulu éviter le combat, mais le manque de vivres et d'eau ne lui permit pas de délai. Il livra bataille; elle dura deux jours. Le génie de Marius, l'habileté de ses mouvemens et le courage des Romains l'emportèrent sur la fougue impétueuse et sur la résistance opiniâtre des ennemis. Il leur tua deux cent mille hommes, et fit quatre-vingt-dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait le roi Teutobochus.

Cette armée était presque entièrement composée d'Ambrons et de Teutons. Les barbares, qui voulaient fuir les Romains vainqueurs, périssaient sous les coups de leurs femmes qui, le glaive à la main, leur reprochaient leur lâcheté, et les frappaient quand ils ne voulaient pas retourner au combat.

Les Cimbres, ignorant la défaite de leurs alliés, s'avancèrent sur les Alpes, bravant tous les obstacles que leur opposaient l'aspérité des montagnes et la rigueur de l'hiver. Sans chercher de route, ils se couchaient sur les peaux qui les couvraient,

et, se précipitant du haut des monts, ils se laissaient glisser sur la neige jusque dans la plaine.

Le proconsul Catulus voulut en vain les arrêter sur les bords de l'Adige; ils passèrent cette rivière malgré lui. Ne pouvant ramener ses soldats au combat et les empêcher de fuir, il fit marcher une enseigne en avant d'eux, pour donner à cette fuite l'ordre et l'apparence d'une retraire.

Les Romains nommèrent Marius consul pour la cinquième fois, et il se hâta de joindre ses légions à celles de Catulus. Les Cimbres, s'avançant toujours, lui envoyèrent des ambassadeurs qui lui demandèrent de leur céder en Italie des terres pour eux et pour leurs frères. « De quels frères parlez-» vous? » dit Marius. — « Des Teutons, » répondirent-ils. — « Ne vous occupez plus d'eux, reprit » le consul; s'ils avaient besoin de terre, nous leur » en avons donné qu'ils garderont toujours. »

Les Cimbres, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, le menacèrent de leur vengeance et de celle des Teutons, quand ils seraient arrivés. « Ils » le sont, dit Marius, et je vais vous mettre à » portée de les saluer. » Alors il fit conduire devant eux les rois teutons enchaînés. Les barbares furieux le défièrent au combat, et lui demandèrent de fixer un jour pour livrer bataille: il le leur accorda.

Au jour fixé les deux armées sortirent de leur camp. Marius donna le commandement du centre

à Catulus, et plaça ses propres légions aux ailes. Il voulait attaquer lui-même l'ennemi en flanc, et espérait se donner ainsi tout l'honneur de la victoire; mais le sort faillit l'empêcher d'y prendre part; car un vent furieux ayant élevé des tourbillons de poussière qui obscurcirent l'air, Marius s'égara dans sa marche, s'éloigna, sans s'en apercevoir, de l'ennemi qu'il voulait attaquer, et ne put revenir que fort tard aux lieux où l'on combattait.

Le courage des barbares lutta long-temps contre la discipline romaine; mais enfin ils furent tournés, défaits et détruits. Leurs femmes, aussi intrépides que celles des Teutons, défendirent vaillamment les chariots qui entouraient leur camp; elles accablaient de reproches les fuyards, et les forçaient à combattre. Lorsqu'elles ne virent plus d'espoir de résistance, elles égorgèrent leurs enfans, et se poignardèrent toutes pour échapper aux outrages et à la captivité. Cent quarante mille Cimbres, Gaulois ou Germains périrent dans cette journée. On en prit soixante mille. Cette action glorieuse termina la guerre, qui durait depuis douze ans. Elle valut à Marius le titre de troisième fondateur de Rome. Un seul triomphe récompensa ses trois victoires. Les Romains, toujours superstitieux, racontaient que, dans tous les combats livrés par Marius, deux vautours planaient sur sa tête.

Condamnée par le sort à ne jamais jouir du re-

Troubles intérieurs.

pos, la république vit bientôt commencer les dissensions sanglantes qui devaient si long-temps déchirer son sein.

Marius, qu'on avait déjà accusé d'actes arbitraires dans son troisième consulat, disait souvent que le bruit des armes l'empêchait d'entendre le langage des lois. Il ne prouva que trop, par son humeur despotique et cruelle, qu'il ne s'était montré populaire que pour dominer, et n'avait accusé l'ambition des grands que par envie.

Saturninus, son ami et son complice, ayant été destitué de la questure d'Ostie pour ses prévarications, malgré les efforts de Marius pour le défendre, celui-ci, pour se venger des patriciens, fit élire tribun du peuple ce même Saturninus. Il exerça cette charge en factieux plutôt qu'en magistrat, et ne se servit de son pouvoir que pour satisfaire sa cupidité.

Métellus, alors censeur, tenta vainement de le faire chasser du sénat. Marius le soutint de tout son crédit, moins par amitié pour lui que par haine contre Métellus. L'année de son tribunat expirée, il voulut encore le faire élire ; mais Nonnius, personnage à la fois très-populaire et très-estimé par les patriciens, lui enlevait une grande partie des suffrages. Saturninus se débarrassa de ce rival par un crime, et le fit assassiner.

Dès qu'il se vit en place, flattant le peuple, pour s'assurer son appui contre la haine du sénat, il

proposa un édit qui donnait aux plébéiens les terres conquises par Marius dans les Gaules.

Le sénat, opprimé par les factieux, se vit contraint de jurer l'exécution de la loi. Métellus seul refusa le serment, et fut obligé de chercher un asile à Smyrne, afin de se soustraire aux vengeances de Marius et de son tribun.

L'exil d'un si grand citoyen était une honte pour Rome. Il restait encore assez de vertu dans le peuple pour le sentir. On rappela, quelque temps après, Métellus; et Marius, à son tour, crut nécessaire de s'éloigner. Il parcourut l'Asie, et se rendit près de Mithridate, le plus grand monarque de l'Orient. Reçu avec honneur par ce roi belliqueux, on prétend que Marius flatta son orgueil et excita son ambition, soit dans le dessein de s'en faire un appui, soit dans l'espoir de le combattre et de conquérir l'Asie. D'autres historiens rapportent qu'il dit à ce prince : « Pour accroître et pour conserver votre puissance, vous » n'avez que deux partis à prendre, celui d'être » plus fort que les Romains, ou celui de leur obéir » en tout. »

Haine entre Sylla et Marius.

De retour à Rome, il se brouilla avec Sylla, qui lui causa depuis plus de malheurs par son ingratitude, que la sienne n'en avait attiré à Métellus.

Depuis long-temps Sylla blessait son orgueil en s'attribuant exclusivement la prise de Jugurtha et

l'honneur d'avoir terminé la guerre de Numidie. L'anneau qui servait de cachet à Sylla était une pierre gravée, qui représentait le prince numide enchaîné, livré entre ses mains par le roi des Maures. Bocchus aigrit le courroux de Marius en envoyant à Rome, pour le temple de Jupiter Capitolin, un groupe d'images d'or, qui consacrait encore cet événement. Dès cet instant Marius furieux rompit ouvertement avec Sylla, et jura sa perte. La guerre sociale, éclatant peu de temps après, retarda seule les effets d'une haine qui devait plonger la république dans toutes les horreurs de la tyrannie et de la guerre civile.

Marius venait d'obtenir son sixième consulat. Saturninus, élu tribun pour la troisième fois, voulait, suivant ses intentions, lui donner pour collègue Glaucias qui lui était dévoué. Mais un concurrent redoutable, Memmius, lui disputait cette dignité. Le tribun, accoutumé aux forfaits, fit poignarder Memmius. Ce meurtre excita l'indignation générale. Saturninus, cité en jugement, croyait pouvoir compter sur la protection de Marius; mais le consul, craignant d'attirer sur lui la haine publique, abandonna l'ami que ses conseils avaient perdu.

Cependant le tribun, soutenu de ses nombreux cliens, opposa la force à la justice, et obligea le sénat d'employer la formule usitée en temps de troubles. Marius, chargé de préserver la répu-

blique de tout détriment, attaqua les rebelles, et les força de se retirer au Capitole. Ceux-ci espéraient toujours qu'il ne punirait pas avec rigueur un crime commis pour ses intérêts et peut-être par ses ordres. Leur espoir fut trompé : Marius les laissa massacrer par les chevaliers romains.

Loi proposée par le tribun Drusus.

Peu de temps après Rome vit s'élever un orage qui mit en danger non-seulement sa gloire, mais son existence. Un tribun du peuple, Drusus, qui n'osait attaquer directement les usurpations de la faction populaire, crut parvenir indirectement à son but, et à rendre au sénat une partie de ses anciens droits, en proposant une loi qui semblait aussi populaire que juste. Les chevaliers s'étaient emparés des tribunaux ; il proposa de leur donner les places vacantes dans le sénat, et de choisir après dans ce corps les magistrats qui seraient chargés de juger les citoyens.

Un autre tribun, Cépion, s'opposa vivement à cette innovation, déclama, comme les Gracques, contre l'orgueil, contre la corruption du sénat, et accusa de malversation plusieurs patriciens. Drusus, persévérant dans son entreprise, crut devoir en assurer le succès en se conciliant la faveur du peuple. Dans ce dessein il demanda l'exécution rigoureuse de la loi agraire ; et comme il craignait de blesser les intérêts des alliés en Italie, s'ils n'étaient pas compris dans le partage, il présenta une loi qui leur accordait tous les priviléges

et tous les droits des citoyens romains. Le sénat s'y opposa, jugeant avec raison que le droit de cité s'avilirait en se prodiguant, et que le peuple romain perdrait son éclat et sa majesté s'il élevait à son niveau tant de peuples étrangers.

Les alliés qui se trouvaient dans Rome appuyaient de toutes leurs forces la proposition de Drusus; et les passions, enflammées par cette contestation, devinrent si violentes que quelques étrangers outragèrent et frappèrent l'un des consuls, nommé Philippe, qui repoussait avec chaleur la loi proposée.

Mort de ce tribun.

Drusus, ne pouvant réussir à faire passer l'édit de partage, voulait au moins qu'on adoptât celui de naturalisation; mais un jour, en revenant du Forum, il fut assassiné à la porte de sa maison.

Cette violence, attribuée au sénat, ne resta pas impunie. Les peuples alliés, composant alors la plus grande force des armées romaines, supportaient impatiemment l'inégalité qui existait entre eux et les citoyens de la capitale. Les Gracques leur avaient fait entrevoir l'espérance d'obtenir le droit de cité, et Drusus venait de réveiller cet espoir. Ils avaient de nombreux partisans dans Rome; mais leur appui devenait sans effet; car, dès qu'ils osaient hasarder quelques démarches en leur faveur, les chevaliers romains les faisaient tuer ou exiler.

Les villes italiennes déclamaient violemment

contre l'ingratitude de Rome qui devait presque toutes ses conquêtes à leurs armes, et qui leur en refusait la récompense et le partage. Guerre sociale.

Outrées de la mort de Drusus, toutes ces villes se liguèrent, et s'envoyèrent réciproquement des otages.

Les premiers peuples qui prirent les armes furent les Lucaniens, les Apuliens, les Marses, les Pélignes et les Samnites. La conspiration avait été si secrète qu'on ne la découvrit à Rome que trop tard pour la prévenir. Le proconsul Servilius, qui se trouvait près de Naples, informé de quelques mouvemens hostiles des habitans d'Asculum, leur en fit de sévères reproches; au lieu de se justifier, ils se jetèrent sur lui, et le massacrèrent, ainsi que les Romains qui résidaient dans leur ville.

Après cet éclat, la confédération déclara hautement ses desseins, et envoya au sénat un mémoire contenant ses griefs et ses demandes. Le sénat répondit « qu'on n'obtenait point de grâce » de Rome par les armes, mais par le repentir et » la soumission. » Les députés se retirèrent, et la guerre fut résolue.

Depuis celle d'Annibal, Rome n'en eut point à soutenir de plus vive, de plus sanglante et de plus dangereuse. Ce n'étaient point des barbares qu'on avait à combattre, c'étaient les mêmes hommes qui composaient naguère la plus grande partie des forces romaines. Le vide que tant d'officiers et de

soldats laissèrent dans les légions fut tel que, pour les compléter, Rome se vit forcée d'enrôler les esclaves nouvellement affranchis. Cette guerre s'appela la *guerre sociale*.

Echecs des Romains.

Dans la première campagne, les Romains furent battus en plusieurs rencontres. En 663 les Marses tuèrent dans une embuscade le consul Rutilius. La vue de son corps et de ceux de plusieurs officiers distingués qu'on rapportait dans Rome répandit une telle consternation parmi le peuple, que le sénat rendit un décret pour ordonner qu'à l'avenir on enterrerait à l'armée tous ceux qui y seraient tués. Cépion, succédant à Rutilius, commit les mêmes fautes et éprouva le même sort.

Commandement confié à Marius

Le danger croissait; il décida le sénat à donner le commandement de l'armée à Marius. L'âge, qui n'adoucit point son caractère féroce, avait ralenti son audace et son activité. Il arrêta cependant les progrès de l'ennemi, mais en se bornant, contre sa coutume, à la défensive. Un des chefs les plus fameux des alliés, Pompéius Silo, lui ayant fait dire que, s'il était aussi grand général qu'on le croyait, il devait quitter ses lignes et livrer bataille; Marius lui répondit : « Si tu es aussi habile » que tu le penses, force-moi à sortir de mon » camp et à combattre. »

Il termina cependant cette campagne par une victoire; mais Sylla, qui servait sous ses ordres, obtint de plus nombreux et de plus brillans suc-

cès. Ce qui sauva Rome, ce fut la séparation des forces des alliés. Réunis, ils auraient accablé les Romains; mais, divisant leurs troupes pour défendre chacun leur pays, ils se virent tour à tour vaincus. La fortune de Rome voulut qu'au dehors comme au dedans de l'Italie le monde entier commît la même faute.

L'année suivante, sous le consulat de Pompéius, père du grand Pompée, et de Porcius Caton, le sénat accorda le droit de cité aux Italiens qui n'avaient pas pris les armes contre Rome. Cette mesure affermit la fidélité dans le devoir, et inspira quelque repentir à la révolte.

Mort de Caton.

Caton remporta plusieurs avantages, dont il tirait tant de vanité qu'il se comparait à Marius, et prétendait l'effacer. Le jeune Marius, orgueilleux de la gloire de son père, et cruel comme lui, s'approcha du consul au moment où il chargeait les Marses, et l'assassina lâchement.

Pompée gagna une bataille contre les Picentins, et prit la ville d'Asculum, dont il massacra les habitans, après les avoir fait battre de verges. Poursuivant ses succès, il défit les Marses et leur tua dix-huit mille hommes. Sylla, de son côté, vainquit deux fois les Samnites, et s'empara de leur camp. On lui attribua principalement l'honneur d'avoir terminé cette guerre, si funeste aux deux partis, que, selon Véléius Paterculus, trois cent mille des plus braves guerriers de Rome et

de l'Italie y perdirent la vie. Les révoltés se soumirent; et Rome, se montrant généreuse après la victoire, leur accorda le droit de cité.

Consulat de Sylla.

En 663 Sylla obtint le consulat. Rome ne jouit pas long-temps de la tranquillité que lui laissait la fin de la guerre sociale. Mithridate, roi de Pont, prince puissant, intrépide, audacieux, d'une ambition qui ne connaissait pas de bornes, et d'un génie qui le rendait capable d'exécuter les plus vastes desseins, avait voué une haine implacable aux Romains, qui dominaient tous les peuples et avilissaient tous les rois. Uni par les liens du sang et de l'amitié à Tigrane, roi d'Arménie, il parcourut l'Asie en conquérant, et, bravant la protection que Rome accordait aux Mysiens, aux Phrygiens, aux Lyciens, aux Pamphyliens et aux peuples de Bithynie, il entra dans leur pays, et en chassa le peu de troupes romaines qui s'y trouvaient. Le préteur Aquilius était tombé dans ses mains; Mithridate le traîna enchaîné à sa suite, l'exposa à la dérision des peuples, l'envoya au supplice, et, pour insulter à l'avarice romaine, fit verser de l'or fondu dans la bouche de cet infortuné.

Guerre avec Mithridate.

Commandement confié à Sylla.

Le contre-sénat de Sulpicius.

Le sénat lui déclara la guerre, et donna le commandement de l'armée à Sylla, consul. Marius, précédemment, avait employé sans succès la violence, dans le dessein d'arracher du temple de Jupiter les images envoyées par Bocchus pour consacrer la gloire de Sylla. Il ne mit plus de bornes

à ses ressentimens, lorsqu'il vit Sylla consul, et chargé de la guerre d'Asie. Déterminé à s'emparer de l'autorité qu'on lui refusait, et ne se bornant plus à ranimer la haine populaire contre les patriciens, il paya trois mille satellites qu'il mit aux ordres de Sulpicius, tribun du peuple, le plus hardi des factieux et le pl s dévoué de ses partisans. Sulpicius appelait cette troupe son *contre-sénat*. Il faisait assassiner par elle ceux qui voulaient traverser ses desseins. Soutenu par ces brigands, Sulpicius tenait un bureau sur le Forum, et y recevait publiquement le prix du droit de cité, qu'il vendait sans pudeur à des affranchis et à des étrangers. Un fils de Pompée, dans une émeute, périt sous leurs poignards. Sylla, voulant en vain réprimer ces désordres, se fit chasser par eux de la place publique. Poursuivi et obligé, pour sauver ses jours, de se réfugier dans la maison de Marius, celui-ci ne lui promit la vie qu'après l'avoir forcé de jurer qu'il lui céderait le commandement de l'Asie.

Ses proscriptions.

Fuite de Sylla.

Le peuple, excité, entraîné par Sulpicius, annula les décrets du sénat, et donna le commandement de l'armée à Marius. Cependant Sylla s'était sauvé dans son camp. Ses soldats tuèrent tous les officiers du parti de Marius, et Marius fit égorger dans Rome tous les amis de Sylla.

Depuis ce moment ce n'est plus qu'avec du sang qu'on peut écrire l'histoire de cette république,

autrefois plus fameuse encore par ses vertus que par ses victoires.

Marche de Sylla sur Rome.

Le sénat, cherchant en vain à prévenir les malheurs dont la ville était menacée, envoie Brutus et Servilius près de Sylla pour négocier un accommodement. Les soldats furieux maltraitent, dépouillent ses députés, et les chassent du camp. Sylla hésitait à marcher contre Rome; mais on raconte qu'ayant vu en songe Bellone qui mettait la foudre entre ses mains, il fit part de ce songe à son armée, et s'avança rapidement avec elle près des portes de la ville. Le peuple, furieux contre les patriciens, barricade les rues, lance du haut des toits des pierres et des traits sur les troupes de Sylla. Marius combat à la tête de ses partisans, il arme les esclaves pour grossir ses forces; mais l'armée triomphe de la résistance de cette multitude, plus propre aux factions qu'aux combats.

Fuite de Marius.

Sylla est maître de la ville, et Marius se dérobe au supplice par la fuite. Peu de jours avant il avait

Sa tête est mise à prix.

accordé la vie à Sylla; celui-ci, plus implacable, le fit condamner à mort, et mit sa tête à prix. Sulpicius, trahi par un esclave, fut découvert et massacré. Le peuple subissait en frémissant le joug du vainqueur. Sylla, dans l'espoir de l'apaiser, consentit à recevoir pour collègue Cinna, un des chefs du parti populaire. Il fit jurer au nouveau consul d'embrasser sa cause et de lui rester fidèle. Ce serment, prêté par l'ambition, fut promptement violé

par la perfidie. Cinna cita son collègue en jugement. Le fier Sylla, dédaignant de répondre, le laissa haranguer le peuple à son gré, sortit de Rome, et prit le commandement de l'armée, certain que, s'il était accusé par la haine, et même condamné par la justice, il serait absous par la victoire.

Mithridate s'était emparé de la Grèce qu'il occupait par de fortes armées. Les Athéniens, sous la conduite du tyran Aristion, avaient embrassé son parti. Sylla livra au pillage les villes et les temples de cette malheureuse contrée. L'esprit de faction détruisait la discipline dans l'armée, et les généraux favorisaient la licence du soldat pour se l'attacher. Sylla ne tarda pas à sentir la nécessité de rétablir l'ordre, et de rendre à l'autorité sa vigueur. Il était arrivé près d'Élatée, et se trouvait en présence de l'armée de Mithridate, que commandait alors Archélaüs. L'aspect de cette armée immense, composée de tous les peuples de l'Orient, saisit de terreur les Romains. Sylla tenta vainement de les faire sortir de leur camp : les railleries et les insultes mêmes de l'ennemi ne pouvaient les y décider. Sylla prit alors le parti de les accabler de travaux si pénibles et si continuels qu'ils préférèrent enfin les périls à la fatigue, et demandèrent à grands cris le combat.

Victoire de Sylla sur Mithridate.

Les ennemis s'étaient portés sur Chéronée ; Sylla les suit rapidement, envoie derrière eux un corps

détaché qui leur dérobe sa marche, et qui les attaque à l'improviste. Le consul, profitant de leur désordre, les charge avec ses légions, les met en fuite, et en fait un grand carnage. Elevant ensuite des trophées pour consacrer ce triomphe, il ordonna qu'on y inscrivît ces mots: *Mars*, *Victoire et Vénus*. Il croyait ou voulait persuader aux peuples que Vénus le favorisait particulièrement, et souvent il ajoutait à ses noms de Lucius Cornélius Sylla celui d'Épaphrodite. Quelquefois aussi il prenait celui de Felix (Heureux), et tandis que Marius prétendait devoir tous ses triomphes à son génie, Sylla n'attribuait les siens qu'à la fortune. Ce politique habile savait qu'on se range toujours du parti des heureux.

Les forces de Mithridate étaient trop nombreuses pour qu'une seule défaite les détruisît. Sylla se vit encore obligé de combattre Archélaüs sous les murs d'Orchomène, et, cette fois, la victoire lui fut vivement disputée. Ses soldats, trop pressés par la foule des barbares, commençaient à plier et à quitter leurs rangs; Sylla descend de cheval, saisit une enseigne, arrête les fuyards, et s'écrie: « Romains, mon devoir m'ordonne de mourir ici: » lorsqu'on vous demandera ce que vous avez fait » de votre général, n'oubliez pas de dire que vous » l'avez abandonné à Orchomène. » A ces mots il s'élance au milieu des ennemis.

Ranimées par son intrépidité et honteuses de

leur faiblesse, les légions se précipitent sur les barbares, les enfoncent, les taillent en pièces, et s'emparent de leur camp.

Tandis que Sylla, couvrant de lauriers les plaies sanglantes de la république, semblait oublier ses intérêts personnels et les menaces de ses ennemis pour ne s'occuper que de la gloire de sa patrie, ses partisans à Rome dominaient dans le sénat et servaient sa vengeance.

Marius, vivement poursuivi par eux et déclaré ennemi public, s'était embarqué : un vent impétueux rejeta son bâtiment sur la côte d'Italie. Ses compagnons, lâches ou perfides, le voyant si constamment trahi par la fortune, l'abandonnèrent sur les bords du Lyris. Arrestation de Marius conduit à Minturnes.

L'argent promis pour sa tête excitait l'avidité d'un grand nombre de soldats qui cherchaient à s'emparer de lui. Il se déroba à leur poursuite en s'enfonçant dans un marais, et se rendit après dans la cabane d'un pauvre vieillard auquel il se découvrit. Ce généreux vétéran reçut avec respect, sous son toit, son ancien général; et, lorsqu'il lui eût fait prendre quelques alimens, il le conduisit vers la côte, en traversant les marais. Bientôt les soldats qui le poursuivaient annoncèrent leur approche en jetant de grands cris. Le vieillard fit coucher Marius dans le marais, le couvrit de roseaux, et s'éloigna.

Tout semblait conspirer alors à la perte de Ma-

rius. Les soldats le découvrirent dans l'humide retraite où il s'était caché, se saisirent de lui et le menèrent à Minturne.

Dans le temps de sa puissance, il avait rendu quelques services aux habitans de cette ville. Le peuple y chérissait son nom et respectait sa gloire; mais les magistrats, redoutant l'autorité du sénat romain, se croyaient obligés de suivre la rigueur de ses ordres. Ils se décidèrent à faire mourir Marius; et comme aucun citoyen, pas même le bourreau, ne voulait souiller ses mains par le meurtre de cet illustre proscrit, ils chargèrent un Cimbre, qui se trouvait alors à Minturne, de le tuer.

Le barbare reçut cet ordre avec joie, fier de venger la honte et la ruine de ses concitoyens. Le Cimbre entre, le sabre à la main, dans la chambre où reposait l'implacable ennemi de sa nation. A son approche, le Romain se lève, et, jetant sur lui un regard terrible, lui dit: « Oseras-tu bien tuer » Caïus Marius? » A l'aspect de ce guerrier, qui semblait encore porter devant lui l'épouvante et la mort, comme aux jours de bataille, le Cimbre, saisi d'effroi, laisse tomber son glaive, et s'enfuit en s'écriant: « Non, je ne pourrai jamais tuer » Caïus Marius! »

Cette dernière victoire de Marius désarmé excita l'admiration du peuple, et il fit éclater si vivement son affection pour lui que les magistrats

eux-mêmes, honteux de leur lâche cruauté, conduisirent Marius au bord de la mer. Il s'embarqua, et, après avoir encore plusieurs fois couru le danger d'être pris en Sicile, il descendit enfin sur la côte d'Afrique près de Carthage.

Son départ et son arrivée en Afrique.

Le préteur Sextilius, qui commandait dans cette province, le fit prévenir par un officier que, s'il ne sortait pas sans délai de son gouvernement, il se verrait à regret forcé d'exécuter les ordres du sénat, et de le traiter comme un ennemi du peuple romain.

Marius, après avoir gardé quelque temps un morne silence, poussa un profond soupir, et répondit au messager ce peu de mots : « Dis à Sextilius que tu as vu Caïus Marius banni de Rome, » et assis sur les ruines de Carthage. »

Hiempsal, roi de Numidie, parut d'abord touché de l'infortune du vainqueur de Jugurtha, et lui offrit dans son royaume un asile, ainsi qu'à son fils, à Céthégus et à plusieurs autres bannis. Mais, dans la suite, lorsqu'ils voulurent quitter ses États, il les y retint, paraissant disposé à se concilier l'amitié de Sylla par une trahison.

Sa fuite.

Vénus, infidèle cette fois à Sylla, tira son ennemi de ce danger. Le jeune Marius avait séduit une des concubines du roi. Cette femme, qui veillait au salut de son amant, le fit secrètement embarquer avec son père sur un bateau de pêcheur.

Nouvelles dissensions à Rome.

Rome se voyait alors déchirée par de nouvelles

dissensions. Le sénat avait voulu placer à la tête des légions d'Italie Pompéius Ruffus; mais ces troupes, dévouées à Strabon qui les commandait, tuèrent le général nommé pour le remplacer. La ruine d'un État est prochaine et infaillible dès que les hommes se montrent plus forts que les lois, et que les armées disposent du pouvoir par la violence.

Après la mort de Ruffus, Rome élut consuls C. Cinna et Cnéius Octavius. Cinna, entièrement livré au parti populaire, proposa un décret qui rappelait Marius et tous les exilés; mais Octavius, plus puissant dans le sénat que son collègue, le chassa de Rome, le destitua, et le fit illégalement remplacer par Mérula.

Alliance de Cinna et de Marius.

Cinna, décidé à se venger d'une violence inouïe jusqu'alors, invoqua l'appui des peuples d'Italie, qui lui donnèrent les moyens de lever une armée. Marius, informé en Afrique de cette nouvelle, rassembla quelques Maures, quelques Romains, et s'empara, avec leur secours, de quarante navires qui le portèrent sur les côtes d'Italie. Cinna, instruit de son débarquement, lui envoya des licteurs, des haches, et toutes les autres marques de la dignité consulaire. Marius ne voulut pas les recevoir. Laissant croître sa barbe et ses cheveux, il se montra vêtu d'une robe de deuil, certain que cet habit lugubre, rappelant son infortune et sa proscription, lui attirerait plus de partisans que la

pompe et l'éclat d'une dignité qui excite trop souvent la haine et l'envie.

Son espoir ne fut point trompé. Les bannis, les factieux, les hommes perdus de dettes, et tous ceux qui ne plaçaient leur espoir que dans les troubles, accoururent de toutes les parties de l'Italie, et se rendirent en foule près de lui. Réuni à Cinna, il s'empara de toutes les places où Rome avait ses magasins. S'approchant ensuite de la capitale, il se saisit du Janicule. Octavius le contraignit à l'évacuer; mais Cinna, ayant promis la liberté aux esclaves qui se rangeraient sous ses drapeaux, la terreur se répandit dans Rome.

Leur marche sur Rome

Le peuple était en fermentation; le sénat, craignant une révolte, envoya des députés à Marius et à Cinna, et leur offrit la paix, pourvu qu'ils promissent de ne point exercer de vengeances.

Paix entre eux et Rome.

Avant de répondre à cette proposition, Cinna exigea d'abord qu'on lui rendît la dignité consulaire : il l'obtint. Se voyant ensuite pressé de faire le serment demandé, il le refusa, et se contenta d'assurer qu'il ne serait cause de la mort d'aucun citoyen.

Marius, debout près de lui, gardait un morne silence : son air sombre et son regard farouche trahissaient sa fureur concentrée. Obligé enfin de s'expliquer, il dit que, si sa présence à Rome était utile, il consentait à y rentrer; mais que, proscrit par un décret, il en fallait un nouveau pour le

rétablir dans ses droits; et, qu'au reste, accoutumé à respecter les lois, même les plus injustes, on pouvait être certain qu'il n'en enfreindrait aucune tant qu'on n'en aurait pas de meilleures.

Le désordre qui régnait dans la ville contraignit les députés à se contenter de ces réponses équivoques, et la paix fut conclue.

Vengeance de Marius.

Marius entra dans Rome, et la traita comme une ville prise d'assaut. Les brigands qui l'accompagnaient, obéissant à un geste, à un signe de ce guerrier féroce, massacraient sans pitié les plus vertueux citoyens. Ils tuèrent le préteur Ancharius, parce que Marius avait paru le désigner à leur vengeance en lui refusant le salut. Le célèbre orateur Marc-Antoine, un des plus nobles ornemens de la tribune romaine, périt sous leurs poignards. Catulus, personnage illustre et ancien collègue de Marius, le fit supplier de lui laisser la vie; Marius répondit froidement : « Il faut qu'il » meure. »

Les amis de Sylla qui ne purent se sauver furent tous égorgés. Implacables même après la mort de leurs victimes, ces vainqueurs barbares leur refusaient la sépulture, et se plaisaient à voir les vautours se repaître de leurs cadavres.

Le sénat, opprimé et décimé, déclara Sylla ennemi de la république. On démolit sa maison, on vendit ses biens à l'encan; aucun de ses amis ne fut épargné. Catulus et Mérula, cités en jugement

pour avoir exercé les fonctions de consul après le bannissement de Cinna, se dérobèrent au supplice par une mort volontaire.

Succès de Sylla en Grèce.

Tandis que Rome proscrivait Sylla, cet illustre guerrier étendait sa gloire par de nobles succès. Métella, sa femme, échappa par la fuite à la violence des proscripteurs, vint le rejoindre dans la Grèce, et lui apprit qu'on venait de jurer sa perte, de piller ses richesses, et de vendre ses terres. Archélaüs, informé de ces événemens, crut l'occasion favorable pour regagner par la négociation ce qu'il avait perdu par les armes. Ayant demandé une conférence à Sylla, il lui proposa de s'unir à Mithridate, qui lui fournirait de puissans secours contre son ingrate patrie. Sylla, sans répondre à sa proposition, lui conseilla de quitter le parti de Mithridate, et lui offrit l'appui de Rome pour le placer sur le trône. Archélaüs ayant rejeté avec horreur ce conseil, « Eh quoi! lui dit Sylla, toi, » le serviteur d'un roi barbare, tu connais assez » l'honneur pour avoir honte d'une perfidie, et » tu m'oses proposer une trahison, à moi lieute- » nant du peuple romain, à moi Sylla! Souviens- » toi donc que tu parles à ce même homme qui, » lorsque tu commandais cent vingt mille guer- » riers, te contraignit à fuir de Chéronée, et te » força ensuite à te cacher dans les marais d'Or- » chomène. »

La conférence étant rompue, Sylla poursuivit

le cours de ses succès, et chassa les barbares de la Grèce. Sa flotte battit celle du roi de Pont; passant ensuite en Asie, il conclut la paix avec Archélaüs, et força Mithridate à la ratifier.

On raconte que ce fier monarque, lui ayant demandé une entrevue en Troade, s'approcha de lui; et, avant de lui adresser une seule parole, lui présenta la main. Sylla, sans avancer la sienne, lui dit : « Consentez-vous au traité que j'ai conclu » avec Archélaüs? » Le roi hésitait à répondre; Sylla reprit : « Songez que c'est à ceux qui de- » mandent la paix à parler, et que les vainqueurs » n'ont qu'à se taire et à écouter leurs suppli- » ques. » Mithridate ayant alors déclaré qu'il ratifiait la paix, Sylla l'embrassa, et le réconcilia ensuite avec Nicomède et Ariobarzane. Ces deux rois, détrônés par le roi de Pont, reprochaient au général d'épargner un prince cruel qui avait, dans un seul jour, fait massacrer cent cinquante mille Romains en Asie. Mais la position de Sylla, l'armement de l'Italie contre lui, et l'approche de Fimbria qui commandait des légions en Asie, et suivait le parti de Marius, lui ôtait toute possibilité de consommer la ruine de Mithridate. Il se borna donc, par ce traité, à le dépouiller de ses conquêtes en Grèce et en Asie, à lui faire payer les frais de la guerre, et à le renfermer dans les limites de ses Etats.

Délivré de la guerre étrangère, il s'occupa de

la guerre civile, et marcha d'abord contre Fimbria : mais il ne lui fut pas nécessaire de le combattre ; les légions de ce général l'abandonnèrent, et il se tua.

Siége, prise et destruction d'Athènes par Sylla.

Sylla, de retour en Grèce, fit le siége d'Athènes, triompha de la résistance opiniâtre de ses habitans, et dit avec mépris à ses orateurs qu'il venait pour punir des rebelles et non pour entendre des harangues. Il emporta les murs d'assaut, et acheva la ruine de la liberté de la Grèce par la prise et par la destruction de cette cité célèbre. Cependant, après avoir assouvi sa vengeance contre Athènes, il lui rendit ses lois, se fit initier aux mystères d'Éleusis, et découvrit dans cette ville les œuvres d'Aristote et de Théophraste, dont il enrichit sa patrie.

Sylla s'embarqua ensuite pour se rendre en Italie. Elle lui opposait quinze armées. Les premières qu'il attaqua furent celles que commandaient le jeune Marius et Norbanus. Il les défit et leur tua six mille hommes. On lisait dans ses mémoires dédiés à Lucullus que cet événement décida de sa destinée, et que, sans ce premier succès, toute son armée, qui commençait avec regret la guerre civile, se serait débandée, et l'aurait livré sans défense à la fureur de ses ennemis.

Cependant Rome avait élu Marius consul pour la septième fois. Le peuple racontait que, dans son enfance, sept aigles avaient plané sur sa tête,

et qu'un augure, expliquant ce présage, lui prédit qu'il parviendrait sept fois au pouvoir suprême.

Mort de Marius

Ce vieillard ambitieux et cruel, accablé par l'âge et par les chagrins, jaloux de la gloire de Sylla et effrayé de son retour, ne pouvait plus goûter aucun repos. Pendant le jour, la fureur agitait son âme; la nuit, le sang versé par lui pesait sur son cœur, et son sommeil était troublé par des songes funèbres. Voulant s'arracher à ses sombres pensées, il se livra, contre son ancienne coutume, aux festins et à la débauche, tomba malade et mourut.

Marius, habile général, intrépide guerrier, mauvais citoyen, également célèbre par ses exploits et par ses crimes, devint à la fin de ses jours aussi odieux au peuple romain qu'il en avait été chéri dans sa jeunesse. Ce fut lui qui, le premier, fit essayer à Rome la servitude. Son dernier consulat n'avait duré que dix-sept jours. Il était âgé de soixante-dix ans. Son fils ne succéda point à sa gloire; il n'hérita que de ses vices et de sa cruauté.

Consulat de Cinna et de Carbon.

Le peuple donna le consulat à Cinna et à Carbon. Ils se hâtèrent d'armer l'Italie, et d'enrôler toute la jeunesse pour compléter les légions.

Le sénat venait de recevoir des lettres menaçantes de Sylla, qui lui rendait compte de ses exploits, faisait l'énumération de ses griefs, et annonçait sa vengeance, promettant seulement d'épargner les citoyens vertueux et paisibles. Les sénateurs, délivrés de la tyrannie de Marius, et

obéissant à une autre crainte, défendirent aux consuls de continuer leurs levées : ceux-ci méprisèrent ce décret; Cinna fit même embarquer ses troupes pour la Dalmatie; mais un vent contraire les ayant ramenées au port, elles se déclarèrent contre la guerre civile, et refusèrent de se rembarquer. Cinna accourut dans l'espoir d'apaiser cette révolte; sa présence aigrit la sédition au lieu de la calmer, et, comme il voulait faire punir les rebelles, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent.

Mort de Cinna.

Carbon, resté seul consul, tenta de se réconcilier avec Sylla, qui rejeta ses propositions. Le peuple donna Scipion pour collègue à Carbon: tous deux, avec Norbanus et le jeune Marius, firent les plus grands efforts pour arrêter la marche de Sylla; mais on vit avec surprise Céthégus, ancien ami de Marius, embrasser la cause de son ennemi. Dans les temps de factions tous les liens perdent leur force, l'intérêt efface tous les droits, et l'ambition éteint tout autre sentiment.

Echec du consul Carbon.

L'armée de Scipion, abandonnant son chef, céda aux promesses et aux menaces du vainqueur de Mithridate, et se rangea sous ses enseignes. Le consul lui-même fut pris, et Sylla lui rendit généreusement la liberté. Carbon, admirant à regret la vaillance et les ruses de Sylla, disait qu'il trouvait à la fois en lui un renard et un lion, et que le renard lui faisait encore plus de mal que le lion.

Sylla, soit par superstition, soit par politique,

parlait avec respect des présages, et regardait les songes comme des avis envoyés par les dieux. Lorsqu'il descendit en Italie, la terre, près de Brindes, se fendit tout à coup, et il en sortit une flamme vive et claire qui s'élança vers le ciel. Les augures expliquèrent ce phénomène, en annonçant qu'un homme grand et blond s'emparerait de l'autorité, et rendrait la paix à la république. Sylla, dont les cheveux étaient très-blonds, s'appliqua cet oracle qui ranima la confiance de l'armée.

Norbanus, battu de nouveau par un des généraux de Sylla, n'osa se fier à sa générosité, et prit la fuite. Les armées de Sylla et de Carbon exerçaient les plus affreux ravages en Italie. Toutes les villes, déchirées par ces deux factions, n'étaient plus qu'un théâtre sanglant de meurtres et de brigandages.

Nouveaux succès de Sylla.

L'année suivante, les généraux de l'heureux Sylla, Pompée, Crassus, Métellus, Servilius, éprouvèrent comme lui les faveurs de la fortune. Métellus défit complétement Norbanus qui se tua de désespoir; Pompée remporta une victoire sur Marcius, lieutenant des consuls; Sylla lui-même, rencontrant le jeune Marius près de Signium, lui livra bataille, lui tua vingt mille hommes, et le pressa si vivement qu'il le força de se renfermer dans Préneste.

Vengeance du jeune Marius.

Marius, furieux, et ne voulant pas que les patriciens pussent se réjouir de son infortune, écrivit

à Brutus de massacrer dans Rome tous ceux qui, cédant à la crainte, auraient abandonné son parti; cet ordre atroce fut exécuté.

Métellus, poursuivant toujours ses succès, défit l'armée de Carbon. Celui-ci, découragé par ce revers et par la désertion d'une partie de ses troupes, se sauva en Afrique, quoiqu'il eût encore trente mille hommes sous ses ordres.

Sylla, vainqueur du jeune Marius, entra sans obstacles dans Rome, et borna d'abord sa vengeance à faire vendre les biens des fugitifs. Ayant ensuite laissé une garnison dans cette ville il marcha contre Préneste pour combattre une armée qui venait la secourir; tandis qu'il était occupé de cette expédition, les Samnites, commandés par Télésinus, parurent inopinément aux portes de Rome, et répandirent l'effroi dans la ville. Entrée de Sylla dans Rome. Sa vengeance.

Appius Claudius, à la tête d'un petit nombre de soldats, défendit les portes avec plus de courage que d'espérance. Sylla accourt avec une partie de son armée; et quoique fort inférieur en nombre, il livre audacieusement bataille à ces anciens et redoutables ennemis de la république.

Malgré tous ses efforts, l'aile gauche qu'il commandait est enfoncée; enveloppé lui-même par les Samnites, il invoque Apollon pythien, dont il portait toujours une image d'or, rallie ses soldats, et, redoublant en vain de courage et d'opiniâtreté, il se voit enfin forcé de chercher son salut dans la

fuite. Mais, au moment où il se croyait perdu et sans ressource, il apprend avec étonnement que Crasus, commandant son aile droite victorieuse, venait de mettre les ennemis en déroute et de remporter une victoire complète.

Sylla, furieux du danger qu'il avait couru, ordonna le massacre de trois mille prisonniers, et fit jeter dans Préneste les têtes des généraux Marcius et Carinus. Les habitans de la ville, consternés de la défaite des Samnites, et désespérant d'être secourus, se révoltèrent contre leur chef, et se rendirent à Lucullus. Le jeune Marius, abandonné par eux, se poignarda. On envoya sa tête à Rome, et Sylla la fit clouer sur la tribune aux harangues.

Mort du jeune Marius.

Mort du consul Carbon.

Cependant Carbon, qui avait rassemblé des troupes en Afrique, débarqua en Sicile. Pompée le combattit, le défit et le poursuivit jusqu'à Corcyre, où il le fit prisonnier. Pompée, égaré par les fureurs et par la haine, funestes effets des guerres civiles, accabla d'injures cet ancien consul tombé dans ses fers, le fit tuer, et envoya sa tête à Sylla. Celui-ci, maître de Rome, ne déguisant plus ses fureurs, déclara en présence du peuple que, s'il voulait récompenser dignement ceux qui lui étaient restés fidèles, il savait aussi se venger de ceux qui l'avaient offensé. Plus cruel encore que Marius, et plus implacable dans ses vengeances, il inonda la ville de sang.

Ses listes de proscriptions, dictées par la cupi-

dité autant que par la haine, grossissaient chaque jour. Dans le seul Champ-de-Mars on égorgea huit mille citoyens. On passait pour coupable pour avoir servi sous Marius et pour avoir obéi aux consuls ou à leurs généraux. L'amitié, la pitié même pour un proscrit, exposaient au supplice. L'indépendance, l'honneur, l'humanité se voyaient punis comme des forfaits; le soupçon tenait lieu de conviction, la plainte devenait un délit; la possession d'une terre fertile, d'une grande maison, d'une belle ferme, mettait en péril, et tenait lieu de crimes; car Sylla, froid dans ses violences et profond dans ses cruautés, tuait pour confisquer, enrichissait ses officiers, ses partisans, ses soldats des dépouilles de ses ennemis, et même de ceux qui s'étaient montrés neutres dans ces troubles. Il s'assurait par ce moyen l'appui constant des armées, d'un immense parti devenu complice de ses vengeances, et aussi intéressé que lui à maintenir son pouvoir et ses décrets.

Les mêmes scènes de pillage et de massacre se répétèrent dans toutes les villes d'Italie. La cupidité, la délation, le poignard poursuivaient partout leurs victimes.

Sylla, craignant que quelques proscrits n'échappassent à son courroux, mit leurs têtes à prix, et menaça de mort ceux qui leur donnaient asile. On creva les yeux du frère de Marius, et, avant de

le tuer, on lui coupa les mains et la langue. Les hommes les plus pervers obtenaient la faveur de Sylla par leurs crimes.

Crimes de Catilina.

Catilina avait assassiné son propre frère ; il pria Sylla, pour couvrir ce meurtre, de placer sa victime sur la liste des proscrits, et après avoir acheté cette horrible grâce par une reconnaissance digne de cette infâme faveur, il poignarda un des ennemis de Sylla, lui apporta sa tête, et lava ses mains sanglantes dans les eaux lustrales du temple d'Apollon. L'avarice fit encore plus de victimes que la haine. On dénonçait, on égorgeait l'innocence pour obtenir un salaire. Aurélius, citoyen pacifique et étranger à tous les partis, voyant son nom sur la liste fatale, s'écria : « Ah, malheureux ! c'est ma maison » d'Albe qui me proscrit. » A quelques pas de là il fut assassiné.

Au milieu de cette ville superbe, dominatrice du monde et vile esclave d'un tyran sanguinaire, peu de citoyens bravèrent courageusement la mort, et montrèrent quelques restes de l'antique liberté.

Surfidius osa représenter à Sylla que, s'il voulait régner sur Rome, il ne devait pas en massacrer tous les habitans. Métellus lui dit : « Si tu ne » veux pardonner à aucun des condamnés, ras» sure au moins ceux qui ne doivent point l'être ;

» et qu'un Romain sache s'il doit exister ou » mourir. »

Caton, destiné plus tard à périr pour la cause de la liberté, n'avait alors que quatorze ans; et, comme on le conduisait quelquefois dans la maison de Sylla, il demanda un jour à son gouverneur comment les Romains pouvaient laisser vivre un tyran si odieux? « Parce qu'il est encore » plus craint que haï. — Eh bien, reprit ce fier » enfant, donne-moi un glaive pour le tuer. »

Sylla, pressentant l'ambition et la haute destinée de son gendre Jules César, qui déjà s'attirait l'affection du peuple, conçut le dessein de le faire périr. Ses amis l'en détournèrent : « Vous avez tort, leur » dit Sylla; les mœurs efféminées et la ceinture lâ» che de ce jeune Romain vous cachent son carac» tère; mais moi, je vois en lui plusieurs Marius. » Enfin la mort des deux consuls termina cette sanglante proscription. Sylla, sortant de la ville, fit nommer par le sénat un inter-roi, suivant l'ancienne coutume. Valérius Flaccus, revêtu de cette dignité, et fidèle aux instructions qu'il avait reçues, représenta aux sénateurs la nécessité de créer un dictateur, afin de rétablir l'ordre dans la république. Il proposa en même temps de ne point fixer de limites à son pouvoir. Sylla, désigné par lui, offrit au sénat ses services. Les sénateurs, n'osant résister, et croyant trouver dans les

Valérius Flaccus est nommé inter-roi.

Dictature perpétuelle de Sylla.

formes de l'élection une ombre de liberté, élurent l'heureux Sylla dictateur pour tout le temps qu'il lui plairait de conserver cette charge. Ce fut l'an 627, quatre-vingts ans avant Jésus-Christ, que Rome, victorieuse des rois, se courba sous le joug d'un maître.

CHAPITRE SECOND.

Consternation dans Rome.— Tableau des proscriptions. — Portrait de Sylla. — Son gouvernement. — Son consulat. — Premier plaidoyer de Cicéron. — Guerre entre Muréna et Mithridate.— Adoption d'un édit de Sylla. — Abdication et retraite de Sylla. Repas public donné au peuple. — Mort de Sylla. — Ses funérailles. — Guerre civile entre Lépidus et Catulus. — Défaite, fuite et mort de Lépidus. — Habileté de Sertorius. — Guerre civile entre Métellus et Sertorius. — Arrivée de Perpenna en Espagne. — Traité entre Sertorius et Mithridate. — Descente de Pompée en Espagne. — Victoire de Métellus en Andalousie. Batailles entre Pompée, Métellus et Sertorius. — Retraite de Sertorius. — Troubles à Rome. — Hostilités des Ciliciens. — Rome sauvée de la disette par Cicéron. — Exploits du proconsul Curius. — Révolte en Espagne. — Conspiration de Perpenna contre Sertorius. — Mort de Sertorius.— Punition et mort de Perpenna. — Fin de la guerre d'Espagne.

Consternation dans Rome.

Les troubles de la république étaient apaisés; mais le remède violent que Sylla avait employé pour les guérir jetait Rome dans la consternation, et son immobilité différait peu de la mort.

Les exécutions sanglantes de Marius, de Cinna, de Carbon, de Sylla et de leurs lieutenans, frappaient encore les esprits d'effroi. L'invasion de Brennus et celle d'Anniba lavaient coûté moins de larmes et de sang à l'Italie Les vainqueurs tre mblaient comme les vaincus.

Tableau des proscriptions.

On se rappelait que Sertorius, ne trouvant pas de moyens pour comprimer les six mille soldats qui avaient fait entrer Marius triomphant dans la ville, lui persuada de les cerner, et de les tuer à coups de flèches. On frémissait en pensant à ces jours affreux où l'on voyait des fils, outrageant les noms les plus saints, dénoncer leurs pères; des femmes impudiques livrer leurs époux aux bourreaux, et solliciter le vil salaire de leurs crimes. Dans ce temps de délire et d'horreur où la nature égarée ne reconnaissait ses liens qu'après les avoir brisés, on vit un frère, ayant combattu et immolé son frère, se tuer sur son corps après l'avoir reconnu.

Le sénat ne devait-il pas être encore glacé de crainte à la vue du dictateur, lorsqu'il se souvenait qu'un jour un bruit horrible troublant ses délibérations, Sylla dit froidement : « Que ces cris » ne vous inquiètent pas, pères conscrits ; ce » sont quelques misérables que je fais châtier. » Et ces affreux gémissemens étaient ceux de huit mille prisonniers égorgés par ses ordres.

Le peuple pouvait-il compter sur la force des lois contre un homme qui, ayant fait massacrer arbitrairement un sénateur, candidat au consulat, un de ses propres généraux, vainqueur de Préneste, s'était contenté de répondre pour toute justification : « Je l'ai tué, parce qu'il m'a résisté. » Enfin pouvait-on conserver l'espoir de trouver un

asile au pied des autels, lorsque le sang du pontife Mérula fumait encore dans le temple même de Jupiter, où son siége demeura vacant pendant soixante-dix sept années.

Rome entière portait le deuil de quatre-vingt-dix sénateurs, de quinze consulaires, de deux mille six cents chevaliers; et ces dernières proscriptions paraissaient d'autant plus effrayantes que, loin d'être l'effet d'une effervescence momentanée, elles signalaient le triomphe et les vengeances du parti des grands sur celui du peuple.

La fureur populaire, violente comme un orage, n'en a que la durée. La multitude, n'étant point organisée, ne peut former ni suivre aucun plan. Les excès commis par l'aristocratie sont moins féroces, mais plus prolongés. Elle proscrit, non par masses, mais par listes. Revêtue de formes plus légales, couverte du masque de l'honneur et de la justice, et se servant du mépris comme d'une arme empoisonnée, elle s'efforce de diffamer ceux qu'elle condamne et de flétrir ceux qu'elle tue. L'esprit de corps qui l'anime la rend constante dans ses haines, et veut conserver le mal qu'elle a fait.

Le parti populaire ne se venge que sur les corps; le parti des grands attaque l'honneur ainsi que la vie. Cette tactique, qui fait quelque temps sa force, cause ensuite infailliblement sa ruine, car elle inspire de justes et de profonds ressentimens; et comme, après le triomphe, les grands substituent

l'esprit de faction à l'esprit national, ils se déchirent bientôt entre eux en se disputant l'autorité, et se voient forcés, pour se détruire, d'avoir recours à ce peuple même qu'ils ont méprisé et opprimé.

Ce qui est remarquable dans les vengeances de Sylla, c'est qu'on les vit empreintes du double caractère des deux partis qui divisaient depuis si long-temps la république : elles furent féroces comme celles de la multitude, longues comme celles de l'aristocratie ; et jamais on ne ternit de plus belles actions par de plus lâches cruautés.

Cependant tels étaient la lassitude des Romains et le besoin général de l'ordre et du repos, que Sylla, lorsqu'il eut mis enfin un terme à ses rigueurs, parut conserver la confiance du sénat, le respect du peuple et la faveur de l'armée.

Quand les mœurs, plus fortes que les lois, commencent à se corrompre, le peuple ne peut espérer de repos que dans la monarchie : un troisième pouvoir, s'élevant au-dessus des deux autres, et limité par eux, peut les contenir et préserver le pays des maux qu'entraînent l'orgueil aristocratique et la licence populaire ; mais si les mœurs sont entièrement détruites, si l'esprit national est totalement éteint, la dissolution est inévitable, et la nation tombe sous le joug du despotisme d'un ambitieux ou dans les chaînes de l'étranger. On

peut guérir la fièvre politique; mais contre la gangrène morale il n'existe aucun remède.

Le caractère de Sylla offre un mélange inconcevable de qualités et de vices, de grandeur et de petitesse. Peu d'hommes de génie l'égalèrent en audace, peu d'esprits vulgaires eurent plus de superstition. Un songe effrayait cet ambitieux qui attaquait sans crainte Rome, maîtresse du monde. On le vit long-temps adonné aux lettres, ami des plaisirs, modeste dans ses succès, doux avec ses égaux, soumis à ses chefs, familier avec ses inférieurs; mais, proscrit par Marius, la perte de ses biens, le massacre de ses amis, la passion de la vengeance changèrent tout à coup ses mœurs. Il montra souvent dans Athènes et dans Rome la grossière férocité d'un Cimbre. Conservant cependant encore quelques-unes de ses premières habitudes, quelques vestiges de ses anciennes vertus, il dut paraître aux Romains le plus capricieux des hommes. On le voyait tantôt arrogant jusqu'à l'insolence, tantôt affable jusqu'à la flatterie; pardonnant quelquefois les délits les plus graves, et punissant par le dernier supplice les fautes les plus légères. Généreux pour Scipion, il lui rend la liberté; implacable pour le jeune Marius, il l'outrage même après sa mort. Pompée, auquel il refusait le triomphe, brave son pouvoir, et lui dit: « Le peuple est plus disposé à adorer » le soleil levant que le soleil couchant. » Sylla, Portrait de Sylla.

moins irrité qu'étonné de son audace, la laisse impunie, et s'écrie : « Eh bien ! que ce jeune » homme triomphe donc, puisqu'il le veut. » Ce même Sylla fit mourir peu de temps après Ophella, parce qu'il briguait le consulat contre son avis.

Ce guerrier, si fier avec le sénat, si dur pour le peuple, inaccessible à la pitié comme à la crainte, ne pouvait résister à l'ascendant qu'avait pris sur lui sa femme Métella. Seule elle savait fléchir son orgueil et sa haine. Les Romains ne lui arrachaient quelque grâce ou quelque acte d'humanité qu'en invoquant le nom de Métella. Lorsque cette épouse si chère fut au moment de mourir, Sylla, cédant à la superstition, et craignant qu'un cadavre ne souillât sa maison, la fit transporter expirante dans un autre logement ; mais, dès qu'elle fut morte, il donna les marques du plus violent désespoir, et lui prodigua les hommages et les regrets de l'amour le plus passionné.

Parvenu au pouvoir suprême, Sylla récompensa Valérius Flaccus de sa complaisance servile, en le nommant maître de la cavalerie. Voulant ensuite consoler les Romains de leur dépendance actuelle, en leur offrant quelque image de l'ancienne liberté, il fit élire consuls par le peuple Marcus Tullius Décula et Cnéius Cornélius Dolabella.

Son gouvernement.

Les lois qu'il publia eurent toutes pour objet le maintien de l'ordre, l'affermissement de l'autorité du sénat et l'abolition des priviléges que le

peuple s'était arrogés. Il renouvela la défense de solliciter le consulat avant d'avoir exercé la préture, ordonna qu'après avoir été consul on restât dix ans sans pouvoir solliciter une seconde fois cette dignité. Il compléta les colléges sacerdotaux, fit entrer trois cents chevaliers dans le sénat, enleva aux tribuns les droits qu'ils avaient usurpés, et borna, comme autrefois, leurs fonctions à celles de protecteurs des intérêts du peuple. Exerçant sa puissance dans toute l'étendue de l'empire romain, il exigea un tribut des provinces conquises, des villes, des peuples et des rois alliés. Il donna dans Rome le rang et les droits de citoyen à dix mille affranchis, et étendit dans toutes les villes d'Italie cette mesure qui lui assurait un peuple dévoué. Ces nouveaux citoyens portèrent le nom de Cornéliens.

Toutes les terres d'Italie, acquises au fisc par les proscriptions, furent distribuées aux vieux soldats qui avaient conquis avec lui l'Asie, la Grèce et Rome. Cherchant à flatter l'orgueil de cette Rome qu'il privait de sa liberté, il agrandit son enceinte, rebâtit le Capitole qui avait été brûlé pendant la guerre civile, et fit chercher par toute la terre quelques copies des livres sibyllins consumés dans cet incendie.

Attentif à détruire les restes du parti de Marius partout où il cherchait à se relever, le dictateur envoya Pompée en Afrique, pour combattre Do-

mitius Enorbarbus, gendre de Cinna, dont les forces s'étaient accrues par l'alliance de Juba, roi de Numidie. Pompée, en quarante jours, détruisit l'armée de Domitius, battit Juba, et conquit la Numidie, dont il donna le trône à Hiempsal. Sylla le rappela en Italie. Ses soldats voulaient le retenir au milieu d'eux; mais il obéit au dictateur. Celui-ci, content de sa soumission, lui donna le surnom de *Grand*, qui lui demeura toujours. Ce fut à cette époque que Pompée arracha, plutôt qu'il n'obtint, les honneurs du triomphe.

Son consulat.

Sylla, exerçant toujours le pouvoir absolu sous des formes républicaines, se fit nommer consul avec Métellus. Méprisant sans pudeur l'opinion publique, on le voyait quelquefois assis sur son tribunal, substituant ses caprices aux lois, accorder les revenus d'une ville et même ceux d'une province à des histrions et à des femmes perdues. Un mauvais poète lui présentant un jour ses ouvrages, il lui fit un présent magnifique, à condition qu'il ne composerait plus de vers.

Premier plaidoyer de Cicéron.

Sous son consulat, Roscius fut cité en jugement par Chrysogonus, qui avait assassiné son père, l'avait fait placer sur la liste des proscrits, et voulait s'emparer de son héritage. Cicéron parut pour la première fois à la tribune, et plaida courageusement la cause de l'héritier du proscrit en présence du proscripteur.

Sa brillante éloquence excita l'admiration géné-

rale, et annonça un grand homme aux Romains. Après ce début glorieux, il se rendit à Athènes pour perfectionner son talent. Apollonius Molon, un des plus grands orateurs de la Grèce, l'ayant entendu parler, rêvait tristement, et ne l'applaudissait pas : Cicéron lui demanda la cause de son silence. Molon lui répondit en soupirant : « Je » vous admire sans doute; mais je plains le sort » de la Grèce. Il ne lui restait plus que la gloire » de l'éloquence; vous allez la lui enlever, et la » transporter à Rome. » Cicéron, de l'ordre des chevaliers, était né l'an 647, la même année que Pompée.

Guerre entre Muréna et Mithridate.

Tandis que Sylla cherchait à consoler la république, par quelques années de repos, des maux que lui avaient fait souffrir tant de guerres extérieures et civiles, Muréna, son lieutenant, qui commandait en Asie, n'écoutant que son ambition, recommença, sans y être autorisé, la guerre contre Mithridate, sous prétexte que ce prince grossissait ses troupes, et s'obstinait à garder quelques villes de la Cappadoce.

Muréna livra au roi une bataille dont le succès resta indécis. La perte des deux armées fut égale, et toutes deux, se retirant en même temps, s'éloignèrent du lieu du combat. Cependant Sylla, pour rabaisser l'orgueil de Mithridate qui s'attribuait la victoire, fit décerner le triomphe à Muréna,

mais il lui envoya en même temps l'ordre de cesser toute hostilité.

Adoption d'un édit de Sylla.

Un des actes les plus absolus du dictateur fut l'édit qu'il fit adopter par le sénat et par le peuple pour ratifier tous ses décrets de proscriptions, d'exils, de confiscations, et tout ce qu'il avait ordonné avant et depuis son élévation à la dictature. Cicéron refuse avec raison le nom de loi à cet édit despotique, qui consacrait tant d'atrocités, et qui voulait en rendre complice tout le peuple romain.

Abdication et retraite de Sylla.

Il paraissait probable qu'un homme qui avait versé tant de sang pour conquérir le rang suprême ne voudrait le quitter qu'avec la vie. Quand un trône est fondé sur des crimes, on peut en tomber; on n'ose pas en descendre. Le peuple, déjà fait au joug, offrit au dictateur un troisième consulat; mais, à la grande surprise de Rome et de l'univers, il le refusa et abdiqua la dictature, déclarant qu'il voulait désormais vivre en simple citoyen.

Ce génie ardent et superbe ne trouvait plus d'aliment digne de lui dans les soins d'une administration paisible. Le pouvoir sans danger n'avait plus de charmes à ses yeux; et, n'ayant plus à conquérir ni à proscrire, toute autre occupation lui paraissait insipide et vulgaire.

Sa retraite, plus audacieuse que ses victoires, prouva qu'il était trop dégoûté des hommes pour aimer à les gouverner, et qu'il les méprisait trop pour les craindre.

Comme il descendait de la tribune aux harangues, un jeune citoyen l'accabla d'injures. « Votre » imprudence, lui répondit froidement Sylla, » empêchera un autre dictateur d'abdiquer comme » moi. »

Si l'on est d'abord saisi d'étonnement en voyant ce farouche Sylla, naguère précédé de vingt-quatre haches qui répandaient partout la terreur et la mort, se promener sans pouvoir et sans crainte au milieu d'une ville qu'il avait inondée de sang, et se livrer sans armes aux vengeances de la foule innombrable de familles plongées par lui dans le deuil et dans la misère, on sent peu à peu diminuer cette surprise en se rappelant l'immense quantité de complices qu'il s'était donnés par ses confiscations, les partisans que lui faisait dans le sénat le rétablissement des priviléges de ce corps, le dévouement des *Cornéliens* qui lui devaient leur nouvelle existence, et l'affection ardente de ce grand nombre de soldats, vainqueurs sous ses ordres, et enrichis par ses bienfaits en Italie.

Attaquer Sylla, c'eût été les attaquer tous, et leur propre intérêt en formait une garde perpétuelle qui garantissait sa sûreté et le maintien de ses lois.

Le parti des mécontens, nombreux, mais réduit à l'impuissance, se vit borné à se venger de ses maux réels par de vaines railleries. Il donnait à son autorité absolue, revêtue des formes répu-

blicaines, les noms de *royauté négative* et de *tyrannie avouée*.

Repas public donné au peuple.

Après avoir abdiqué, Sylla offrit à Hercule la dixième partie de ses biens, et donna une grande fête, dans laquelle il invita tout le peuple à un repas public. La profusion y fut telle qu'on jeta dans le Tibre une immense quantité de viandes.

N'éprouvant plus d'ambition que pour ses enfans, il leur donna les surnoms de Faustus et de Fausta, espérant sans doute qu'ils seraient comme lui toujours favorisés par la fortune. Après la mort de leur mère Métella, il épousa Valéria, sœur du célèbre orateur Hortensius.

Mort de Sylla.

Sylla, éloigné des affaires, et retiré à Cumes, se livra aux plaisirs, termina sa carrière comme Marius, et succomba aux excès de la débauche, à laquelle il se livrait peut-être pour échapper aux remords.

Deux jours avant sa fin il écrivait encore ses mémoires *; mais, toujours superstitieux, il prétendit que sa femme Métella lui était apparue en songe, et l'avait averti qu'il devait bientôt la rejoindre. Un accès de colère fit crever un abcès dans ses entrailles, et termina ses jours. Il était âgé de soixante ans.

Ses funérailles.

Son ombre sembla vouloir encore réveiller les discordes civiles, et ses funérailles devinrent le

* An de Rome 675.

sujet d'une violente contestation entre les consuls.

Lépidus demandait qu'on l'enterrât sans pompe, et qu'on abolît ses décrets. Catulus, soutenu par Pompée, entraîna les suffrages du sénat; et, conformément au décret qu'il fit rendre, le corps du dictateur, revêtu de la robe triomphale, porté sur un lit d'or, et précédé de vingt-quatre licteurs, parcourut l'Italie, fut accueilli par les hommages de tous les peuples, et vint recevoir les derniers honneurs à Rome.

Tous les soldats qui avaient vaincu sous lui accompagnèrent ses restes : les vestales, les pontifes, le sénat, les magistrats, les chevaliers et une foule de peuple formèrent son cortége. On chantait en chœur ses louanges, et son bûcher fut dressé dans le Champ-de-Mars. Du temps de Plutarque, on y voyait encore son tombeau, avec cette épitaphe, composée, dit-on, par lui-même :

Ici repose Sylla : nul n'a fait plus que lui de bien à ses amis
et de mal à ses ennemis.

Cet homme, aussi célèbre par ses crimes que par ses exploits, s'était montré, dans sa jeunesse, digne des beaux jours de Rome. Dans d'autres circonstances on n'aurait connu que ses vertus ; les discordes civiles développèrent ses vices. L'impunité de ses excès et le maintien de ses actes, même après son abdication, apprirent aux ambitieux que Rome pouvait souffrir un maître. Toutes ses entre-

prises, couronnées par la fortune, lui firent donner le surnom d'*Heureux*, que démentirent son abdication, son dégoût du monde, sa triste fin et ses remords.

Ses cendres fumaient encore, lorsque le consul Lépidus, qui n'était point découragé par un premier échec, entreprit de relever la faction populaire, de rappeler les bannis, de restituer aux familles des proscrits les biens confisqués, et de recommencer ainsi les troubles civils.

Plus ambitieux qu'habile, Lépidus était peu capable d'accomplir un si vaste dessein. Il paraissait sans doute soutenir la justice en embrassant la cause des opprimés; mais les réactions politiques enveniment les plaies qu'elles veulent guérir; et, comme le dit Florus, la république ressemblait alors à ces malades qu'on tuerait en rouvrant leurs blessures : ils ne peuvent supporter aucun remède violent, et leur seul besoin est le repos.

Catulus, appuyé par un grand nombre de sénateurs, s'opposait vivement aux projets de Lépidus, qui, de son côté, voyait pour lui la multitude et tous les partisans de Marius. Des discussions on passait aux menaces, et déjà les deux partis prenaient les armes. Le sénat alarmé conjura les consuls de ne point déchirer de nouveau la patrie, épuisée par de si longs malheurs. Ils cédèrent momentanément à sa voix, suspendirent leurs débats, et tirèrent au sort les départemens. Celui de la

Guerre civile entre Lépidus et Catulus.

Gaule échut à Lépidus, qui s'y rendit. Mais peu de temps après, rappelé dans la capitale, au lieu d'y venir seul, comme il le devait, il s'avança en Italie à la tête de son armée, dans l'intention de forcer les comices à l'élire une seconde fois consul.

Le sénat différa l'élection, et chargea l'inter-roi Appius Claudius, ainsi que Catulus, sous le titre de proconsul, de veiller à la sûreté de la république.

Catulus, soutenu par Pompée, marcha contre Lépidus, lui livra bataille, le défit, et le contraignit de se retirer en Etrurie. Après sa défaite, les comices élurent consuls Décimus Brutus et Mamercus Émilius. Pompée, leur lieutenant, conduisit ses troupes dans la Gaule cisalpine, battit Marcus Brutus, lieutenant de Lépidus, le renferma dans Modène, le força de se rendre, et lui fit trancher la tête.

Catulus, commandant un autre corps d'armée, livra en Étrurie une seconde bataille à Lépidus : celui-ci disputa la victoire avec un tel courage qu'il se voyait au moment de la remporter, lorsque Pompée, arrivant au secours de Catulus, changea la fortune. Lépidus vaincu se sauva en Sardaigne, où il mourut de chagrin. Ce fut alors qu'on dut sentir que Sylla avait cessé d'exister ; car une amnistie entière fut accordée aux vaincus.

Défaite, fuite et mort de Lépidus.

Pompée, qui comptait plus d'exploits que d'années, avait triomphé, en Sicile, en Afrique, en

Italie, de la faction de Marius, sans avoir pu obtenir encore aucune des dignités qui donnaient le droit de commander les armées. Son mérite lui tenait lieu de titres, et sa gloire avait précédé sa fortune. A cette époque, le parti de Marius, partout terrassé, ne montrait plus de vie et de force qu'en Espagne, où Sertorius le relevait et le soutenait par un courage et par des victoires qui répandaient dans Rome une vive inquiétude.

Habileté de Sertorius

Tous les généraux envoyés dans cette contrée s'étaient laissé successivement vaincre par lui ; et Métellus lui-même, malgré sa longue expérience dans l'art de la guerre, reculait devant la génie de cet habile général. Dans cette circonstance critique, le sénat crut que Pompée seul pouvait être opposé avec succès à un si redoutable adversaire.

Sertorius, ferme dans ses desseins, rapide dans ses opérations, fertile en ressources, exempt de crainte dans les périls et d'ivresse dans la prospérité, s'était acquis autant de considération par ses vertus que par ses talens. Aucun vice ne les ternissait. Cet antique Romain, déplacé dans ces jours de corruption, se trouva, par la force des circonstances, entraîné dans les discordes civiles, et illustra son parti par ses exploits, sans jamais partager ses fureurs ni ses crimes.

Né dans le pays des Sabins, il brilla d'abord au barreau par son éloquence : il combattit ensuite vaillamment contre les Cimbres. Ayant appris leur

langue avec soin, il s'introduisit, sous leur costume, dans leur camp, reconnut leur position, en rendit compte à Marius, et contribua puissamment à ses victoires. Il perdit un œil dans les combats, et s'en consolait en disant que c'était une marque d'honneur plus évidente que toute autre, et qui ne le quitterait jamais.

Revenu à Rome, il sollicita le tribunat. Sylla l'empêcha de l'obtenir; dès lors il s'attacha invariablement au parti de Marius.

Partageant sa gloire et non ses excès, il lui montra son horreur pour les proscriptions, et le décida à faire périr les six mille brigands qui avaient rempli Rome de massacres.

Après la mort de Marius, voyant le peu d'accord qui existait entre ses lieutenans, dont les uns se faisaient battre par leurs fautes, tandis que les autres laissaient corrompre et débaucher leurs troupes, il prédit leur ruine infaillible, et se retira en Espagne avec mille hommes devoués.

Les Espagnols, méprisant une troupe si peu nombreuse, ne se bornèrent pas à lui refuser les tributs ordinaires; ils exigèrent qu'il payât sa nourriture, celle de ses troupes, et son logement. Les Romains qui le suivaient ne pouvaient supporter cet affront fait à un proconsul, et voulaient qu'il refusât tout paiement. Sertorius, souriant d'une vanité si déplacée, leur dit: « Laissez-moi les sa-
» tisfaire; par ce moyen j'achète du temps, et

» c'est ce qu'un homme qui forme de grandes » entreprises ne saurait jamais trop payer. »

Comme il ne pouvait rassembler de forces assez considérables pour lutter contre Annius, chargé par Rome de le détruire en Ibérie, et qui avait déjà battu Salinator, son lieutenant, au pied des Pyrénées, il se vit forcé de céder quelque temps à l'étoile de Sylla, et s'embarqua pour l'Afrique. Soutenant dans cette contrée la renommée qu'il s'était faite, il rétablit sur le trône de Mauritanie Ascalius, qu'une faction en avait chassé, et lui fit remporter plusieurs victoires sur les princes voisins ses ennemis.

Le triomphe complet de Sylla, son pouvoir absolu, ses vengeances cruelles, la bassesse des Romains qui souffraient sa tyrannie, remplirent d'indignation l'âme indépendante et fière de Sertorius. Las des caprices de la fortune, irrité de l'inconstance de la multitude et honteux de sa patrie, il forma, dit-on, le projet de s'éloigner de la scène du monde et de se retirer dans les Iles Fortunées, où il espérait, d'après le récit des voyageurs, trouver des habitans simples et hospitaliers, une terre fertile, des mœurs pures, une paix constante et un printemps éternel; mais l'amour de la sagesse et de la retraite parle bien faiblement à une âme née pour l'ambition et pour la gloire. Les Lusitaniens implorèrent en ce moment son secours pour défendre leur indépendance contre les lieu-

tenans de Sylla. Sertorius ne pouvait refuser de combattre pour une si noble cause, qui lui offrait, d'ailleurs, l'espoir de relever son parti. Il se rendit donc aux vœux des Lusitaniens.

Aussi entreprenant et plus habile que Viriate, il se vit bientôt à la tête d'une forte armée, composée de tous les Romains dispersés en Espagne, et d'une foule immense de guerriers de différentes nations. Employant tantôt la force, tantôt la ruse, toutes ses opérations furent couronnées de succès. Il contraignit Annius à sortir de la Lusitanie ; et, s'étendant en Espagne, il battit successivement tous les généraux qui osèrent l'attaquer.

Sa douceur et sa justice lui attiraient l'amour des peuples. Les patriciens, les chevaliers romains proscrits par Sylla, accouraient de toutes parts autour de lui, et trouvaient à la fois sous ses drapeaux un asile inviolable, l'image de la liberté et l'espoir de la vengeance. Il opposait ainsi, sous ses tentes, un sénat fier et indépendant au sénat servile de Sylla. Entouré de consuls, de préteurs, de questeurs et de tribuns, il semblait avoir transporté Rome dans son camp.

Tandis que les Romains retrouvaient la liberté protégée par ses aigles, les Espagnols, soumis à ses ordres, rassurés par son courage, armés et disciplinés par ses soins, le chérissaient comme leur père et le respectaient comme leur monarque.

Sertorius, habile dans l'art de gouverner les

esprits, et profitant de la superstition des peuples pour augmenter leur confiance et son pouvoir, leur avait persuadé qu'il était en commerce avec les dieux, dont il recevait, disait-il, des conseils par l'intervention d'une biche blanche qui le suivait partout, même au milieu des batailles.

Guerre civile entre Métellus et Sertorius.

Métellus, chargé par le sénat de combattre ce grand capitaine, vit échouer contre lui ses talens et sa vieille expérience. A la tête de ses légions pesamment armées, il faisait la guerre méthodiquement, et ne savait combattre qu'en bataille rangée.

Sertorius, plus jeune, plus actif, plus rusé, commandait peu de troupes régulières, et une grande masse de guerriers ardens, rapides, mais étrangers à la tactique romaine. Il sut habilement éviter toute affaire décisive. Profitant de la difficulté des lieux, de la connaissance du pays, de l'affection de ses habitans, de la légèreté de ses troupes, il enlevait tous les convois, dressait partout des embuscades, paraissait et disparaissait comme un éclair, fuyait au moment où Métellus croyait le saisir, et tombait sur lui lorsqu'il le croyait éloigné. Il minait ainsi les forces romaines sans compromettre les siennes, et Métellus se trouvait vaincu par son ennemi, sans avoir pu le combattre.

Arrivée de Perpenna en Espagne.

Un renfort inattendu vint changer tout à coup la position et les plans de Sertorius. Perpenna arriva en Espagne avec les légions échappées à la défaite de Lépidus.

Ce patricien, fier de sa naissance, croyait que la Lusitanie, l'Espagne et toutes les troupes du parti de Marius lui décerneraient le commandement suprême, mais ses propres soldats, préférant la gloire à l'orgueil et le mérite à la naissance, le forcèrent de se réunir et de se soumettre à Sertorius, qui, depuis ce moment, se voyant à la tête d'une véritable armée, marcha contre Métellus, et remporta sur lui plusieurs avantages.

Traité entre Sertorius et Mithridate.

Sertorius reçut dans ce temps une ambassade de Mithridate, qui lui offrait son alliance et des secours puissans, à condition qu'il lui céderait toute l'Asie. Le général romain avait plus de vertu que d'ambition, et l'avantage momentané de son parti ne pouvait l'emporter dans son esprit sur les intérêts de son pays. Il répondit, non en banni, mais en consul de Rome, qu'il accepterait cette alliance si le roi voulait borner ses prétentions à la Bythinie et à la Cappadoce, qui n'avaient jamais dépendu des Romains; mais qu'autrement il serait son ennemi, puisqu'il ne combattait que pour relever la gloire et la liberté de la république et non pour affaiblir sa puissance.

Cette réponse noble et fière augmenta l'estime de Mithridate pour Sertorius, et ce prince conclut le traité comme ce général le désirait.

Descente de Pompée en Espagne.

Ce fut dans ce moment, où la gloire et la prospérité de Sertorius étaient à leur comble, que

Pompée, décoré du titre de proconsul, descendit en Espagne avec une nouvelle armée. Il ne débuta pas heureusement. Il voulait secourir Laurone qui était assiégée, Sertorius le battit et s'empara de la ville.

Après la victoire, une femme espagnole arracha les yeux à un soldat romain qui voulait l'outrager. Sertorius, ayant appris que la cohorte à laquelle appartenait ce soldat voulait le venger, qu'elle approuvait sa violence, et même en exerçait chaque jour de pareilles, la condamna tout entière à la mort. Cet acte rigoureux affermit la discipline dans l'armée et redoubla l'affection des Espagnols pour lui.

Victoire de Métellus en Andalousie.

Métellus, plus heureux contre les lieutenans de Sertorius que contre leur chef, remporta une grande victoire en Andalousie sur Lucius Hirtuléius qui, depuis, se fit tuer en cherchant à réparer cet échec.

Bataille entre Pompée, Métellus et Sertorius.

Bientôt les armées de Pompée et de Sertorius se trouvèrent de nouveau en présence à Sucrone, près de Tarragone. La victoire fut long-temps disputée, et le succès parut d'abord indécis. Affranius défit l'aile droite des Espagnols, et les poursuivit jusqu'à leur camp; mais Sertorius, vainqueur avec son aile gauche, força Pompée à la retraite, et tomba ensuite sur Affranius qu'il mit en déroute.

Au milieu du tumulte de cette action, la biche

favorite de Sertorius avait disparu, et sa perte était regardée par le peuple comme un présage funeste. Un soldat la lui ayant ramenée pendant la nuit, Sertorius cacha soigneusement son retour. Le lendemain, l'armée étant rassemblée, il déclara qu'un songe venait de lui annoncer que les dieux lui renverraient bientôt cette biche chérie.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la biche se montra, courut à lui, et se coucha à ses pieds. Cette ruse dissipa la terreur des Lusitaniens, les confirma dans leur superstition et ranima leur courage.

Sertorius poursuivait ses succès : il espérait encore battre Pompée ; mais apprenant que Métellus venait de le joindre, il se retira, et dit : « Si » la vieille n'était pas venue, j'aurais renvoyé à » Rome ce jeune enfant, après l'avoir châtié. » De son côté Métellus, en parlant de Sertorius, ne l'appelait que « le fuyard de Sylla, échappé au » naufrage de Carbon. » Tel est le langage des factions ; elles éternisent les haines en les aigrissant par le mépris.

Métellus et Pompée réunis forcèrent enfin Sertorius à risquer une action générale : après une longue et sanglante mêlée, le corps de Pompée plia ; Sertorius mit en déroute celui de Métellus ; ce proconsul lui-même était blessé, et se voyait au moment d'être pris ; mais ses troupes, ranimées soudainement par le péril où se trouvait leur gé-

néral, se jetèrent avec furie sur les Espagnols, et les mirent en désordre. Les soldats de Pompée, encouragés par ce succès, se rallièrent, et enlevèrent la victoire à Sertorius, qui se vit forcé à la retraite.

Retraite de Sertorius

Métellus, vainqueur, ternit son dernier triomphe par un orgueil ridicule et par une lâche cruauté. Il se fit rendre les honneurs divins dans les villes qu'il parcourut, et mit à prix la tête de Sertorius, prouvant, comme le dit Plutarque, qu'il espérait plutôt vaincre un tel homme par la trahison que par la force des armes.

Troubles à Rome.

Tandis que ces événemens se passaient en Espagne, la turbulence des tribuns répandait dans Rome une nouvelle agitation. Sicinius, l'un d'eux, voulait faire rendre au tribunat ses priviléges. Le consul Curion le fit assassiner; mais, l'année suivante, le peuple, porté à la sédition par une disette affreuse, arracha au consul Cotta un décret qui prononçait l'abolition d'une loi rendue par Cinna pour exclure de toutes les dignités les citoyens qui avaient exercé les fonctions de tribuns.

Hostilités des Ciliciens

Dans ce temps la république se voyait attaquée par un ennemi nouveau et d'autant plus formidable que, s'étant rendu maître de toutes les mers, il interceptait tous les convois, et exposait continuellement Rome au fléau de la famine. Les Ciliciens, habitant sur les côtes d'Asie un pays mon-

tueux et presque impénétrable, se rendaient redoutables à tous les peuples par leurs pirateries. Ils se grossissaient par le concours des brigands de toutes les nations, qui venaient se joindre à eux. Leurs vaisseaux, nombreux et légers, se montraient dans toutes les mers, détruisaient le commerce et ravageaient les côtes. Cicéron, alors questeur en Sicile, sauva Rome de la disette, en lui envoyant un convoi considérable de grains qui échappa heureusement aux pirates.

Rome sauvée de la disette par Cicéron.

Ce fut à son retour de cette île, où il avait rétabli l'ordre et les lois, que sa vanité, comme il le raconte naïvement lui-même, fut étrangement blessée, lorsqu'en débarquant en Italie il vit, par les questions que lui adressaient les citoyens les plus distingués, qu'on ignorait complétement ses travaux, ses succès, et que la plupart de ses compatriotes ne savaient pas même s'il revenait de l'Afrique, de la Sicile ou de la campagne. Ce mécompte de son orgueil le décida à suivre la carrière du barreau, et il se fixa dans Rome avec l'intention de faire briller toujours ses talens sous les yeux de ses concitoyens, afin de leur ôter la possibilité de l'oublier.

La province de la Macédoine fut infestée à cette époque par les Dardaniens. Le proconsul Curius les subjugua, défit les Daces, conquit la Mœsie, et pénétra jusqu'au Danube. Ainsi, malgré les troubles que Rome voyait sans cesse se renou-

Exploits du proconsul Curius.

veler dans son sein, ses armes victorieuses repoussaient partout ses ennemis. On eût dit que, la fortune rendant les Romains invulnérables pour les barbares, ils ne pouvaient être vaincus et blessés que par eux-mêmes.

Révolte en Espagne.

En Espagne la guerre civile continuait toujours; mais le sort inconstant qui avait élevé si haut Sertorius cessa tout à coup de le favoriser. Depuis quelque temps Perpenna, jaloux de sa gloire, las d'obéir, épuisait les soldats par de rudes travaux, leur infligeait les plus durs châtimens, et mécontentait les Espagnols en les accablant d'énormes tributs. Ce perfide, feignant d'en agir ainsi d'après les ordres de Sertorius, les exécutait, disait-il, à regret, et rendait, par ce moyen, le général odieux au peuple et à l'armée.

Bientôt la révolte éclata de toutes parts; Sertorius, forcé de sortir de son caractère, exerça des rigueurs qui produisirent leur effet ordinaire, celui d'en nécessiter d'autres et d'aliéner de plus en plus les esprits. Peu sûr de la fidélité des légions ébranlées par les intrigues de son lieutenant, il confia la garde de sa personne aux Celtibériens, ce qui acheva d'aigrir les Romains contre lui.

Conspiration de Perpenna contre Sertorius.

Lorsque Perpenna les vit disposés comme il le souhaitait, il forma une conspiration contre la vie de Sertorius. L'indiscrétion de l'un des conjurés allait peut-être découvrir le complot; elle en hâta

l'exécution. Perpenna invita Sertorius à un festin; on se permit devant lui, ainsi qu'on en était convenu, des propos obscènes, contraires, comme on le savait, à la sévérité de ses mœurs. Indigné de cette licence, Sertorius se coucha sur son lit, tournant le dos avec mépris à ces lâches convives, qui se jetèrent sur lui et le poignardèrent. Mort de Sertorius.

Perpenna, héritier de son pouvoir et non de son génie, ne tarda pas à éprouver le châtiment de sa trahison. Pompée, qui connaissait sa téméraire incapacité, fit disperser dans la campagne les soldats de plusieurs cohortes; Perpenna, donnant dans le piége, dissémina imprudemment ses troupes en marchant à la poursuite de ces fourrageurs. Pompée alors l'attaque subitement, détruit sans peine une armée sans ordre, et fait son indigne chef prisonnier. Punition et mort de Perpenna.

Perpenna ne trouvait plus de ressources dans son courage; il crut en découvrir dans une nouvelle perfidie. Les papiers de Sertorius étaient dans ses mains, et contenaient de nombreuses correspondances avec une foule de sénateurs, de chevaliers et de citoyens de toutes les classes qui favorisaient secrètement dans Rome son parti. Le lâche les livra au vainqueur, dans l'espoir de racheter sa vie. Pompée, justifiant alors le surnom de Grand qui lui avait été donné, étouffa cette funeste semence de discordes et de vengeances, jeta publiquement les papiers au feu sans les lire,

honora de nobles regrets la mémoire de Sertorius, et vengea ce grand homme par le juste supplice de son lâche assassin.

Ces deux actes de générosité et de justice ramenèrent sous ses drapeaux les soldats de tous les partis. Ayant ainsi terminé la guerre d'Espagne, qui avait duré dix ans, Pompée fit ériger des trophées dont on voyait long-temps après, dans les Pyrénées, quelques vestiges. Le sénat lui décerna, pour la seconde fois, les honneurs du triomphe.

Fin de la guerre d'Espagne.

CHAPITRE TROISIÈME.

Guerre avec les pirates. — Défaite et mort de Marc-Antoine. — Guerre avec les esclaves. — Révolte de Spartacus. — Ses exploits. — Sa marche sur Rome. — Exploits du jeune Caton d'Utique. — Préture de Marcus Crassus. — Défaite et mort de Spartacus. — Portrait de Lucullus. — Bataille entre Lucullus et Mithridate. Défaite et fuite de Mithridate. — Bataille entre Lucullus et Tigrane. — Défaite de Tigrane. — Sédition dans l'armée de Lucullus. — Défaveur du Lucullus à Rome. — Commandement de Pompée en Asie. — Son entrevue avec Lucullus. — Retour et mort de Lucullus à Rome. — Portrait de Pompée. — Ses exploits. — Sa sévérité pour la discipline. — Sa politique habile. — Sa guerre avec les corsaires de Cilicie. — Sa victoire sur ces pirates. — Son commandement en Orient. — Guerre entre Pompée et Mithridate. — Fuite de Mithridate. — Nouveaux exploits de Pompée. — Trahison et mort de Stratonice. — Réduction de la Syrie en province romaine. — Siége et prise de Jérusalem par Pompée. — Nouvelle apparition de Mithridate. — Révolte excitée par son fils Pharnace. — Mort de Mithridate. — Lâcheté de Pharnace. — Honneurs funèbres rendus à Mithridate par Pompée.

Guerre avec les pirates.

CETTE même année * Publius Servilius battit sur mer les pirates, pénétra en Cilicie, et se rendit maître d'Isaure, leur ville principale; ce qui lui valut le surnom d'*Isaurique*. Les pirates vaincus, mais non subjugués, reparurent bientôt avec de nouvelles forces, et s'allièrent aux Crétois, qui

* An de Rome 679.

Défaite et mort de Marc-Antoine.

les reçurent dans leurs ports. Marc-Antoine, fils de l'orateur et père du fameux triumvir, fut envoyé, avec une grande armée navale, pour les combattre; mais ils enfoncèrent sa ligne, prirent presque tous ses vaisseaux à l'abordage, et pendirent, à sa vue, ses matelots avec les chaînes dont il s'était présomptueusement vanté de les lier. Ce général téméraire et malheureux ne put survivre au chagrin d'une défaite qui rendit les pirates plus puissans que jamais.

Mithridate, voyant la mer presque fermée aux Romains, et Pompée avec Métellus occupés en Espagne par les forces de Sertorius son allié, concevait l'espérance, non-seulement de recouvrer l'Asie, mais encore de porter, comme Annibal, la terreur jusqu'au pied des murs de cette superbe Rome, éternelle ennemie des rois. Son espoir s'accrut encore, lorsqu'il apprit que l'Italie était déchirée par les fureurs de la guerre civile; elles étaient excitées par le génie d'un Thrace qui, brisant ses fers, avait soulevé tous les esclaves, et s'en était fait une redoutable armée.

Mais, si Rome avait perdu ses mœurs, elle conservait encore son courage: sa population guerrière faisait face à tous les dangers; et, dans ces circonstances critiques, on la vit à la fois terminer la guerre d'Espagne par les exploits de Pompée, contenir les Gaules avec fermeté, lutter avec constance en Italie contre Spartacus, maintenir la

Grèce dans l'obéissance, et opposer à l'ambition de Mithridate une forte armée, dont elle confia le commandement à Lucullus.

Si le sénat traita d'abord avec mépris la révolte des esclaves, Spartacus, leur chef, ne tarda pas à le faire revenir de cette erreur. Ce Thrace, égal en talens aux plus grands capitaines romains, s'était échappé des prisons de Capoue avec deux cents de ses compagnons, destinés, ainsi que lui, à se donner en spectacle au peuple, et à périr comme gladiateurs pour satisfaire la curiosité sanguinaire d'une multitude oisive et cruelle. Guerre avec les esclaves. Révolte de Spartacus.

Spartacus, campé avec sa petite troupe sur le mont Vésuve, et secondé par la fourberie de sa femme qui contrefaisait l'inspirée, et passait pour prédire l'avenir, proclama la liberté de tous les captifs, et vit accourir près de lui tous les esclaves de la Campanie. A leur tête il défit Appius Claudius Pulcher, qui était venu l'attaquer avec trois mille hommes. Un autre préteur, Vatinius, mena contre lui des forces plus considérables; Spartacus le défit et le tua. Revêtu des dépouilles et des ornemens du vaincu, il se montra depuis ce moment avec tout l'éclat d'un préteur. Précédé de licteurs et de faisceaux, il parut plus digne encore par sa vertu que par ses talens du rang imprévu où l'élevait la fortune; mais, s'il inspirait son courage aux barbares qu'il commandait, il ne put leur communiquer ses sentimens Ses exploits

généreux. Indigné des horreurs que ses troupes commettaient dans les villes et dans les campagnes d'Italie, il résolut de les licencier et de les renvoyer chacune dans leur patrie, satisfait, disait-il, d'avoir brisé les fers de tant d'infortunés.

La liberté ne suffisait point à ces féroces guerriers, passionnés pour la vengeance et pour le pillage. Ils refusèrent d'obéir. La discorde suivit bientôt la licence : les Gaulois, qui composaient la moitié de ses forces, se séparèrent de lui, et choisirent un nommé Crixus pour leur général. Spartacus ne conserva sous ses drapeaux que les esclaves thraces, ses compatriotes.

Le destin de Rome était de triompher toujours par la désunion de ses ennemis.

Le consul Gellius marcha contre les Gaulois, et défit Crixus qui périt dans le combat. S'étant joint ensuite au préteur Arrius, il vint attaquer les Thraces; mais Spartacus, par l'habileté de ses manœuvres et par l'intrépidité de son courage, remporta la victoire, et mit en fuite l'armée consulaire. Vainqueur, il n'exerça qu'un seul acte de vengeance. Pour célébrer les funérailles de Crixus, et dans le dessein d'humilier l'orgueil de ses ennemis, il voulut leur faire éprouver une seule fois les malheurs dont ils accablaient les victimes de la guerre, et il força trois cents prisonniers romains à combattre en sa présence comme gladiateurs.

Poursuivant ensuite ses succès avec rapidité, il

Sa marche sur Rome.

marcha contre Rome, et mit en fuite, presque sans les combattre, les troupes du proconsul Cassius et celles de préteur Manlius.

Exploits du jeune Caton d'Utique.

Au milieu de ces revers, le célèbre Caton d'Utique, âgé de dix-sept ans, fit briller une bravoure digne de l'ancienne Rome. On le voyait toujours le premier aux attaques et le dernier dans les retraites. Partisan austère des antiques règles, il refusa avec opiniâtreté les récompenses militaires que voulaient lui prodiguer ses chefs, en disant qu'elles devaient être le prix des actions et non celui de la faveur, et qu'il ne les avait pas assez méritées.

Préture de Marcus Crassus.

Marcus Crassus, qui se rendit plus célèbre dans la suite par son opulence, par son avarice et par sa présomption que par ses exploits, jouissait alors d'un grand crédit dans la république. Élève de Sylla et rival de Pompée, il obtint la préture, et fut chargé par le sénat de marcher contre les esclaves. Il est probable que Spartacus aurait triomphé facilement d'un tel adversaire; mais la division se mit encore dans ses troupes. Les Gaulois et les Germains révoltés le quittèrent, combattirent sans ordre en Lucanie, furent dispersés, et, dans leur déroute, perdirent trente-cinq mille hommes.

Spartacus, avec le peu de forces qui lui restaient, cherchant à gagner les Alpes, se vit atteint par les Romains qui lui livrèrent bataille. Avant de combattre, il mit pied à terre, tua son coursier, et

dit à ses soldats : « Si je suis vainqueur, je ne » manquerai pas de chevaux ; si je suis vaincu, je » n'en aurai plus besoin. » Décidé à triompher ou à mourir, il se précipite impétueusement sur Crassus, enfonce ses rangs, et l'oblige à se retirer ; mais, s'étant livré trop ardemment à sa poursuite, il se vit enveloppé de toutes parts : blessé gravement, il combattit long-temps à genoux, tenant son bouclier d'une main et de l'autre son glaive.

Défaite et mort de Spartacus.

Enfin, couvert de plaies, hérissé de dards et accablé sous une foule d'ennemis, il périt après avoir immolé un grand nombre de Romains, dont les corps entassés lui servirent à la fois de trophée et de tombeau.

Sa mort découragea ses troupes et décida leur défaite qui termina cette guerre. Quarante mille esclaves furent tués dans cette journée ; les autres se dispersèrent. Cinq mille seulement, rassemblés sous les ordres d'un nommé Publipor, défendirent encore quelque temps leur existence et leur liberté. Pompée, nommé trop tard pour achever cette guerre, arrivait alors d'Espagne ; il marcha contre Publipor, et détruisit sans peine ces faibles débris du parti de Spartacus. Trop fier d'une victoire peu glorieuse, il écrivit au sénat que, si Crassus avait vaincu les esclaves, lui seul venait de couper les racines de cette révolte.

Crassus n'obtint que le petit triomphe, appelé l'ovation. Le myrte y remplaçait le laurier. L'or-

gueil du triomphateur crut grandir sa victoire en la consacrant par une profusion jusque là sans exemple. Il fit servir dix mille tables pour le peuple romain, et donna à chaque citoyen assez de blé pour le nourrir pendant trois mois. Ce fut un vrai triomphe remporté par la vanité sur l'avarice qui souillait son caractère. Jaloux de Pompée, il voulait balancer son crédit en se rendant populaire, et son ambition rouvrit les plaies de Rome en faisant restituer aux tribuns l'autorité dont ils jouissaient avant la dictature de Sylla.

Ce fut cette même année * que Virgile naquit près de Mantoue, dans le temps où Cicéron parvint à l'édilité. Ainsi le sort semblait vouloir consoler Rome de sa décadence prochaine, en jetant sur les derniers momens de la république le vif éclat dont la firent briller le plus grand des poètes, le plus éloquent des orateurs et les plus illustres guerriers.

Le sénat, délivré du péril dont l'avait menacé Spartacus, chargea Métellus de faire la guerre aux Crétois, et de les punir de leur alliance avec les pirates. Ses armes victorieuses détruisirent le prestige de l'ancienne réputation militaire de ces insulaires. Il s'empara de Cydonie, de Gnosse et de Lictus. Pompée, qui ne voulait laisser de gloire et d'autorité à aucun de ses rivaux, était parvenu,

* An de Rome 684.

par ses intrigues, à faire nommer Octavius, son lieutenant, à la place de Métellus; mais ce général, irrité d'une telle injustice, et encouragé à la désobéissance par tant d'exemples récens, garda le commandement, soumit entièrement l'île de Crète, rendit Octavius témoin passif de ses victoires, et le contraignit à se rembarquer. Le seul résultat des efforts de Pompée fut d'empêcher pendant trois ans Métellus d'obtenir le triomphe qu'il avait mérité.

Portrait de Lucullus.

Tandis que Rome combattait Sertorius en Espagne et Spartacus en Italie, le consul Lucullus attaquait dans l'Orient Mithridate, le plus habile et le plus redoutable ennemi qui eût menacé la république depuis Annibal.

Lucullus, égal en talens militaires à Sylla, supérieur à lui en vertus, plus ambitieux de gloire que d'autorité, voulait illustrer sa patrie et non l'asservir. Un penchant trop vif pour les plaisirs était la seule tache qui ternît ses grandes qualités. Il ne fut pas non plus exempt du vice de son temps, et, loin d'imiter l'antique désintéressement des généraux romains, il profita de son pouvoir pour acquérir d'immenses richesses. Mais, opulent comme Crassus, il ne se montra point avare comme lui, et mérita au contraire le reproche d'avoir contribué par une prodigalité voluptueuse, devenue trop célèbre, à la corruption des mœurs et à la décadence de la république.

Comme général, Lucullus parut peut-être trop sévère pour le soldat, et ne sut point s'en faire aimer; mais, hors du commandement, il se distingua toujours par la douceur de son caractère et par son urbanité. Instruit dans les lettres grecques, éloquent à la tribune, soutenant la justice dans un temps de faction, il ne prit point de part aux crimes de Sylla, dont il avait été le questeur et l'ami. Malgré la liberté de ses opinions, il conserva toujours son ascendant sur cet homme farouche.

Sylla lui dédia ses mémoires, et le nomma tuteur de son fils. Cette tutelle excita la jalousie de Pompée; et, depuis ce moment, ils furent toujours rivaux et presque ennemis.

Bataille entre Lucullus et Mithridate.

Lucullus avait obtenu ses premiers succès en Asie, sous les ordres de Sylla, et il s'y était illustré par la défaite de la flotte de Mithridate. Parvenu au consulat, il brigua le commandement de l'armée d'Orient. Pompée l'ambitionnait comme lui : ni l'un ni l'autre ne l'obtinrent. Lucullus reçut le département des Gaules; et comme Pompée menaçait de quitter l'Espagne et de revenir avec ses troupes en Italie, sous prétexte qu'il manquait d'argent, Lucullus, pour tenir éloigné ce rival dangereux, eut l'adresse de lui faire envoyer des subsides considérables et supérieurs à ses besoins. A son retour des Gaules, il demanda le commandement de la Cilicie, dans l'espoir de remplacer

son collègue Cotta, qui commandait alors l'armée opposée à Mithridate. La fortune seconda ses vœux. Cotta, craignant de partager avec lui l'honneur de la victoire, ne l'attendit point, attaqua sans prudence le roi de Pont, et se fit battre complétement.

Lucullus venait alors de repousser les Ciliciens; il marcha rapidement au secours de l'armée de Cotta, et se vit enfin seul chargé d'un commandement depuis si long-temps l'objet de son ambition.

Mithridate, préparé de longue main à cette guerre, allié de Sertorius, uni par des traités aux pirates de la Cilicie, s'était emparé de la Cappadoce et même de la Bithynie, quoique son dernier roi eût légué par testament ses États aux Romains. Après tant de griefs, le roi de Pont ne pouvait se soustraire que par la victoire aux vengeances de Rome; et sa ruine, s'il était vaincu, devenait inévitable.

Ce prince venait de rassembler une armée de cent cinquante mille hommes. Réformant les mœurs de son peuple, dépouillant le luxe asiatique, il avait pris les armes et la tactique romaines; et Lucullus, qui ne pouvait lui opposer que trente mille hommes, devait combattre, non une troupe efféminée de satrapes, mais un nombre immense de légions couvertes de fer, disciplinées, instruites et aguerries par leurs succès.

L'armée royale formait le siége de Cyzyque ; le général romain prit le sage parti de temporiser et d'éviter toute action, dans l'espoir que l'ennemi ne pourrait faire subsister long-temps de si grandes forces réunies. Les Romains, renfermés dans leur camp, s'irritaient de la timidité de leur chef : sa sagesse sut résister à leurs clameurs ; l'événement ne trompa point son attente. Bientôt la rareté des vivres réduisit l'armée de Mithridate à une disette si affreuse que les cadavres des morts servaient de nourriture aux soldats. Le roi voulut en vain employer les châtimens les plus rigoureux pour maintenir dans l'obéissance ses troupes affamées ; elles se débandèrent, et se retirèrent en désordre. Lucullus, sortant alors de son camp, se mit Défaite de Mithridate. à leur poursuite, les atteignit sur les bords du Granique et les tailla en pièces.

Cette seule victoire aurait peut-être terminé la guerre ; Mithridate se voyait au moment d'être pris ; mais ce prince rusé, semant ses trésors sur la route, dut son salut à l'avidité des soldats romains, qui ne songèrent qu'au pillage et cessèrent de le poursuivre.

Lucullus, ayant obtenu la continuation de son proconsulat, conquit toute la Bythinie, détruisit deux flottes que le roi de Pont envoyait en Italie, contraignit ce prince à se renfermer dans son royaume, fit prisonnier Marcus Marius, ambas-

sadeur et lieutenant de Sertorius, et punit de mort sa rébellion.

Mithridate, n'espérant plus vaincre Lucullus, tenta de l'assassiner. Le transfuge chargé de cet ordre fut arrêté, et le roi ne retira de ce lâche dessein que la honte de l'avoir formé.

Lucullus, loin d'effrayer Mithridate par une attaque trop brusque, feignit encore d'agir avec une timide circonspection; mais il épiait tous ses mouvemens pour en profiter. Ce prince, trompé par cette conduite, attaqua imprudemment dans une position désavantageuse un convoi romain qui se défendit avec courage. Lucullus, se précipitant alors sur l'armée royale, la surprit et la mit dans un tel désordre que Mithridate se vit forcé de fuir à pied et sans suite. Renversé dans ce tumulte, le roi dut encore la vie à l'ardeur des Romains pour le pillage : un mulet chargé d'or arrêta leur poursuite.

Mithridate, cruel dans la prospérité et féroce dans les revers, apprenant peu de temps après que le royaume de Pont se soumettait sans résistance à ses ennemis, fit signifier à ses femmes et à ses sœurs l'ordre de mourir. La reine Monime, célèbre par son malheur et par son courage, voulut vainement s'étrangler avec son bandeau royal, triste et brillante cause de ses infortunes; ne pouvant terminer elle-même ses jours, elle pré-

senta intrépidement la poitrine au fer de ses meurtriers.

Mithridate s'était réfugié chez son gendre Tigrane, roi d'Arménie : Lucullus fit sommer celui-ci de lui livrer son beau-père, et le menaça des armes romaines en cas de refus.

Maître de la plus grande partie de l'empire de Cyrus, Tigrane voyait à ses ordres presque tous les peuples de l'Asie, comptait parmi ses courtisans et au nombre des officiers de son palais les rois et les princes de l'Orient, qui le servaient à genoux; il prenait orgueilleusement le titre de *roi des rois*. Surpris et indigné de l'insolence romaine, il renvoya l'ambassadeur Appius avec mépris, et déclara sans crainte à Rome une guerre dont ses flatteurs ne lui laissaient pas soupçonner le danger.

Bataille entre Lucullus et Tigrane.

Lucullus, bravant ce colosse plus imposant par sa grandeur que par sa force, passa le Tigre et marcha en Arménie au-devant de lui. Tigrane ne pouvait se persuader qu'une si faible armée osât l'attaquer. On ne parvint à l'en convaincre qu'en lui apprenant la défaite de son avant-garde. Cette nouvelle le décida à se retirer pour réunir toutes ses forces. Lucullus, poursuivant sa marche, mit le siége devant Tigranocerte, sa capitale. Le roi, comme on l'avait prévu, ne put souffrir cette humiliation, et s'avança pour secourir la ville. Le général romain, y laissant six mille légionaires,

marcha intrépidement avec vingt mille hommes contre lui.

Bientôt les deux armées se trouvèrent en présence : une rivière les séparait. Tygrane, dont les forces s'élevaient à quatre cent mille combattans, et qui comptait dans ses troupes plus de cinquante mille hommes de cavalerie, sourit de pitié en voyant le petit nombre des Romains. « S'ils arrivent » comme ambassadeurs, disait-il à ses courtisans, » ils sont trop, et trop peu s'ils viennent comme » ennemis. »

Lucullus fit un mouvement pour descendre la rivière, afin de trouver un gué praticable. Le roi, persuadé qu'il se retirait, triomphait présomptueusement de la terreur qu'il croyait lui inspirer, mais Taxile, un des rois qui se trouvaient à sa cour, lui dit alors : « Votre aspect et votre puissance au» raient fait, certes, un grand prodige, s'ils » avaient décidé, contre leur usage, les Romains » à fuir sans combattre. Je vois leurs casques nus » et brillans, leurs boucliers sans couverture, les » riches cottes d'armes dont ils sont revêtus ; » croyez-moi, je les connais, ils ne se parent » ainsi que pour livrer bataille. »

Au même instant on vit que Lucullus, après avoir passé la rivière, marchant par son flanc, s'avançait avec rapidité contre l'armée royale. Tigrane alors, saisi d'étonnement, s'écria : « Eh quoi ! » ils osent donc venir jusqu'à nous ? »

Cependant les chefs des légions conjuraient leur général de différer le combat, parce que, depuis la défaite de Scipion par les Cimbres, ce jour était compté dans Rome au nombre des jours funestes. « Il a pu l'être, répondit Lucullus; mais » je vais en faire un jour heureux pour les Ro- » mains. »

Défaite de Tigrane.

Tandis qu'il charge de front l'armée de Tigrane, un corps de cavalerie, envoyé par ses ordres, la tourne, l'attaque et lui coupe la retraite. Les barbares cèdent à l'impétuosité des légions : ils veulent se retirer; mais le grand nombre les embarrasse; leurs rangs se mêlent; ils ne peuvent ni combattre ni fuir : les routes sont obstruées d'hommes, d'armes et d'équipages; tout est en confusion; le combat se change en carnage, et les Romains ne s'arrêtent qu'après avoir tué près de cent mille hommes.

Cette destruction d'une armée immense ne fut achetée que par la mort d'un très-petit nombre de soldats. Le diadème de Tigrane tomba entre les mains de Lucullus, qui prit d'assaut Tigranocerte, et fit un immense butin.

La modération de Lucullus après la victoire lui concilia l'amitié des rois et des villes d'Orient. Donnant alors un exemple trop rare de justice et de fermeté, il soulagea les peuples chargés d'impôts, et réprima les vexations odieuses des fermiers romains. Cependant le trésor de la répu-

blique ne lui fournit rien pour cette guerre. Les dépouilles des rois vaincus en payèrent les frais.

Si cette conduite lui mérita l'estime du sénat et l'affection des étrangers, d'un autre côté elle lui fit perdre l'amour de ses soldats, qui comptaient sur le partage des trésors dont il enrichit le fisc.

Sur le bruit de ses succès, le roi des Parthes lui envoya une ambassade pour solliciter son alliance; mais comme il sut que ce prince perfide négociait en même temps avec Tigrane, et lui promettait son appui s'il voulait lui céder la Mésopotamie, il renvoya son ambassadeur, et lui déclara la guerre.

Sédition dans l'armée de Lucullus

L'armée romaine, accoutumée par les discordes civiles à l'indiscipline, refusa de marcher contre les Parthes. Lucullus, après avoir vainement tenté tous les moyens de rigueur, se vit forcé de céder aux factieux et de rester dans l'inaction. Mithridate et Tigrane, encouragés par cette révolte, réunirent de nouveau leurs forces, et se disposèrent à reprendre l'offensive. Le bruit de leur marche rétablit momentanément l'ordre dans l'armée romaine : elle rentra dans la soumission et reprit les armes. Lucullus la conduisit contre les rois, et remporta de nouveau sur eux, près d'Artaxate, une victoire complète. Il mit leur armée en déroute; et Mithridate lui-même prit un des premiers la fuite. La rigueur de l'hiver arrêta les progrès de

l'armée romaine, qui borna ses succès, dans cette campagne, à la prise de quelques villes.

Jusque là le sort avait constamment favorisé Lucullus; mais tout à coup sa fortune déclina, et, sans être vaincu, il perdit en peu de temps le fruit de ses victoires. L'esprit de sédition se renouvela dans son armée: les officiers et les soldats lui reprochèrent à la fois ses richesses et leur pauvreté: oubliant son caractère, il exerça des rigueurs qui aigrirent de plus en plus les esprits. Son beau-frère, Publius Claudius, souillé de tant de vices qu'ils le rendirent honteusement fameux dans ces temps de corruption, suborna et souleva contre le général les anciennes légions de Fimbria. En vain Lucullus, informé des nouveaux mouvemens de l'ennemi, voulut rappeler ses légions à l'honneur; elles refusèrent de marcher jusqu'au moment où elles apprirent que Tigrane était rentré dans l'Arménie, et que Mithridate, reparaissant dans le Pont, avait battu Fabius, chargé de défendre ce pays.

La crainte les décida enfin à se soumettre; mais Triarius, qui commandait un corps séparé, ne voulut pas attendre Lucullus, et perdit une bataille contre Mithridate, qui prit son camp après lui avoir tué six mille hommes.

Lucullus arriva trop tard pour le secourir, et ne put forcer le roi de Pont à combattre. Il voulait alors conduire son armée contre Tigrane, qui

grossissait journellement ses forces; mais les révoltes continuelles de ses troupes ne lui permirent pas de hasarder une action avec des soldats si mal intentionnés.

Les deux rois, profitant de cette anarchie militaire, s'emparèrent sans obstacles du Pont et de la Cappadoce, et menacèrent même la Bithynie.

Défaveur de Lucullus à Rome. Commandement de Pompée en Asie.

Pendant ce temps on accusait à Rome Lucullus de prolonger la guerre pour s'enrichir. Le tribun Manilius proposa une loi qui donnait à Pompée le gouvernement de l'Asie, en l'ajoutant au proconsulat des mers et au commandement des côtes d'Orient et d'Occident qu'il venait d'obtenir pour terminer la guerre des pirates : c'était presque lui accorder la royauté.

Catulus, président du sénat, et l'orateur Hortensius s'opposèrent inutilement avec opiniâtreté à l'adoption de la loi Manilia; le peuple, toujours passionné pour ses favoris, leur sacrifie souvent sa liberté. César et Cicéron soutinrent la loi; Cicéron, dans l'espoir de parvenir au consulat, et César, parce qu'il convenait à ses desseins secrets d'accoutumer les Romains à la domination d'un maître.

La loi fut adoptée. Pompée, arrivant en Asie, défendit aux troupes d'obéir à Lucullus, cassa toutes ses ordonnances, et ne lui laissa que seize cents hommes pour l'accompagner au triomphe qui lui était décerné.

Les deux généraux eurent une entrevue et un entretien que leur urbanité commença par des félicitations réciproques sur leurs victoires, et qu'ils terminèrent par des reproches mutuels d'ambition et d'avidité, qui n'étaient de part et d'autre que trop fondés. Son entrevue avec Lucullus.

De retour à Rome, Lucullus fit porter au trésor une immense quantité d'or et d'argent; ce qui ne le justifia qu'en partie des torts qu'on lui imputait. Le jour où il triompha fut le dernier de son ambition. Dégoûté de la gloire par l'inconstance de la fortune et par l'ingratitude des hommes, il parut rarement dans les assemblées du sénat, qui espérait opposer sa fermeté républicaine et ses talens à l'ambition de Pompée. Consacrant le reste de ses o urs au repos, à l'étude et aux plaisirs, la fin de sa vie ne fut plus célèbre que par la magnificence de ses palais, par la beauté de ses jardins et par la voluptueuse profusion de ses festins. Ainsi les exploits de son jeune âge et le luxe de sa vieillesse présentaient une image vivante de Rome dans sa fleur, dans sa force et dans sa décadence. Retour et mort de Lucullus à Rome.

Tous les pays du monde contribuaient aux dépenses de sa table : il perça des montagnes, afin d'approcher la mer de sa maison de plaisance, et d'y nourrir des poissons monstrueux : ce qui lui fit donner par le peuple le nom de Xerxès romain.

Après l'éloignement de Cicéron et de Caton, il ne se montra plus au sénat. Quelques historiens

disent que l'excès des plaisirs troubla sa raison et abrégea ses jours; d'autres prétendent qu'un de ses affranchis, nommé Callisthène, l'empoisonna, croyant ne lui donner qu'un philtre pour s'emparer exclusivement de son esprit et de sa confiance.

Tout le peuple romain assista à ses funérailles, et ordonna qu'il fût inhumé comme Sylla dans le Champ de Mars; mais son frère obtint qu'il serait porté à Tusculum, où il avait fait préparer sa sépulture.

L'esprit séditieux de l'armée romaine, donnant quelque relâche à Mithridate, avait empêché la consommation totale de sa ruine; mais il n'en est pas moins vrai que Lucullus, vengeant Rome des outrages et des cruautés de ce prince, et portant un coup mortel à sa puissance, avait défait plusieurs fois ses armées, battu Tigrane, délivré l'Asie de leur domination et conquis le Pont, l'Arménie, la Syrie; de sorte que Pompée n'eut plus qu'à recueillir les moissons semées et coupées par son rival.

Portrait de Pompée.

Pompée, plus grand par sa fortune que par son génie, semblait alors destiné à hériter sans effort du fruit des travaux et de la gloire des plus fameux capitaines de la république. Le sort qui le favorisait constamment, et le crédit que lui donnaient sur le peuple ses richesses, ses succès et l'aménité de son caractère, lui avaient fait obtenir sans crime

cet empire presque absolu que Marius et Sylla conquirent par tant de sang et de forfaits. Strabon, son père, estimé comme général, s'était rendu odieux par son avarice. Un coup de tonnerre termina sa vie, et le peuple, le croyant frappé par les dieux, insulta son cadavre. Ce même peuple montra pour le fils, dès sa plus tendre jeunesse, autant d'affection qu'il avait fait éclater de haine contre le père.

Cnéius Pompée, doué d'une éloquence noble et persuasive, faisait admirer dans son caractère un mélange rare de gravité, de grâce et de douceur. Il ressemblait si parfaitement aux portraits d'Alexandre-le-Grand, que souvent on lui donna le nom de ce héros.

Lorsque Cinna se fut rendu pour quelques momens le maître de Rome, il pressentit les talens et la destinée du jeune Pompée, et résolut de le faire périr. Pompée, ayant découvert ce complot, souleva quelques soldats en sa faveur, et, par leur secours, échappa aux poignards de Cinna. Appelé en justice quelque temps après, comme héritier de son père, il défendit sa cause avec tant d'éloquence, que le préteur Antistius, son juge, lui fit proposer la main de la fille, et prononça en sa faveur. Le peuple, instruit des vues secrètes du magistrat, s'écria, en attendant le jugement, *Talassio, Talassio:* cri d'usage à Rome lorsqu'on célébrait des noces.

Ses exploits

La tyrannie de Carbon fut l'époque du commencement de la grande fortune de Pompée, et il la dut entièrement à son audace. Dans ce temps où la violence faisait taire les lois, tous les citoyens que leur opulence ou leurs vertus exposaient au danger des proscriptions, fuyaient loin de Rome, l'abandonnaient aux fureurs des féroces partisans de Marius, et couraient chercher un asile dans le camp de Sylla. Pompée n'y voulut pas paraître en fugitif; et, quoiqu'il n'eût aucun des titres qui donnaient alors l'autorité, il trouva le moyen par ses discours, par ses promesses, par ses présens, et avec les secours des proscrits, de rassembler, d'organiser et d'armer trois légions dont il nomma lui-même les officiers. A leur tête il s'empare de plusieurs villes; trois chefs du parti de Marius marchent contre lui et l'entourent. Il leur livre bataille, tue l'un d'eux de sa main, et met leurs troupes en fuite. Il n'avait que vingt-trois ans quand il remporta cette victoire.

Le consul Scipion, alarmé de ses progrès, vint à sa rencontre pour le combattre; mais Pompée, ayant envoyé des émissaires adroits dans le camp ennemi, attira tous les soldats du consul à son parti. Ils vinrent se ranger sous ses drapeaux; et Scipion, abandonné par ses légions, n'eut de ressource qu'une prompte fuite.

Carbon lui-même ne put résister au jeune vainqueur; Pompée le battit complétement, et ce ne

fut qu'après s'être ainsi couvert de lauriers qu'il vint, avec son armée victorieuse, se présenter à Sylla.

Ce fameux capitaine, dont l'orgueil traitait le sénat romain avec hauteur et le peuple avec dureté, et qui jamais n'avait abaissé sa fierté devant aucune puissance, surprit étrangement la foule des courtisans qui l'entouraient, lorsqu'on le vit, à l'aspect du jeune Pompée, descendre de cheval, le saluer, et l'appeler *imperator*, titre qu'on n'accordait qu'aux consuls et aux généraux en chef, après les plus grandes victoires.

Cependant Pompée n'était alors revêtu d'aucune dignité ; et, simple chevalier, il n'avait point encore pris place dans le sénat. Sylla, frappé de son mérite, voulait rappeler Métellus de la Gaule, et confier à son jeune lieutenant le commandement de cette province. Pompée savait que la gloire modeste désarme l'envie : il refusa de blesser l'amour-propre d'un vieux et illustre général en le remplaçant ; il demanda au contraire à servir dans les Gaules sous les ordres de Métellus.

Quand Sylla fut dictateur, il contraignit Pompée à répudier sa femme Antistia et à épouser sa propre fille Émilia, qu'il sépara violemment de son époux Scaurus, dont elle était enceinte. Pompée obéit. Les ambitieux ne savent pas braver la disgrâce comme le danger. Émilia et sa mère moururent de chagrin ; Antistius périt assassiné, et

leurs ombres durent toujours obscurcir la brillante carrière de Pompée. Depuis ce moment il ne montra d'autres vertus que celles qui pouvaient le conduire à la souveraine puissance. Sa campagne brillante et rapide d'Afrique augmenta sa faveur, et Sylla l'honora du nom de *Grand*. Après la mort de ce dictateur, il chassa Lépidus et Perpenna d'Italie et de Sicile. La ville de Messine résistait à ses ordres, opposant les lois à son autorité ; il lui répondit : « Comment osez-vous parler de lois à » celui qui porte le glaive à son côté ! » Tel était l'esprit de Rome dans sa décadence ; la force méprisait la justice.

Pompée se montrait encore plus adroit qu'audacieux. Tandis qu'il conservait l'amitié de Sylla en exécutant publiquement ses ordres cruels, et en envoyant au supplice Carbon et Valérius, il se conciliait l'estime et l'affection du peuple, en cachant, sans se compromettre, et en sauvant secrètement un grand nombre de proscrits.

Sa sévérité pour la discipline.

S'il récompensait magnifiquement ses troupes, d'un autre côté il les soumettait à une discipline sévère. On raconte qu'ayant appris que ses légions avaient commis beaucoup de violence, il punit les soldats en scellant leurs épées dans leurs fourreaux avec son cachet, de sorte qu'ils ne pussent les en retirer que par son ordre.

Son habile politique.

Politique habile, il connaissait la vanité du peuple qui souffre qu'on l'enchaîne, pourvu qu'on

paraisse le respecter. Aussi Pompée, général, vainqueur et honoré du triomphe, avant d'avoir pris place au sénat, excita l'admiration de Rome en se soumettant aux anciennes règles, et en paraissant inopinément comme simple chevalier au tribunal du préteur, pour demander d'être exempté de l'enrôlement, en vertu du nombre des campagnes qu'il avait faites conformément à la loi.

L'éclat de ses succès, sa modération apparente et la douceur de ses formes l'avaient rendu l'idole des Romains. Il n'y avait point de commandemens et de dignités dont ils ne voulussent le revêtir; ils croyaient s'agrandir en l'élevant; les cœurs volaient au-devant de son joug, et la république semblait l'inviter elle-même à la tyrannie.

Sa guerre avec les corsaires de Cilicie.

Au moment où les corsaires de Cilicie, couvrant la mer de mille vaisseaux, détruisaient partout le commerce, ravageaient toutes les côtes et pillaient tous les temples, menaçant Rome d'un danger nouveau, peut-être plus redoutable que les plus effrayantes invasions, le sénat et le peuple ne trouvèrent que Pompée capable de délivrer l'Italie d'un si grand péril; et, dans cette circonstance, oubliant cette méfiance salutaire, seule égide de la liberté, la faveur populaire le revêtit d'un pouvoir sans bornes. On lui donna cinq cents vaisseaux, quinze lieutenans à son choix, cent vingt-cinq mille hommes, et une autorité absolue sur toutes ces côtes d'Afrique, d'Europe et d'Asie,

avec le pouvoir de lever toutes les contributions qu'il exigerait, sans être obligé d'en rendre aucun compte.

Caton, défendant opiniâtrement la liberté sur les débris de la république, combattit sans succès cette loi proposée par le tribun Géminius. Le peuple l'accusa d'humeur et d'envie. Catulus essaya tout aussi vainement de prendre une tournure plus adroite pour s'opposer à ce décret. « Comment, » disait-il à la multitude, comment exposez-vous » à tant de guerres, à tant de périls un homme si » utile à la république, et qui vous est si cher? » Et si vous venez à le perdre, qui trouverez-vous » pour le remplacer? » — « Toi-même, Catu- » lus, » s'écria le peuple; et la loi passa.

Sa victoire sur ces pirates.

Pompée justifia la confiance publique par des succès aussi éclatans que rapides. Ayant choisi treize sénateurs pour ses lieutenans, il partagea les mers en treize régions, et dans l'espace de quarante jours, attaquant partout à la fois les pirates, il en purgea toutes les côtes. Non content d'avoir ainsi détruit leurs flottes, il courut les combattre au fond de leur repaire, au pied du mont Taurus, prit leurs forts, s'empara de leurs villes, et termina cette guerre en les subjuguant.

Son commandement en Orient.

Pompée était en Cilicie, lorsque ses amis et ses agens à Rome, profitant des revers de Lucullus, lui firent décerner le commandement de l'armée d'Orient, en lui conservant son pouvoir absolu sur

les mers et sur les côtes. Quand le tribun Manilius fit adopter ce décret qu'appuyaient Cicéron et César par des motifs d'intérêt, Catulus indigné s'écria : « Cherchez donc actuellement quelque » roc plus haut et plus inabordable que le mont » Aventin, sur lequel nous puissions nous retirer » un jour pour défendre notre liberté. » Mais, au milieu d'une foule corrompue, la voix d'un homme libre parle dans le désert. Le peuple rendit le décret; le sénat l'adopta.

Pompée, apprenant en Asie la promulgation de la loi Manilia qui comblait tous ses vœux, affecta autant d'affliction qu'il ressentait de joie réelle. « Quand cessera-t-on, disait-il, de m'accabler » de fatigues et de travaux? Ne pourrai-je donc » jamais jouir d'un repos si longuement mérité, » à l'ombre de mes bois et dans les bras d'une » épouse chérie?

C'est ainsi que, cachant son désir de domination sous un voile de modestie, cet adroit ambitieux était parvenu sans violence à une autorité presque monarchique, d'autant plus redoutable qu'elle semblait légale et non usurpée.

Guerre entre Pompée et Mithridate.

Pompée, joignant ses légions nombreuses à celles que lui laissait Lucullus, marcha rapidement contre Mithridate, qu'il mit en déroute à la première rencontre. Ardent à le poursuivre, il l'atteignit encore près de l'Euphrate. On rapporte que Mithridate, troublé par un songe, avait prévu

sa défaite. La bataille eut lieu la nuit. Les rayons pâles et trompeurs de la lune allongeaient tellement les ombres des soldats romains, en les étendant du côté des ennemis, que les barbares, les croyant déjà près d'eux quand ils en étaient encore éloignés, lançaient leurs javelots et leurs flèches contre ces ombres vaines. Ils avaient ainsi épuisé leurs traits lorsque les Romains les attaquèrent. Frappés de terreur, ils se débandèrent; dix mille périrent dans cette déroute.

Fuite de Mithridate.

Mithridate, après avoir distribué des poisons à ses amis pour qu'ils ne tombassent pas vivans au pouvoir des Romains, prit la fuite, et courut chercher un asile chez son gendre Tigrane. Ce prince ingrat et lâche lui refusa l'entrée de ses États, et mit sa tête à prix. L'infortuné roi de Pont, ayant tout perdu hors son courage, traversa rapidement la Colchide et disparut dans les déserts de la Scythie, où il cacha deux ans son nom illustre et ses vastes projets de vengeance.

Pompée, accompagné du fils de Tigrane, qui s'était révolté contre son père, entra en Arménie. Tigrane, aussi faible dans le péril que superbe dans la prospérité, prit le parti honteux de venir soumettre à Pompée sa personne et ses États. Le général romain, le traitant d'abord avec le mépris qu'il méritait, ne lui permit pas d'entrer à cheval dans son camp. Ce lâche roi, l'abordant avec respect, détacha son bandeau royal, tira son épée,

et voulut les déposer à ses pieds; mais Pompée, le relevant, lui permit de s'asseoir près de lui. « Je » ne vous ai rien pris, lui dit-il, c'est Lucullus » qui vous a enlevé la Syrie, la Phénicie, la Galatie et la Sophène. Ce qu'il vous a laissé, je » vous le conserve. Je donne même à votre fils la » Sophène en apanage : vous paierez seulement » six mille talens à Rome pour l'indemniser du » mal que vous avez voulu lui faire. »

Tigrane, qui ne pensait qu'à rester sur le trône, quelque dégradé qu'il fût, se soumit humblement aux conditions dictées par le vainqueur. Les Romains le saluèrent roi : le jeune Tigrane, qui ne trouvait pas sa trahison assez récompensée par la Sophène, refusa de signer le traité, resta dans les fers, et fut mené en triomphe à Rome.

Phraate, roi des Parthes, voulant s'opposer aux progrès des armes romaines, envoya des ambassadeurs à Pompée pour le sommer de borner ses conquêtes aux rives de l'Euphrate. Le Romain répondit qu'il poserait ses limites où il le trouverait juste et convenable. Phraate n'osa l'attaquer, et se contenta de mettre ses frontières en état de défense.

Délivré de toute crainte du côté de l'Arménie, Pompée, cherchant les traces de Mithridate, franchit le Caucase, dompta les Albaniens, et défit en bataille rangée les Ibériens, qui jusque là avaient défendu constamment leur indépendance contre

Nouveaux exploits de Pompée.

les Mèdes, les Perses et les Macédoniens : de là il entra dans la Colchide, et pénétra jusqu'au Phase. Comme il parcourait cette contrée, apprenant que les Albaniens s'étaient révoltés, il marcha de nouveau contre eux et leur livra bataille. Elle fut sanglante et long-temps disputée : le frère du roi, appelé Cosis, combattit Pompée qui le perça de son javelot, le tua, et détruisit son armée. Après la victoire, on trouva sur le champ de bataille des brodequins de femmes; ce qui fit renouveler la fable des Amazones, et croire qu'elles avaient combattu dans les rangs des Albaniens.

Pompée voulait pénétrer en Hircanie. Plutarque dit que le grand nombre de serpens qui infestaient ce pays arrêta sa marche; ce qui paraît plus probable, c'est qu'il craignit de s'enfoncer dans ces déserts, en laissant derrière lui tant de peuples vaincus, mais non soumis.

A son retour dans les Etats de Mithridate, il mérita les mêmes éloges que Scipion, et respecta la pudeur des femmes du roi que le sort de la guerre avait fait tomber dans ses mains.

Trahison de Stratonice.

Stratonice, courtisane et favorite du roi, avait conservé, dans un rang élevé la bassesse de son premier état. Elle livra perfidement à Pompée une ville confiée à sa garde, ainsi que les trésors de Mithridate. Sa trahison, qui avait pour objet d'assurer à son fils Xipharès la bienveillance des Romains, fut cause de sa perte : son père le fit mourir.

Les papiers du roi de Pont tombèrent aussi par la perfidie de Stratonice dans les mains de Pompée. On y trouva les ordres qu'il avait donnés pour assassiner le roi de Cappadoce, pour faire mourir son propre fils, et pour empoisonner quelques-unes de ses femmes. La prise de ses archives devint plus funeste pour lui que la puissance de Rome. Elles publièrent ses crimes et souillèrent sa gloire.

Réduction de la Syrie en province romaine.

Comme Pompée ne pouvait plus poursuivre Mithridate, dont il ignorait la retraite et la destinée, il conduisit son armée en Syrie. Antiochus l'Asiatique voulait y régner et réclamait les anciens titres des Séleucides. Pompée déclara que Rome, après avoir vaincu Tigrane, héritait de ses droits. Il réduisit ce royaume en province romaine, et força Antiochus à se contenter d'un faible apanage.

Traversant ensuite la Phénicie et la Palestine, pour accomplir le vaste projet qu'il avait conçu d'étendre les frontières de l'empire romain à l'Orient, jusqu'à la mer d'Hircanie et jusqu'à la mer Rouge, comme il les avait reculées en Occident jusqu'à l'Océan Atlantique, il marcha contre les Arabes, et combattit avec succès, mais sans pouvoir le soumettre, ce peuple plus facile à vaincre qu'à subjuguer, et que ses déserts garantirent toujours de toute domination étrangère.

Siége et prise de Jérusalem par Pompée.

La Judée était alors troublée par une contestation entre le prince Hyrcan et le roi Aristobule : Pompée voulut soumettre leurs différends à sa

médiation; mais Aristobule s'étant opposé à ses volontés, Pompée l'attaqua, le força de s'enfermer dans Jérusalem, fit le siége de cette ville fameuse, et la prit d'assaut. Après sa victoire, il augmenta sa renommée par sa modération. Respectant le culte des Juifs, il laissa au temple saint ses richesses, et visita avec respect son célèbre sanctuaire, abaissant, comme Alexandre, la gloire humaine aux pieds de la majesté divine. Cependant l'entrée d'un profane dans ce lieu sacré parut aux yeux des Juifs si criminelle qu'ils attribuèrent dans la suite ses revers et sa mort à ce sacrilége.

Nouvelle apparition de Mithridate.

Tandis qu'il étendait ainsi sans obstacles ses conquêtes en Syrie et en Palestine, Mithridate vaincu, mais non terrassé, reparut tout à coup dans le Bosphore : démentant le bruit de sa mort, il conçut le hardi dessein, à la tête d'une armée de Scythes, de Dardaniens, de Bastarnes, et avec les débris de ses vieilles troupes, de traverser la Macédoine, la Pannonie, l'Illyrie, de se joindre aux Gaulois, de franchir les Alpes, et de se montrer comme un autre Annibal aux portes de Rome. Avant d'exécuter cette grande entreprise, dont l'audace imprévue aurait peut-être fait le succès, il écrivit à Pompée pour demander la paix, et, sur son refus, rassembla ses troupes.

La mort l'arrêta subitement dans ses projets. Pharnace, son fils, profitant du découragement

d'une armée vaincue et de cette funeste disposition des peuples à la révolte contre les rois malheureux, souleva ses sujets, et le contraignit de se sauver dans une forteresse qu'il investit. Mithridate tenta vainement de le ramener à la soumission, et s'abaissa même au point de demander à ce fils dénaturé la vie et une retraite tranquille; le barbare répondit : « Qu'il meure. — Puissent un jour, s'é» cria le roi, ses enfans former le même vœu » que lui! » — Révolte excitée par son fils Pharnace.

Mithridate, n'ayant plus d'autre espoir que la mort pour échapper à la captivité, essaya sans effet, pour s'y soustraire, différens poisons contre lesquels une longue habitude l'avait trop aguerri. Son épée lui offrit enfin un secours plus sûr; il l'enfonça dans son sein, et expira. — Mort de Mithridate.

Pompée était à Jéricho, fort inquiet de la nouvelle apparition de Mithridate, lorsqu'il apprit sa mort par un courrier que lui envoyait Pharnace. Ce lâche prince soumettait aux Romains son trône acquis par un crime. Aussi méprisable qu'atroce, il envoya en tribut le corps de son père à Pompée. Mithridate s'était montré pendant quarante ans si redoutable que les Romains, triomphant de son ombre, firent éclater sans pudeur la joie la plus vive à la vue des restes de ce formidable ennemi. — Lâcheté de Pharnace

Pompée, ne partageant pas cette honteuse faiblesse, détourna ses regards avec horreur du — Honneurs funèbres rendus à Mithridate par Pompée

funeste présent dont un parricide osait les souiller. « La haine de Rome contre Mithridate, disait-il, » doit finir avec sa vie. » Digne alors de sa gloire par sa générosité, Pompée rendit à la mémoire de ce roi célèbre tous les honneurs dus, malgré ses vices, à son rang et à son génie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Conjurations de Rullus et de Catilina.—Portrait de Cicéron.—Ses ouvrages. — Son accusation contre Verrès. —Exil de Verrès. —Edilité de Cicéron. — Aveuglement de Cicéron pour Catilina.—Loi de Rullus rejetée.—Défense de Cicéron pour Othon. —Conjuration de Catilina. — Portrait de Catilina.— Ses premiers crimes. — Ses satellites. — Son exclusion du consulat. — Son complot avec Autronius et Cnéius Pison.— Mort de Pison. —Nouveau complot de Catilina.—Sa harangue aux conjurés.— Leur serment redoutable. — Complot déjoué par Fulvie. — Crimes de la courtisane Sempronia. —Complot contre Cicéron. — Révolte des esclaves à Capoue. — Hardiesse de Catilina dans le sénat. — Harangue de Cicéron à Catilina. — Défense de Catilina. — Ses préparatifs hostiles.—Son départ pour le camp de Manlius. — Sa conspiration avec les Allobroges. — Leur trahison envers Catilina. — Arrestation des chefs de la conspiration. — Leur jugement.—Discours de César dans le sénat.—Réplique de Caton.—Décret pour la condamnation à mort des conjurés.— Bataille entre Catilina et Pétréius.—Défaite et mort de Catilina. —Cicéron est nommé *Père de la patrie*.—Retour et triomphe de Pompée.

Dans les beaux jours de la liberté de Rome, nous admirions les vertus et la dignité du sénat, l'énergie du peuple, l'émulation de tous les citoyens, qui ne disputaient entre eux que de dévouement à la république. Les lois, les mœurs de ce grand peuple fixaient nos regards, attiraient notre respect. Mais, depuis que la fortune et la puissance, ayant corrompu les mœurs, élevèrent les grands, abaissèrent les citoyens, ce n'est plus ni le sénat ni le peuple qui occupent notre attention; elle se porte tout entière sur un petit nombre de grands capitaines

et d'orateurs célèbres qui se disputent l'honneur de commander aux maîtres du monde. Ce n'est déjà plus l'histoire de la république, c'est celle de quelques hommes que nous écrivons.

Conjuration de Rullus et de Catilina.

Au moment où Pompée étendait aux extrémités de l'Orient la gloire et la puissance de Rome, deux conjurations formées dans le sein de cette ville la menaçaient d'une subversion totale. Un tribun adroit, éloquent et factieux, Rullus, s'efforçait, en égarant le peuple, de ressusciter la tyrannie des décemvirs; et Catilina, patricien aussi célèbre par ses talens et par son audace que par ses crimes, rallumant la guerre civile, comptait, avec le secours de ses nombreux complices et d'une grande partie de l'armée d'Italie, égorger le sénat, et faire revivre dans Rome Sylla, Marius et leurs proscriptions.

Dans ce péril imminent, la république fut sauvée, non par un fameux capitaine, mais par un illustre orateur, par un magistrat prudent et ferme, par un consul habile, enfin par Cicéron, qui mérita, dans cette grande circonstance, le titre glorieux de *Père de la patrie*.

Portrait de Cicéron.

Marcus Tullius Cicéron eut pour amis tous les hommes vertueux de son temps, et pour ennemis tous les citoyens dépravés qui cherchaient dans le crime une ressource pour rétablir leur fortune et pour augmenter leur pouvoir. Ceux-ci, forcés d'admirer ses talens, s'en dédommageaient

en calomniant son caractère et surtout en affectant un profond mépris pour la bassesse de son origine. Il est cependant certain que Cicéron, quoiqu'il se qualifiât lui-même avec une noble fierté d'*homme nouveau*, devait le jour à une famille de l'ordre équestre, dans la ville d'Arpinum, dont les habitans étaient citoyens romains. Sa mère Helvia, sa femme Térencia, patriciennes, jouissaient d'une haute considération, et sa belle-sœur Fabia se trouvait même au nombre des vestales. Cicéron, doué par la nature du plus vaste génie, se livra dès sa jeunesse à l'étude des lettres grecques et latines, profita des leçons que lui donnèrent les orateurs et les philosophes les plus fameux, et acheva de mûrir dans la patrie de Démosthène le talent qui devait l'égaler un jour à cet homme immortel.

Malgré sa passion pour l'étude, Cicéron remplit d'abord le premier devoir imposé à tout citoyen romain. Ses armes défendirent sa patrie; il fit avec distinction la guerre des Marses, sous les ordres de Sylla. Ses premiers succès à la tribune, le courage avec lequel il avait plaidé la cause d'un proscrit en présence du dictateur, la vivacité de son imagination, la fécondité de sa mémoire, sa déclamation noble, animée, mais moins théâtrale que celle d'Hortensius, l'avaient placé, dès son début, au rang des premiers orateurs de Rome.

La faveur populaire, que son éloquence lui

concilia, le fit nommer questeur en Sicile : intègre dans son administration, il pourvut habilement aux besoins de la république, et trouva en même temps le moyen de soulager les Siciliens de l'énorme fardeau des tributs que ses prédécesseurs leur avaient imposés. Ce fut lui qui leur fit retrouver le tombeau d'Archimède. Il découvrit dans un lieu désert, au milieu des ronces, une petite colonne sur laquelle on voyait la figure d'une sphère et d'un cylindre. L'inscription qu'on y lut ne laissa aucun doute sur ce monument. « Ainsi, disait-il » lui-même, une des plus nobles villes de la Grèce » et autrefois des plus savantes, aurait toujours » ignoré le lieu de la sépulture du plus illustre de » ses concitoyens, si un habitant d'Arpinum » n'était venu la lui découvrir. »

Ses talens, sa justice, son humanité lui concilièrent l'amour des peuples de Sicile, qui lui décernèrent à son départ des honneurs jusque là sans exemple.

Ses ouvrages.

Il faudrait un livre entier pour suivre Cicéron dans sa brillante carrière oratoire et littéraire : le temps nous a conservé un grand nombre de ses harangues et de ses plaidoyers, qui serviront dans tous les âges de leçons et de modèles. Enrichissant sa patrie des palmes de la Grèce, il y naturalisa la philosophie, et sut tracer habilement aux hommes tous leurs devoirs avec autant de talent qu'il en avait montré pour défendre leurs droits.

Ayant reconnu les défauts de l'austère système des stoïciens et les erreurs séduisantes de celui d'Epicure, il préféra la secte académique, plus conforme par sa modération à son caractère et à la rectitude de son jugement.

Nous devons à son amitié pour Pomponius Atticus un recueil de lettres qui nous fait autant aimer dans Cicéron l'homme privé, que ses œuvres philosophiques et ses éloquens discours nous avaient fait admirer l'homme d'Etat. Ce monument, précieux pour l'histoire, a pour nous le mérite particulier de présenter à nos yeux le tableau fidèle et détaillé des mœurs de Rome dans ce temps d'éclat et de décadence, et de nous faire en quelque sorte assister à tous les événemens, et vivre dans l'intimité des acteurs les plus célèbres de cette époque fameuse.

Son accusation contre Verrès.

Un des actes de Cicéron qui lui attira la plus haute estime, et le fit regarder comme le plus propre par sa fermeté à diriger dans la tempête le gouvernail du vaisseau de la république, ce fut l'accusation qu'il intenta contre Verrès, patricien puissant, soutenu par tous les grands de Rome et par cette partie nombreuse du peuple qui vend toujours ses suffrages à l'opulence. Verrès, préteur en Sicile, s'y était conduit en tyran : jamais la vertu courageuse n'attaqua l'injustice et l'avidité avec plus de véhémence, ne peignit les vices sous

de plus odieuses couleurs, et ne fit un tableau plus touchant des malheurs d'un peuple opprimé.

Attaquant son adversaire, tantôt par de vives apostrophes, tantôt avec les armes d'une ironie amère, et le pressant toujours par les argumens d'une logique irrésistible, variant sans cesse ses formes, ses mouvemens, ses couleurs, et étouffant son ennemi sous le poids des preuves qu'il accumulait sur sa tête, il faisait passer dans l'âme des assistans toutes les passions des victimes du tyran qu'il accusait.

Accuser Verrès, c'était attaquer la plupart des grands de Rome, qui devaient leurs immenses fortunes à de semblables concussions; mais leur crédit, les intrigues de leurs cliens, les clameurs des hommes corrompus et les prodigalités de Verrès échouèrent contre le courage et l'éloquence de l'orateur. Verrès fut condamné à l'exil, malgré les efforts opiniâtres des patriciens pour le sauver.

Exil de Verrès.

Cicéron, bravant leur courroux, disait audacieusement : « Je regarde ces nobles comme les » ennemis naturels de la vertu, de la fortune et » des talens des hommes nouveaux : c'est une race » humaine différente de la nôtre. Toujours im» placables pour nous, nos peines, nos démar» ches, nos services ne peuvent jamais nous atti» rer leur bienveillance ni même leur estime ; » mais leur opposition constante ne m'empêchera » pas de poursuivre ma course. C'est par mes ac-

» tions seules que je veux m'élever; je ne pré-
» tends parvenir aux dignités de l'Etat que par
» mon mérite, et je ne chercherai à m'ouvrir un
» chemin à la faveur du peuple qu'en le servant
» avec fidélité, et sans craindre la vengeance
» dont la haine menace ma fermeté. Les hommes
» puissans déclament, les factieux s'agitent; je les
» brave tous; et, dans la cause importante que
» je me fais un devoir de soutenir, si les juges
» ne répondaient point à l'opinion que j'ai de
» leur intégrité, je les accuserais eux-mêmes de
» corruption. Si quelqu'un tente auprès des ma-
» gistrats la menace ou la séduction pour dérober
» le coupable à la justice, je le citerai au tribunal
» du peuple, et je le poursuivrai aussi vivement
» que je poursuis Verrès. »

Le triomphe de Cicéron dans cette grande affaire eut des conséquences qu'on n'avait pas prévues. La chaleur de ses discours ralluma les vieilles haines du peuple contre les patriciens, et le porta à demander le rétablissement des tribuns dans leur ancienne autorité.

Jules César, qui voulait relever le parti populaire, appuya fortement cette proposition : Pompée, dont le crédit alors était prédominant, eut la faiblesse d'y consentir, et fonda ainsi lui-même la fortune de son jeune rival; car ce fut avec l'assistance des tribuns que César parvint dans la suite à renverser la république. Cicéron, par haine pour

les patriciens, appuya l'avis de César, et ne tarda pas à s'en repentir.

Edilité de Cicéron.

Lorsque Pompée fut parti pour l'Asie, Cicéron, soutenu par la faveur du peuple, obtint l'édilité, qui lui ouvrait les portes du sénat. Cette charge l'obligeait à faire célébrer avec magnificence les jeux publics, les fêtes de Cérès, de Liber, de Libéra et de la mère Flora. Dans ce temps, où l'or avait plus de poids que la vertu, les grands ne s'occupaient qu'à acheter l'autorité, et le peuple à vendre ses suffrages. Ce peuple permettait aux grands de le dominer, pourvu qu'ils satisfissent sa passion pour l'argent et pour les plaisirs. Aussi les édiles cherchaient à se populariser par d'immenses distributions et par les plus folles dépenses.

On avait vu César les surpasser tous par ses profusions lorsqu'il donna des spectacles publics pour célébrer les funérailles de son père. Il fit faire en argent massif les planches et les décorations du théâtre; de sorte, nous dit Pline, qu'on vit les bêtes féroces fouler à leurs pieds ce métal précieux.

Cicéron, dans ses fêtes, ne fit que ce qui était convenable, et sut éviter également tout reproche d'avarice et d'ostentation. La reconnaissance des Siciliens avait voulu payer la dépense des jeux qu'il donna aux Romains; mais il n'accepta leurs présens que pour en distribuer le produit aux pauvres, et pour faire baisser le prix des vivres.

Lorsque les revers de Lucullus offrirent aux

partisans de Pompée l'occasion et les moyens de faire décerner à leur chef une autorité sans bornes, Cicéron, pour la première fois, parut sacrifier l'intérêt général à son intérêt privé, et la liberté publique à son ambition; et, quoiqu'en appuyant la loi Manilia, qui donnait un pouvoir presque royal à Pompée, il s'efforçât de persuader au peuple qu'il n'avait en vue que le bien public, il ne dut tromper personne; il était trop évident que, voulant parvenir au consulat, il cherchait à s'appuyer des amis de Pompée.

L'ambition aveugle les meilleurs esprits : elle ferma quelque temps les yeux de Cicéron sur les vices et sur les projets de Catilina. Le désir d'être soutenu par le crédit de ce patricien le rendit dupe de ses artifices; il s'engagea même à plaider pour lui devant un tribunal. « Je me flatte, écrivait-il à » Atticus, que si Catilina est absous par mes » soins, il en aura plus d'ardeur pour me seconder » dans nos prétentions communes; s'il trompait » mon attente, je supporterais l'événement avec » patience. »

Aveuglement de Cicéron pour Catilina.

Il n'avait pas besoin d'un si indigne appui pour s'élever; l'unanimité des suffrages du peuple le désigna pour le consulat. Dès qu'il fut nommé, uniquement occupé de l'intérêt public, il sacrifia sa fortune à ses devoirs; et, pour se donner la certitude de n'être point contrarié par son collègue Antoine dans le bien qu'il voulait faire, il

lui céda le département de la Macédoine, et promit celui de la Gaule cisalpine à Métellus. Dans ce temps où le monde entier était traité en pays conquis par une seule ville, les gouvernemens de provinces assuraient aux proconsuls une richesse immense ; mais Cicéron n'avait pour but que la gloire. « Je veux, mandait-il à son ami, me con-
» duire dans mon consulat avec une telle justice
» et une telle indépendance, qu'on ne puisse pas
» me soupçonner de m'être laissé influencer dans
» mes actes par l'espoir d'aucun gouvernement ni
» d'aucune dignité. C'est cette indépendance qui
» peut seule me donner le droit et les moyens de
» combattre avec succès la turbulence des tri-
» buns. »

Le corps des chevaliers était dévoué au consul ; ses talens illustraient cet ordre ; il était le premier des chevaliers qu'on eût vu parvenir au consulat avant d'être inscrit au rang des sénateurs. Au lieu de se laisser égarer par l'esprit de parti, Cicéron sentit la fausseté de cette vieille maxime qui conseille de *diviser pour commander ;* et, certain au contraire que l'union fait la force réelle des États, il résolut de rétablir la bonne intelligence entre l'ordre équestre et le sénat, et il y parvint.

Loi de Rullus rejetée.

Le tribun Publius Servilius Rullus proposa au peuple une loi agraire. Son projet tendait à faire nommer des décemvirs revêtus pour cinq ans d'un pouvoir absolu ; ils devaient être chargés d'établir

un grand nombre de colonies nouvelles, de partager entre les citoyens les terres conquises en Europe, en Asie et en Afrique, d'examiner la légalité ou l'illégalité des propriétés acquises, et de faire rendre des comptes à tous les généraux, excepté à Pompée. La même loi excluait du décemvirat tout citoyen absent de Rome ; il était évident que l'auteur de la proposition espérait, sous le nom de chef des décemvirs, parvenir au pouvoir suprême. Mais aucune passion n'aveugle autant que l'intérêt ; il empêche de voir l'évidence : et la loi nouvelle flattait trop l'avidité des pauvres et leur jalousie contre les riches et les grands, pour qu'ils pussent ouvrir les yeux sur le but secret du tribun et sur les dangers réels dont sa proposition menaçait la liberté.

Plus la loi semblait populaire, plus elle paraissait redoutable au sénat. Son adoption devait tout bouleverser ; son rejet pouvait rallumer les haines et renouveler les guerres civiles. Cicéron releva le courage des sénateurs alarmés, les invita à la résistance, et, sans crainte de se dépopulariser, attaqua les tribuns dans l'assemblée même du peuple.

Sa position était difficile ; homme nouveau, on pouvait l'accuser d'ingratitude en le voyant déserter la cause plébéienne, et la force d'une éloquente raison ne suffisait pas dans cette circonstance pour éclairer des esprits prévenus et passionnés, et pour démasquer une ambition d'autant

plus dangereuse qu'elle marchait à la tyrannie sous les couleurs de la liberté.

Jamais Cicéron ne montra plus d'adresse que dans cette lutte hardie de la justice contre la cupidité, et de l'intérêt public contre l'intérêt privé. Loin de paraître enorgueilli par la pourpre consulaire, il remercie d'abord le peuple d'une dignité qu'il lui doit, et lui rappelle avec art que c'est un magistrat populaire qui lui parle. Avant d'attaquer de front la nouvelle loi agraire, il donne son approbation à celles que les Gracques avaient autrefois proposées, et prodigue les plus magnifiques éloges à ces citoyens illustres et malheureux, dont les ombres chéries vivaient encore dans le cœur des Romains. Après avoir donné son assentiment aux principes qui les guidaient, en ordonnant un partage équitable, il s'oppose vivement à l'adoption du décret de Rullus, qui, sous un masque populaire, cache la création d'une tyrannie odieuse, et la nomination de dix rois revêtus d'un pouvoir arbitraire. Pompée était alors le favori du peuple romain ; Cicéron démontre adroitement que les tribuns, en paraissant affranchir ce grand homme de la règle commune, ne l'élèvent que pour l'abaisser, ne l'épargnent que pour le détruire, ne le dispensent de rendre des comptes que dans le dessein de prolonger son absence, et de l'exclure par là du décemvirat.

Employant les armes de l'ironie, il représente

Rullus arrivant en triomphateur dans le royaume de Mithridate, précédé de licteurs, suivi d'une garde nombreuse, entouré de tout l'appareil de la royauté, prenant avec orgueil dans ses lettres les titres « de tribun du peuple, de décemvir, de » magistrat suprême, et ne donnant au conqué- » rant de l'Asie que celui de Pompée, fils de » Cnéius. Ne l'entendez-vous pas qui ordonne à » ce grand homme de venir à son tribunal, de » lui servir d'escorte, et d'assister à la vente des » terres conquises par sa valeur? Qui donnera dé- » sormais des ordres pour établir des colonies en » Italie, en Asie, en Afrique? ce sera le roi Rul- » lus. Qui jugera les préteurs, les questeurs, les » citoyens, les alliés? ce sera le roi Rullus. Qui » décidera de la fortune publique et privée? qui » distribuera les récompenses et les châtimens? » ce sera le roi Rullus. »

Parlant ensuite plus gravement des abus monstrueux d'un pareil pouvoir, et traçant avec les plus vives couleurs l'effrayant tableau de cette nouvelle tyrannie, il se félicite de la faveur avec laquelle on l'a écouté, et en tire un heureux présage pour la conservation de la liberté.

En vain les tribuns voulurent répondre à ses argumens par des injures, et détruire l'impression de son éloquence par des calomnies; en vain le représentèrent-ils au peuple comme un partisan de l'aristocratie et de Sylla, Cicéron prouva avec

évidence que Rullus lui-même était le plus impudent défenseur des actes de ce tyran, puisque l'effet de son décret devait être de donner aux résultats de ses violences une sanction légale. La raison du consul triompha des passions du peuple : la conjuration de Rullus échoua ; la loi fut rejetée.

Défense de Cicéron pour Othon

Peu de temps après le sénat rendit un décret qui assignait aux chevaliers un rang distingué dans les spectacles publics. Othon, connu pour avoir proposé cette loi, entrant au théâtre, se vit sifflé par le peuple et applaudi par l'ordre équestre. La contestation s'échauffa entre les deux partis ; des huées on en vint à l'altercation la plus violente, de là aux menaces. On était au moment de terminer la querelle par un combat. Cicéron, informé du tumulte, se rend au théâtre, commande au peuple de le suivre au temple de Bellone, et prononce devant lui un discours qu'on cita pendant plusieurs siècles comme un exemple admirable de l'empire de l'éloquence sur les passions. Cet orateur entraînant se rendit tellement maître en peu d'instans de l'esprit de la multitude, qu'on la vit, retournant au spectacle, combler Othon de témoignages d'estime et de respect. On a cru que Virgile avait voulu faire allusion à ce triomphe de l'orateur romain, dans ces beaux vers où il compare Éole calmant les flots agités, à un grave magistrat dont l'aspect majestueux et les paroles sévères répriment les fureurs d'une multitude irritée.

Le charme de l'éloquence de Cicéron avait tant d'attraits pour les Romains, que, si nous en croyons Pline, le peuple, oubliant ses besoins et ses occupations, sacrifiait ses travaux, ses repas, ses plaisirs pour le suivre et pour l'écouter.

Conjuration de Catilina.

Bientôt le consul eut à combattre un ennemi plus formidable, et à sauver la république d'un plus grand péril. Un patricien, illustre par sa naissance, doué d'une grande force d'esprit et d'une extrême audace, incapable de modération dans ses désirs, de crainte dans les dangers, habile à s'attirer l'estime des honnêtes gens par son hypocrisie, l'amitié des méchans par ses vices, la bienveillance de la multitude par ses profusions, et le dévouement des soldats par sa vaillance, Lucius Sergius Catilina, nourri dans les discordes civiles, méditait depuis long-temps le dessein de renverser la liberté publique et d'arriver à la tyrannie par les chemins sanglans que Marius, Carbon et Sylla lui avaient tracés.

Portrait de Catilina.

Si le portrait de ce conspirateur célèbre, peint par Cicéron lui-même, est ressemblant et fidèle, Catilina offrait dans son caractère un mélange inouï des qualités les plus opposées. On y voyait les traits, et, pour ainsi dire, l'esquisse des plus grandes vertus; mais chacune d'elles était défigurée dans le fond de son âme par des vices odieux. Lié secrètement avec tout ce que la république contenait d'hommes corrompus et de scélérats, il

ne montrait extérieurement d'estime et d'admiration que pour les personnages les plus vertueux de la république. En entrant dans sa maison, la pudeur était offensée par la vue des peintures les plus lascives et par celle des objets qui excitent le plus vivement à la débauche. Mais on y voyait en même temps tous ceux qui peuvent servir d'aiguillon au travail, à l'étude, à l'industrie. C'était à la fois un théâtre de vices et une école de philosophie et d'exercices militaires. Jamais monstre ne réunit tant de qualités contraires, et qui semblent mutuellement s'exclure; jamais aucun homme ne sut mieux séduire la vertu et plaire au crime; nul ne professa de meilleurs principes, et n'en suivit de plus détestables; nul ne fut plus outré dans la débauche, et plus patient pour supporter la fatigue et les privations. L'excès de ses prodigalités égalait celui de son avarice; aucun ambitieux ne posséda mieux le talent de se faire des amis. Il partageait avec eux son argent, ses équipages, son crédit et ses maîtresses. Il n'était point de crimes qu'il ne fût prêt à commettre pour les servir. Son caractère souple prenait toujours la forme et la couleur les plus convenables à ses desseins. Parlait-il à des philosophes austères, à des hommes mélancoliques, l'air triste et chagrin lui devenait naturel; environné d'une jeunesse folâtre, il la surpassait en enjouement. Sérieux avec les hommes graves, léger avec les étourdis, plus audacieux que les plus

téméraires, plus voluptueux que les plus débauchés, cette mobilité dans l'esprit, cette variété incroyable dans les mœurs, avaient rangé parmi ses partisans non-seulement tous les hommes sans conduite et sans principes de l'Italie et des provinces, mais plusieurs illustres personnages de la république, qui s'étaient laissé séduire par ses faux dehors de vertus.

Ses premiers crimes.

Dès sa plus tendre jeunesse Catilina s'était souillé de beaucoup d'infamies, en achetant la faveur de Sylla par des meurtres. Il avait depuis débauché une jeune patricienne, et corrompu la vestale Fabia, belle-sœur de Cicéron. Violant les lois divines et humaines, il sacrifia la nature même pour satisfaire une passion honteuse. Enflammé d'amour pour Aurélia Orestilla, dont aucun honnête homme ne loua jamais que la beauté, il poignarda son propre fils dont l'existence et les droits empêchaient Orestilla de consentir à l'épouser, et il accomplit son infâme hymen dans la maison qu'il venait de souiller par cet exécrable meurtre. Il paraît que ce crime hâta l'exécution de ses desseins ambitieux. Son âme agitée avait besoin de grands mouvemens pour échapper aux remords. Craignant le courroux des dieux et la vengeance des hommes, il trouvait un ennemi implacable au fond de son cœur. Il ne pouvait goûter aucun repos ni le jour ni la nuit; sa conscience était son bourreau : aussi son teint décoloré, ses regards sombres, sa marche

tantôt lente, tantôt précipitée, montraient les symptômes d'une raison égarée.

Ses satellites.

Catilina, s'entourant avec soin d'une sorte de garde choisie parmi des scélérats, des brigands, des hommes sans mœurs et sans aveu, grossissait cette troupe en y faisant entrer une foule de jeunes gens endettés, qu'il pervertissait par ses artifices, qu'il formait au crime, et qu'il accoutumait à mépriser les lois, les périls et les caprices de la fortune. Il s'en servait comme de faux témoins, leur faisait faire de fausses signatures; et, certain de leur obéissance lorsqu'il avait une fois détruit leur réputation, il en exigeait des crimes plus hardis; souvent même il leur commandait sans motifs des assassinats, aimant mieux les rendre cruels sans nécessité que de laisser leur esprit s'engourdir et leurs mains se déshabituer du crime.

Sûr de leur dévouement, et comptant sur l'appui des anciens soldats de Sylla, ruinés par leurs débauches, et qui regrettaient la licence des guerres civiles, Catilina crut le moment d'autant plus favorable pour asservir la république, que les armées romaines qui auraient pu le combattre se trouvaient alors conduites par Pompée aux extrémités de l'Orient. L'éloignement de ce grand capitaine, le mécontentement des provinces, les murmures des alliés, la corruption du peuple et l'aveugle sécurité du sénat lui donnaient l'espérance d'un succès prompt et facile. Mais avant

d'employer la force ouverte, appuyé par ses nombreux amis, il tenta de parvenir au consulat, dans l'intention de s'armer d'un titre légal pour renverser les lois.

Ce n'était pas la première fois qu'il recherchait cette dignité ; ce n'était pas la première fois non plus qu'il méditait des crimes pour y parvenir. Quelque temps auparavant Publius Autronius et P. Sylla, convaincus de brigues, se virent exclus du consulat pour lequel ils avaient été désignés. Catilina sollicita vivement les suffrages du peuple, dans l'espoir de les remplacer ; mais, accusé lui-même d'avoir commis beaucoup d'excès, de concussions et de rapines dans sa préture en Afrique, on refusa de l'admettre au nombre des candidats ; et le peuple élut consuls Torquatus et Cotta. Son exclusion du consulat.

Catilina, furieux de cet affront, voulut arracher par la violence l'autorité qu'il ne pouvait obtenir légalement ; et, de concert avec Autronius et Cnéius Pison, il résolut, à la tête d'un nombreux parti, d'assassiner, le premier janvier, les consuls, et de s'emparer de leur autorité. Pison devait ensuite être nommé par eux au commandement de l'Espagne ; l'indiscrétion de l'un de leurs complices fit éventer le complot, et les força non d'y renoncer, mais d'en remettre l'exécution au 5 février. Une grande partie des sénateurs devait périr sous leurs poignard Son complot avec Autronius et Cnéius Pison.

Au jour fixé Catilina, trop impatient de satis-

faire sa vengeance et son ambition, donna trop précipitamment le signal convenu. Les conjurés qui se trouvèrent à la porte du sénat n'étaient pas encore arrivés en assez grand nombre pour seconder ses desseins. Ainsi son ardeur fit échouer cette première conjuration. Pison seul parut d'abord en recueillir les fruits; il obtint le gouvernement de l'Espagne par le crédit de Crassus, qui voulait, en le nommant, satisfaire sa haine contre Pompée, dont ils étaient tous deux ennemis. Les vices mêmes de Pison le servirent en cette circonstance, et le sénat consentit avec joie à l'éloignement d'un homme si dangereux. Il partit pour son gouvernement, où il périt dans une émeute que suscitèrent contre lui quelques agens de Pompée.

Mort de Pison.

Nouveau complot de Catilina.

Catilina, loin d'être découragé par le peu de succès de son entreprise, s'occupa constamment à chercher les moyens d'en mieux assurer la réussite. Travaillant sans relâche à ranimer ses partisans, dont le nombre grossissait tous les jours, il encourageait les uns par des promesses, les autres par des présens, flattait toutes les passions, aigrissait les ressentimens, encourageait l'ambition, enflammait la cupidité, faisait espérer aux scélérats l'impunité, aux pauvres la fortune, aux esclaves la liberté, aux soldats le pillage, aux plébéiens l'abaissement des grands. Plusieurs membres du sénat, séduits par ses artifices et par l'espoir du

partage de la suprême puissance, entrèrent dans cette conspiration. On y voyait le préteur C. Cornélius Lentulus, Céthégus, Autronius, Cassius Longinus, Publius et Servius Sylla, neveux du dictateur; Varguntéius, Quintus Annius, Porcius Lecca, Lucius Bestia, Quintus Curius; et, parmi les chevaliers, Fulvius Nobilior, Statilius, Gabinius Capito, et Caïus Cornélius. On crut même dans le temps que Crassus, par haine contre Pompée, favorisait secrètement, mais en évitant de s'y compromettre, une conspiration dont il se flattait de profiter si elle eût réussi.

Sa harangue aux conjurés.

Lorsque Catilina crut son parti assez fort et l'occasion assez favorable pour agir, il réunit les conjurés que, jusquelà, il n'avait vus qu'en particulier. « En vain, leur dit-il, tout conspirerait pour me » donner les plus grandes espérances, je n'irais » point, aveugle en mes désirs, sacrifier le cer- » tain à l'incertain, si je n'avais pas déjà éprouvé » votre courage et votre fidélité. Je vois en vous » des âmes fortes; nous avons les mêmes amis, » les mêmes ennemis; la conformité de nos inté- » rêts, seule base des unions solides, et votre » inébranlable intrépidité, voilà ce qui m'inspire » assez d'audace pour exécuter la plus haute en- » treprise. Les malheurs que nous éprouvons, et » le sort qui nous attend si nous ne savons pas » reconquérir notre liberté, m'affermissent dans » mes projets. Rome est tombée sous le joug d'un

» petit nombre d'hommes avides et puissans. Les » rois, les princes, les peuples sont devenus leurs » tributaires ; et nous voyons tout ce qui existe » de citoyens honnêtes et courageux, dans l'ordre » de la noblesse comme dans celui des plébéiens, » confondu avec la populace, privé de tout crédit » et de toute autorité, et soumis aux caprices de » ceux que nous ferions trembler si la république » existait encore.

» Le pouvoir, les honneurs, les richesses, » voilà leur partage ; les périls, les affronts, les » supplices, voilà le nôtre. Jusques à quand, bra- » ves amis, souffrirez-vous une telle indignité? » Ne vaut-il pas mieux risquer de mourir avec » courage que de languir long-temps victimes et » jouets de leur orgueil, et de terminer sans éclat » une vie aussi honteuse qu'infortunée?

» J'en atteste les dieux et les hommes, la vic- » toire est dans nos mains : nous sommes à la fleur » de l'âge et dans la vigueur de l'esprit ; nos en- » nemis sont cassés par les années, énervés par les » richesses. Osons seulement les attaquer ; ils tom- » beront presque d'eux-mêmes. Eh! qui pourrait » supporter le luxe de ces insolens? ils comblent les » mers, ils aplanissent les montagnes, ils remplis- » sent Rome de leurs palais ; l'univers entier con- » tribue à leurs débauches, et l'excès de leurs » prodigalités ne peut épuiser leur fortune, tandis » que nous sommes privés du nécessaire, et qu'ils

» nous laissent à peine un modeste foyer. La mi-
» sère règne dans nos maisons; une foule de
» créanciers nous entoure; notre situation pré-
» sente est affreuse, l'avenir est encore plus ter-
» rible. Nous ne possédons de biens qu'une âme
» assez forte pour sentir vivement le malheur de
» notre existence. Quand vous réveillerez-vous
» donc? Ce que vous avez désiré si souvent, la
» liberté, les richesses, les dignités, la gloire, je
» les présente à vos regards; ce sont les récom-
» penses que la fortune destine aux vainqueurs.
» Que puis-je vous dire de plus? le péril, la pau-
» vreté, l'occasion, l'intérêt public, les riches
» dépouilles que nous promet la guerre, vous en-
» courageront plus éloquemment que tous mes
» discours. Je m'offre à vous servir comme géné-
» ral ou comme soldat; mon âme et mon bras ne
» vous abandonneront jamais: tous vos vœux se-
» ront plus facilement satisfaits par moi, si vous
» parvenez à me faire nommer consul. Je compte
» sur vos efforts réunis; vous ne tromperez pas
» mon attente, et vous ne préférerez certaine-
» ment pas l'opprobre à l'honneur et la servitude
» à l'indépendance. »

Après ce discours, ils se lièrent tous plus étroitement par un serment redoutable; et l'on dit que, Catilina leur ayant présenté un affreux mélange de vin et de sang humain, ils vidèrent cette horrible

Leur serment redoutable.

coupe, et dévouèrent ensuite leurs ennemis aux dieux infernaux.

L'ombre épaisse du mystère couvrait cette vaste conjuration : les consuls s'enivraient de la gloire de Pompée, le peuple se livrait à la joie d'un état prospère, le sénat s'endormait dans une aveugle sécurité; Rome, tranquille au bord d'un précipice, se trouvait au moment de périr sans être avertie du danger. L'inconstance d'une femme, l'indiscrétion d'un amant et la fermeté d'un consul la sauvèrent.

Complot découvert par Fulvie. Quintus Curius, un des conspirateurs, avait follement épuisé sa fortune pour obtenir les faveurs d'une patricienne nommée Fulvie. Elle le méprisa dès qu'elle le vit ruiné; ses prières, ses larmes ne pouvaient la fléchir. Tout à coup le nouvel espoir que lui donnait la conjuration ranime sa confiance. Il ne s'abaisse plus aux supplications, il commande, il menace, il annonce un changement prochain dans sa fortune. Fulvie étonnée, soupçonnant un important secret, raconte, sans nommer son amant, ce qu'elle a vaguement découvert de la conjuration. La nouvelle se répand, circule avec rapidité; on s'effraie d'autant plus qu'on ne sait rien de positif : l'imagination va toujours plus loin que la réalité. On était au moment des comices; le danger commun fait taire la jalousie des patriciens contre Cicéron; on ne se rappelle plus que ses vertus et ses talens : toutes

les intrigues de Catilina échouent; le peuple lui refuse ses suffrages, et choisit à l'unanimité pour consuls Marcus Tullus Cicéron et Caïus Antonius.

Cette élection, qui enlevait aux conjurés tout moyen légal pour arriver à leur but, ne fit qu'augmenter leur fureur. Catilina, redoublant d'activité, remplit de ses partisans les postes les plus importans de l'Italie, et leur distribua des armes. Ses complices nombreux, à force d'emprunts, de vols et de crimes, lui trouvèrent assez d'argent pour qu'il pût envoyer à Fésule, Manlius, qui se chargea de lever une armée. Les soldats de Sylla et tous les hommes sans aveu de l'Italie entrèrent à l'envi dans ses légions : toutes les courtisanes, toutes les femmes corrompues de Rome fournirent aux dépenses de cet armement. Au milieu d'elles on remarquait Sempronia, aussi distinguée par la culture de son esprit et par ses talens que par sa naissance et par sa beauté. Dédaignant le bonheur domestique que lui offraient un époux vertueux et des enfans bien nés, elle s'était abandonnée aux voluptés, et n'avait pas plus ménagé sa fortune que sa réputation. Ruinée par ses excès, elle ne trouva de ressources que dans le crime, et commit beaucoup de forfaits dont l'audace étonnait les hommes les plus hardis.

Crimes de la courtisane Sempronia.

Tels étaient les agens de Catilina. De concert avec eux il forma le dessein de soulever les esclaves, d'égorger le sénat, d'incendier Rome, et

d'établir sa domination sur les ruines fumantes de la république. Cicéron, destiné à la sauver, avait pénétré les projets de Catilina, et le surveillait avec une infatigable activité. Employant adroitement l'entremise de Fulvie, il sut déterminer par elle le faible Curius à trahir ses complices; et, pour qu'aucun obstacle n'embarrassât sa marche, il s'assura de son collègue Antoine, en promettant à sa cupidité le gouvernement de la Macédoine.

Complot contre Cicéron.

Les conjurés, redoutant la vertu du consul, et cherchant les moyens de se dérober à son œil vigilant, l'entouraient incessamment de leurs piéges, le menaçaient chaque jour de leurs poignards. Catilina ne croyait pas pouvoir renverser Rome sans abattre sa tête; mais le consul, toujours environné d'amis et de cliens assidus, évita par sa prudence toutes les embûches qu'il lui dressait. Bientôt il apprit que Catilina rassemblait dans Rome des magasins d'armes, et plaçait des troupes d'hommes dévoués dans différens quartiers de la ville. Enfin ce hardi conspirateur, réunissant une seconde fois les conjurés au milieu de la nuit, se plaignit de leur lenteur, leur dit que Manlius prenait les armes, et qu'il devait partir lui-même pour le rejoindre; mais il leur déclara qu'avant tout il fallait se défaire de Cicéron. Cornélius Lentulus offrit de se rendre cette même nuit chez le consul, qui ne pouvait refuser la visite d'un préteur, et il jura de le poignarder. Varguntéius promit de le

seconder. Curius, présent à cette délibération, fit à l'instant prévenir Cicéron par Fulvie du péril imminent qui le menaçait. Les assassins trouvèrent sa maison fermée, gardée, et ne purent consommer leur crime.

Cicéron avait enfin percé le voile qui couvrait cette horrible conjuration. Il n'ignorait aucun des projets de Catilina; et, quoiqu'il n'eût pas une connaissance très-positive de ses moyens d'exécution et des forces de Manlius, il crut cependant devoir, sans différer, communiquer au sénat toutes les lumières qu'il avait pu recueillir. Sur son rapport, les sénateurs rendirent un décret qui revêtit les consuls d'un pouvoir presque absolu, en les chargeant de veiller au salut de la république.

Révolte des esclaves à Capoue.

Peu de jours après, le sénat fut informé par eux que Manlius venait de prendre les armes à la tête d'un corps considérable; que les esclaves de Capoue s'étaient révoltés, et qu'on faisait en Italie d'immenses transports de munitions de guerre. Un nouveau décret ordonna le rassemblement des légions, sous les ordres de Marcius, de Métellus Créticus et de Pompéius Ruffus.

Cicéron fit fortifier le lieu où se rassemblait le sénat, et distribua des corps-de-garde dans toute la ville : il promit en même temps de grandes récompenses à tous ceux qui donneraient quelques indices sur les desseins des conjurés. La publication de ces décrets changea tout à coup la face de

Rome : à l'ivresse des triomphes, au calme de la paix, à la licence des fêtes et des festins succédèrent une morne tristesse, une terreur générale, une consternation universelle. L'auteur de tous ces désordres se montrait seul, sans crainte, au milieu de cette ville agitée. Poursuivant intrépidement ses criminelles manœuvres, il eut même l'audace de se présenter au sénat et d'y prendre sa place accoutumée. Les sénateurs, saisis d'horreur à son aspect, s'éloignèrent tous de lui; et sa témérité excita l'indignation du consul Cicéron, qui improvisa, en le voyant, un discours dont l'éloquence égala justement sa renommée à celle de Démosthène.

Hardiesse de Catilina dans le sénat.

Harangue de Cicéron à Catilina.

» Jusques à quand, Catilina, dit-il avec véhémence, jusques à quand abuserez-vous de notre » patience? Serons-nous long-temps encore le » jouet de votre fureur? où s'arrêtera votre audace effrénée? Eh quoi! cette garde qui veille » sur le mont Palatin, ces soldats qui parcourent » la ville, la consternation du peuple, les précautions prises pour défendre ce temple où s'assemble le sénat, l'affluence des citoyens qui » nous entourent, les regards des sénateurs fixés » sur vous, rien ne vous étonne, ne vous effraie, » ne vous arrête! Ne comprenez-vous pas que vos » complots sont découverts? ignorez-vous encore » que tous vos pas sont éclairés? que votre conjuration est, pour ainsi dire, enchaînée? Croyez-

» vous qu'il existe ici un sénateur qui ne soit pas
» informé de ce que vous avez fait la nuit dernière
» et la nuit qui l'a précédée? du lieu de vos as-
» semblées, des conjurés qui s'y sont rendus, des
» funestes résolutions que vous y avez prises. O
» temps! ô mœurs! le sénat connaît toutes ces
» infamies, le consul les voit, et Catilina respire
» encore! Il respire! que dis-je? il paraît au
» sénat, il s'assied parmi nous, il est présent à
» nos délibérations; son œil farouche cherche et
» désigne entre nous ses victimes; et nous, hommes
» courageux, nous croyons remplir suffisamment
» nos devoirs en détournant de notre sein le poi-
» gnard de ce furieux!

» Depuis long-temps, Catilina, le consul aurait
» dû vous envoyer au supplice! depuis long-temps
» la mort que vous faites planer sur nos têtes au-
» rait dû frapper la vôtre. »

Cicéron rappelle ensuite les nombreux exemples qui auraient pu l'autoriser à faire périr Catilina. Il lui prouve qu'en l'envoyant au supplice il aurait plutôt à craindre qu'on l'accusât de lenteur que de cruauté. « Mais ce que j'aurais dû faire depuis
» long-temps, ajoute-t-il, j'ai mes raisons pour
» le différer encore. Je vous ferai mourir quand il
» n'existera plus dans Rome de citoyens assez mé-
» chans, assez pervers, assez semblables à vous
» pour ne pas applaudir à votre supplice. Tant
» qu'il restera quelqu'un qui ose vous défendre,

» vous vivrez ; mais vous vivrez comme aujour-
» d'hui, entouré d'une garde nombreuse qui ar-
» rêtera toutes vos entreprises : partout je placerai
» autour de vous des yeux vigilans pour vous ob-
» server et des oreilles pour vous entendre. »

Le consul développe aux yeux du conspirateur tout le plan de sa conspiration, et lui démontre qu'il connaît chacun de ses projets, qu'il voit toutes ses actions, qu'il lit dans toutes ses pensées.

« Catilina ! s'écrie-t-il, sortez enfin de Rome !
» les portes sont ouvertes, partez ! le camp de
» Manlius demande son général ! emmenez tous
» vos complices, purgez la ville de votre présence ;
» je ne cesserai de prendre l'alarme que lorsque
» les murailles de Rome seront entre vous et moi.
» Vous ne pouvez rester plus long-temps parmi
» nous : non, je ne le souffrirai pas ! je ne le per-
» mettrai pas, je n'y consentirai jamais. »

Après avoir tracé vivement le tableau de sa vie infâme, et lui avoir prouvé qu'il est l'objet de la crainte, de la haine et du mépris de tous les citoyens vertueux, il suppose que Rome elle-même se lève tout à coup et lui adresse ces paroles :

« Depuis quelques années, Catilina, il ne s'est
» commis aucun crime dont tu n'aies été l'auteur
» ou le complice, aucune infamie dont tu ne te
» sois souillé. On t'a vu impunément piller les
» alliés, ravager l'Afrique, assassiner un grand
» nombre de citoyens. Tu es devenu assez puis-

» sant pour mépriser les lois, pour braver les tri-
» bunaux : j'ai long-temps gémi de ces excès sans
» les punir ; mais aujourd'hui ton nom seul met
» tout en alarmes ; le bruit le plus léger fait crain-
» dre les coups de Catilina ; au moindre mouve-
» ment on croit voir briller ton poignard ; on ne
» peut former contre moi aucune entreprise qui
» n'entre dans la chaîne de tes crimes. Je ne puis
» te supporter davantage ; ma patience est à son
» terme ; retire-toi donc, et calme mes terreurs !
» Si elles sont fondées, je ne veux pas être la vic-
» time de ta perfidie ; si elles sont vaines, je veux
» enfin cesser de te craindre. »

Cicéron, ayant ainsi terrassé le conspirateur par les foudres d'une éloquence dont nous ne donnons ici qu'une faible idée, prouve au sénat que la mort de Catilina ne ferait qu'éloigner l'orage sans le dissiper pour toujours, qu'on douterait peut-être de la conjuration, qu'on crierait à la tyrannie, mais qu'en forçant au contraire cet ennemi public à se bannir lui-même avec ses complices, et à faire éclater, les armes à la main, ses odieux projets, on arrachera jusqu'à la racine des maux qui menacent la patrie. Tel est le but de la péroraison de cette fameuse harangue.

« Partez, Catilina, dit le consul; hâtez-vous de
» commencer une guerre impie; et toi, puissant Ju-
» piter, que nous avons nommé *Stator* parce que
» sous les mêmes auspices on bâtit Rome et on insti-

» tuâ ton culte, toi auguste protecteur de cette ville
» et de cet empire, préserve-nous, je t'en conjure, de
» la fureur de Catilina et de ses complices. Embrasse
» la défense de tes autels, de nos temples, des mai-
» sons, des remparts de Rome, de la fortune, de
» l'existence de tous les citoyens; extermine ces bri-
» gands de l'Italie, ces ennemis de toute vertu, ces
» bourreaux de leur patrie, tous liés étroitement
» par des sermens exécrables et par une associa-
» tion de forfaits! Que, frappés de tes foudres
» pendant leur vie, et châtiés par ta justice après
» leur mort, ils soient tous condamnés à d'éter-
» nels supplices! »

Défense de Catilina.

Catilina, contraignant sa violence, et s'abaissant, contre sa coutume, à la prière, supplia les sénateurs de ne pas croire légèrement à des calomnies dictées par une haine personnelle. Il vanta pompeusement ses services, ceux de ses ancêtres, et s'efforça de prouver qu'il était absurde de craindre un patricien intéressé par son rang et par sa naissance à la conservation de la république, tandis que l'on confiait imprudemment le salut de l'État à un homme nouveau, et qu'on armait d'un pouvoir presque despotique un étranger, un habitant d'Arpinum, qui ne possédait pas une maison dans Rome, et qui décidait insolemment de l'honneur et de l'existence des plus nobles citoyens. Enfin, ne pouvant plus contenir son courroux, il éclata en menaces et en injures contre le consul;

mais de toutes parts alors on l'interrompit, et les sénateurs, se levant, l'accablèrent tous à la fois des noms de *traître* et de *parricide*. Catilina, transporté de fureur, s'écria : « Puisqu'on me pousse à bout, et » puisque mes ennemis m'y forcent, j'éteindrai » dans un incendie les feux qu'on lance sur moi, » et je vous entraînerai tous dans ma ruine. »

Ses préparatifs hostiles.

A ces mots il sort du sénat, rassemble les conjurés, les charge de grossir les forces du parti, de hâter la perte du consul, et de tout préparer pour remplir Rome de flammes et de carnage, au moment où il se présentera aux portes de la ville, à la tête de son armée; ce qu'il promet de faire sous peu de jours. Après avoir ainsi enflammé leur courage et ranimé leurs espérances, il part suivi de quelques amis, et se rend au camp de Manlius. Celui-ci répandait déjà dans toute l'Italie des proclamations pour soulever le peuple contre la tyrannie du sénat, contre l'avidité des grands, contre l'injustice des lois, et promettait aux pauvres le partage du domaine public.

Son départ pour le camp de Manlius.

Catilina, ne pouvant perdre l'habitude de tromper, au moment même où il commençait la guerre civile, écrivit à Catulus et à d'autres sénateurs pour se disculper, et les assura qu'il ne sortait de Rome que dans le dessein de se soustraire à l'injuste persécution de ses ennemis. En arrivant au camp, il prit audacieusement les faisceaux, toutes les marques de la dignité consulaire, et fit porter

devant lui l'aigle d'argent qui avait autrefois servi d'enseigne à Marius.

La crainte qu'inspiraient son nom et son armée protégeait tellement ses complices que, malgré toutes les récompenses promises aux dénonciateurs, aucun citoyen n'osa déposer contre eux, et qu'aucun conjuré ne déserta sa cause. Le péril devenait imminent; les soldats, les esclaves, les prolétaires et presque tous les artisans se montraient favorables à la conjuration. Lentulus profitait de sa charge de préteur pour grossir journellement son parti. Désirant augmenter ses forces par le secours de quelques peuples étrangers, il chargea Umbranus de faire entrer dans la conspiration les députés des Allobroges qui se trouvaient alors à Rome. Ces ambassadeurs, mécontens d'un lourd tribut qui endettait et ruinait leur pays, se plaignaient hautement alors des rigueurs et de la dureté du sénat. Umbranus avait servi dans les Gaules, et connaissait les principaux personnages de ce pays. Profitant adroitement de la circonstance, il plaignit le sort des Allobroges, et leur fit entrevoir l'espérance de libérer leur république. Accueilli favorablement par eux, et croyant pouvoir les décider à obtenir par les armes une justice qu'on refusait à leurs réclamations, il les conduisit chez Décimus Brutus, et leur développa en présence de Gabinius tout le plan de la conjuration. Il leur

Sa conspiration avec les Allobroges.

montra même avec une extrême imprudence la liste qui contenait les noms de tous les conjurés.

Les députés, tentés par l'occasion et frappés de la force du parti qui s'offrait à eux pour soutenir les intérêts de leur patrie, s'engagèrent à entrer dans la conspiration ; mais, après avoir quitté les conjurés, ils réfléchirent aux dangers qui les menaçait si cette conjuration échouait. Ils flottaient ainsi entre la crainte et l'espérance, lorsque le génie de Rome, comme le dit Salluste, paraissant tout à coup les inspirer, leur fit prendre la résolution de tout découvrir au sénateur Quintus Fabius Sanga, protecteur de leur république ; car, dans ce temps, chaque peuple avait alors dans Rome son protecteur, comme chaque client son patron.

Leur trahison envers Catilina.

Fabius Sanga informa promptement Cicéron de tout ce qu'on venait de lui découvrir. Le consul s'attacha les députés par des promesses, les tranquillisa sur les intérêts de leur patrie, et leur enjoignit de feindre un zèle ardent pour les conjurés, afin d'être mieux informés de leurs projets et des leurs démarches.

On sut bientôt après par eux que les agens de Catilina excitaient de grands mouvemens dans l'Apulie, dans le Picenum et dans les Gaules ; que l'armée rebelle s'approcherait incessamment ; que Lentulus, au moment convenu, ferait convoquer le peuple par le tribun Bestia, et citerait le consul en jugement ; que Statilius et Gabinius

mettraient le feu à douze principaux quartiers de la ville, et qu'à la faveur du tumulte Céthégus attaquerait et tuerait Cicéron, tandis que plusieurs de ses complices poignarderaient les autres proscrits.

Arrestation des chefs de la conjuration.

Conformément aux instructions du consul, les Allobroges demandèrent une entrevue aux conjurés; elle eut lieu chez Sempronia. Les ambassadeurs pressèrent Lentulus, Céthégus, Statilius et Cassius de ratifier les promesses qu'ils leur avaient faites, par un engagement écrit, revêtu de leurs signatures et de leur sceau, et qui pût inspirer une juste confiance à leur république. Les chefs des conjurés y consentirent et signèrent le traité. Lentulus chargea un de ses complices, Volturtius de Crotone, d'accompagner les députés jusqu'au camp. Il lui remit pour Catilina une lettre ainsi conçue : « Celui que je t'envoie te fera con-
» naître qui je suis : conduis-toi en homme de
» courage ; songe à ce que les circonstances exi-
» gent de nous; cherche des secours partout, ne
» néglige pas même ceux de la populace. »

Volturtius fut de plus verbalement chargé de lui dire qu'il avait tort de s'opposer à l'armement des esclaves, et qu'il devait surtout accélérer la marche de ses troupes.

La nuit fixée pour le départ de députés, Valérius Flaccus et Caïus Pomptinus, placés en embuscade par Cicéron sur le pont Milvius, arrêtent les

ambassadeurs, qui ne leur opposent aucune résistance, et leur abandonnent Volturtius avec les dépêches qu'il portait.

Le consul, muni de toutes les preuves du crime, arrête lui-même, à la tête de ses gardes, Lentulus avec les autres chefs des conjurés, et les conduit au temple de la Concorde, où il avait convoqué le sénat. On interrogea les accusés; Volturtius, renonçant bientôt à une dénégation inutile, sur la promesse qu'on lui fit de lui accorder sa grâce, avoua tout. Les Gaulois confirmèrent sa déposition; Lentulus cherchait vainement à se défendre; on lui opposa ses lettres, sa signature, et plusieurs témoins attestèrent qu'il avait souvent cité un oracle des Sibylles qui promettait la souveraineté de Rome à trois Cornéliens, ajoutant que Cinna et Sylla y étaient déjà parvenus, et que lui-même il achèverait d'accomplir cette prédiction. Tous les conjurés complétèrent la conviction en reconnaissant leur sceau; on destitua Lentulus de la préture, et on le plaça, ainsi que ses complices, sous la garde de différens sénateurs chargés d'en répondre.

L'inconstante multitude, qui peu de jours auparavant traitait la conjuration de chimère, plaignait le sort des conspirateurs, et accusait Cicéron de tyrannie, passa subitement de la bienveillance la plus prononcée pour Catilina à la haine la plus

violente contre lui, et fit retentir la ville des éloges qu'elle prodiguait au consul.

Un citoyen, nommé Tarquinius, arrêté près du camp de Catilina, donna de nouveaux détails sur ses projets; mais, comme il prétendait avoir été envoyé à ce rebelle par Crassus, les amis de celui-ci accusèrent le dénonciateur de faux témoignage, et obtinrent par leur crédit qu'on le jetât dans une prison. Chacun, dans les momens de troubles, veut profiter de l'inquiétude publique pour perdre ses ennemis. Catulus et Pison répandirent des soupçons sur la conduite de César. L'opinion générale le croyait favorable à Catilina: ils firent même des démarches pour engager les Allobroges à les appuyer dans leur accusation. Plusieurs chevaliers romains, animés par leurs discours, menacèrent César de leurs glaives à la sortie du sénat; Cicéron les contint, et le sauva de leur ressentiment.

Cependant les nombreux cliens des accusés travaillaient activement à corrompre la populace; ils en soulevèrent une partie, qui s'efforça de mettre les conspirateurs en liberté. Le consul vigilant déjoua leurs complots, multiplia les gardes, convoqua de nouveau le sénat, et le pressa vivement de délibérer sans perdre de temps sur le sort des prisonniers, qui tous étaient déjà convaincus de crime d'État par leurs propres aveux.

Leur jugement

Le salut de la patrie exigeait leur châtiment; mais, dans une république où l'aristocratie con-

servait tant de pouvoir, Cicéron s'exposait à de grands périls et à de longs ressentimens en provoquant la perte de tant de patriciens puissans par leurs cliens, leurs familles et leurs dignités. Il ne l'ignorait pas; mais il n'écouta que son devoir, et sacrifia son intérêt à celui de Rome.

Le sénat assemblé, Silanus, consul désigné, opina le premier, et dit que, pour expier les crimes des conjurés, il fallait les condamner à la mort. Tibère Néron fut d'avis qu'on devait prendre de plus amples informations : plusieurs sénateurs se rangeaient à l'opinion de Silanus, lorsque César se leva pour la combattre : « Pères conscrits, dit-il, » tous ceux qui veulent juger une cause importante et douteuse doivent se défendre avec soin » de toute haine, de toute affection, de toute colère, de toute pitié. L'esprit, troublé par de pareils sentimens, est incapable de distinguer la » vérité; on ne peut écouter à la fois l'intérêt et » la justice, et l'âme qui se laisse pénétrer par une » passion est bientôt dominée par elle. Je pourrais » sans peine vous rappeler une foule de décisions » injustes, prises par des rois ou par des peuples » qui sacrifièrent l'intérêt général et le bien public à la faveur ou au ressentiment. Mais j'aime » mieux citer les traits de justice et de sagesse de » de nos ancêtres, qui ont toujours su généreusement maîtriser toutes ces faiblesses.

Discours de César dans le sénat.

» Tandis que nous combattions le roi Persée,

» la ville de Rhodes, célèbre par son opulence,
» et qui devait sa grandeur aux bienfaits du peu-
» ple romain, nous manqua de foi, rompit les
» traités, et porta ses armes contre nous. La guerre
» achevée, on délibéra sur le sort des Rhodiens;
» nos ancêtres les renvoyèrent impunis, afin qu'on
» ne crût pas que Rome ne cherchait à se venger
» d'une injure que pour s'enrichir.

» Dans le temps des guerres puniques, les Car-
» thaginois, violant des trèves conclues, commi-
» rent contre nous plusieurs crimes atroces. Rome
» les combattit sans les imiter, et se contenta de
» les vaincre sans user de représailles.

» Nos aïeux consultaient plutôt leurs devoirs
» que leurs droits; vous devez éviter de même,
» pères conscrits, de vous laisser emporter par
» les crimes de Lentulus et de ses complices, au-
» delà des bornes que vous prescrit votre dignité.
» Écoutez moins votre colère; occupez-vous plus
» de votre renommée.

» S'il n'était question que de trouver une peine
» proportionnée à la grandeur du délit, j'approu-
» verais l'innovation que vous propose Silanus;
» mais, quoique l'atrocité de ce forfait surpasse
» tout ce que l'imagination pouvait craindre et
» concevoir, je pense que l'horreur qu'il nous
» inspire ne doit pas nous faire sortir des règles
» que nous nous sommes tracées, et que nous ne

» pouvons lui appliquer que les peines établies par » nos lois.

» Les orateurs qui m'ont précédé ont employé » leur magnifique éloquence à nous effrayer sur la » situation de la république. Ils ont fait un tableau » pathétique des horreurs de la guerre civile et du » malheur des vaincus. Ils nous ont rappelé la » cruauté des proscripteurs, les violences du sol- » dat, les vierges outragées, les enfans arrachés » des bras de leurs parens, les mères de famille » exposées à la licence des vainqueurs ; les mai- » sons démolies, les temples profanés ; Rome en » deuil, inondée de sang et consumée par les » flammes. Mais, par les dieux immortels, où » tendent ces discours? leur objet est-il de nous » faire détester la conjuration? Celui qui serait » assez insensible pour n'être point ému par un » crime si atroce, croyez-vous que vos harangues » enflammeraient son indignation et son courage? » Rassurez-vous ; personne ne peut être indiffé- » rent à des injures personnelles et au péril qui » menace son existence. Ce que vous devez plutôt » craindre, c'est que de pareils forfaits ne nous » irritent plus que la justice et la raison ne le » permettent.

» Nous ne pouvons pas, pères conscrits, nous » abandonner à notre ressentiment comme des » particuliers : peu importe qu'un citoyen obscur » se laisse égarer par son courroux; sa renommée

» ne s'étend pas plus loin que sa fortune ; mais
» les hommes qu'un rang élevé et qu'un grand
» pouvoir mettent en lumière doivent penser que
» tous les mortels jugent leurs actions. Plus ils
» sont puissans, plus ils sont obligés à se contenir.
» Comme hommes publics, il ne leur est permis
» ni d'aimer ni de haïr, encore moins de s'em-
» porter. Ce qu'on appellerait chez les autres co-
» lère, prend pour eux le nom et les couleurs de
» la cruauté.

» Quant à moi, pères conscrits, je crois qu'il
» n'est pas de supplices qui ne soient trop légers
» pour des hommes aussi coupables : mais telle est
» l'opinion publique, elle ne se souvient que de la
» fin des choses ; elle oublie les forfaits des cri-
» minels, et ne condamne que leur châtiment
» pour peu qu'il ait été trop sévère.

» Je suis convaincu que Décimus Silanus, aussi
» vertueux qu'intrépide, n'a consulté que son zèle
» pour la république, et que, dans une si grande
» circonstance, il ne s'est laissé aveugler ni par la
» faveur ni par la haine : je connais ses mœurs,
» ses actions, sa modestie, son courage ; aussi je
» n'accuse point son opinion de cruauté : et qui
» pourrait en effet paraître cruel, lorsqu'il s'agit
» de tels hommes ? mais je combats son opinion,
» parce qu'elle me paraît contraire à nos lois et à
» nos usages.

» Qui peut donc porter le consul désigné à

» nous proposer cette grande innovation? Ce n'est
» sûrement pas la crainte, il en est incapable; et
» d'ailleurs l'illustre consul qui nous préside nous
» a mis, par sa vigilance, par ses conseils et par
» ses armes, à l'abri de tout danger. Serait-ce pour
» trouver une peine aussi forte que le délit? Je
» crois qu'à cet égard il se trompe; car, dans les
» grands chagrins et dans l'extrême misère, la
» mort est plutôt un repos qu'un supplice; elle
» termine toutes les souffrances : au-delà du tom-
» beau il n'existe plus ni peines ni plaisirs.

» Mais, par les dieux immortels, pourquoi faire
» jouir de ce repos de tels coupables? Pourquoi,
» Silanus, n'avez-vous pas au moins proposé qu'a-
» vant de les tuer on les frappât de verges? La loi
» Porcia, dites-vous, défend qu'on inflige ce châ-
» timent à un Romain; mais d'autres lois, aussi
» inviolables, défendent qu'on ôte la vie aux ci-
» toyens. Comment craignez-vous d'enfreindre
» une loi moins grave lorsque vous en violez une
» autre plus importante? Et qui osera, me dira-
» t-on, blâmer un décret rendu contre des parri-
» cides? Qui? le temps, la postérité. Tous les
» hommes sont gouvernés comme nous par les
» circonstances, par les vicissitudes de l'opinion,
» par les caprices de la fortune. Quelle que soit
» votre décision, les accusés ne recevront sans
» doute que ce qu'ils ont mérité; mais, vous,
» pères conscrits, considérez les conséquences de

» l'arrêt que vous allez rendre. Les exemples les
» plus funestes doivent quelquefois leur naissance
» à de bons principes. Mais, lorsque l'autorité
» passe ensuite entre les mains d'hommes moins
» vertueux, on s'autorise de ces exemples pour en
» faire le plus indigne usage.

» Les Lacédémoniens, vainqueurs des Athé-
» niens, chargèrent trente hommes de les gou-
» verner : ces magistrats commencèrent par tuer
» les factieux les plus coupables : le peuple entier
» applaudit à leur supplice ; mais bientôt la ri-
» gueur du gouvernement devint despotique, ar-
» bitraire, cruelle; il immola dans sa furie la
» vertu comme le crime ; et cette grande cité,
» réduite en servitude, expia sévèrement sa joie
» insensée.

» De nos jours, lorsque Sylla vainqueur or-
» donna la mort de Damasippe et de quelques au-
» tres scélérats souillés d'un grand nombre de
» forfaits, quel est celui d'entre les citoyens qui
» ne loua pas sa sévérité? L'approbation fut uni-
» verselle, et cependant leur mort devint le signal
» des plus horribles proscriptions et du plus af-
» freux carnage. On vit bientôt les hommes am-
» bitieux ou cupides inscrire sur la liste fatale
» tous les citoyens dont ils enviaient les palais, les
» jardins, la richesse. La plupart de ceux qui s'é-
» taient réjouis de l'exécution arbitraire de Da-
» masippe se virent traînés eux-mêmes au sup-

» plice, et le massacre ne cessa que lorsque Sylla
» eut rassasié d'or ses avides partisans.

» Je ne crains point de semblables malheurs
» aujourd'hui, et sous le consulat de M. Tullius.
» Mais notre grande cité renferme tant d'hommes
» d'esprit et de caractères différens ! n'est-il pas
» possible que, dans un autre temps, un autre
» consul, revêtu du même pouvoir et maître de
» l'armée, ne se laisse égarer par de funestes pas-
» sions ; et lorsque ce consul, autorisé par le dé-
» cret qu'on vous propose de rendre, aura tiré le
» glaive, qui se chargera d'arrêter son bras ? qui
» pourra modérer ses coups ?

» Nos ancêtres, pères conscrits, montrèrent
» toujours autant de prudence que d'audace. Un
» fol orgueil ne les empêchait pas d'imiter ce qu'ils
» trouvaient de bon et d'utile dans les lois et dans
» les coutumes étrangères. C'est ainsi que, plus
» disposés à l'émulation qu'à la jalousie, ils pri-
» rent l'armement des Samnites, les formes et les
» signes de la magistrature des Toscans ; ils adop-
» tèrent même l'usage des Grecs, qui punissaient
» les coupables par les verges ou par la mort :
» mais lorsque la république perdit la pureté de
» ses mœurs en même temps qu'elle s'élevait à un
» plus haut degré de puissance et de fortune,
» lorsque l'esprit de parti et la chaleur des factions
» mirent souvent en péril l'innocence comme le
» crime, alors nos sages aïeux publièrent la loi

» Porcia et plusieurs autres semblables, qui, pré-
» venant toute erreur, permettaient aux citoyens
» condamnés d'éviter la mort par l'exil.

» La sagesse qui éclaira nos aïeux peut nous
» servir encore de guide, et doit nous empêcher
» d'adopter l'innovation qu'on nous propose. Ne
» nous flattons pas d'être plus sages que nos pères;
» avec de faibles moyens ils ont fondé un grand
» empire; et nous, à peine savons-nous conserver
» l'édifice élevé par leur génie.

» Quelle est donc la conséquence de toutes mes
» observations? Serait-ce de mettre en liberté les
» conspirateurs, afin qu'ils puissent se jeter dans
» l'armée de Catilina! Je suis loin d'ouvrir un
» pareil avis : je pense qu'il faut confisquer leurs
» biens, et qu'on doit les retenir prisonniers dans
» quelques villes fortes d'Italie. Je demande de
» plus qu'aucun citoyen ne puisse jamais parler
» en leur faveur dans les assemblées du sénat et
» du peuple, et que celui qui contreviendrait à
» cette défense soit déclaré ennemi de la répu-
» blique. »

Réplique de Caton.

Lorsque César se fut assis, les autres sénateurs parlèrent, les uns pour appuyer son opinion, les autres pour soutenir celle de Silanus : l'assemblée était indécise; les paroles énergiques de Caton la tirèrent d'incertitude. Il prouva que, dans une affaire d'une nature différente, on pouvait délibérer avec maturité et attendre la consommation

du crime pour le punir ; mais que dans cette circonstance, pour peu que l'on retardât la décision du sort des conjurés, la fureur, et peut-être le triomphe de leurs complices, ne permettraient plus d'avoir recours à la justice, et que, dans un moment où il s'agissait de savoir non si la république serait plus ou moins puissante, mais si elle existerait encore, il était bien étrange d'entendre invoquer la clémence, et proposer le sacrifice de tous les gens de bien au salut de quelques scélérats. « César, dit-il, ne croit pas à une autre vie;
» c'est pour ne pas abréger leur supplice que sa
» sévérité leur refuse la mort : il veut qu'on éloigne
» ces factieux de Rome, dans la crainte sans doute
» que leurs complices ne trouvent moyen de les
» enlever. Il demande qu'on les enferme dans
» d'autres villes ; mais n'existe-il donc pas des
» méchans autre part que dans Rome ? J'avoue,
» pères conscrits, que nous devons trembler vous
» et moi, soit que César redoute tant les conjurés,
» soit qu'il se trouve seul à ne pas les craindre.
» Songez-y bien, sénateurs ! ce que vous allez
» prononcer sur la destinée de Lentulus décidera
» du sort de Catilina : tout dépend ici de votre
» vigueur ou de votre faiblesse ! Eh quoi ! Man-
» lius immola son propre fils parce qu'il avait en-
» freint les règles de la discipline, et vous épar-
» gneriez des hommes qui n'ont rien respecté !
» Si le salut de votre patrie vous touche si peu,

» que le vôtre au moins vous réveille! mes mains
» et mon cœur ont toujours été purs : je vous ai
» souvent reproché votre avarice, vos concussions;
» j'ai souvent tonné contre votre luxe indécent,
» contre l'énormité de vos richesses : eh bien!
» c'est aujourd'hui pour la conservation de ces
» mêmes richesses que je vous conjure de vous
» armer; ce n'est plus la fortune publique seule-
» ment, c'est la vôtre que vous devez dérober à
» l'avidité des conspirateurs? Espérez-vous sauver
» vos richesses du pillage, vos palais de l'incendie,
» vos jours du carnage? Catilina furieux s'avance
» avec son armée : son glaive nous menace, ses
» partisans sont dans nos murs, ses complices au
» milieu de nous. Ils épient nos démarches, ils
» examinent notre maintien, ils entendent nos dé-
» libérations. N'hésitons plus, sénateurs; frap-
» pons. Mon avis est que les conjurés sont con-
» vaincus par leurs aveux d'avoir projeté la ruine
» de la république, et que nous devons, suivant
» l'usage de nos aïeux, faire subir à ces scélérats
» le dernier supplice. »

Tout le sénat applaudit à la fermeté de Caton. Cicéron, résumant les opinions, répondit avec ménagement à celle de César, et fit sentir avec force la nécessité de la rigueur. On alla aux voix, et le décret qui condamnait les coupables à la mort fut rendu conformément à l'avis de Caton.

Décret pour la condamnation à mort des conjurés.

Le consul, qui avait tranquillisé le sénat sur

l'exécution de ses volontés, plaça partout des corps-de-garde; bravant les murmures d'une multitude égarée, que les factieux s'efforçaient de soulever, il mena lui-même Lentulus et ses complices dans une prison, les fit étrangler en sa présence, et dit en sortant au peuple agité : « Ils » ont vécu. »

Catilina n'avait pu rassembler encore qu'une partie de ses forces; il attendait le succès des conjurés dans Rome pour compléter son armée. La nouvelle de leur supplice détruisit son espoir, et la désertion lui enleva beaucoup de soldats. Dans cette circonstance critique, il prit le parti de se retirer sur les montagnes par le territoire de Pistoie, avec l'intention de chercher un asile dans les Gaules; mais sa marche fut coupée par Métellus Céler, qui se porta rapidement au pied des Alpes. D'un autre côté Antoine s'avançait à grandes journées contre lui; Catilina, ne voyant plus aucun moyen de retraite, se décida à tenter le sort des armes. Haranguant ses soldats avec énergie, il leur fit sentir l'impérieuse nécessité de vaincre ou de mourir, et descendit de cheval pour combattre à pied avec eux.

Bataille entre Catilina et Pétréius.

Le consul Antoine, se trouvant alors retenu par une maladie feinte ou réelle, Pétréius, son lieutenant, prit le commandemant des troupes. Les deux armées se joignent et se chargent avec impétuosité. Catilina, au premier rang de ses

guerriers, déploie l'habileté d'un général et la valeur d'un soldat. Il appuie ceux qui avancent, rallie ceux qui plient, porte devant lui la mort et l'effroi; et, malgré la supériorité du nombre, par son opiniâtre résistance il rend long-temps la fortune incertaine : mais enfin Pétréius, à la tête des prétoriens, enfonce le centre de l'ennemi, et, l'ouvrant à droite et à gauche, jette le désordre dans les rangs des rebelles. Catilina, voyant la défaite de ses troupes, prit une résolution digne du rang qu'il avait occupé; il se précipita au milieu des légions, et tomba percé de coups et entouré de victimes. Après le combat, l'aspect du champ de bataille fit admirer au vainqueur l'intrépidité des vaincus. Chacun des soldats de Catilina, blessé à la poitrine, s'était fait tuer dans le poste que le général lui avait assigné. Nul d'eux ne rendit les armes; tous moururent. Le triomphe de l'armée victorieuse fut mêlé de tristesse et de deuil; chacun retrouvait parmi les morts le corps d'un parent ou d'un ami.

Défaite et mort de Catilina.

Cicéron est nommé *père de la patrie*

Les Romains, délivrés d'un si grand péril, rendirent aux dieux de solennelles actions de grâces, et décernèrent au consul le nom glorieux de *père de la patrie;* titre que la flatterie de Rome asservie prodigua aux empereurs, et que Rome libre ne donna qu'au seul Cicéron.

Retour et triomphe de Pompée.

Tandis que l'activité du consul et la fermeté du sénat sauvaient la république de l'ambition d'un

nouveau Sylla, Pompée étendait ses limites dans l'Orient, et achevait la conquête de l'Asie. Après avoir détruit Mithridate, soumis Tigrane, conquis la Judée, réduit le Pont et la Syrie en provinces romaines, il s'embarqua pour retourner dans sa patrie.

Tous les pas de son voyage furent marqués par des actes d'une généreuse magnificence; il combla de présens les savans de Rhodes, les philosophes d'Athènes, et donna aux Athéniens cinquante talens pour relever les murs de leur port. Il affranchit Mitylène de tout tribut, et fit lever le plan du théâtre de cette ville, pour servir de modèle à celui qu'il voulait faire construire à Rome.

Si le bruit de ses triomphes avait enorgueilli les Romains, la nouvelle de son retour les saisit de crainte : chacun crut qu'il arrivait avec son armée dans le dessein de s'emparer du pouvoir suprême. Crassus et un grand nombre de sénateurs s'étaient déjà éloignés de la ville; Pompée, pour dissiper cette terreur, licencia son armée dès qu'il fut débarqué en Italie, et renvoya tous ses soldats dans leurs foyers.

Sa modestie apparente ne fit qu'augmenter les jouissances de son orgueil : tous les peuples de la campagne, tous les habitans des villes, voyant avec admiration un si fameux conquérant sans armée, et le vainqueur de tant de rois isolé comme un simple citoyen, s'empressèrent à l'envi, malgré

ses instances, de l'accompagner jusqu'à Rome. Il arriva ainsi aux portes de cette ville, avec un cortége dix fois plus nombreux et plus imposant qu'une armée.

Comme, suivant l'usage, il ne pouvait entrer dans la capitale qu'en triomphe, il pria le sénat de différer l'élection des consuls jusqu'au moment où cette cérémonie serait terminée. L'inflexible Caton s'opposa à cette innovation; et, quoique Pompée, pour l'attirer dans ses intérêts, lui demandât sa fille en mariage, il ne put vaincre sa résistance, ni lui faire accepter un lien qu'il regardait comme une chaîne.

Le triomphe du vainqueur de l'Asie dura deux jours. Les tableaux qu'on y portait contenaient les noms de quinze royaumes conquis, de mille châteaux emportés, de neuf cents villes prises d'assaut, de trente-neuf cités rebâties, et de huit cents vaisseaux enlevés. L'état des acquisitions du trésor prouvait que ses conquêtes avaient doublé les revenus de la république.

Le chef des corsaires de Cilicie, le fils de Tigrane, Zozime, reine d'Arménie, Aristobule, roi des Juifs, cinq fils de Mithridate, plusieurs femmes scythes, les otages livrés par lespeuples d'Ibérie, d'Albanie et de Comagène, suivaient le char du vainqueur. Pompée jouissait d'un honneur que n'avait pu recueillir encore aucun général romain; il avait triomphé des trois parties du

monde, et l'on aurait peut-être comparé sa gloire et sa fortune à celles d'Alexandre-le-Grand, si ce dernier triomphe eût terminé sa vie; mais, depuis ce moment, son bonheur et sa renommée ne firent que décroître, et les débris de sa puissance ne parurent offrir encore une masse imposante que pour servir de base à l'élévation de César.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Rivalité de Pompée et de César. — Sacerdoce de Caïus Julius César. — Sa fuite en Béthynie. — Sa captivité dans l'île de Pharnacuse chez des pirates. — Sa victoire sur eux. — Son retour à Rome. — Sa nomination de tribun militaire. — Sa renommée pour l'éloquence. — Son pontificat. — Loi pour le rappel de Pompée rejetée. — Union de César et de Pompéia. — Témérité d'Appius Claudius. — Répudiation de Pompéia. — Claudius appelé en jugement est absous. — Triumvirat de César, de Pompée et de Crassus. — Départ de César pour l'Espagne. — Conquête de l'Espagne par César. — Retour de César en Italie. — Son consulat. — Inquiétude de Cicéron. — Ambition de César et de Pompée. — Domination de César. — Son habile politique. — Tyrannie des triumvirs. — Sortie de Cicéron contre César. — Vengeance de César. — Précautions de César avant son départ pour les Gaules. — Deuil de Cicéron, du sénat et de vingt mille chevaliers. — Exil de Cicéron. — Spoliation exercée envers lui. — Mission de Caton en Chypre. — Son désintéressement.

Rivalité de Pompée et de César.

TANDIS que Pompée remplissait l'univers de l'éclat de sa renommée, triomphait des trois parties du monde, et marchait à la puissance suprême, porté par les vœux du peuple et par la confiance imprudente du sénat, le sort élevait peu à peu contre lui un rival qui, sans avoir fait encore aucune grande action, et sans avoir commandé d'armée, balançait déjà son crédit sur le peuple romain, et se préparait à lui disputer l'empire du monde.

Le grand Pompée ne craignait cependant alors que l'éloquence de Cicéron, la vertu de Catulus, l'austérité des principes républicains de Caton, et surtout l'audace et l'ambition de Crassus. Moins politique que Sylla, moins clairvoyant que Cicéron, il n'avait pas deviné César, et regardait comme un instrument docile de sa puissance celui qui devait bientôt la renverser.

Caïus Julius César, gendre de Cinna et neveu de Marius, obtint à seize ans la charge de prêtre de Jupiter. Sylla voulait le forcer à répudier sa femme Cornélie; il résista au dictateur lorsque tout l'univers lui obéissait. Poursuivi par sa vengeance, il se sauva dans le pays des Sabins, et corrompit les satellites qui le poursuivaient pour lui donner la mort. Sortant alors de l'Italie, il chercha un asile en Bithynie chez le roi Nicomède. César, né pour surpasser tous les autres hommes en vices et en vertus, scandalisa par l'excès de ses débauches la cour la plus corrompue de l'Asie.

Sacerdoce de Caïus Julius César.

Sa Fuite en Bithynie.

Il s'embarqua peu de temps après sur un navire marchand, fut pris et conduit dans l'île de Pharnacuse par des corsaires ciliciens, qui lui demandèrent vingt talens pour sa rançon. Souriant de la modicité de cette somme, il leur promit cinquante talens, et envoya deux esclaves à Rome pour rassembler l'argent nécessaire. Resté à la merci de ces pirates grossiers et sanguinaires, loin de leur montrer quelque crainte, il leur parlait en maître, et

Sa captivité chez des pirates dans l'île de Pharnacuse.

leur ordonnait de se taire quand ils troublaient son sommeil. On l'aurait pris pour leur prince plutôt que pour leur prisonnier.

Sa captivité dura quarante jours. il récitait devant eux des vers et des harangues ; et lorsqu'ils n'applaudissaient pas, il les appelait barbares, et leur disait en riant qu'un jour il les ferait pendre. Cette menace, qu'ils prenaient pour une plaisanterie, ne tarda pas à être réalisée. Après avoir payé sa rançon, il partit, arma quelques vaisseaux à Milet, revint à Pharnacuse, y retrouva les corsaires, les battit, pilla leurs richesses, les fit prisonniers à son tour, et les envoya au supplice.

Sa victoire sur eux.

Ses amis ayant obtenu de Sylla sa radiation de la liste des proscrits, il fit ses premières armes en Asie, sous le préteur Thermus, mérita la couronne civique au siége de Mytilène, et se distingua en Cilicie sous les ordres de Servilius Isauricus. De retour à Rome, il parut à la tribune, fit admirer son éloquence, et s'attira bientôt un nouvel ennemi par son audace. Il accusa devant le peuple Dolabella, personnage consulaire, honoré de plusieurs triomphes: n'ayant pu le faire condamner, et voulant éviter son ressentiment, il partit pour Rhodes, et s'y livra avec ardeur à l'étude des lettres grecques, que lui enseigna Apollonius, fils du célèbre orateur Molon.

Son retour à Rome.

César, apprenant dans cette île que Mithridate, après avoir battu quelques généraux et ordonné le

massacre d'un grand nombre de Romains, parcourait l'Asie en vainqueur, rassembla les troupes de plusieurs princes alliés, ranima leur courage, défit les généraux du roi de Pont, et revint en Italie. Le peuple admire l'audace et suit la fortune. César, jeune, éloquent, prodigue, triomphant sans flotte des pirates, et vainqueur des lieutenans de Mithridate avant d'être revêtu d'aucun grade, se vit nommer tribun militaire par les suffrages unanimes de ses concitoyens. Nourri dans les principes de Marius et de Cinna, proscrit dès sa jeunesse par Sylla chef du parti des patriciens, il ne tarda pas à faire éclater son animosité contre les grands et son désir de relever la faction populaire.

Sa nomination de tribun militaire.

Ses premiers efforts eurent pour objet de rendre aux tribuns leur ancien pouvoir : l'audace, les progrès de ce jeune ambitieux dans l'esprit du peuple, auraient dû éveiller plus tôt l'inquiétude du sénat ; mais son amour pour les plaisirs, son luxe, sa familiarité confiante, son apparente légèreté, la recherche presque puérile de sa parure, l'affectation de mollesse qu'il portait même au point de laisser, contre toute convenance, sa robe flottante et sa ceinture lâche, masquaient aux yeux de beaucoup de gens ses ambitieux projets. On le croyait plus enflammé du désir de séduire toutes les femmes, que de celui de commander à tous les hommes.

Cicéron, qui le pénétra le premier, disait : « Je » crois qu'il aspire à la tyrannie ; cependant j'ai

» encore peine à me persuader qu'un jeune volup-
» tueux qui s'occupe avec tant d'afféterie de sa
» coiffure, et qui ne touche sa tête que du bout
» de ses doigts, puisse avoir conçu l'audacieux
» projet de renverser la république. »

César augmentait sans cesse par ses largesses le nombre de ses partisans. Il ranimait le courage des proscrits, réveillait l'espérance des soldats de Marius, et faisait entrevoir aux hommes endettés, aux pauvres et aux factieux, de nouveaux moyens de révolutions et de fortune. Tout en cherchant à se montrer populaire, il n'ignorait pas que le peuple se laisse toujours éblouir par l'éclat d'une haute naissance; qu'il croit aux fables plus qu'à l'histoire; qu'il a plus de superstition que de vraie croyance, et que les chaînes qui le retiennent le plus fortement sont celles qu'il croit voir descendues des cieux. Aussi lorsque César perdit sa femme Cornélie, et Julie, sœur de son père, obligé, selon l'usage, de prononcer en public leur oraison funèbre, il s'exprima en ces termes :

« Julie, par ses aïeux maternels, descend des
» rois, et le sang de ses aïeux paternels l'alliait
» aux dieux immortels; car sa mère tirait son ori-
» gine d'Ancus Martius, et les ancêtres de son
» père, les Jules, descendaient de Vénus : ainsi
» vous voyez, Romains, que notre famille brille
» à la fois de la dignité des monarques, domina-

» teurs des hommes, et de la majesté des dieux,
» maîtres des rois. »

Avant de devenir le premier général du monde, César dominait déjà le peuple par son éloquence, et passait, après Cicéron, pour le plus grand orateur de son temps. Il plaida avec un éclatant succès en Macédoine, devant le préteur Lucullus, en faveur de la Grèce, contre Publius Antonius; et celui-ci, appelant du jugement à Rome, dit, en riant, aux tribuns du peuple, pour motiver son appel, qu'il lui était impossible de se défendre en Grèce contre un Grec.

Sa renommée pour l'éloquence.

La faveur populaire avait déjà tellement enhardi César, que, le souverain pontificat étant devenu vacant, il osa le disputer, malgré sa jeunesse, aux hommes les plus puissans de la république, Isauricus et Catulus. Tout le sénat, tous les riches, tous les cliens des deux candidats s'opposaient à César; mais il avait pour lui la multitude, les factieux et les citoyens les plus hardis. Les scènes tumultueuses et sanglantes des Gracques semblaient prêtes à se renouveler; la mère de César, en larmes, voulait l'empêcher de se rendre sur la place; il y courut en lui disant: « Tu me verras bientôt » souverain pontife ou banni: » et le peuple l'élut malgré toutes les intrigues des sénateurs. Ce succès lui fit sentir sa force.

Son pontificat.

César s'étant lié plus intimement depuis cette époque avec les ennemis du sénat, on le soup-

çonna d'avoir pris part aux conjurations de Catilina. Curion le couvrit de sa robe pour le dérober à la fureur des chevaliers, et les vrais républicains reprochèrent toujours à Cicéron de lui avoir sauvé la vie dans cette circonstance.

La chute de Catilina n'effraya pas son ambition. Parvenu par les suffrages du peuple à l'édilité, il osa replacer dans le Capitole les statues et les trophées de Marius. Nommé préteur, il fit punir les satellites de Sylla et les exécuteurs de ses ordres sanguinaires. Comme édile il dépensa toute sa fortune pour embellir la ville par des édifices et par des portiques somptueux. Rien ne peut être comparé à la magnificence des jeux qu'il donna au peuple: il avait acheté tant de gladiateurs, que le sénat alarmé rendit un décret pour en diminuer le nombre.

Loi pour le rappel de Pompée rejetée.

Les vigilans défenseurs de la liberté, Caton et Catulus, ne doutèrent plus alors de ses vastes desseins contre la république. César savait qu'il ne pouvait détruire la liberté qu'en renversant le crédit des hommes vertueux et en enlevant à Cicéron l'autorité dont il jouissait alors; mais, trop impatient d'arriver à son but, il fit proposer, par le tribun Métellus Népos, une loi pour rappeler Pompée avec son armée, sous prétexte de calmer la fermentation qui existait dans Rome, et dans le dessein réel d'anéantir la puissance du sénat. Caton et ses amis s'y opposèrent avec vi-

gueur. César et ses partisans soutinrent leur proposition par les armes ; Caton courut risque de la vie ; mais sa fermeté l'emporta : il fit rejeter la loi, et César, après avoir opposé une vaine résistance, se vit obligé d'abord de se cacher, et ensuite de fléchir. Le sénat craignait d'aigrir le peuple révolté en sa faveur, il lui rendit sa charge.

Peu de temps après César, accusé formellement comme complice de Catilina par Vettius, se défendit avec adresse, prouva qu'il avait lui-même éclairé Cicéron sur les détails de la conjuration, se justifia pleinement, et fit punir ses accusateurs. Il venait d'augmenter son crédit en épousant Pompéia, fille de Pompée, nièce de Sylla ; et l'appui du parti de son beau-père lui fut très-utile lorsqu'on rendit compte au sénat de l'infraction qu'il avait osé faire aux lois en relevant les statues de Marius : aussi son audace resta impunie malgré les efforts de Catulus, qui s'écriait : « Il est temps de penser à nous, ce n'est plus en secret, c'est ouvertement que César attaque la république. »

Union de César et de Pompée.

Ce premier lien qui unissait César à Pompée ne tarda pas à être rompu. On célébrait à Rome la fête de la bonne déesse Fausta : les femmes seules étaient initiées à ses mystères, et il était sévèrement défendu aux hommes d'y paraître. Cette année la fête avait lieu dans la maison de César, qui s'en absenta suivant l'usage. Publius Claudius, honteusement célèbre par ses vices, par son

Témérité de Publius Claudius.

irréligion, par son avidité, par son mépris pour les lois, par sa haine contre les gens de bien, et par l'audace de ses entreprises, était devenu follement épris de Pompéia, femme de César. Entraîné par sa passion, il ose cette même nuit s'introduire, déguisé en femme, dans la maison où se célébraient les mystères. Un esclave le reconnaît, répand l'alarme; la fête est suspendue, les mystères sont profanés, les femmes jettent de grands cris, et cherchent, à la clarté des flambeaux, le sacrilége, qui se dérobe précipitamment à leur poursuite. Le scandale fut affreux dans Rome, et quoique Pompéia n'eût pas été convaincue d'avoir favorisé la témérité de Claudius, César la répudia, disant : « Je crois qu'elle n'est pas coupable; mais » la femme de César ne doit pas être soupçon- » née. » Cet époux si fier exigeait une vertu dont il était fort loin de donner l'exemple; car Pompée, revenant peu de temps après en Italie, répudia sa femme Mucia que César avait séduite, et la corruption des mœurs était alors telle, que ce double divorce ne rompit point l'intelligence de ces deux hommes qui s'accordaient pour renverser la liberté; ils ne devinrent rivaux et ennemis que pour dominer sur ses ruines.

Répudiation de Pompeia.

Claudius, appelé en jugement, est absous.

Claudius, appelé en jugement pour avoir profané les mystères, acheta ouvertement ses juges, et se fit absoudre malgré tous les efforts de Cicéron pour le faire condamner. Le fer des usurpateurs

ne doit pas trouver beaucoup de résistance dans un pays assez amolli pour vendre la justice au poids de l'or. L'État est perdu dès que les grandes agitations politiques ont pour objet, non les opinions, mais les hommes, et que l'intérêt public n'y sert que de masque à l'intérêt privé.

Les grands hommes planent au-dessus de leur siècle; leur premier mérite est de le bien connaître. César voyait le parti républicain plutôt décoré que soutenu par la rigidité de Caton et par la vertu de Catulus, par l'éloquence de Cicéron et par un grand nombre de patriciens et de citoyens riches, qui, n'ayant pour eux ni la multitude ni les soldats, ne jouissaient à l'ombre des lois que d'une domination apparente et fragile, fondée sur un reste de respect pour le passé : ce n'était plus que la puissance des souvenirs.

La multitude, qui se vendait au plus prodigue, se laissait entraîner par le plus factieux. Les soldats, trop long-temps éloignés de Rome, n'étaient plus citoyens, et ils servaient plutôt leurs généraux que la république. Les hommes clairvoyans sentaient que, dans un siècle aussi corrompu, le colosse de l'empire romain avait besoin d'une tête, et chacun des grands aspirait à le gouverner, Caton par les lois, Cicéron par l'éloquence, Crassus par l'argent, Pompée par la faveur publique, César par les armes.

Celui-ci, supérieur en génie à tous ses rivaux,

Triumvirat de César, de Pompée, et de Crassus.

ne voulut pas continuer plus long-temps à ne lutter contre eux que d'éloquence à la tribune, d'intrigues dans les assemblées populaires et de magnificence dans les jeux publics. A la fin de sa préture il se servit adroitement du crédit de Pompée pour se faire donner le département de l'Espagne, et de l'or de Crassus pour payer ses dettes. Un esprit vulgaire aurait cru devoir profiter pour sa fortune de la rivalité de Crassus et de Pompée; César, plus profond, s'aperçut que cette division, favorable à la liberté et contraire à ses vues, n'était utile qu'à Cicéron et à Caton. Il réconcilia donc les deux hommes les plus puissans de la république, parut s'associer à leurs intérêts, et les rendit ainsi, sans qu'ils s'en doutassent, les plus utiles instrumens de ses vastes desseins.

Le triumvirat, fruit de cette réconciliation, rassurait les amis de l'ordre et de la paix en éloignant la crainte d'une guerre civile. Caton ne s'y trompa point; lorsqu'il apprit cet accord, il dit: « C'en est fait, la république est perdue; nous » avons des maîtres. »

Départ de César pour l'Espagne.

César, ayant emprunté trois mille talens à Crassus et apaisé ses créanciers, partit pour l'Espagne, où il comptait faire une ample moisson de richesses et de gloire. Son caractère, trop fort pour supporter la gêne de la dissimulation, laissait souvent éclater sa passion pour le pouvoir suprême. Plus d'une fois il avait dit au milieu de Rome: « On ne peut violer la

» justice que pour régner ; en toute autre chose il
» faut la respecter. »

Dans sa route, il traversait en Étrurie un bourg peu étendu et misérable. Un de ses compagnons de voyage, remarquant la pauvreté des habitans, lui dit : « Rien n'est plus chétif que cette bour-
» gade, et cependant je suis persuadé qu'on y
» voit autant d'intrigues qu'à Rome pour occuper
» la première charge. — Pourquoi pas? répondit
» César ; j'aimerais mieux être le premier dans ce
» village que le second à Rome. »

En arrivant à Cadix, il vit une statue d'Alexandre-le-Grand, et la contempla quelque temps en silence. Un de ses amis s'aperçut qu'il versait des larmes, et lui en demanda la cause. « Je pleure,
» dit César, en songeant que je n'ai rien fait en-
» core de grand, et qu'à mon âge Alexandre avait
» déjà conquis l'Asie. »

Ce fut en Espagne que César développa d'abord ce génie militaire qui le mit dans la suite au rang des premiers capitaines du monde : il y fit admirer surtout cette incroyable célérité qui lui donna l'avantage sur tous ses rivaux. En peu de mois il s'empara d'un grand nombre de villes, gagna plusieurs batailles, et subjugua tous les peuples de la péninsule, qui, jusque là, souvent vaincus, jamais soumis, avaient constamment opposé à Rome la plus opiniâtre résistance. Maître de l'Espagne, il prit soin d'y amasser d'immenses richesses, Conquête de l'Espagne par César.

armes indispensables pour usurper le pouvoir dans une république corrompue.

Retour de César en Italie. Son consulat.

A son retour en Italie, César demanda le triomphe et le consulat, quoique l'usage le mît dans la nécessité d'opter entre ces deux récompenses ; car il fallait être dans la ville pour solliciter le consulat, et celui qui demandait le triomphe devait rester hors de Rome. Il écrivit au sénat pour obtenir la dispense de ces règles qu'il regardait comme de vaines formes. Caton et les vieux amis de la liberté firent rejetter sa demande. Forcé d'opter il préféra l'autorité du consulat à l'éclat du triomphe.

Inquiétude de Cicéron.

Depuis la mort de Catilina, Cicéron, libérateur de Rome, décoré du titre de père de la patrie, soutenu par l'amour des chevaliers, dont il illustrait l'ordre, et appuyé par les républicains dont il soutenait les principes, conservait une domination apparente sur les honnêtes gens par sa vertu, sur la multitude par son éloquence ; mais lorsque Pompée revint d'Asie, et qu'ayant licencié son armée il ne parut dans la capitale avec d'autre cortége que celui de sa gloire et de l'amour des peuples qui le suivaient en foule, les regards ne se fixèrent plus que sur lui. L'orateur se vit effacé par le héros, et le sauveur de la république disparut, pour ainsi dire, en présence du conquérant de l'Asie.

Pompée n'était plus général des flottes, commandant de l'armée, dominateur de l'Orient et de

l'Afrique. Descendu en apparence au simple rang de sénateur, il paraissait cependant le maître de l'empire. Moins il affectait d'autorité, plus il recevait d'hommages; et, pendant quelque temps, la maison d'un citoyen eut toute l'apparence de la cour d'un roi.

Cicéron, inquiet du ressentiment que gardaient contre lui les amis des conjurés qu'il avait envoyés au supplice sans les faire juger par le peuple, s'efforça de déterminer Pompée à le soutenir. Il demandait qu'un décret populaire ratifiât tous les actes de son consulat; mais il n'obtint que des réponses équivoques, qui redoublèrent ses craintes. Cicéron avait déplu à Pompée en faisant obtenir à Lucullus les honneurs du triomphe. On savait d'ailleurs que Cicéron était, ainsi que Caton et Catulus, partisan zélé de la liberté; et, quelque estime que des ambitieux tels que César et Pompée affectassent de lui montrer, ils ne devaient voir en lui qu'un obstacle à leurs projets, et qu'un ennemi dont la ruine leur devenait nécessaire; car César et Pompée marchaient au même but par des moyens différens. Tous deux ne pouvaient supporter ni maître ni égal. Pompée voulait qu'on lui donnât le trône; César se disposait à le prendre : c'était la lutte d'un grand talent contre un grand génie. Pompée, fier des hommages qu'on lui rendait, et trompé par les caresses de la fortune, commit une grande faute en licenciant son armée, dans le dessein

Ambition de César et de Pompée.

d'ôter tout ombrage aux républicains; et il tomba dans une grande erreur en croyant que, dans un État libre, on pouvait gouverner sans force, usurper sans violence, et arriver à la tyrannie par l'estime publique.

Il ne tarda pas à s'apercevoir de sa méprise: après les premiers transports de reconnaissance et d'admiration, les Romains, rassurés par le licenciement des troupes, n'accordèrent plus à Pompée que de vains honneurs, et lui firent promptement sentir qu'il n'était plus qu'un simple citoyen. Il voulait qu'on distribuât gratuitement des terres à ses soldats, qu'on le dispensât de rendre des comptes, et qu'on ratifiât sans examen tous ses actes, comme commandant des côtes et comme général de l'Orient. Il ne put obtenir ce qu'il souhaitait, et l'opposition de Lucullus, de Crassus et de Caton fit rejeter sa demande.

Ce fut alors que César, dont le génie perçait l'avenir, crut qu'il ne pourrait jamais arriver à la domination sans précurseur, et que son ambition serait étouffée dès sa naissance, s'il laissait les Romains revenir à la liberté et se déshabituer du joug: c'est ce qui le détermina à reconcilier Crassus et Pompée.

Premier triumvirat.

Unis par leur intérêt commun, ils formèrent donc le premier triumvirat, s'engageant par serment à se soutenir mutuellement et à réunir, pour assurer les succès de leurs entreprises, le poids de

leur crédit, l'affection de leurs cliens, l'influence de leurs richesses et la force de leurs armes.

Les triumvirs, fidèles à leurs promesses, firent donner le consulat à César. Il voulait avoir pour collègue Lucius qui lui était dévoué ; mais les efforts du parti républicain prévalurent, et firent élire Marcus Calpurnius Bibulus. Ainsi le consulat de César devint le premier fruit du triumvirat que son adresse avait formé, et le premier acte de ses puissans rivaux fut de poser la base de sa puissance.

Domination de César.

César, consul, ne commit point la faute de se tourner du côté des grands et de changer de parti; toujours opposé au sénat, qui voulait la liberté, toujours soigneux de capter la bienveillance du peuple, mobile et aveugle instrument de ceux qui veulent l'opprimer, il proposa une nouvelle loi agraire.

Bibulus, sur l'appui duquel le sénat comptait, était peu capable de lutter contre un homme tel que César. Essayant cependant de balancer sa popularité, il déclara que tous les jours de son consulat seraient des jours de fêtes. Le peuple le laissa seul les célébrer, n'écouta que son collègue, et adopta la loi proposée.

Bientôt tout plia sous César: Caton seul, ferme, inaccessible comme le roc Tarpéien, voulait braver le consul, soulever les républicains, et s'exposer à l'exil pour résister au triumvirat. Cicéron parvint à modérer son ardeur, en lui représentant que

» s'il n'avait pas besoin de Rome, Rome avait be-
» soin de lui. »

César dominait le peuple en paraissant dévoué à ses intérêts. Il gouvernait le sénat par le crédit des triumvirs, et bientôt les triumvirs eux-mêmes furent subjugués par son adresse. Il donna en mariage à Pompée, Julie, sa fille unique: Julie, adroite, spirituelle, et dévouée aveuglément à son père, se rendit maîtresse absolue de l'esprit de Pompée, et Crassus, dès lors, se vit forcé de condescendre à toutes les volontés du beau-père et du gendre réunis.

Son habile politique.

César n'était jamais assez aveuglé par un succès pour négliger les moyens d'en obtenir d'autres. Jamais personne ne sut mieux employer tour à tour et plus à propos la douceur et l'autorité, l'adresse et l'audace. Les chevaliers romains, véritable armée de Cicéron, donnaient une grande force au parti républicain. Le consul se concilia leur affection en leur accordant la diminution d'un tiers des redevances qu'ils payaient au trésor pour leurs fermes en Asie. César endormit la jalousie de Pompée, et combla ses vœux en faisant ratifier par le peuple tous les actes de son généralat, et en lui assignant le département de l'Espagne. Il satisfit l'avare ambition de Crassus, en lui donnant l'Asie; mais le chef-d'œuvre de sa politique fut de se faire céder à lui-même le département de l'Illyrie et des Gaules avec le commandement de quatre légions pour

cinq ans. Il acquérait par là l'occasion de conquérir la plus brillante gloire. En subjuguant les plus anciens et les plus redoutables ennemis des Romains, il se donnait le temps d'aguerrir ses légions, de les attacher à sa fortune; et, par le commandement que l'imprudence du sénat lui laissait dans la Gaule cisalpine, il se trouvait chef d'une armée en Italie et maître de s'emparer de Rome, lorsqu'il aurait assez illustré ses armes pour se faire pardonner son élévation par un peuple plus avide alors de gloire et de richesses que de liberté.

Comme il voulait, pour assurer l'exécution de ses grands desseins, grossir partout le nombre de ses partisans, il fit déclarer amis et alliés du peuple romain, Arioviste, roi des Suèves en Germanie, et Ptolémée Aulètes en Égypte.

Méprisant l'impuissante opposition de son collègue, il ne daignait pas même lui communiquer les décrets qu'il proposait au sénat et au peuple. Ce faible consul, aigri par ce dédain, et honteux de sa nullité, borna sa vengeance à faire afficher des placards contre la tyrannie des triumvirs, et se tint renfermé huit mois dans sa maison; ce qui fit dire en plaisantant à Cicéron qu'on devait mettre au bas des actes de cette année, ces mots: *Faits sous le consulat de Jules et de César.*

Tyrannie des triumvirs.

Cependant l'abus que les triumvirs faisaient de leur puissance commençait à mécontenter le peuple. Ils absolvaient, condamnaient au gré de leurs

caprices, prodiguaient les richesses de l'État à leurs serviteurs, bravaient les lois, maltraitaient les républicains, et employaient la violence pour faire passer leurs résolutions. L'animadversion publique se manifestait à tel point qu'au théâtre un acteur, dans une tragédie, ayant prononcé ce vers :

Tu n'es devenu grand que pour notre malheur.

la multitude l'applaudit avec fureur, l'appliqua ouvertement à Pompée, et le fit répéter plusieurs fois.

Comme les hommes qui gouvernent accusent plutôt leurs ennemis que leurs propres fautes du peu de succès de leur administration, les triumvirs attribuèrent leur discrédit à l'opposition et aux railleries de Cicéron. Cet orateur, dans un de ses discours, parla avec force contre César. Le consul résolut de se venger, et choisit, pour servir son ressentiment, ce même Claudius qui avait porté une si funeste atteinte à l'honneur de Pompéia. Se réconciliant ainsi avec l'homme qui avait attaqué sa femme, pour punir celui qui attaquait son autorité, il employa tout son crédit pour le faire nommer tribun du peuple, et engagea même Vettius, son ancien accusateur, à perdre Cicéron dans l'esprit de Pompée, en l'accusant d'avoir voulu le faire assassiner.

Sortie de Cicéron contre César. Vengeance de César.

L'éloquence de Cicéron triompha de la calom-

nie; Vettius fut condamné à la prison, et César, redoutant son indiscrétion, l'y fit étrangler. *

Avant de partir pour les Gaules, César trouva le moyen de s'assurer l'appui des consuls désignés pour lui succéder. Il gagna Gabinius par des promesses, se lia étroitement avec Pison en épousant sa fille Calpurnie, et prit toutes les mesures nécessaires pour éloigner de Rome les deux plus fermes soutiens de la liberté, Cicéron et Caton. Le tribun Claudius, chargé de cette odieuse commission, séduisit la multitude, en ordonnant, par une loi, de distribuer gratuitement aux pauvres le blé que jusque là on leur cédait à vil prix. Il rétablit les corporations d'artisans, supprimées précédemment par le sénat comme dangereuses. Claudius, par d'autres décrets, diminua l'autorité des censeurs, et augmenta la liberté des assemblées populaires. Après avoir ainsi disposé les esprits en sa faveur, par tant d'actes agréables au peuple, il proposa la loi destinée à porter le coup décisif qu'il voulait frapper. Cette loi condamnait à l'exil quiconque serait convaincu d'avoir fait mourir un citoyen sans suivre les formes de la justice. C'était attaquer directement Cicéron, qui prit alors le deuil, ainsi que le sénat et vingt mille chevaliers. Ils voulaient prouver par ces habits lugubres la consternation où les jetait le danger auquel un tribun factieux exposait le sauveur de Rome et le père de la patrie.

Précaution de César avant son départ pour les Gaules.

Deuil de Cicéron et de 20000 chevaliers.

* 695.

Dans Rome antique, ce deuil aurait réveillé la vertu; dans Rome corrompue, l'indignation eût été plus utile que la douleur. La plainte est le langage du vaincu; ce n'est que par la force qu'on peut espérer de ramener les méchans.

Les consuls, qui favorisaient les projets des tribuns, ordonnent aux sénateurs de reprendre la pourpre. Claudius arme la multitude; il s'empare de la place publique. Cicéron avait encore une ressource; il devait opposer le courage à la violence, et prendre les armes contre ses ennemis. Les sénateurs, les patriciens, les chevaliers, et tout ce qui existait de citoyens vertueux dans Rome, se montraient disposés à le soutenir. Il est vrai, comme le disait Claudius, qu'un seul triomphe ne lui eût pas suffi; et, après avoir repoussé le tribun sur la place publique, il aurait fallu vaincre César qui se trouvait encore aux portes de la ville avec ses légions. Cicéron était plus éloquent qu'intrépide : soit que sa faiblesse redoutât César, soit que sa vertu lui fît craindre de donner, pour son propre intérêt, le signal de la guerre civile, il laissa le champ libre aux séditieux, et s'éloigna de Rome.

Exil de Cicéron.

Ce départ découragea son parti et redoubla l'ardeur et la confiance des factieux. Claudius fit rendre une loi pour confisquer ses biens; on les vendit à l'encan; on pilla ses maisons de ville et de campagne : Virgilius, son ancien ami, refusa

Spoliation exercée envers lui.

de le recevoir en Sicile où il était préteur. Il ne trouva d'asile qu'à Thessalonique en Macédoine.

Claudius, pour récompenser les consuls d'avoir lâchement abandonné le libérateur de Rome, fit assigner la Syrie à Gabinius et la Macédoine à Pison. Il contraignit enfin Caton à sortir de l'Italie, en lui faisant donner l'ordre de réduire en province romaine l'île de Chypre, où régnait alors le frère de Ptolémée Aulètes.

Mission de Caton en Chypre.

La république fondait ses prétentions à cette île sur un testament de Ptolémée Lathyre, testament qu'elle n'avait pas voulu d'abord accepter. La vertu de Caton tira encore quelque gloire de cette odieuse expédition. Le roi de Chypre, ne pouvant défendre son trône, et ne voulant pas survivre à sa fortune, s'empoisonna. Caton recueillit ses immenses richesses, et les envoya toutes au trésor public, sans s'en approprier aucune partie. Ce désintéressement, commun autrefois, était alors sans exemple dans une ville où le peuple récompensait par les premières dignités de l'État l'opulence la plus mal acquise, pourvu qu'elle entretînt le luxe de ses plaisirs. On vit alors l'édile Scaurus faire tailler trois cent soixante colonnes de marbre, autant en cristal et autant en bois doré, pour orner un théâtre qui ne devait durer qu'un mois. Il plaça entre ces colonnes trois mille statues de bronze et plus de mille tableaux. Peu de temps

Son désintéressement.

après, un autre édile, Curion, fit construire en bois deux théâtres mobiles, adossés l'un à l'autre, et tournant sur des pivots, de sorte que les spectateurs, sans se déplacer, étaient portés de la scène où ils venaient d'entendre une tragédie, à l'amphithéâtre où combattaient les gladiateurs.

CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de César pour les Gaules. — Guerre avec les Helvétiens. — Bataille de Bibracte. — Défaite et retraite des Helvétiens. — Traité de paix entre eux et César. — Guerre avec les Gaulois. — Découragement dans l'armée de César. — Harangue de César à ses officiers. — Conférence entre César et Arioviste. — Rupture de cette conférence — Victoire de César sur les Germains. — Rappel de Cicéron à Rome. — Recouvrement de ses biens. — Guerre avec les Belges. — Bataille avec les Nerviens. — Leur défaite. — Supplications en l'honneur de César. — Guerre avec les Venètes. — Leur défaite. — Arrivée de Marc-Antoine près de César. — Troubles à Rome. — Départ de Crassus pour l'Asie. — Guerre avec les Germains. — Portrait des Suèves. — Victoire de César sur les Germains. — Sa descente dans la Grande-Bretagne. — Succès de Crassus sur les Parthes. — Nouvelle descente de César dans la Grande-Bretagne. — Son retour dans les Gaules. — Succès d'Ambiorix sur les Romains. — Cet échec reparé par César. — Nomination de nouveaux consuls. — Nouvelle guerre entre Crassus et les Parthes. — Défaite et mort de Crassus. — Nouveaux exploits de César dans les Gaules. — Pompée est nommé seul consul. — Guerre entre César et Vercingétorix. — Siége et prise d'Alize. — Défaite de Vercingétorix. — Soumission des Gaules. — Nouvelle guerre avec les Parthes. — Victoire de Cicéron sur eux.

Départ de César pour les Gaules.

César, délivré de Caton et de Cicéron, maître de l'esprit de Pompée par l'influence de sa fille, et redoutant peu Crassus, dont l'ambition était tranquille dès qu'on satisfaisait son avarice, partit enfin pour les Gaules avec ses légions. Il savait que Sylla

n'était devenu maître de la république qu'après avoir vaincu Mithridate. Il avait vu Pompée, à son retour de l'Orient, au moment de s'emparer du pouvoir suprême s'il l'eût osé. Moins imprudent que l'un, moins timide que l'autre, déterminé à suivre leurs traces et à les dépasser, il conçut le vaste projet de subjuguer les Gaules, d'épouvanter la Germanie, de planter ses aigles sur les bords de la Tamise, de revenir en Italie à la tête de son armée victorieuse, et de fonder un trône solide sur les débris de la république.

Les Gaulois, autrefois la terreur de Rome, avaient long-temps passé pour les plus braves des peuples barbares. Leur vaillante et nombreuse population, maîtresse du nord de l'Italie, s'était répandue comme un torrent en Germanie, en Grèce et en Asie. Plus forts que les Romains par leur constitution physique et par leur nombre, ils auraient conquis plus rapidement qu'eux l'Europe et l'Asie, s'ils n'avaient formé sous un seul chef qu'un seul corps de nation. Mais, divisés en autant de petits royaumes ou de petites républiques qu'ils avaient de cités, ils ne purent suivre aucun plan régulier ni pour attaquer ni pour se défendre. Leurs diverses confédérations, jalouses l'une de l'autre, se firent mutuellement la guerre. Ils perdirent d'abord leurs conquêtes. Rome, maîtresse de la Gaule cisalpine, réduisit peu de temps après la Gaule narbonnaise (la Provence) en province

romaine. La fertilité du sol, l'accroissement des villes, le voisinage des Romains apportèrent un grand changement dans les mœurs. Les Gaulois s'amollirent en se civilisant; le goût des plaisirs, l'habitude du luxe et du commerce éteignirent peu à peu chez eux l'amour de la guerre, si long-temps leur seule passion. Ils conservaient encore un grand courage; mais ils montraient moins d'ardeur dans les succès, moins de constance dans les revers. Aussi les Germains et les peuples du Nord, qui les avaient autrefois redoutés, se firent craindre à leur tour par eux, firent de fréquentes invasions sur leur territoire, et rendirent tributaires plusieurs de leurs cités.

Si César n'eût pas connu cette grande altération dans leurs forces et dans leurs mœurs, aurait-il pu sans témérité se flatter de conquérir, avec quatre légions, une contrée si vaste et si belliqueuse? L'horizon des hommes de génie est plus étendu que celui de leurs contemporains; César prévit tout ce que pouvait faire l'audace et la discipline contre des peuples vaillans, mais légers et désunis; et, au grand étonnement du monde, avec moins de trente mille hommes, il soumit à son joug, en huit années, ces fiers descendans de Brennus, dont le Capitole craignait encore le fer et la flamme.

Ce fut l'an 696 qu'il commença cette fameuse expédition. Nous savons, par ses Commentaires,

que ce pays était alors divisé en trois parties principales, la Belgique, l'Aquitaine et la Celtique. Les Romains donnaient le nom de Gaulois aux habitans de la Celtique. La Marne et la Seine séparaient la Gaule ou Celtique de la Belgique; la Garonne servait de limite aux Celtes et aux habitans de l'Aquitaine.

Guerre avec les Helvétiens.

Les plus vaillans de tous les ennemis que combattit César, furent les Belges et les Helvétiens (ou Suisses). Ces peuples, peu adonnés au commerce, étaient aguerris par leurs combats continuels contre les Germains.

L'ambition d'un noble helvétien offrit le premier prétexte à César pour commencer la guerre. Orgétorix savait que ses compatriotes, mécontens de se voir resserrés dans leurs limites étroites entre le Rhin et le Jura, voulaient chercher une autre patrie, un climat plus doux, une terre plus vaste et plus fertile. Il voulut profiter de ces dispositions pour s'emparer du trône, bien convaincu qu'un peuple qui émigre tout entier ne peut espérer de succès dans son invasion que sous la conduite d'un chef. Enflammant les désirs de ses compatriotes, et leur montrant beaucoup de zèle pour seconder leurs projets, il rechercha l'alliance des Séquanais (ou Francs-Comtois), des Éduens (peuples d'Autun). Les agens chargés de cette négociation laissent entrevoir son espoir de régner et de partager avec ses nouveaux alliés l'empire des Gaules.

On découvre ses intrigues ; le peuple helvétien se soulève et le cite en jugement ; il refuse de comparaître, arme ses partisans; et, les trouvant trop peu nombreux pour espérer de se défendre, il se donne la mort.

Le projet d'invasion qu'il avait formé lui survécut ; et les Helvétiens, brûlant leurs douze villes et leurs quatre cents villages, se décidèrent à pénétrer dans les Gaules. Le chemin qui les aurait conduits chez les Séquanais offrait entre le Rhône et le Jura un défilé trop étroit; et, comme le pont de Genève leur appartenait, ils préférèrent la route qui traversait la province romaine, d'autant plus qu'ils espéraient attirer dans leur parti les Allobroges (Savoyards et Dauphinois.)

César, informé de leurs desseins, en prévint l'exécution par sa célérité. Marchant à grandes journées, il arriva inopinément près de Genève, rompit le pont que les ennemis croyaient passer sans obstacles, et ordonna de grandes levées dans la province romaine.

Les Helvétiens, étonnés de son apparition imprévue, lui envoyèrent des députés chargés de lui demander la permission de passer sur le territoire romain. César ne voulait pas la leur accorder ; mais, n'ayant pas encore assez de forces pour combattre sans se compromettre, il fit une réponse vague, promit une décision définitive dans un mois, et profita de ce temps pour construire un grand re-

tranchement depuis le lac de Genève jusqu'au mont Jura. Il y plaça les troupes nouvellement levées dans la province, et déclara ensuite son refus aux Helvétiens. Ceux-ci s'adressèrent alors aux Séquanais, qui leur ouvrirent leurs frontières. Ils se mirent donc en marche dans l'intention de traverser la Gaule et de s'établir, sur les côtes de l'Océan, dans la contrée qu'on nomme aujourd'hui Saintonge. César, informé de tous leurs mouvemens, confia à Labiénus le soin de défendre ses retranchemens, et courut en Italie. Il y prit trois légions, en leva deux nouvelles, franchit les Alpes, battit les peuples de la Maurienne et d'Embrun, qui s'opposaient à son passage, et arriva chez les Séquanais (Lyonnais), premier peuple gaulois qu'on trouvait au-delà des limites de la province romaine.

Il y reçut les plaintes des Éduens, dont le territoire était déjà ravagé par l'avant-garde des Helvétiens. César marche au secours de ce peuple, ancien allié de Rome, et atteint les ennemis sur les rives de l'Arar (Saône), au moment où les trois quarts de leur armée avaient passé le fleuve; il attaque, détruit leur arrière-garde, et construit un pont sur l'Arar.

Plus surpris que découragés par ce premier revers, les Helvétiens lui proposèrent avec fierté la paix, le menaçant, s'il la refusait, du sort de Cassius, autrefois vaincu et tué par eux.

César répondit qu'il ne connaissait pas la crainte, surtout lorsqu'il avait pour lui la justice; mais qu'il accorderait la paix aux Helvétiens, s'ils voulaient lui donner des otages. Divicon, leur général, répondit que leur usage était d'en recevoir et non d'en donner.

La conférence fut rompue; les barbares s'éloignèrent du fleuve : César voulait les suivre, mais il manquait de vivres. Etonné de ne pas voir se réaliser les promesses des Eduens qui avaient imploré son secours et qui devaient lui fournir des subsistances, il apprit par un homme puissant de ce pays, nommé Divitiacus, sur le dévouement duquel il comptait, que deux factions divisaient ce peuple, que l'une d'elles favorisait les Helvétiens, et que Dumnorix, frère de Divitiacus, s'était mis à la tête de ce parti, dans l'espoir d'arriver à la royauté.

César, sans perdre de temps, appelle devant lui Dumnorix, l'accable de reproches, lui pardonne en faveur de son frère, et fait cependant surveiller toutes ses démarches; cette conjuration déjouée, les vivres arrivèrent, et l'armée romaine, marchant rapidement, se trouva bientôt en présence des ennemis campés au pied d'une hauteur, à deux journées de Bibracte (Autun). César, ayant reconnu leur position, envoya secrètement Labiénus tourner cette montagne, et s'emparer de son sommet. Ayant fait ensuite un mouvement pour se

Bataille de Bibracte

rapprocher de ses vivres, les ennemis prirent sa manœuvre pour une retraite, sortirent avec autant de confiance que d'ardeur de leur camp, et se précipitèrent sur lui. Ils étaient intrépides, très-supérieurs en nombre, enhardis par des guerres heureuses. Le succès de cette bataille pouvait décider toute la Gaule en leur faveur, détruire la renommée de César, et renverser, dès leur naissance, les vastes projets de son ambition.

César sentit que ce moment et cette première affaire décideraient de sa destinée. Communiquant à son armée le sentiment qui l'agitait, il ordonne à tous les officiers de renvoyer leurs chevaux, il descend lui-même du sien, et prouve ainsi qu'il est déterminé à faire de cette plaine le premier théâtre de sa gloire ou son tombeau.

Défaite et retraite des Helvétiens.

Les légions attaquent de front les ennemis avec impétuosité, et les enfonçent ; mais leur corps de réserve, tombant sur les flancs des Romains, rétablit le combat et balance la fortune. Labiénus alors descend de la montagne, et attaque de son côté les barbares. Leur opiniâtreté disputa la victoire depuis une heure après midi jusqu'au soir. Aucun d'eux, même en se retirant, ne tourna le dos au Romains ; ils combattirent jusqu'au milieu de leurs bagages ; et, après avoir vu ces bagages pris et leur camp forcé, ils se retirèrent, au nombre de cent trente mille hommes, sur les terres des Lingons (habitans de Langres).

Parmi les prisonniers faits sur eux se trouvèrent une fille et un fils d'Orgétorix. César envoya aux habitans de Langres la défense de donner asile aux vaincus. Lui-même, après avoir soigné les blessés et enterré les morts, il poursuivit l'ennemi, gagna quelques marches sur lui, coupa sa retraite, et le força d'implorer sa clémence. On fit une trève; les Romains demandèrent des otages. Tandis qu'on négociait, six mille hommes du canton d'Urbigène (Berne) s'échappèrent pour se sauver en Germanie. César ordonna aux cités qui se trouvaient sur leur passage de les arrêter. Elles obéirent et les lui renvoyèrent. Il les réduisit en esclavage, et conclut la paix avec les Helvétiens, en exigeant d'eux qu'ils rentrassent dans leur pays, dont il craignait que les Germains ne voulussent s'emparer.

Traité de paix entre eux et César.

Les Helvétiens avaient quitté leurs foyers au nombre de trois cent soixante-huit mille hommes, dont quatre-vingt-douze mille portaient les armes. Cent dix mille seulement retournèrent en Suisse; tout le reste périt, à la réserve de vingt mille Boïens qui, avec le consentement de César, s'incorporèrent aux Éduens et s'établirent chez eux.

Guerre avec les Gaulois.

Les Gaulois redoutaient plus la domination romaine que l'invasion des Helvétiens; mais, en tout temps, la victoire paraît commander à l'opinion; la crainte prend le langage de la flatterie, et la haine les apparences de l'amitié. Tous les chefs de la Gaule celtique vinrent féliciter César sur son

triomphe. Les hommes vulgaires se laissent endormir par l'encens et par les hommages ; les hommes de génie en profitent sans s'y fier.

César comptait plus, pour ses succès, sur les rivalités des différens peuples de la Gaule que sur leur affection. Il apprit, dans une conférence secrète qu'il eut avec Divitiacus, la véritable situation des affaires du pays. Depuis long-temps la confédération des Éduens et celle des Arvernes (Auvergnats) se disputaient l'empire. Les Arvernes, vaincus plusieurs fois, se joignirent aux Séquanois, et appelèrent les Germains à leur secours. Tout parti qui commet cette faute sacrifie l'intérêt général à l'intérêt privé, et livre sa patrie au joug humiliant de l'étranger. Les Germains passèrent le Rhin, d'abord au nombre de quinze mille hommes ; cent vingt mille de leurs compatriotes les suivirent bientôt. Les Éduens leur résistèrent avec courage ; mais, après avoir perdu une grande bataille dans laquelle périrent leur sénat, leur noblesse, la plus grande partie de leur cavalerie et de leurs alliés, ils se virent forcés de se soumettre, de donner des otages, et de descendre ainsi du premier rang dans les Gaules à celui de tributaires de l'étranger. Cependant leur malheur non mérité n'égalait point celui des Séquanois, et les vainqueurs portaient envie aux vaincus. Arioviste, roi des Germains, se montrait plutôt l'oppresseur des Séquanois que leur appui. Appelé par eux dans la

Gaule, il s'était rendu le maître de leur pays, avait pris le tiers de leurs terres, et venait encore récemment d'en faire distribuer à vingt-quatre mille Harudes (habitans de Constance).

Ces barbares exerçaient sur eux les plus horribles cruautés, et, pour les maintenir dans l'assujettissement, ils gardaient en otage les enfans des plus nobles familles. « Moi seul, disait Divitiacus, » j'ai refusé au tyran de ma patrie le serment qu'il » a exigé des Éduens et des Séquanois. J'ai couru » à Rome pour implorer des secours que je n'ai pu » obtenir. Bientôt tous les peuples de la Germanie » fondront sur les Gaules; vous seul, César, vous » pouvez nous sauver; mais nous sommes perdus » si Arioviste découvre le secret de la négociation » dont mon pays me charge près de vous. Nous » pourrions encore à la vérité nous dérober à la » mort en abandonnant nos foyers; les Séquanois » n'ont pas cette ressource; Arioviste tient leur » existence dans ses mains, et il les exterminerait » s'il pouvait les soupçonner d'implorer votre » appui. »

César, après avoir interrogé les députés des Séquanois, dont les larmes et la honte ne confirmèrent que trop le récit de Divitiacus, promit de les délivrer du joug qui pesait sur eux.

Il était d'un grand intérêt pour Rome d'empêcher les Germains de s'établir dans les Gaules, d'où ces peuples féroces seraient bientôt sortis

pour ravager la province romaine, pour franchir les Alpes, et pour faire renaître de nouveau en Italie la terreur que les Cimbres et les Teutons y avaient autrefois répandue. Le génie de César prévit et prévint ces malheurs dont, quatre siècles après, l'empire romain, dans sa décadence, se vit la proie et la victime.

César, déterminé à chasser les barbares au-delà du Rhin, envoya des ambassadeurs à Arioviste pour lui demander une conférence. Le roi des Germains répondit, avec une fierté sauvage, que si César avait affaire à lui il pouvait le venir trouver dans son camp. César lui écrivit que, s'il voulait conserver l'amitié de Rome, il devait cesser d'attirer les Germains dans les Gaules, rendre aux Séquanois leur indépendance, aux Éduens leurs otages, et ne plus commettre contre eux d'hostilités : sinon que, le sénat et le peuple, ayant, sous le consulat de Messala et de Pison, ordonné aux gouverneurs de la province romaine de protéger les Éduens et leurs alliés, il se verrait forcé de venger leurs injures par les armes.

Arioviste répliqua que de tout temps le droit des vainqueurs était de dicter des lois aux vaincus, que les Romains avaient constamment et largement usé de ce droit. « Les Eduens, ajoutait-il, » ayant voulu courir les chances de la guerre, » ont été défaits et soumis à un juste tribut; s'ils » veulent le payer, ils vivront en paix ; s'ils pré-

» tendent s'en affranchir, je les châtierai. Vos me-
» naces, César, ne m'effraient pas; tous ceux qui
» ont osé m'attaquer s'en sont mal trouvés, et vous
» apprendrez à vos dépens ce que peut un peuple
» qui ne s'est jamais laissé vaincre, et qui, depuis
» quatorze ans, n'a pas couché sous un toit. »

Au moment où César recevait cette lettre, il apprit que les habitans des cent cantons des Suèves se préparaient à traverser le Rhin pour se réunir à l'armée d'Arioviste. Cette nouvelle accéléra sa marche; et, craignant que les barbares ne se rendissent maîtres de Vésontio (Besançon), poste très-avantageux, il se hâta de s'en emparer.

Découragement dans l'armée de César.

Il comptait que l'ardeur des légions serait égale à la sienne; son espoir fut trompé. Les marchands et les voyageurs qui arrivaient dans son camp faisaient des récits exagérés de la vaillance, de la force, de la taille gigantesque et du regard terrible des Germains. Tous ces récits, qui se grossissaient en se répandant, refroidirent d'abord les courages, les ébranlèrent peu à peu, et finirent par jeter une terreur panique dans l'armée. Les préfets, les sénateurs, les chevaliers, qui avaient peu d'usage de la guerre, et qui n'avaient suivi César que par affection, demandent des congés, et s'éloignent sous différens prétextes. Les officiers se cachent dans leurs tentes; le camp retentit de plaintes et de gémissemens; les soldats, croyant leur perte certaine, ne s'occupent qu'à rédiger leurs testamens.

Ceux qui, par un reste de pudeur, voulaient dissimuler leur crainte, ne parlent que de la difficulté des chemins, de la profondeur des forêts ; enfin on en vint jusqu'à dire universellement que, si le général ordonnait de marcher, on n'obéirait pas.

Harangue de César à ses officiers.

César, seul sans effroi au milieu de cette armée terrifiée, rassemble les officiers des légions, et leur dit : « Sous mon consulat, Arioviste s'est empressé » de solliciter l'amitié de Rome, et je crois qu'il » réfléchira mûrement avant que d'y renoncer. S'il » est assez insensé pour braver notre puissance, » que craignez-vous ? cet ennemi vous est-il in- » connu ? Qui peut vous faire douter de votre » courage et du mien ? Valez-vous moins que vos » ancêtres, et moi, suis-je inférieur à Marius ? » les Cimbres et les Teutons ont fui devant eux. » Récemment les Helvétiens que vous venez de » vaincre ont mis en déroute ces Germains qui » vous font trembler. Arioviste n'osait pas lui- » même combattre les Eduens ; il leur a refusé » long-temps la bataille ; et, s'il les a vaincus de- » puis, ce n'est que par surprise et par trahison. » Ceux qui craignent de manquer de vivres peu- » vent se rassurer, j'y ai pourvu. La difficulté des » chemins ne doit pas vous occuper davantage ; je » les ai reconnus : ils sont plus praticables que vous » ne pensez.

» On parle de désobéissance ; on menace, dit- » on, de ne pas marcher : je ne puis croire à cette

» indignité ; jamais un général romain n'a éprouvé
» l'affront de se voir désobéir avant de s'être attiré
» la haine des troupes par son avarice, ou leur
» mépris par ses revers. Au reste, je comptais ne
» me mettre en marche que dans quelques jours ;
» mais vos murmures me décident à partir demain
» avant l'aurore ; je veux voir promptement si le
» devoir est chez vous plus fort que la peur. Si on
» refuse de me suivre, je suis au moins certain
» que la dixième légion ne m'abandonnera jamais ;
» j'en ferai ma cohorte prétorienne ; et, seul avec
» elle, j'irai sans crainte attaquer et vaincre l'en-
» nemi. »

La fermeté de son maintien, la fierté de son regard, la hardiesse de ses paroles font une révolution soudaine dans les esprits. La tristesse des soldats se dissipe ; la joie et l'espérance brillent sur leurs fronts. Ils ne voyaient que le danger et la mort ; ils ne demandent que la guerre et la victoire. Les tribuns de la dixième légion accourent aux pieds de César, le remercient de sa confiance, et lui promettent un éternel dévouement. Les autres légions lui députent leurs officiers pour lui jurer qu'elles le suivront partout et aussi loin qu'il le voudra.

Conférence entre César et Arioviste

César, ayant ainsi relevé leur courage, sort de son camp, et s'approche d'Arioviste, qui lui propose une entrevue. Le barbare, voulant le tromper, avait demandé qu'on n'amenât de part et d'autre

qu'une escorte de cavalerie. César soupçonna le piége, et ordonna à des soldats de la dixième légion de monter sur les chevaux de cette escorte; ce qui fit dire à un des légionnaires « que César faisait » plus pour eux qu'il n'avait promis, puisqu'ils » ne devaient être que des prétoriens, et qu'il en » faisait des chevaliers. »

Les deux escortes s'arrêtèrent à deux cents pas d'un tertre où la conférence eut lieu. César rappela au roi ses traités avec Rome et l'obligation où se trouvait la république de défendre les Éduens.

Arioviste répondit qu'il n'était venu dans la Gaule qu'à la prière des Gaulois; que, s'étant ensuite tous réunis pour fondre sur lui, il les avait vaincus; que le tribut imposé sur eux devenait le fruit légitime de sa victoire. « Les Romains, disait-il, » n'ont point soutenu les Éduens contre les Sé- » quanois. Pourquoi donc seraient-ils plus obligés » à les défendre contre moi? Je soupçonne, Cé- » sar, votre vrai motif; vous ne prenez les armes » que dans le dessein de vous rendre maître des » Gaules. Je suis résolu à m'y opposer. Si, dans » cette guerre, je pouvais vous ôter la vie, je vous » préviens que je ferais une chose agréable à plu- » sieurs grands personnages de Rome, qui m'ont » envoyé des courriers pour m'y engager. Mais, » loin de nous nuire, unissons nos intérêts : si » vous consentez à me laisser libre dans mes con-

» quêtes, je promets de favoriser les vôtres de
» tout mon pouvoir. »

César commençait à lui répliquer qu'il ne voyait pas trop de quel droit la Gaule appartiendrait plutôt aux Germains qu'aux Romains, lorsqu'on vint l'avertir que la cavalerie ennemie s'avançait, insultait la sienne, et lui lançait des pierres. César rompit la conférence, et se retira en défendant aux Romains d'user de représailles; car il voulait par là prouver sa bonne foi, et rejeter sur Arioviste seul le tort d'une si lâche infraction de la trêve.

Rupture de cette conférence.

Une conduite si perfide redoubla l'ardeur des Romains contre les barbares. César savait que les Germains étaient supérieurs aux Romains dans les combats de troupes légères. Un fantassin agile accompagnait chacun de leurs cavaliers, le secondait dans l'attaque en lançant des traits, et le défendait de son bouclier et de son glaive s'il le voyait trop pressé. Aussi, loin de compromettre ses troupes en escarmouches, il retrancha son camp en présence de l'ennemi, et lui présenta la bataille. Arioviste la refusa, et se tint renfermé dans ses tentes.

Les espions de César lui apprirent la cause de cette temporisation. Les Germains croyaient aux charmes et aux sortiléges; ils pensaient que leurs femmes lisaient dans l'avenir, et ils regardaient leurs paroles comme des oracles. Arioviste les ayant consultées, elles lui répondirent que les Germains

ne pouvaient espérer de vaincre s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

Victoire de César sur les Germains.

César, jugeant tout le parti qu'il pouvait tirer de cette aveugle superstition, attaqua le camp ennemi, et força ainsi les barbares à en sortir. L'aile qu'il commandait rompit d'abord leur aile gauche; mais la droite de leur armée enfonça les Romains. Le jeune Publius Crassus, qui commandait la cavalerie, fit avancer la troisième ligne et rétablit le combat. Bientôt l'ennemi rompu prit la fuite de tous côtés, et ne s'arrêta qu'au bord du Rhin. Arioviste et peu de ses gens traversèrent le fleuve à la nage et sur de petits bateaux; le reste se noya ou fut taillé en pièces. Une fille d'Arioviste fut prise; on tua l'autre. Deux de ses femmes périrent. César retrouva vivans deux de ses députés jetés dans les fers par Arioviste. L'un d'eux, Procillus, avait vu tirer au sort trois fois pour savoir si on le brûlerait avant ou après d'autres prisonniers.

La défaite du roi de Germanie répandit la terreur parmi les Suèves, qui repassèrent promptement le Rhin.

César, après avoir terminé si glorieusement deux guerres dans une seule campagne, mit ses légions en quartiers d'hiver chez les Séquanois, et revint dans la Gaule cisalpine pour y présider les assemblées. Aussi profond en politique qu'habile à la guerre, il s'établissait chaque hiver dans cette province d'où il pouvait à la fois correspondre

avec son armée, veiller sur la Gaule, et contenir ses ennemis dans Rome.

C'était alors loin de Rome qu'il fallait admirer les Romains. Tandis que la république plantait ses aigles sur les bords du Rhin, la tristesse et la confusion régnaient dans la capitale. Le sénat, qui croyait avec raison que l'exil de Cicéron était celui de la liberté, décida solennellement qu'il ne délibérerait plus sur aucune affaire jusqu'à son rappel. Par ce sénatus-consulte, tout le mouvement de l'administration se trouvait arrêté, et les vœux de toute l'Italie redemandaient le libérateur de Rome. Rappel de Cicéron à Rome.

Plus l'opinion publique se prononçait contre les factieux, et plus Claudius redoublait d'insolence. Il avait triomphé en attaquant la justice et la vertu; mais il échoua lorsqu'il osa lutter contre la force et contre l'ambition. Il commit l'imprudence d'outrager dans un discours Pompée, dont les nombreux amis grossirent le parti de Cicéron, et lui donnèrent dans les tribus une majorité évidente. Le sénat, profitant de cette circonstance favorable, fit un décret pour rappeler l'illustre banni, et le peuple confirma le décret, malgré tous les efforts de Claudius, qui tenta vainement d'opposer la violence à la justice.

Le retour de Cicéron fut un vrai triomphe; il reçut des députations de toutes les villes d'Italie, qui rendirent aux dieux de solennelles actions de

grâces. On célébra des fêtes en son honneur ; le sénat et le peuple sortirent des murs pour le recevoir ; enfin, comme il le dit lui-même, « Rome » entière sembla s'ébranler et quitter ses fonde- » mens pour venir embrasser son libérateur. » Un tel jour suffirait à la vertu pour la dédommager d'un siècle d'adversité.

Recouvrement de ses biens.

On lui rendit ses biens, et la république fit rebâtir sa maison. Cicéron, moins irrité de l'injure que reconnaissant du bienfait, et se laissant peut-être trop aller à cette gratitude excessive, faiblesse trop souvent inséparable de l'honnêteté, ne reprit pour la première fois la parole dans le sénat que pour faire donner à Pompée, pour cinq ans, la surintendance des vivres, avec un pouvoir sans limites sur tous les ports et sur toutes les côtes de l'empire.

Cet excès d'une joie trop vive et trop imprudente mécontenta les républicains, et servit de prétexte aux premières plaintes de César. Les pirates de Cilicie ne servaient plus de prétexte à cette puissance trop étendue que l'on confiait à Pompée, et la disette momentanée, produite par la négligence de l'aministration, n'était pas un motif suffisant pour élever un homme au-dessus des lois.

Ce fut cette même année (696) que mourut Lucullus, dont la gloire et même la raison s'étaient depuis quelque temps éclipsées.

César n'eut pas le loisir de s'occuper long-temps

des progrès trop rapides de l'autorité de son collègue. La défaite d'Arioviste et la crainte de l'ambition romaine qui étendait déjà sa puissance dans les Gaules, de Marseille jusqu'aux rives du Rhin, et jusqu'aux sources de la Saône, éveillèrent l'inquiétude de la Belgique.

Guerre avec les Belges.

Les Belges, Germains d'origine, belliqueux et indépendans, résolurent de venger la Germanie, et de garantir la Gaule de la domination romaine.

César ne pouvait leur opposer que huit légions; mais il savait que la constance romaine lutterait avec succès contre la vaillance mal réglée et l'humeur mobile de ses ennemis. Nous l'avons suivi avec détail dans sa première campagne pour faire connaître son caractère, sa marche, ses moyens, et le pays dont il méditait la conquête; à présent nous allons tracer avec rapidité le cours de ses brillans exploits. Ses Commentaires, qui en rendent un compte détaillé, sont dans les mains de tout le monde, et les jeunes gens qui se destinent à la défense de leur patrie doivent sans cesse les relire pour y puiser les leçons du génie.

César ne laissa pas à la ligue qui le menaçait le temps de se grossir; il marcha promptement sur les bords de l'Aisne, restant en masse, tandis que les Belges s'affaiblissaient en se séparant. Dès la première action, il en fit un grand carnage, prit Reims, s'empara de Soissons, et se rendit maître de Beauvais et d'Amiens. Les Nerviens, peuples

Bataille avec les Nerviens. qui habitaient les rives de l'Escaut et de la Sambre, avec ceux de l'Artois et du Vermandois, lui livrèrent une bataille qui fut sanglante et disputée; elle mit les Romains dans un péril imminent. César, voyant ses troupes plier, se saisit du bouclier d'un soldat, et se jette au milieu des ennemis; les légions, honteuses de leur crainte, s'élancent sur ses pas et décident la victoire.

Leur défaite.

Il attaqua ensuite les peuples de Namur, qu'on nommait Aduatiques. L'effroi que leur inspirait l'aspect, nouveau pour eux, des machines de guerre de César, les détermina d'abord à capituler; mais, prompts à rompre le traité comme à le conclure, ils sortent la nuit de leurs remparts, et tombent à l'improviste sur les Romains. César remédie avec célérité au désordre produit par cette attaque, rallie ses cohortes, enfonce les ennemis, s'empare de la ville, et en fait vendre tous les habitans.

Il se confiait tellement à sa fortune, à la puissance de sa renommée, à la terreur qu'inspiraient ses victoires, à la supériorité que la tactique des Romains, leurs armes et leur science pour les campemens leur donnaient sur le courage bouillant mais sans ordre des Gaulois, qu'au moment même où il portait ses aigles dans le Nord contre les plus belliqueux de ses ennemis, il chargeait sans crainte ses lieutenans, avec des corps de troupes peu considéra-

bles, de parcourir et de soumettre les autres parties de la Gaule. Publius Crassus, fils du triumvir, exécuta ses ordres avec succès sur les côtes de la Celtique, de la Seine jusqu'à la Loire.

César, après avoir vaincu les Belges, revint, suivant son usage, au commencement de l'hiver dans la Gaule cisalpine. Le sénat ordonna en son honneur des supplications. C'étaient des actions de grâces solennelles. Leur durée, qui alla jusqu'à quinze jours, fut plus longue que celle de toutes les solennités semblables qui les avaient précédées. Supplications en l'honneur de César.

Les triumvirs crurent nécessaire à cette époque de conférer ensemble et de resserrer les liens qui les unissaient. César alla trouver Crassus à Ravenne et Pompée à Lucques. Ils convinrent que l'on prorogerait de nouveau pour cinq ans le proconsulat de César dans les Gaules, et que leurs cliens réunis à Rome porteraient Pompée et Crassus au consulat.

Cicéron aurait voulu, aurait dû peut-être s'opposer avec les républicains à la domination des triumvirs; mais son exil avait abattu son courage, et quoique César eût été le promoteur de son bannissement, il se crut forcé à lui donner des éloges en plein sénat, et à opiner pour la promulgation de son commandement. Il s'accuse lui-même de faiblesse dans ses lettres à Atticus, et avoue « qu'il » aurait dû imiter Philoxène, qui aima mieux

» retourner en prison que de louer les vers de » Denys. »

Guerre avec les Venètes.

Une nouvelle confédération ne tarda pas à se former dans la Celtique contre Rome. Les Venètes, habitans de Vannes, dans l'Armorique ou Bretagne, s'unirent aux peuples d'Évreux, de Coutances, de Lisieux, et envoyèrent même des députés en Belgique, avec l'espoir de soulever toutes les Gaules pour la cause sacrée de l'indépendance.

Les Venètes, défendus par la mer, par une flotte bien exercée, par des marais presque impraticables et par d'épaisses forêts, se croyaient invincibles. On avait envoyé dans leur ville des députés romains pour leur demander des vivres; ils les maltraitèrent et les outragèrent.

César rejoignit promptement son armée, et marcha contre eux. Il trouva de grandes difficultés, non-seulement à les vaincre, mais même à les approcher. Aucun obstacle ne rebutait son courage: il fit construire des vaisseaux, et, au moyen de ses machines, il aborda et détruisit tous les navires ennemis. Les Venètes, consternés par la

Leur défaite

ruine imprévue d'une flotte sur laquelle ils fondaient tout leur espoir, capitulèrent et se rendirent. César, vengeant sans mesure et sans pitié l'injure faite à ses envoyés, fit massacrer tout le sénat de Vannes, et réduisit en servitude tous les habitans. Il est difficile de concevoir, après le ré-

cit d'une telle action, que les contemporains, et même les ennemis de César, aient si fréquemment vanté sa clémence : mais tout dans le monde est relatif, et beaucoup de vertus de ces anciens temps nous sembleraient aujourd'hui barbares.

A l'époque où Décius Brutus, sous les yeux de César, avait vaincu la flotte des Venètes, un autre de ses lieutenans, Titurius Sabinus, défit complétement les peuples de Coutances, d'Évreux et de Lisieux; et le jeune Crassus, avec une seule légion, sans craindre le grand nombre de peuples armés qui l'entouraient, les attaqua, les battit, et fit rapidement la conquête de toute l'Aquitaine.

Arrivée de Marc-Antoine près de César.

Le fameux Marc-Antoine venait à cette époque de poser en Egypte le premier fondement de sa réputation et de sa fortune. Commandant les troupes romaines sous les ordres du proconsul Gabinius, il remit sur le trône Ptolémée Aulètes que ses sujets en avaient chassé.

Ayant acquis, ainsi que son général, par un honteux pillage, d'immenses richesses, on lui attribua toute la gloire de la conquête, et Gabinius seul reçut le châtiment dû à ses concussions. Après avoir terminé cette guerre, il partit pour la Gaule, et vint s'associer à la fortune de César. Celui-ci n'ignorait pas que tous les peuples septentrionaux de la Gaule, rompant les traités, étaient entrés dans la ligue des Venètes; mais l'approche de l'hiver lui fit prendre le parti de

dissimuler son ressentiment, et d'en ajourner les effets jusqu'au retour du printemps.

Troubles à Rome.

Le sénat romain trouvait plus de difficultés à soumettre ses ennemis intérieurs que les étrangers. Lorsque, par ses ordres, on voulut rebâtir la maison de Cicéron, Claudius, s'appuyant sur une réponse ambiguë des aruspices, s'opposa au travail des ouvriers, arma ses partisans, et marcha contre Cicéron. Milon et ses amis le défendirent avec courage, et mirent en fuite les factieux. La liberté mourante jetait encore quelques feux pâles, et les républicains réunirent leurs efforts pour disputer le consulat à Pompée et à Crassus. Les comices furent si orageux qu'on se vit obligé de différer l'élection : mais, après un court interrègne, le parti des triumvirs, employant tour à tour la séduction et la violence, l'emporta pleinement. On refusa la préture à Caton; Pompée et Crassus furent nommés consuls. Le premier obtint le département de l'Espagne, que lui avaient promis ses collègues les triumvirs, et Crassus celui de la Syrie.

Tous deux préparèrent leur perte par des moyens opposés : Crassus fit déclarer contre les Parthes une guerre dangereuse et sans utilité. Il espérait y acquérir une haute renommée, une fortune immense, et revenir en Italie plus grand et plus redoutable que Sylla. Il ne trouva chez les Parthes que la honte et la mort.

Pompée, dans le même temps, commit deux

grandes fautes. Fier de gouverner l'Italie, et satisfait de l'éloignement de ses rivaux, il prolongea le commandement de César dans les Gaules, et, au lieu de se mettre lui-même, suivant l'usage, à la tête de son armée en Espagne, il y envoya ses lieutenans. Enivrant son orgueil d'hommages trompeurs, il accoutuma les soldats à l'oublier, et il se contenta d'une vaine apparence d'empire à Rome, tandis qu'il en laissait à son rival la force et la réalité.

L'année du consulat des deux triumvirs ne fut signalée que par un meilleur choix de juges et par une bonne loi contre la brigue; mais cette loi n'attira aux consuls que des satires, d'autant mieux fondées qu'ils donnaient continuellement l'exemple de l'infraction de leurs décrets.

Départ de Crassus pour l'Asie.

A l'expiration du consulat, lorsque Crassus partit pour l'Asie, les augures tentèrent en vain de le faire renoncer à cette guerre désastreuse, en lui présageant sa ruine; il brava leurs menaces et les imprécations que le tribun Attéius Capito fit publiquement contre lui. Dans ce siècle superstitieux un général perdait la plus grande partie de sa force, en contraignant les soldats à se battre contre les ordres supposés des dieux.

Guerre avec les Germains.

Une nouvelle invasion des Usipiens et des Teuctères, peuples de la Germanie, que les Suèves avaient chassés de leur pays, força César à marcher contre eux (698). Les Germains, passion-

nés pour la guerre et pour la liberté, conservaient encore des mœurs rudes et sauvages. De tous les arts que produit la civilisation, l'art militaire était le seul dans lequel ils eussent acquis quelques lumières. César nous a fait connaître mieux qu'aucun autre historien ces peuples redoutables qui devaient un jour fonder une nouvelle Europe sur les débris de l'empire romain.

Portrait des Suèves.

De son temps les Suèves étaient les plus puissans et les plus belliqueux des Germains. Cette nation était divisée en cent cantons de chacun desquels sortaient, tous les ans, mille hommes armés qui portaient la guerre chez les peuples voisins. Les autres habitans cultivaient la terre, et fournissaient des subsistances à leurs armées. L'année suivante, les guerriers revenaient au labourage et les cultivateurs prenaient les armes à leur tour. Ainsi aucun d'eux ne pouvait perdre l'habitude des travaux champêtres ni celle des combats.

La propriété, partout ailleurs base de la civilisation, était inconnue à ces peuples. Aucun Suève ne pouvait posséder un champ en propre; toutes les terres restaient en commun. Ils consommaient peu de blé, et tiraient leur principale nourriture du lait, de la chair de leurs troupeaux, et de celle des animaux qu'ils tuaient à la chasse. L'extrême liberté dont jouissaient leurs enfans contribuait à leur donner une taille prodigieuse et une complexion robuste. L'hiver comme l'été ils se plon-

geaient dans les fleuves ; ils ne connaissaient ni étuves ni bains chauds ; malgré la rigueur du climat, ils ne portaient que des vêtemens de peau, et si étroits qu'ils ne couvraient qu'une partie de leur corps.

Trop accoutumés au pillage pour avoir besoin d'acheter, ils ne recevaient les marchands étrangers que pour leur vendre le butin qu'ils avaient rapporté de leurs expéditions. Loin de rechercher, comme les Gaulois, les chevaux de race des autres pays, ils ne se servaient que de ceux qui naissaient dans leurs forêts. Ces chevaux n'étaient remarquables ni par leur grandeur ni par leur beauté ; mais un exercice continuel les endurcissait à la fatigue, et les rendait capables de résister aux plus grands travaux.

Les Suèves, à la fois fantassins et cavaliers, combattaient souvent à pied, et sautaient avec agilité sur leurs coursiers, afin de poursuivre l'ennemi vaincu ou d'échapper au vainqueur par une prompte retraite. Ces animaux étaient dressés à les attendre sans changer de place pendant qu'ils combattaient. Ils les montaient à poil, et regardaient l'usage des selles comme un luxe honteux. Comptant sur leur courage et sur la vitesse de leurs chevaux, ils ne balançaient pas à attaquer la cavalerie la plus nombreuse et la mieux équipée. L'entrée du vin était sévèrement interdite chez eux. Ils croyaient que cette liqueur énervait, efféminait les

hommes, et les rendait incapables de supporter les fatigues de la guerre.

Avant de pénétrer dans leur contrée, il fallait traverser des pays inhabités, des campagnes incultes de soixante milles d'étendue. Ils pensaient que cet entourage de déserts prouvait évidemment qu'aucun peuple voisin n'avait pu résister à leurs armes, et ils faisaient ainsi de ces tristes solitudes les sombres monumens de leur gloire sauvage.

Les peuples les moins éloignés des Suèves étaient les habitans de Cologne, qu'on appelait les Ubii : on les considérait comme les plus riches et les plus puissans des Germains. Ils devaient ces avantages à leur situation sur les bords du Rhin, qui leur avait fait contracter l'habitude du commerce, et au voisinage des Gaulois dont ils avaient pris peu à peu les mœurs. Les Suèves, souvent en guerre avec eux, n'avaient pu détruire leur nombreuse population, et leurs succès s'étaient bornés à les affaiblir et à les rendre tributaires.

Tels se montraient alors les Germains, bien plus formidables, si nous en croyons César, que les Gaulois. Ceux-ci, plus civilisés, aimaient le luxe et les plaisirs : ils étaient vaillans, mais légers, mobiles, avides de changemens, et si curieux de nouvelles qu'ils arrêtaient avec empressement les voyageurs et les marchands, les forçaient de répondre à leurs questions indiscrètes, et se déci-

daient souvent, sur leurs rapports infidèles, à tenter les entreprises les plus hasardeuses.

Les nobles et les prêtres formaient les deux classes les plus considérées de cette nation; le reste était presque traité comme esclave. Les prêtres ou druides, à la fois pontifes, législateurs et juges, commandaient à la terre au nom du ciel; ils sacrifiaient aux dieux des victimes humaines, choisies le plus communément parmi les hommes coupables de crimes; mais, à leur défaut, on immolait quelquefois l'innocence.

L'arme la plus redoutable des druides était l'excommunication. Le Gaulois qui s'en voyait frappé se trouvait tout à coup isolé. Ses amis, ses parens le fuyaient; on se croyait souillé par son approche.

L'ordre des druides était présidé par un chef qui résidait ordinairement dans les environs de Chartres. Ils adoraient à peu près les mêmes dieux que les Romains. Mercure était la divinité qu'ils révéraient le plus. Le culte des druides tirait son origine de la Grande-Bretagne. Aussi, dans les affaires difficiles et d'une haute importance, on envoyait quelquefois consulter les prêtres de cette île.

Les nobles administraient les villes, commandaient les guerriers, et décidaient dans leurs assemblées de toutes les affaires. Ceux qui possédaient le plus de terres, et qui se voyaient entourés du plus grand nombre de vassaux ou d'hommes dé-

voués, que dans quelques cités on nommait *soldurii*, jouissaient d'une grande considération, parvenaient aux premières charges, et souvent même s'emparaient de l'autorité suprême.

Toutes ces différentes cités, plus ou moins républicaines ou monarchiques, formaient des confédérations qui s'étendaient, se resserraient, ou se divisaient, suivant l'humeur inconstante de leurs chefs. Les Germains, au contraire, du temps de César, n'adoraient que les astres, les montagnes, les fleuves, les forêts, ne consultaient d'oracles que leurs femmes, et n'admettaient point de différence de rangs. Égaux entre eux, hospitaliers pour le voyageur, exempts de lois comme de besoins, ils ne se soumettaient à un chef que pour combattre. Chez ces peuples fiers et belliqueux on ne connaissait de règles que le niveau, et de sceptre que l'épée.

Victoire de César sur les Germains.

César, informé de l'invasion des Germains, rassemble ses légions, marche contre les barbares, les défait, taille en pièces les Teuctères, et rejette les autres au-delà du Rhin. Ce fleuve ne l'arrête pas; en dix jours il fait construire un pont immense, objet d'admiration pour les Romains et d'effroi pour les barbares. Il franchit le fleuve, pénètre en Germanie, épouvante et disperse ces peuples sauvages, étonnés de voir les aigles romaines dans leurs forêts.

Sa descente dans la Grande-Bretagne.

Revenant ensuite dans la Gaule, il la traverse, réunit un grand nombre de vaisseaux, s'embarque; descend sur la côte de la Grande-Bretagne, triomphe

de ses habitans jusque là inconnus aux Romains, les force à lui promettre des otages, et revient sur le continent sans pouvoir étendre plus loin ses conquêtes, parce qu'une tempête avait dispersé les bâtimens qui portaient sa cavalerie.

César augmentait ainsi chaque année sa gloire, sa richesse et son autorité. Plus inquiet que content de ses triomphes, le parti républicain dans Rome, profitant de son éloignement, cherchait à réveiller parmi le peuple l'amour presque éteint de la liberté. Réunissant toutes ses forces, il regagna enfin la majorité, parvint à faire nommer consul Domitius Enobarbus et Caton préteur; mais la gloire de César lui donnait à Rome de nombreux partisans. On craignait l'armée de Crassus qui pouvait promptement revenir d'Asie; et Pompée, augmentant sa popularité en entretenant l'abondance dans la capitale, voyait à sa disposition l'armée d'Espagne, et venait de rassembler autour de Rome quelques légions, de sorte que les républicains, malgré leurs progrès dans l'esprit du peuple, se virent contraints à l'inaction, et demeurèrent opprimés par le triumvirat : l'opinion était pour eux, mais la force se trouvait dans les mains de leurs ennemis.

Succès de Crassus sur les Parthes.

On apprit bientôt les premiers succès de Crassus; il venait d'enlever aux Parthes un grand nombre de villes en Mésopotamie : l'avarice le détourna de la gloire; il revint à Antioche, écrasa la Syrie d'impôts, pilla la Judée et s'empara du trésor de

Jérusalem. Il espérait conquérir l'empire par la puissance de l'or; César y marchait plus sûrement par celle des armes.

Nouvelle descente de César dans la Grande-Bretagne.

Ce guerrier infatigable pacifia le nord de la Gaule, et fit une nouvelle descente dans la Grande-Bretagne : tout se soumit, Cassivellaunus, souverain d'un pays situé sur les bords de la Tamise, à vingt lieues de la mer, fut le seul qui ne lui céda la victoire qu'après une opiniâtre résistance. Les côtes étaient habitées par des peuples venus de la Belgique; lorsqu'il eut défait ces hommes belliqueux, les habitans sauvages de la Grande-Bretagne reconnurent la domination romaine, payèrent un tribut et donnèrent des otages. Cette conquête stérile augmentait plus la gloire du vainqueur que la puissance de Rome.

Son retour dans les Gaules.

César, revenu dans les Gaules, trouva ce pays désolé par une famine qui le contraignit à diviser ses troupes pour les faire subsister plus facilement.

Succès d'Ambiorix sur les Romains.

Ambiorix, chef des Éburons (peuples de Liége), profitant de la dissémination des forces romaines, marcha contre deux légions commandées par Sabinus et par Cotta. Le premier, découragé par cette attaque imprévue, et résistant aux conseils sages et vigoureux de son collègue, se laissa tromper par les barbares, et signa une capitulation qui n'était qu'un piége. Attaqué dans sa marche, et déterminé trop tard à se défendre, il périt victime de sa faiblesse. Les barbares forcèrent le camp et

détruisirent les deux légions. Cet échec ranima dans les Gaules l'esprit d'indépendance, et disposa tous les peuples à l'insurrection.

Quintus Cicéron, frère de l'orateur, commandait séparément une légion ; il se vit bientôt attaqué par une foule de barbares qu'enhardissait leur premier succès. Plus ferme que Sabinus, il se défendit avec intrépidité; mais, malgré sa constance, ses soldats, épuisés de fatigue, couverts de blessures et manquant de vivres, se voyaient réduits à la dernière extrémité. Un Gaulois dévoué aux Romains traverse le camp ennemi, informe César du péril de Cicéron, et revient avec le même bonheur porter aux assiégés l'espoir d'un prompt secours.

César, à la tête de sept mille hommes, accourt, enfonce et taille en pièces soixante mille Gaulois. Cette action vigoureuse effraie les autres peuples prêts à se soulever. Cet échec réparé par César.

Cependant les habitans de Trèves, sous la conduite d'Inducionmare, prirent audacieusement les armes. César les battit complétement, et on lui apporta la tête du général ennemi. L'agitation sourde qui régnait dans les Gaules ne lui permit pas de revenir en Italie après cette campagne, et il resta tout l'hiver à la tête de son armée *.

Les liens que forme l'ambition ne tardent pas à

* 700.

Nomination de nouveaux consuls.

être rompus par elle : Pompée, en paraissant toujours favoriser le pouvoir et ménager l'amitié de ses collègues, cherchait à s'élever sur eux. Ses cliens nombreux agitaient le peuple par leurs intrigues, et voulaient le faire nommer dictateur. Le tribun Q. Mutius Scévola s'y opposa avec fermeté. Les partisans de Pompée retardaient par leurs efforts l'élection des consuls ; ce qui produisit un interrègne de plusieurs mois : enfin Cnéius Domitius Calvinus et Marcus Valérius Messalla, gagnant la multitude par leurs largesses, obtinrent ou plutôt achetèrent le consulat.

Nouvelle guerre entre Crassus et les Parthes.

A la même époque Crassus, gorgé d'or et reprenant les armes contre les Parthes, méprisa les conseils et refusa les secours d'Artabaze, roi d'Arménie. Trompé par les avis perfides d'Abgare, roi d'Édesse, il s'engagea imprudemment dans des plaines vastes et arides où son armée se vit bientôt, au milieu de sables brûlans, privée de vivres et épuisée de fatigues.

L'orgueilleux Crassus croyait que les Parthes fuyaient devant lui ; tout à coup il voit cette plaine déserte peuplée de soldats et de chevaux : une nuée innombrable de barbares fond sur lui ; les Parthes lancent une foule de traits contre les Romains qui tentent vainement de se venger par leurs glaives. L'ennemi, aussi rapide dans sa fuite que prompt dans ses attaques, lance toujours la mort et ne peut la recevoir. Il renouvelle sans cesse

et de tous côtés ces combats et ces retraites. Le jeune Crassus, qui commandait la cavalerie, n'écoutant que sa bouillante ardeur, se précipite au milieu des Parthes, et périt. L'armée romaine, après une longue mais inutile résistance, prend la fuite; sa retraite est coupée; les Romains, excédés de tant de périls et de fatigues, se révoltent et veulent capituler. Suréna, général des Parthes, invite Crassus à une conférence, et, contre le droit des gens, veut le retenir prisonnier. Le proconsul résiste et meurt en combattant seul contre une foule d'ennemis. Cet homme avare, ambitieux, mais vaillant, vécut en satrape et mourut en Romain.

Défaite et mort de Crassus.

Sa présomptueuse témérité fut la cause de la destruction presque totale de la plus forte armée que Rome eût encore envoyée en Asie. Il ne s'en sauva que de faibles débris, dérobés aux fers des Parthes par l'héroïque intrépidité de Cassius.

César vengeait à l'Occident les armées romaines de leurs honteux revers en Asie. Prompt à réparer la perte du corps de Sabinus, il demanda un renfort; Pompée lui envoya trois légions. Dès le printemps il se mit en marche à la tête de ses troupes, et dévasta le pays des Nerviens qui se préparaient à la révolte. Ayant ensuite rassemblé à Lutèce (Paris) les députés des différentes villes de la Gaule, il se porta dans le pays des Sénonais qui avaient refusé de se rendre aux états de Lutèce,

Nouveaux exploits de César dans les Gaules.

les surprit par sa célérité, les défit, et força leur chef Accon à lui donner des otages.

Les Carnutes (peuple de Chartres) revinrent aussi à l'obéissance. Il subjugua rapidement les Ménapiens, et l'un de ses lieutenans battit et dompta les Trévirois. Comme on avait instruit César d'un nouvel armement des Germains dont les peuples qu'il venait de soumettre imploraient les secours, il repassa encore le Rhin, et força les barbares épouvantés à se sauver au fond de leurs forêts. Voulant les intimider par un frein redoutable, il fortifia la tête de son pont, et y établit une garnison. Ayant ensuite pillé le pays de Liége, et condamné à mort Accon, chef des Sénonais, il crut par ces exemples avoir consolidé la tranquillité, et revint passer l'hiver dans la Gaule cisalpine.

Lorsque Rome était pauvre et libre, on récompensait les généraux les plus illustres par une couronne de chêne ou de lauriers; quand Rome devint puissante et corrompue, on employa les dépouilles de l'ennemi à faire des couronnes d'or qu'on donnait aux vainqueurs. Jules César en reçut plus de dix-huit cents. Ce qui n'était sous la république qu'un don volontaire offert à la gloire, devint sous les empereurs un impôt exigé par l'orgueil et payé par la servitude. L'or fut la matière dont se composa la chaîne qui asservit la république.

Quand la richesse d'un peuple est le fruit de son industrie et de son commerce, elle favorise la

liberté et accroît l'indépendance des citoyens; mais quand elle n'est que le produit des conquêtes, son seul résultat est de donner à quelques ambitieux la facilité d'acheter des cliens, de payer des soldats pour opprimer le peuple; et comme alors la richesse devient le seul moyen de considération et d'autorité, elle corrompt les mœurs publiques, et fait sacrifier à l'avarice toutes les vertus.

Pompée est nommé seul consul.

Les temps étaient changés *. Le grand Pompée ne s'occupait plus d'augmenter sa gloire, seule base solide de puissance dans les pays gouvernés par l'opinion; et tandis que César accroissait sans cesse sa renommée, au milieu des périls, par de pénibles travaux et par de nombreux succès, son rival ne songeait qu'à étendre sa puissance illusoire et à multiplier les jouissances de sa vanité.

Pompée, profitant de l'anarchie que produisaient dans Rome les intrigues des candidats qui prétendaient à la première dignité de l'État, parvint, contre l'usage, à se faire nommer seul consul; et, ce qui est difficile à concevoir, tout le sénat et le sévère Caton lui-même favorisèrent cette violation des règles antiques. On ne peut expliquer cette déviation des principes républicains que par un seul motif: jusque là Pompée, soutenant, ainsi que César, le parti populaire, lui avait donné l'avantage sur les patriciens; Crassus, qui avait suivi le même

* 701.

système, était mort en Asie; Pompée perdit alors sa femme Julie, seul lien qui l'unissait à César. Le triumvirat n'existait plus ; Pompée sentait l'impossibilité de balancer dans la faction populaire le crédit du conquérant des Gaules, et surtout de l'homme hardi qui avait relevé les statues de Marius. Ainsi, n'étant plus retenu par l'empire que la fille de César exerçait sur son esprit, il se montra disposé à changer de parti et à soutenir la cause des grands et des riches contre le peuple. Le sénat et Caton lui-même regardèrent l'acquisition de Pompée comme la conquête la plus importante pour leur parti. De ce moment il devint le chef de l'aristocratie, et en apparence le défenseur de la liberté; car il était trop évident que César, en se montrant populaire, ne visait qu'au pouvoir absolu.

Cicéron se rangea, comme ses amis, du côté de Pompée ; quoiqu'il ne fût pas la dupe de sa douceur et de son apparent amour pour la république. Il dit lui-même dans ses lettres, en parlant de ces deux célèbres rivaux qui se disputaient l'empire: « L'un ne peut souffrir de maître, l'autre ne peut » supporter d'égal: César compte s'emparer du » trône; Pompée veut qu'on le lui donne. » Et Caton, éclairé plus tard, s'écriait au moment où la guerre civile éclata: « Si Pompée est vainqueur, » je m'exile; si César triomphe, je me tue. »

L'élévation de Pompée seul au consulat remplit la ville de troubles et de factions. Claudius cher-

chait à soulever le peuple, dans l'intention de renverser cette puissance d'un seul consul, qu'il regardait comme une royauté. Il espérait en même temps faire périr Cicéron, auquel il avait voué une haine implacable. Milon, ami de Cicéron, rencontre ce tribun factieux dans les environs de Rome ; une querelle s'élève entre les gens de leur suite, et l'un des esclaves de Milon poignarde Claudius. Le peuple cita en jugement Milon, et le condamna à l'exil, malgré tous les efforts qu'employa pour le défendre son ami, le plus grand des orateurs romains.

Pompée, plus tranquille après la mort de Claudius, resserra ses liens avec les grands, en épousant Cornélie, fille de Métellus Scipion et mère du jeune Crassus. Gouvernant seul pendant quelque temps la république, il fit de salutaires changemens dans les lois, et abrégea les formes de la procédure judiciaire. Tout semblait en ce moment favoriser son ambition et réaliser ses espérances. Le seul rival qu'il pût redouter se trouvait alors exposé à un si grand péril, que tout génie inférieur au sien y aurait succombé.

Guerre entre César et Vercingétorix.

César n'avait plus à combattre des peuples désunis ; Vercingétorix, roi des Arverniens, qui attribuait avec raison les revers des Gaulois à leur désunion, se montra digne par ses talens et par son courage de lutter contre ce grand homme. Il en-

voya des députés dans toutes les villes de la Gaule, pour concilier les différends et pour exciter tous les esprits à tenter un généreux et dernier effort contre la domination romaine. Ses envoyés, rallumant l'amour de la liberté, firent cesser toutes les discordes : enfin la Gaule entière se souleva contre Rome, et toutes les cités, armant leurs guerriers, jurèrent de les réunir sous la tente au commencement du printemps.

César, informé de leurs projets, brave les rigueurs de l'hiver, rentre dans les Gaules, traverse les Cévennes, marche droit au centre de la rébellion, trouve l'Auvergne sans défense et la dévaste. Le prince gaulois, qui se trouvait dans le Berri avec son armée, revient promptement au secours de ses sujets. César, qui n'avait pas assez de forces pour l'attendre, court chercher à Langres les légions qu'il y avait laissées ; les ayant réunies, il marcha contre Génabum (Orléans), dont les habitans venaient de massacrer une garnison romaine. Il prend cette ville et la brûle : il conduit ensuite son armée dans le Berri, et se rend maître de la ville de Bourges, qu'on nommait alors Avaricum. Un danger plus imminent le force à s'éloigner ; il apprend que les plus anciens alliés des Romains, les Éduens, viennent de se révolter. Convaincu qu'il était urgent de les punir de leur défection, il rejoint promptement Labiénus son lieutenant,

qui venait de faire sans succès, à la tête de quatre légions, le siége de Paris, et il marche avec lui sur Autun.

Vercingétorix, nommé généralissime par les Gaulois, avait jusque là suivi le plan le plus habile, et qui pouvait devenir le plus funeste aux Romains. Il les harcelait sans cesse de tous côtés, en évitant avec prudence toute action générale : mais la nouvelle marche de César trompa ce jeune prince ; il prit sa retraite du Berri pour une fuite, crut qu'il était temps de hasarder une bataille, la livra et la perdit. Les débris de son armée, au nombre de quatre-vingt mille hommes, se retirèrent dans la ville d'Alize en Bourgogne.

César qui le poursuivait vint l'assiéger ; sa prudence égalait son intrépidité ; ne se bornant pas à entourer la ville de retranchemens, et prévoyant qu'il pourrait être bientôt lui-même attaqué, il fit construire une ligne de contrevallation, garnie de fossés, de palissades, de chausse-trapes et de puits remplis de pieux pointus, qui défendaient le camp romain du côté de la campagne. Siége et prise d'Alize.

L'événement justifia sa prévoyance : deux cent quarante mille Gaulois vinrent pour forcer ses lignes, et ne purent en approcher. Cependant un de leurs corps, composé de cinquante mille guerriers d'élite, attaque une colline que sa trop grande étendue avait empêché de fortifier. César,

réunissant ses meilleures troupes, marcha contre eux, et, malgré leur opiniâtre résistance, en tailla une partie en pièces, et mit le reste en fuite.

L'armée gauloise, découragée par cet échec, abandonna l'espoir de délivrer Alize, et se dispersa. Le grand nombre des troupes renfermées dans la ville causa leur perte. Il n'est point de courage qui résiste à la famine. Vercingétorix ne pouvait plus attendre de secours, ni recevoir de vivres; il livra aux Romains la ville, l'armée et sa personne.

Défaite de Vercingétorix.

César réduisit en esclavage le général, ses officiers, ses soldats, tous les habitans d'Alize, et les partagea entre les légionnaires. Après cet exemple effrayant de sévérité, il pardonna aux Arverniens et aux Éduens, et se servit de leur influence et de leur secours pour réduire à l'obéissance tous les autres peuples; mais comme il croyait le feu de la rébellion plutôt couvert qu'éteint, il passa tout l'hiver dans les Gaules.

Soumission des Gaules.

Ce qu'il avait prévu arriva. Les Gaulois se soulevèrent encore, et formèrent le projet de ne plus combattre en masse, mais en plusieurs corps d'armée séparés. César, instruit de leurs desseins, sut habilement les prévenir. Il employa le dernier mois de l'hiver à subjuguer les habitans du Berri et les Carnutes. Au printemps il marcha contre le peuple le plus vaillant des Gaulois, les Bellovaques (Beau-

vais). Ceux-ci soutinrent leur renommée par leur courage; mais, forcés de céder la victoire, ils se soumirent. César, après avoir désarmé tous ses ennemis, eut l'habileté de faire succéder la douceur à la force et la clémence à la rigueur. Par ce moyen il parvint à consolider ses conquêtes et à pacifier totalement les Gaules *.

Nouvelle guerre avec les Parthes.

Rome, maîtresse de ces vastes contrées, courait alors le risque de perdre l'Asie. Les Parthes, profitant de la défaite de Crassus, méditaient la conquête de la Syrie et de la Cilicie. Cassius, à la tête de l'armée détruite, se maintint avec fermeté en Syrie, et arrêta quelque temps leur marche. Son successeur Bibulus, plus timide ou moins habile, se laissa enlever cette province. Le proconsul Cicéron défendit mieux la Cilicie; prouvant dans cette campagne qu'il était né pour tous les genres de gloire, il joignit un laurier militaire aux palmes de l'éloquence. Dès qu'il eut appris que les Parthes avaient passé l'Euphrate, il marcha contre eux à la tête de ses légions, les repoussa dans les défilés du mont Taurus, s'avança ensuite jusqu'au mont Amanus, les surprit, les défit complétement, et, après cinquante-sept jours de siége, s'empara de Pindenissus, leur plus forte place. Ces victoires lui firent décerner par

Victoire de Cicéron sur eux.

* 702.

l'armée le titre d'*imperator*, récompense la plus ambitionnée par les généraux romains. Le sénat ordonna en son honneur des supplications; et, sans la guerre civile qui ne tarda pas à éclater, on lui aurait probablement accordé les honneurs du triomphe qu'il sollicitait, et auxquels ses succès lui donnaient le droit de prétendre.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Guerre civile entre César et Pompée. — Premières hostilités de Pompée. — Sa déclaration au Sénat. — Décret du Sénat. — Médiation de Cicéron. — Déclaration de César aux consuls. — Decrets du Sénat. — Fuite des tribuns. — Harangue de César à ses soldats. — Prise d'Ariminium. — Passage du Rubicon. — Alarme dans Rome. — Siége de Corfinium. — Retraite de Pompée en Épire. — Siége et reddition de Marseille. — Retour de César à Rome. — Sa nomination à la dictature. — Son abdication au bout de 10 jours. — Sa nomination au consulat. — Son départ de Rome. — Ses propositions de paix à Pompée. — Danger de César. — Bataille de Dyrrachium. — Défaite de César. — Bataille de Pharsale. — — Défaite et fuite de Pompée. — Mort de Pompée. — Guerre de César en Égypte. — Trait de courage de César. — Son départ d'Alexandrie. — Sa victoire sur Pharnace. — Ses trois mots célèbres. — Son retour à Rome. — Sa guerre en Afrique. — Mort de Caton. — Retour de César à Rome. — Son triomphe. — Guerre de César en Afrique. — Bataille de Munda. — Défaite et mort de Cnéius Pompée. — Fin de la carrière militaire de César. — Son retour à Rome. — Sa nomination de dictateur perpétuel. — Affection de César pour Marcus Brutus. — Conspiration contre César. — Courage de Porcie, femme de Brutus. — Noms des conspirateurs. — Exécution de la conspiration. — Mort de César. — Effroi dans Rome. — Portrait de César.

Le moment était arrivé où Rome devait perdre sa liberté, si elle n'avait pas le courage de réprimer l'ambition de deux hommes unis autrefois pour marcher à l'empire, et divisés maintenant pour se le disputer; mais malheureusement la république,

défendue par Caton et par un petit nombre d'hommes incorruptibles, se trouva isolée entre les deux grands partis qui voulaient l'asservir.

Guerre civile entre César et Pompée.

César et Pompée ne dissimulaient plus que faiblement leur jalousie ; l'ambition avait détruit leur amitié : leur but était le même ; mais ils y tendaient par des moyens différens. César avait accumulé d'immenses richesses dans les Gaules : libéral jusqu'à la profusion, il prêtait sans intérêts des sommes excessives à un grand nombre de sénateurs et de citoyens romains ; et dans une ville où l'usure se montrait sans pudeur, le prêt sans intérêts passait pour une rare générosité. Sa magnificence lui attira une foule d'amis. Sa maison était l'asile de tous ceux que tourmentaient leurs créanciers : ils y vivaient de la fortune de César comme de la leur. Son camp devenait le refuge de tous ceux que poursuivaient leur conscience et les lois. Partageant fréquemment les dépouilles de l'ennemi entre ses soldats, il en était adoré ; et l'on dit de lui, dans la suite, avec raison, « qu'il avait conquis les Gaules » avec le fer des Romains, et Rome avec l'or des » Gaulois. »

Pompée, voilant avec plus d'art ses desseins, montrait une ambition plus circonspecte. Comme il croyait inutile de corrompre par des largesses les grands, unis à son sort par un intérêt commun et par un esprit de corps, il ne semblait s'occuper que de la chose publique. Resserrant chaque jour

plus étroitement les liens qui l'attachaient au sénat, il réprimait l'esprit factieux du peuple, flattait la vanité des patriciens, et semblait se conduire en souverain légal, tandis que César agissait en conspirateur.

Pompée jouissait de l'estime de tous les gens de bien; César, de l'amour de la multitude et des soldats. Le premier avait pour lui la majesté, et l'autre la force de l'empire.

Premières hostilités de Pompée.

Pompée, sans attaquer encore ouvertement César, commença cependant le premier les hostilités. Le temps du proconsulat de César dans les Gaules allait expirer; il demanda, quoique absent, le consulat pour l'année suivante, certain que, s'il l'obtenait, il éclipserait, par l'appui du peuple, tout autre pouvoir, et qu'après son consulat on lui donnerait encore le gouvernement d'une province et le commandement d'une armée.

Le consul Marcus Marcellus, excité secrètement par Pompée, fit rejeter sa demande comme contraire aux lois et aux anciens usages. César tenta encore un autre moyen pour conserver son autorité sans prendre les armes; il fit offrir à Pompée la main d'Octavie sa nièce, et demanda pour lui-même sa fille en mariage. Mais Pompée ne voulait plus de César comme égal ni comme allié; il refusa dédaigneusement ses offres, et loin de lui montrer les égards que semblait mériter sa proposition, ce fut dans ce moment même qu'il prit Scipion pour

gendre, et qu'il partagea avec lui les honneurs du consulat. Poursuivant ses offenses, il publia deux lois qui blessaient indirectement César. L'une obligeait tous les fonctionnaires publics qui avaient exercé depuis vingt ans des magistratures de rendre compte de leur conduite; l'autre défendait à ceux qui étaient absens de solliciter aucune charge.

La haine succéda au refroidissement, et pourtant n'éclata point encore. Pompée, à la fin de son consulat, se fit donner pour successeurs Emilius Paulus et Catidius Marcellus, sur lesquels il croyait pouvoir compter. Il ignorait que César avait acheté l'amitié d'Emilius quinze cent mille écus. Mais celui qui servit le plus habilement César fut le tribun Curion, dont sept millions lui avaient assuré le dévouement. Ce magistrat très-populaire, plein de feu, d'audace et d'éloquence, remplit d'autant mieux les vues de César, qu'on le croyait depuis long-temps son ennemi déclaré.

Curion, pour ne point choquer l'opinion publique par un changement trop brusque et sans motifs apparens, sollicita la surintendance des grandes routes, certain d'avance qu'il ne l'obtiendrait pas. Pompée la lui refusa, et lui donna ainsi un prétexte plausible pour murmurer et pour se plaindre. Bientôt le consul Marcus, qui voulait consommer promptement la ruine de César, proposa au sénat

de le rappeler à Rome, et de lui ôter son gouvernement et son armée.

La plus grande partie des sénateurs appuyait l'opinion du consul : Scipion, afin de servir Pompée ; Lentulus, dans le fol espoir de s'élever lui-même et d'arriver un jour au même degré de puissance que Sylla, dont il n'avait ni le courage ni le talent.

Pompée, dissimulant ses projets et ses espérances, appuya faiblement Marcus qui n'exécutait que ses ordres ; il feignit même de trouver trop de rigueur dans sa proposition contre un général qui avait rendu tant de services à la république. Cependant le décret allait passer, comme il l'espérait, lorsque Curion, plus habile qu'eux tous, prit la parole : après avoir approuvé l'avis du consul, il ajouta que si l'on voulait défendre sincèrement la liberté et affranchir la république de tout sujet d'inquiétude, il fallait faire quitter tout à la fois et à César et à Pompée leurs commandemens et les provinces qu'ils avaient gouvernées trop long-temps.

Plus ce conseil était sage, plus il irrita les amis de Pompée. Leur fureur éclata même à tel point que le censeur Appius proposa formellement de chasser Curion du sénat ; mais le consul Emilius s'y opposa. Après une longue et vive agitation, la majorité des sénateurs paraissait incliner pour l'avis de Curion, lorsque le consul Marcus Mar-

cellus rompit brusquement l'assemblée, qui se sépara sans rien conclure. Le peuple couvrit Curion de fleurs, le combla d'éloges, et décida dans les comices que si Pompée gardait son gouvernement, César devait conserver celui des Gaules, et que son absence, n'ayant d'autre motif que la gloire de la république, ne pouvait l'empêcher d'obtenir le consulat.

Sa déclaration au sénat.

Pompée, offensé par ce plébiscite qui renversait ses espérances, sortit de Rome, et écrivit au sénat qu'il se démettrait de ses charges dès que César serait privé des siennes. Curion, de son côté, déclara qu'il serait caution, s'il le fallait, de César, le sachant prêt à suivre l'exemple que Pompée lui donnerait.

Décret du sénat.

Le sénat, embarrassé par ces deux propositions, dont aucune n'était sincère, n'osait ni les accepter ni les rejeter entièrement : il voulait cependant favoriser Pompée, parce qu'il croyait que si les deux rivaux se trouvaient tous deux sans armées, rien ne pourrait résister à César que soutenait évidemment l'immense majorité du peuple. Il prit donc un parti mitoyen, et se contenta d'ordonner qu'on retirerait une légion à César et une à Pompée pour les envoyer contre les Parthes.

César obéit; il envoya une légion en Italie; mais Pompée lui redemanda aussi celle qu'il lui avait autrefois prêtée; de sorte que ce fut, dans la réalité, César seul qui perdit deux légions. Il ne lui

était plus d'ailleurs possible de douter des intentions hostiles de ses adversaires, lorsqu'il sut que ces deux légions, loin de partir pour l'Asie, restaient près de Rome sous les ordres de Pompée.

Médiation de Cicéron.

Cicéron, revenu alors de Cilicie, crut pouvoir jouer un rôle conforme à ses vertus et à sa dignité, en se rendant médiateur entre deux hommes puissans, dont l'ambition menaçait également la liberté. César parut disposé à négocier; et, profitant habilement des fautes que l'orgueil faisait commettre à son rival, il se donna sans danger l'apparence de la justice: certain d'avance que ses propositions ne seraient point acceptées, il demanda que lui et Pompée fussent également privés de leurs commandemens militaires et civils pour laisser la république, comme autrefois, paisiblement gouvernée par ses magistrats. Cette démarche adroite le rendit à la fois plus populaire et plus dangereux.

Dans ce même temps Pompée étant tombé malade à Naples, la crainte de le perdre causa une douleur générale dans toute l'Italie. Sa guérison imprévue fit succéder à la consternation une joie si excessive que partout on rendit des actions de grâces aux dieux, et qu'on lui prodigua des honneurs que jamais aucun citoyen avant lui n'avait reçus. A la même époque Appius, revenant de l'armée de César, répandit partout les plus fausses nouvelles, soutenant que les soldats, las de la guerre et rebutés par la sévérité de leur chef, ne

soupiraient qu'après le repos, et abandonneraient César dès qu'ils auraient repassé les Alpes ; Pompée, trompé par ces rapports infidèles, et enivré des hommages dont il se voyait l'objet, refusa tout accommodement ; et lorsque Cicéron lui demanda sur quelle force il comptait pour résister à César, il répondit avec fierté : « Dans quelque lieu de » l'Italie que je me trouve, dès que je frapperai la » terre de mon pied, il en sortira des légions. » — « Ah ! lui dit alors le sage orateur, vous avez » commis deux grandes fautes dans votre vie, » celle de vous être lié autrefois avec César, et » celle de rompre à présent avec lui. »

La haine et la présomption égaraient la plupart des patriciens, comme elles aveuglaient Pompée. Chaque jour il éclatait en injures et en menaces contre César ; Caton même se vantait de le contraindre, avant peu, à rendre compte de sa conduite, et de lui faire éprouver le même sort qu'à Milon qui languissait toujours dans l'exil.

Plus ses ennemis montraient de passion et d'imprudence, plus César, tout en se préparant à la guerre, affectait de sagesse et de modestie. Il offrit à cette époque trois moyens de conciliation : le premier était qu'on le maintînt dans son gouvernement, comme Pompée dans le sien ; le deuxième, qu'on les rappelât tous deux ; et le troisième, qu'on lui permît de demander le consulat, quoique absent.

Le sénat rejeta ces trois propositions. César irrité franchit les Alpes avec une légion, et s'établit à Ravenne, la dernière place de son gouvernement. De là il écrivit aux nouveaux consuls, Lentulus et Marcellus, leur rappela ses services, ses exploits, sa déférence pour le sénat, protesta de nouveau qu'uniquement occupé de l'honneur de Rome et du sien, il ne craignait point qu'on prît sa modération pour de la faiblesse, et déclara qu'il se dépouillerait de son autorité dès que Pompée aurait renoncé à la sienne.

Déclaration de César aux consuls.

Le mépris qu'on faisait alors du peu de forces qu'il avait amenées en Italie aveugla tellement le sénat, qu'après avoir hésité quelque temps à lire sa lettre, au lieu d'y répondre, il rendit un décret pour lui ordonner de licencier sur-le-champ son armée, sous peine d'être déclaré ennemi de la république. On prit en même temps une mesure qui n'était usitée que dans les plus extrêmes périls : on adressa un autre décret aux consuls et aux préteurs, pour leur ordonner de veiller au salut de la république, et de donner à Pompée le commandement général des armées.

Décrets du sénat.

Sans respect pour aucune forme, les consuls ne différèrent pas d'un seul moment l'exécution de ces décrets ; et avant de savoir si César obéirait ou résisterait, ils firent prendre les armes, et donnèrent le gouvernement des Gaules à Domitius Énobarbus.

Fuite des tribuns.

Vainement Marc-Antoine, que César avait fait nommer récemment tribun, ainsi que Cassius et Curion, ses collègues, voulurent s'opposer à de si violentes résolutions; injuriés, menacés, poursuivis, et ne se trouvant plus en sûreté dans Rome, ils en sortirent déguisés en esclaves, et se rendirent précipitamment à Ravenne.

Harangue de César à ses soldats.

César, informé par eux des excès auxquels on se portait contre lui, profita de leur arrivée pour échauffer le zèle de ses partisans, et fit paraître les trois tribuns avec leurs habits d'esclaves, aux regards de l'armée, certain que cette vue enflammerait son ressentiment.

« Compagnons, dit-il à ses soldats, vous savez » combien, par amour pour le bien public, j'ai » supporté tranquillement les injures et les injus- » tices de mes ennemis. Jaloux de vos exploits et » de la gloire qu'ils m'ont acquise, ils sont parve- » nus à m'enlever l'affection de Pompée, dont j'a- » vais toujours admiré les talens et favorisé l'élé- » vation. Ils viennent récemment, aveuglés par » leur haine, de commettre un attentat presque » inouï dans la république : leur violence a privé » les tribuns du peuple de l'exercice de leurs droits » les plus sacrés. Sylla lui-même, en dépouillant » ces magistrats de la plus grande partie de leurs » priviléges, leur avait laissé celui d'embrasser la » défense du peuple et d'intercéder le sénat en sa » faveur. Rétablis dans leurs dignités par Pompée,

» ils ont vu tout à l'heure ce même Pompée leur ôter
» tout ce qu'il leur avait rendu; il a fait plus!
» vous savez que le décret solennel qui investit les
» premiers magistrats d'un pouvoir absolu, qui les
» charge de veiller au salut de la république, qui
» appelle tous les citoyens aux armes, n'a jamais
» été rendu qu'au moment des plus grands périls,
» lorsque des tribuns violens ont proposé des lois
» pernicieuses, ou lorsque le peuple soulevé s'est
» retiré dans les temples et sur le mont Aventin. Ce
» fut dans de telles circonstances que Saturninus
» et les Gracques expièrent leurs fautes par leurs
» malheurs; mais aujourd'hui aucun motif pareil
» ne justifie de semblables rigueurs; aucune
» loi agraire proposée, aucune conspiration tra-
» mée, aucune sédition ne motive la mesure sé-
» vère qu'on vient d'employer. Ce n'est point
» pour la république, c'est contre nous qu'on
» prend les armes. J'espère, soldats, que vous ne
» m'abandonnerez pas, et que vous défendrez
» l'honneur d'un général qui vous a si sou-
» vent conduits à la victoire, qui a servi avec
» vous si glorieusement la république, et qui vient
» de subjuguer par vos armes la Gaule et la Ger-
» manie. »

A ces mots les soldats de la troisième et de la dixième légion (car les autres n'étaient pas encore arrivées) s'écrient tous qu'ils sont prêts à soute-

nir la dignité de leur général et les droits des tribuns du peuple.

Cette harangue, manifeste court, mais énergique, annonçait et déclarait la terrible guerre qui devait embraser le monde et renverser la république.

Ce qui distingue les exploits de César des actions de tous les autres généraux, c'est que, peu dépendans du hasard, ils furent presque toujours les effets d'un calcul infaillible et les résultats d'un vaste plan long-temps médité. Après avoir pris les mesures les plus justes, il en assurait la réussite par son incroyable célérité, et ses ennemis, toujours prévenus, se voyaient frappés en même temps que menacés.

Prise d'Ariminium.

Ariminium (aujourd'hui Rimini) était alors une des villes les plus considérables d'Italie : César regardait comme très-important de s'en rendre maître ; il envoya promptement et en secret ses soldats les plus déterminés, avec ordre d'y entrer furtivement sans autres armes que leurs épées. Tandis qu'ils y marchaient, feignant de ne s'occuper que de jeux et de spectacles, César assistait à un combat de gladiateurs dans la ville de Ravenne. Il se mit ensuite à table avec ses amis, et loin de paraître méditer aucune grande entreprise, il ne s'entretint que de littérature et de philosophie. Tout à coup, au milieu du repas, il sortit sous prétexte qu'on demandait à lui parler, et pria ses convives

de continuer, jusqu'à son retour, à se livrer aux plaisirs du festin ; mais ils l'attendirent vainement, car, ayant fait atteler son char, il partit pour Ariminium.

César, arrivé sur les bords du Rubicon, faible rivière qui séparait la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, s'arrête, réfléchissant aux suites du pas qu'il va franchir. Troublé sans doute par quelques remords, ébranlé par un reste de cette vénération pour les lois et pour la liberté, qui se gravait dès le berceau dans le cœur de tout citoyen romain, irrité par les offenses de ses ennemis, poussé par l'ambition qui l'enflammait, retenu par la crainte des blessures qu'il allait faire à sa patrie, il balance dans sa tête la destinée du monde, et, s'adressant à l'un de ses amis, Asinius Pollion : « Que de mal-» heurs pour moi, disait-il, si je m'arrête ! que » de maux pour la république si je passe ce ruis-» seau ! » Passage du Rubicon.

On raconte que dans le même moment ses regards furent frappés par l'apparition d'un homme d'une taille gigantesque qui jouait de la flûte. Ce fantôme, produit par la crédulité populaire ou par l'artifice de César, saisit une trompette, sonne la charge, et traverse la rivière. César prononce enfin ces mots courts et terribles : *le sort en est jeté*, et il franchit précipitamment le Rubicon, semblable, dit Plutarque, à un homme qui s'enveloppe la tête

pour dérober à ses regards la vue de l'abîme dans lequel il va se jeter.

Son arrivée imprévue, les armes de ses soldats qui l'attendaient, et la faveur du peuple qui l'appelait par ses vœux, lui livrèrent sans obstacle Ariminium.

Alarme dans Rome.

Dès que cette nouvelle parvint à Rome, la consternation se répandit dans le sénat. La vanité, toujours imprévoyante dans le repos, présomptueuse dans la prospérité, est toujours faible dans le péril. Ces fiers patriciens, qui avaient injurié César sans prudence, et qui, le voyant descendre des Alpes, n'avaient su prendre aucune mesure pour l'arrêter, se laissèrent frapper de terreur par la prise d'une petite ville, comme si tous les peuples de la Gaule et de la Germanie étaient venus fondre en masse sur l'Italie.

On ordonne en tumulte à tous les citoyens de prendre les armes : les sénateurs, se croyant déjà assiégés dans Rome, en sortent avec précipitation ; les consuls, oubliant leur dignité, abandonnent le timon des affaires, et laissent au seul Pompée le commandement des troupes et le soin de défendre la république. Pompée lui-même commence à se méfier de sa fortune ; partageant l'effroi général, il s'éloigne de Rome, lève des troupes à la hâte, hésite sur la direction qu'il leur donnera ; et, dans l'espoir de gagner le temps nécessaire pour réunir ses forces et pour faire revenir son armée d'Es-

pagne, il envoie des députés à César, et lui offre des conditions qu'il savait inacceptables.

César, aussi peu sincère, mais plus habile, consent à négocier, pour couvrir ses vues ambitieuses d'un voile de modération ; mais il traite sans s'arrêter, s'empare de Pezzaro, d'Ancône, de toutes les villes du Picenum, et vient mettre le siége devant Corfinium, où s'étaient renfermés le consul Lentulus, plusieurs patriciens, une forte garnison, et l'un de ses plus grands ennemis, Domitius Énobarbus, nommé par le sénat pour le remplacer dans son gouvernement. Siége de Corfinium

Les légions des Gaules étaient arrivées; César pressait vivement le siége; Domitius écrivit à Pompée que la ville manquait de vivres, qu'il devait promptement accourir, s'il voulait délivrer un corps d'élite si nombreux, ainsi que tant de personnages importans. Il ne reçut pour toute réponse qu'un refus de secours, et le conseil de se tirer d'affaire comme il le pourrait. Cet abandon le détermina à tout disposer pour s'enfuir secrètement, et pour se dérober à la vengeance du vainqueur. Les soldats, pénétrant ses desseins, l'arrêtèrent, ainsi que leurs officiers. Le consul Lentulus prend alors le parti hasardeux de passer dans le camp de César ; il lui rappelle son ancienne amitié, s'excuse lâchement de ses torts, et implore sa clémence. César, par l'accueil favorable qu'il lui fait, rassure tous ceux qui se trouvaient dans la ville. On con-

vient de la lui livrer. Il y entre paisiblement, reçoit le serment des légions, renvoie libres et sans rançon Domitius, le consul Lentulus et les patriciens; il n'exige d'eux aucune promesse de ne pas servir contre lui, et rend même à Domitius sa caisse militaire. « Loin de prétendre à me venger, disait-il, je ne veux que regagner les esprits et » goûter long-temps les fruits de la victoire. La » cruauté excite la haine publique, et ne peut » jouir tranquillement des triomphes dont elle ternit l'éclat. »

Renforcé par la garnison de Corfinium, il ne laissa pas à ses ennemis le temps de respirer; les harcelant et les poursuivant sans cesse, il tourna Rome, s'empara de toute la Pouille, et força Pompée de s'enfermer dans Brundusium (Brindes) avec son armée.

Pompée, dont le génie semblait s'être endormi si long-temps dans les vains honneurs du pouvoir, voyait sa force presque totalement détruite en Italie; mais sa gloire vivait encore tout entière dans l'Orient: c'était sur cet ancien théâtre de ses triomphes qu'il espérait creuser le tombeau de son rival, et son fils Cnéius parcourut la Grèce, l'Asie et l'Egypte, pour les armer en sa faveur.

Retraite de Pompée en Epire.

César, pénétrant ses projets, voulait terminer promptement la guerre en enfermant dans Brindes son rival. Il investit rapidement cette ville, et construisit, avec une célérité étonnante, deux

fortes digues pour fermer le port; mais ces travaux n'étaient pas achevés, lorsque Pompée, trompant sa vigilance, s'embarqua de nuit avec ses troupes, après avoir embarrassé les rues de Brindes par des barricades, par des fossés et par des puits recouverts de terre, qui ralentirent la marche de l'ennemi, et favorisèrent son habile retraite. Abandonnant ainsi Rome à son rival, il descendit en Épire, où il réunit promptement cinquante-cinq mille Romains et un grand nombre de troupes thraces, grecques et asiatiques.

Cicéron, étonné de la rapidité de cette invasion, avait été plus de temps à réfléchir sur le parti qu'il devait prendre, que César n'en avait employé pour conquérir l'Italie. Son éloquence et son nom étaient encore une puissance dans l'opinion publique; et l'on devait croire qu'il se servirait de son influence pour continuer à jouer le rôle honorable de médiateur.

César, qui ne négligeait aucun moyen de succès, et qui regardait peut-être comme plus important alors de gagner les esprits que de vaincre les légions, voulut conquérir Cicéron, s'appuyer de l'alliance de son génie, et se montrer dans Rome avec lui, afin de paraître y ramener la liberté plutôt que la tyrannie. Cicéron, moins facile et moins faible qu'on ne l'aurait cru, ne céda ni à ses prières ni à ses menaces. Cet acte de fermeté lui fut glorieux. Dans une circonstance pareille, un point de résistance devient souvent un point de ral-

liement. Ne suivant pas le vaincu, ne se laissant point entraîner par le vainqueur, il pouvait réunir autour de lui un grand nombre de citoyens qui ne voulaient point de maître, et affranchir Rome de la domination de César comme il l'avait sauvée des fureurs de Catilina : mais Cicéron avait plus de lumières que de courage ; ses lettres à Atticus le prouvent; il calculait tous les pas que faisait César pour arriver à la tyrannie ; il mesurait et comptait toutes les fautes de Pompée ; et, flottant entre les deux partis rivaux, au lieu de défendre contre eux la liberté, il avouait lui-même sa faiblesse, et disait à son ami : « Je sais bien le parti que je » voudrais éviter ; mais je ne sais pas celui que je » dois suivre. »

Cependant la retraite de Pompée n'avait laissé en Italie aucune troupe ni aucune ville qui pussent arrêter César. Ses lieutenans venaient de lui soumettre la Sardaigne et la Sicile, et il vint promptement à Rome, où les sénateurs qui y étaient restés le reçurent comme un maître, et le peuple comme un libérateur.

Il rassembla ce petit nombre de sénateurs, et leur parla comme s'il avait harangué le sénat. Il vanta ses services, se plaignit des injures qu'il avait reçues, déplora les malheurs d'une guerre civile, dont il était, disait-il, la victime et non l'auteur. Enfin il rassura les esprits par de magni-

fiques et trompeuses protestations de son dévouement à la république.

Ce qui lui manquait alors le plus pour l'exécution de ses vastes desseins, c'était l'argent; sans ce nerf de la guerre, il ne pouvait ni grossir ses troupes, ni poursuivre celles de ses ennemis; mais leur retraite s'était faite avec tant de précipitation, que Pompée, dans ses premiers momens de trouble, négligea d'emporter avec lui le trésor public. Le jeune Métellus, qui en avait la garde, en refusa l'entrée au vainqueur; et, résistant seul au maître de Rome, à ses prières, à ses promesses, et même à son courroux, il défendait au nom des lois le dépôt que lui avaient confié les consuls. César, irrité, lui dit, en mettant la main sur son glaive: « Je n'écoute point les lois, lorsque je porte l'épée; » je vais te tuer, si tu n'obéis : songe bien, jeune » présomptueux, qu'il m'est plus facile d'exécuter » cette menace que de te la faire. » Métellus céda. César, après avoir pris largement dans le trésor les sommes qui lui étaient nécessaires, plaça des cohortes et des commandans dans les différens cantons de l'Italie afin d'en assurer la tranquillité, et partit avec ses légions pour l'Espagne, disant « qu'il allait attaquer une armée sans gé- » ral, et revenir ensuite combattre un général » sans armée. »

Marseille refusa de lui ouvrir ses portes, déclarant d'abord qu'elle voulait rester neutre dans cette Siége et reddition de Marseille

guerre; mais elle reçut peu de jours après dans son port Domitius Énobarbus avec des vaisseaux et des légions de Pompée. César chargea Trébonius de l'assiéger, continua sa marche, et arriva en Espagne.

Afranius et Pétréius, généraux habiles, y commandaient une armée de soixante mille hommes. Les troupes de César étaient moins nombreuses, mais plus aguerries; et une excellente cavalerie gauloise, qui l'avait suivi, lui donnait un grand avantage sur ses ennemis.

Afranius, profitant de la connaissance du pays et de la faveur des lieux, se tint d'abord avec succès sur la défensive; mais César, ayant détourné les eaux de la rivière de Sègre, la passa sans obstacle, et força par l'habileté de ses manœuvres les lieutenans de Pompée à se retirer. César, gagnant avec célérité quelques marches sur eux, s'empara rapidement des défilés qu'ils voulaient franchir pour entrer en Celtibérie, les harcela, leur coupa les vivres, les enveloppa, et les contraignit enfin à capituler. Ils licencièrent leurs troupes, et promirent de ne plus servir contre lui. Pénétrant ensuite dans l'Espagne ultérieure, où commandait Varron, toute la province se souleva en sa faveur. Varron, abandonné de la plupart de ses soldats, se rendit. César, oubliant d'anciennes injures, ne le traita point en ennemi; et sa clémence acheva de soumettre ceux que ses armes avaient vaincus.

Une des maximes de ce guerrier célèbre était

qu'un général ne doit pas croire qu'il ait rien fait lorsqu'il lui reste quelque chose à faire. Aussi, sans se reposer après sa victoire, il revint promptement presser le siége de Marseille, qui, jusque-là, s'était opiniâtrément défendue. L'arrivée du conquérant de l'Espagne effraya les habitans et la garnison, qui se rendirent.

La fortune suivait partout César; mais elle ne traitait pas aussi favorablement ses lieutenans. Dolabella et Caïus Antonius furent battus en Illyrie par Octavius et par Scibonius, lieutenans de Pompée. Curion, que César avait envoyé en Afrique avec deux légions, combattit d'abord heureusement le préteur Varus, et Juba, roi de Mauritanie; mais ensuite, se laissant emporter par son ardeur, il fut enveloppé, et périt après avoir vu son armée détruite.

On apprit en Italie ces deux échecs avant de savoir la défaite d'Afranius en Espagne; et, dans le temps même où de fausses nouvelles faisaient croire à ses succès contre César, on écrivait d'Épire que les troupes de Pompée grossissaient chaque jour, et que tous les rois d'Orient s'armaient en sa faveur. Presque tous les sénateurs restés à Rome en sortirent, et s'embarquèrent pour rejoindre Pompée. Cicéron, ne résistant point à leur exemple, et renonçant à sa sage neutralite, se laissa séduire par eux. Tous les riches, tous les grands l'imitèrent: tant est rapide la pente qui en-

traîne tous les hommes du coté où ils croient voir la fortune !

Retour de César à Rome. Après la prise de Marseille, César revint à Rome, et comme tous les premiers magistrats en étaient absens, le préteur Lépidus, au mépris des anciennes règles, tint les comices, et le nomma dictateur. Ce titre, qu'on craignait de voir perpétuer, mécontentait le peuple ; César s'en aperçut, et il abdiqua au bout de dix jours la dictature ; mais comme il lui fallait un titre en apparence légal pour voiler son usurpation, il se fit élire consul.

Sa nomination à la dictature

Son abdication au bout de dix jours.

Sa nomination au consulat.

Ses premiers actes furent deux lois, dont l'une favorisait les débiteurs; l'autre rappelait les exilés, et rendait aux enfans des citoyens proscrits par Sylla le droit d'aspirer aux charges publiques. Après avoir présidé les comices, et fait élire des magistrats qui lui étaient dévoués, il partit de Rome avec un faible corps de troupes, et s'embarqua témérairement à Brindes, pour combattre Pompée. Maître de l'Orient, Pompée avait réuni sous ses ordres trois cents vaisseaux, neuf légions romaines, et une foule d'étrangers, conduits par Ariobarzane, roi de Cappadoce, par Cotys, roi de Thrace, et par les généraux macédoniens, thébains, syriens, phéniciens et égyptiens, les plus estimés dans leur pays.

Son départ de Rome.

Pompée, avec toutes ces forces qui couvraient la mer et les côtes, croyait le chemin de la Grèce

fermé à César ; mais la sécurité jette souvent dans le péril : c'est le danger imprévu qu'on rencontre.

Bibulus, commandant la flotte, n'avait pas réuni à temps ses vaisseaux ; et César, avec une faible partie de son armée, débarqua entre des rochers près du mont de la Chimère. Il était arrivé avant qu'on le crût parti. Ce fut alors que Cicéron dit de lui « qu'il était un prodige de vigilance et de » célérité. »

Apollonie se déclara pour lui, et il s'empara d'Orico. Après ce succès, il chargea un prisonnier nommé Ruffus de porter à Pompée des propositions de paix. « Je vous ai enlevé, lui disait-il, » l'Italie et l'Espagne ; vos lieutenans ont battu » les miens en Afrique et en Illyrie ; nous avons » tous deux assez remporté d'avantages et assez » commis de fautes pour craindre les vicissitudes » de la fortune ; épargnons de grands malheurs à » notre patrie, licencions chacun sous trois jours » nos armées, et soumettons nos différends au ju- » gement du sénat et du peuple romain. »

Ses propositions de paix à Pompée.

Cette proposition resta sans réponse ; Pompée savait que César était trop sûr de l'appui du peuple ; et lui-même, à la tête de la plus nombreuse armée, maître de la mer, entouré à Thessalonique des consuls, des préteurs, du sénat presque entier, de tous les chevaliers romains, de Caton et de Cicéron, dont les noms seuls valaient des légions, se croyait trop certain de la victoire pour traiter. Il

comptait exterminer, sans combattre, un ennemi dont les forces ne montaient pas alors à vingt mille hommes, et qui ne pouvait tirer de vivres ni de la Grèce ni de l'Italie.

Dans le même temps Scipion, qui avait remporté quelques avantages en Asie, partit avec ses légions pour rejoindre Pompée, dont il était le premier lieutenant. Dès qu'il fut arrivé en Grèce, César lui envoya un officier pour l'inviter à terminer la guerre par sa médiation.

Scipion écouta d'abord favorablement son envoyé; mais, craignant ensuite de se rendre suspect à son parti, il rompit toute négociation. César tenta encore quelques voies d'accommodement; il eut une entrevue avec Libon, qui demeura sans effet, parce qu'il vit qu'au lieu de songer sincèrement à la paix, on ne tendait qu'à obtenir une trêve pour gagner du temps.

Dès que Pompée avait été instruit du débarquement de César, il s'était mis promptement en marche pour se porter sur la côte; il arriva trop tard pour sauver Apollonie et Orico, et la diligence de César l'empêcha même de gagner Dyrrachium, où étaient ses magasins d'armes et ses munitions.

Aussitôt que les avant-gardes des deux armées s'approchèrent, un grand nombre de soldats des deux partis se reconnurent, se mêlèrent et s'entretinrent familièrement ensemble. César, voulant tourner à son avantage cette circonstance, appela

Labiénus, son ancien lieutenant, et qui, désertant sa cause, était devenu l'un de ses plus implacables ennemis. Il lui demanda s'il n'était pas possible par quelque accord de prévenir l'effusion du sang romain. Comme ils s'entretenaient ensemble, les soldats les plus ardens des deux partis se lancèrent des traits; on se sépara, et Labiénus dit, en partant, « qu'il n'y avait aucun autre moyen de faire » la paix, que d'apporter à Pompée la tête de » César. »

Toutes les démarches pacifiques du conquérant de la Gaule lui conciliaient de plus en plus les vœux du peuple et de l'armée; et l'orgueil des refus de Pompée n'augmentait son crédit que dans le sénat et parmi les patriciens.

Pendant plusieurs mois ces deux grands capitaines employèrent l'un contre l'autre les ressources de leur expérience et de leur génie; César, pour forcer son ennemi à combattre, Pompée, pour éviter sans se compromettre une action décisive.

Danger de César.

La position de César devenait de jour en jour plus critique. Il avait inutilement voulu empêcher la jonction de son rival et de Scipion; il ne recevait point de vivres, et ne voyait point arriver les légions qu'il attendait de Brindes, et auxquelles la flotte de Bibulus fermait la mer. Cédant à son impatience, il se déguise une nuit en esclave, se jette dans une barque, met à la voile pour Brin-

des, et, avec une audace incroyable, confie sa grande destinée aux vents et aux hasards.

Une tempête furieuse s'élève ; le patron, craignant de périr et ne pouvant plus opposer son frêle esquif à la violence des flots près de l'engloutir, veut revirer de bord et rentrer dans la rade ; le guerrier se lève, et se découvrant à lui : « Que » peux-tu craindre, dit-il, tu portes César et sa » fortune ? » Le patron, interdit, craint plus César que la mort, et obéit en silence. Mais la fureur des élémens rend sa manœuvre inutile, et le rejette malgré lui sur la côte d'où il était parti.

Peu de jours après César apprit qu'Antoine, échappant à la vigilance des ennemis, avait traversé la mer, et que, sans éprouver de pertes considérables, il était heureusement débarqué avec ses légions. L'ennemi ne put empêcher leur jonction.

Bataille de Dyrrachium.

César, avec ce renfort, vint présenter de nouveau la bataille à Pompée, près de Dyrrachium ; celui-ci, sans la refuser de manière à nuire à sa renommée, rangea ses troupes en bataille si près de ses retranchemens qu'on ne pouvait l'attaquer sans désavantage.

César alors, quoique très-inférieur en nombre, conçut le projet hardi d'assiéger cette forte armée, et de s'en rendre le maître en la privant de subsistances. S'emparant avec une incroyable célérité de toutes les hauteurs qui dominaient la plaine où Pompée campait, il y construisit des forts qu'il

unit par des retranchemens, de sorte que l'ennemi se trouvait exactement bloqué dans cette enceinte.

Le succès répondit à son attente ; déjà le défaut de vivres faisait souffrir les ennemis, lorsque deux nobles Allobroges, pour un léger mécontentement, quittèrent le camp de César, et vinrent découvrir à Pompée le côté faible de la position de son rival : c'était une partie de retranchemens qu'on n'avait pas eu le temps d'achever du côté de la mer.

Défaite de César.

Tandis que César, profitant de ses avantages, attaquait et forçait l'un des camps de Pompée, celui-ci, se portant au lieu indiqué par les transfuges, combat et culbute la neuvième légion qui s'y trouvait. Sa fuite jette le désordre, et répand la terreur dans l'armée de César : cavalerie, infanterie, tout se mêle, s'entasse dans les chemins, s'étouffe dans les fossés. César, arrachant une enseigne, veut en vain arrêter les fuyards ; il est emporté par la foule qui l'entraîne : les retranchemens sont détruits ; officiers, soldats, tous jettent leurs armes, se dispersent, et regagnent en tumulte leur camp qu'ils ne songent pas même à défendre, et dont Pompée se serait infailliblement emparé s'il les eût poursuivis ; mais, prenant cette déroute inattendue pour un piége, il s'arrêta, et donna le temps à la crainte de se dissiper et au courage de renaître.

César, qui avait mesuré tout son danger, s'écria : « Pompée sait vaincre, mais il ne sait pas

» profiter de la victoire ! » Après avoir infligé quelques châtimens à l'indiscipline, et rassuré ses soldats en leur rappelant leurs exploits qu'un léger échec ne pouvait effacer, il changea de plan, s'éloigna de Dyrrachium, et marcha en Thessalie.

Le bruit de sa défaite, grossi par la renommée, l'y précédait; la ville de Gomphies, qui s'était montrée précédemment favorable à sa cause, lui ferma ses portes. On n'outrageait pas impunément César; il escalada promptement les remparts, livra la ville au pillage, et se porta sur Métropolis, qui se rendit à son approche.

Il devint bientôt maître de toute la Thessalie, excepté de Larisse que Scipion était venu défendre avec une légion; celui-ci appela Pompée à son secours. Pompée, jusque là, n'écoutant que la prudence, avait suivi le plan le plus sage et le plus habile. Gagner du temps, c'était perdre César, qui ne recevait ni vivres, ni recrues pour son armée, tandis que la sienne, pourvue de tout, grossissait chaque jour. Mais la victoire de Dyrrachium enivrait toutes les têtes; les vieux sénateurs, les jeunes patriciens supportaient avec regret l'éloignement de Rome, la privation des plaisirs, l'ennui de la campagne; regardant César comme un fugitif, ils accusaient hautement leur chef de retarder la consommation de sa ruine pour satisfaire son orgueil, et pour garder plus long-temps le commandement d'une armée dont le camp ren-

fermait le sénat, les consuls, et toute la majesté de l'empire.

Pompée, cédant à leur impatience, marcha en Thessalie, et campa au pied d'une hauteur, dans la plaine de Pharsale, où César accourut promptement pour livrer la bataille décisive qu'il avait depuis si long-temps souhaitée. Bataille de Pharsale.

Quel spectacle que celui de la lutte de ces deux colosses de gloire, à laquelle assistaient, comme à un combat de gladiateurs, l'Europe, l'Asie et l'Afrique, incertaines sur le choix du maître que le sort des combats allait leur donner.

Dans le camp de César on ne s'occupait qu'à préparer ses armes, à s'exciter mutuellement au combat, à tout disposer pour le succès. Dans le camp de Pompée on ne songeait qu'aux fruits de la victoire, au retour en Italie, aux spectacles de Rome. Les chefs se partageaient d'avance l'héritage et les dépouilles des vaincus. Domitius, Scipion et Lentulus se disputèrent même vivement le souverain sacerdoce dont César était revêtu. La vengeance n'occupait pas moins que l'ambition, et les patriciens décidaient la proscription de tous ceux de leurs collègues qui, restés à Rome, s'étaient soumis à l'ennemi.

Pompée, partageant l'ivresse générale, parla avec mépris de César, le représenta comme un brigand, comme un ennemi de la justice et des lois : il atténua le mérite de ses exploits, disant

qu'il n'avait vaincu que des barbares, et qu'il ne résisterait pas à des Romains. « Je vous ai promis, ajoutait-il, que l'armée de César serait » vaincue avant de combattre; si cette assertion » vous paraît incroyable, mon plan, que vous » allez connaître, vous l'expliquera. César n'a que » mille chevaux à opposer à notre nombreuse cavalerie; cette cavalerie, composée de l'élite de » Rome et de tous les chevaliers romains, tour- » nera son armée, l'attaquera sur ses derrières et » sur son flanc; elle la détruira sans compromet- » tre nos légions et sans même qu'elles trouvent » l'occasion de lancer un javelot. »

Labiénus, dont le nom inspirait aux soldats une grande confiance, parce qu'il brillait encore de quelques rayons que la gloire de son ancien chef avait répandus sur lui, leur dit : « Compagnons, ne croyez pas que vous ayez aujourd'hui » devant vous ces anciens légionnaires aguerris, » ces braves vainqueurs des Gaulois; moi, témoin » de toutes leurs batailles, je puis vous attester » que la plus grande partie d'entre eux a péri » dans les Gaules, une autre dans les marais d'I- » talie, et que le reste vient d'être exterminé dans » les combats de Dyrrachium. Vous n'avez à » combattre que des barbares et de nouvelles » levées. »

Pompée plaça à son aile droite les légions de Cilicie et les troupes d'Espagne, commandées par

Afranius ; au centre Scipion avec deux légions de Syrie : il prit lui-même le commandement de l'aile gauche, où se trouvaient les deux légions qu'il avait autrefois reprises à César. Sa droite était appuyée à une rivière, sa gauche était couverte par sa cavalerie ; sept cohortes d'élite gardaient son camp et en défendaient les forts. Le reste de ses troupes était répandu entre son centre et les deux ailes.

Il ordonna à toute l'armée d'attendre de pied ferme l'attaque des ennemis, espérant sans doute que, fatigués par leur course, ils arriveraient en désordre, et seraient enfoncés facilement par ses légions.

Pompée (selon César) fit par cet ordre une grande faute, en oubliant que l'ardeur de celui qui attaque s'accroît, tandis que le courage de celui qui se défend s'ébranle et s'attiédit.

César avait rangé son armée sur quatre lignes ; il se plaça à l'aile droite opposée à Pompée, et que Sylla commandait sous ses ordres. Il confia le centre à Cnéius Domitius, la gauche à Marc-Antoine, et détacha six cohortes d'élite pour fortifier sa droite contre la cavalerie ennemie.

L'armée de Pompée s'élevait à près de cinquante mille hommes, et celle de César à vingt-deux mille. César, haranguant ses troupes énergiquement, mais en peu de mots, leur rappela leurs victoires, les injures dont on avait payé leurs tra-

vaux, ses efforts sans cesse renouvelés pour éviter la guerre civile ou pour la terminer. Montrant une profonde horreur pour l'effusion du sang romain, il en rejeta tout l'odieux sur l'inflexible orgueil de ses ennemis. La valeur éprouvée de ses soldats et la justice de sa cause lui étaient, disait-il, de sûrs garans de la victoire.

Rassurant enfin ses légions contre la nombreuse cavalerie de Pompée qui couvrait la plaine, il représenta ces chevaliers romains comme de jeunes efféminés, plus soigneux de leur figure que de leur renommée. « Songez, dit-il, en les attaquant, à » ne les frapper qu'au visage, et vous les verrez » fuir. » Après ces mots, ses troupes reçurent le signal du combat. Pompée avait donné pour mot d'ordre *Hercule l'invincible*, et César *Vénus la victorieuse.*

Les légions de César, mûries par l'expérience, s'arrêtèrent au milieu de leurs course dès qu'elles virent que les troupes de Pompée les attendaient sans faire aucun mouvement. Après avoir repris quelques momens haleine, elles s'élancèrent de nouveau et joignirent l'ennemi qui les reçut de pied ferme et intrépidement.

La brillante et nombreuse cavalerie de Pompée, la fleur de la jeunesse romaine, sur laquelle se fondait l'espoir de son général, chargea dans cet instant, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu, la faible cavalerie de César; et, après l'avoir forcée

à se retirer, elle déploya ses colonnes en escadrons, cherchant, par une conversion, à envelopper l'aile droite des ennemis.

Les six cohortes de la quatrième ligne de César, qu'il avait destinées à s'opposer à ce mouvement, se précipitèrent alors avec impétuosité sur ces chevaliers, dirigeant leurs lances contre leurs visages : ce que César avait prévu arriva. Cette jeunesse, épouvantée de ce nouveau genre d'attaque, tourna le dos et prit la fuite. Les cohortes la poursuivirent, l'empêchèrent de se rallier, et prenant ensuite en flanc et en queue l'aile gauche de Pompée, y jetèrent le désordre et l'enfoncèrent.

Pompée, voyant la défaite de sa cavalerie, sur laquelle il avait trop compté, semble tout à coup privé de son génie, de son courage et même de sa raison; et, tandis que son centre et son aile droite, encore intacts, disputaient le champ de bataille avec opiniâtreté, et rendaient la fortune incertaine, désertant lui-même le premier sa cause, il quitte le combat, commande aux cohortes prétoriennes de défendre, en cas de malheur, l'entrée du camp, se retire consterné dans sa tente, et attend en silence, sans vouloir y prendre part, les arrêts du sort sur sa destinée.

Les cohortes victorieuses poursuivaient leurs avantages. Après une longue résistance, qui avait duré depuis l'aurore jusqu'à midi, les légions de Pompée, se voyant à la fois attaquées de front, en

flanc et sur les derrières, cèdent à la fortune ; les uns se retirent sur une montagne peu éloignée, et les autres se dispersent, jettent leurs armes, fuient, meurent ou se rendent.

Quoique les vainqueurs fussent accablés par la chaleur, harassés de fatigue, César les conjure de ne pas laisser leur victoire incomplète ; il les harangue, les presse, ranime leur force et leur courage. Entraînés par sa voix et par son exemple, ils attaquent le camp ennemi que les cohortes prétoriennes, les alliés, et surtout les Thraces défendent avec vigueur. César criait aux siens : « Exterminez les étrangers, mais épargnez les » Romains ! »

Défaite et fuite de Pompée.

Après un combat sanglant, les retranchemens sont forcés. Pompée alors s'écrie : « Eh quoi ! ils » viennent jusque sous nos tentes ? » A ces mots, déjà dépouillé de sa gloire, il quitte la pourpre, les marques de sa dignité, prend un vêtement obscur ; et, monté sur un coursier rapide, il fuit jusqu'à Amphipolis.

Les vainqueurs, qui venaient de quitter un camp où l'on ne voyait que du fer, sont frappés dans le camp du vaincu par l'éclat de l'or, de l'argent et de l'ivoire ; toutes les tentes étaient ornées de myrtes et de lierre, et ils ne rencontraient partout que des tapis de pourpre et des tables couvertes d'une brillante vaisselle d'or et d'argent.

La discipline des troupes de César était si sévère, qu'à sa voix, sans s'arrêter au pillage, les soldats le suivirent, et marchèrent à la poursuite des ennemis. Ceux-ci, quittant la position qu'ils occupaient, se retirèrent sur une hauteur près de Larisse. Là, enveloppés par l'armée victorieuse, ils capitulèrent et se rendirent. César, dans cette grande journée, ne perdit que douze cents hommes. La perte de Pompée s'éleva à quinze mille, et vingt-quatre mille furent faits prisonniers.

César, contemplant avec tristesse cette foule de Romains étendus sur le champ de bataille, dit en soupirant : « Ils l'ont voulu, et m'y ont forcé ! » car ils m'auraient proscrit si, après tant de con- » quêtes, j'avais licencié mon armée. » Conservant les jours de ceux que le fer avait épargnés, il écrivit à l'un de ses amis : « Le plus doux fruit » de ma victoire est de sauver tous les jours la » vie à quelques-uns de ceux qui ont combattu » contre moi. »

On lui apporta les papiers de Pompée ; il les brûla sans les lire, ne voulant pas, disait-il, apprendre par ses correspondances le nom des ingrats qui avaient projeté de le trahir.

Pompée, en fuyant, répéta plusieurs fois que » sa fortune était renversée par la lâcheté de ceux » sur lesquels il avait le plus compté. » Apprenant que César le poursuivait sans relâche, il

s'embarqua sur un vaisseau marchand, et rejoignit sa femme Cornélie à Lesbos. Elle espérait son triomphe, et s'évanouit en apprenant son désastre. « Hélas ! lui dit-elle, veuve de Crassus, je vous » ai apporté mon malheur en dot. Avant de vous » unir à moi vous dominiez les mers avec cinq cents » vaisseaux ; vous fuyez aujourd'hui ! Pourquoi » vous associer encore à mon infortune ? Que » n'ai-je exécuté le dessein que j'avais formé de » m'ôter la vie ? mais, je le vois, les dieux m'ont » destinée à augmenter sans cesse les malheurs de » Pompée ! »

Cet illustre fugitif l'embrassa, la consola, affermit son courage, et descendit sur les côtes de Cilicie, où il rallia quelques bâtimens et deux mille hommes. Son dessein était de s'établir à Antioche, et d'y rassembler une armée ; mais la Syrie, autrefois le théâtre de sa gloire, devint alors celui de son humiliation. Antioche lui ferma ses portes, et toutes les villes d'Asie lui interdirent l'entrée de leur territoire. Il aurait pu, il aurait dû sans doute se porter en Numidie, où des légions dévouées et un allié fidèle, le roi Juba, offraient encore quelques chances favorables à son courage ; mais son impatience préféra des ressources moins éloignées.

Le souvenir des services qu'il avait rendus aux Ptolémées le décida à chercher un asile et des secours en Egypte. La dernière chose qu'une grande

âme prévoit, c'est la bassesse et l'ingratitude. Il compta sur la reconnaissance, et se perdit.

Son arrivée prochaine ayant été annoncée à Ptolémée, ce jeune roi rassembla son conseil pour délibérer sur ce qu'il devait faire. Tout homme qui délibère entre le courage et la honte finit nécessairement par prendre le parti le plus lâche.

Les infâmes ministres du roi d'Egypte, craignant le ressentiment de Pompée si on le renvoyait, et les vengeances de César si on le recevait, décidèrent leur faible maître à gagner la bienveillance du vainqueur par la mort du vaincu.

Pompée, croyant aux protestations de dévouement qu'il reçoit, et résistant aux terreurs de Cornélie que l'amour éclairait, descend sur une chaloupe, s'éloigne de ses vaisseaux, passe sur une barque où ses assassins l'attendaient, et tombe sous les coups du traître Septimius, aux yeux de son épouse désolée, que la flotte romaine dérobe, malgré elle, en fuyant, à la perfide cruauté de ses ennemis. Mort de Pompée.

Le corps du grand Pompée, séparé de sa tête, reste seul étendu sur les sables brûlans de la côte africaine; et tandis que les rois ingrats et le monde entier abandonnent et trahissent cet ancien maître de la terre, Philippe, un affranchi, secondé par un vieux soldat romain fidèle à la gloire et au malheur, rassemble les débris d'un bâtiment échoué

en forme un bûcher, recueille ses cendres, lui élève un monument de terre et de gazon, et y place cette inscription : « Quelle modeste tombe » couvre les restes de celui à qui la terre éleva » des temples ! »

Le parti de Pompée lui survécut, et combattit quelque temps encore pour défendre sa cause et pour venger sa mémoire. Ses magasins étaient à Dyrrachium; Caton commandait des troupes qui les gardaient; Cicéron, Varron et d'autres sénateurs s'y trouvaient avec lui. Labiénus, le jeune Pompée, ainsi que les commandans de diverses escadres les rejoignirent. Consternés de leur défaite, ils étaient tous résolus à fuir, mais chacun avec des motifs différens. Caton, après avoir ramené ses soldats en Italie, formait le dessein de fuir dans un désert toute tyrannie. Cicéron ne désirait que la retraite et le repos ; Labiénus et Pompée, ainsi que Scipion, prétendaient continuer la guerre. Ils se rassemblèrent pour délibérer.

Caton, qui n'était que préteur, déféra le commandement de la flotte au proconsul Cicéron ; mais celui-ci, loin d'accepter cet honneur périlleux, déclara qu'il fallait non-seulement quitter les armes, mais les jeter. Ce lâche discours irrita tellement le jeune Pompée, qu'il l'appela *déserteur*, *traître*, et l'aurait tué, si Caton ne l'eût dérobé à sa violence. Cicéron, échappé de ce péril, partit pour Brindes, honteux, consterné, craignant éga-

lement le retour de l'ennemi qu'il avait combattu et le triomphe des amis qu'il abandonnait. Il attendit avec inquiétude les ordres de César, qui lui rendit sa bienveillance.

Caton, que la chute du ciel n'aurait pas ébranlé, partit avec quelques vaisseaux pour chercher Pompée, dont on ignorait encore la destinée. Scipion, suivi de Labiénus, conduisit ses légions en Afrique, résolu d'implorer le secours de Juba, roi de Mauritanie. Cassius, avec dix vaisseaux, se dirigea vers les côtes d'Asie, dans le dessein d'armer pour sa cause Pharnace, roi du Bosphore. Le jeune Pompée partit avec le reste des troupes et de la flotte pour l'Espagne, où son courage et son nom réunirent bientôt une puissante armée.

Guerre de César en Egypte.

César, qui comptait plus sur sa célérité que sur le nombre de ses troupes pour soumettre l'Orient, n'avait qu'un but, celui de poursuivre assez rapidement Pompée pour ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, de rassurer les esprits, et de former une nouvelle armée. N'emmenant avec lui que trois mille hommes, et les précédant lui-même, il traverse l'Hellespont sur une barque, et tombe au milieu des vaisseaux de guerre commandés par Cassius. Tout autre, troublé par ce péril extrême, eut été perdu. César, inaccessible à la crainte, aborde les ennemis en vainqueur, leur parle en maître, leur ordonne de se rendre; on lui obéit.

Poursuivant sa marche, il arrive en peu de jours à Alexandrie. Le rhéteur Théodote, un des meurtriers de Pompée, lui présente la tête de ce héros, César repousse avec horreur cet infâme tribut, et verse des larmes sur le sort d'un grand homme qu'il aurait dû venger.

Le jeune roi Ptolémée, et Cléopâtre, qui était à la fois sa sœur et sa femme, se disputaient alors le trône. César soumit leur querelle à son arbitrage. La reine vint la nuit avec audace dans l'appartement de César; ses charmes gagnèrent sa cause; elle s'empara du cœur de son juge. Une autre sœur du roi, nommée Arsinoé, partit d'Alexandrie, et se mit à la tête de l'armée égyptienne, que commandait sous ses ordres Achillas. Cette armée s'empara de toute la ville d'Alexandrie, à l'exception du quartier où César, comptant plus sur son nom que sur ses forces, s'était retranché avec quatre mille hommes.

Jamais il ne courut plus de périls et ne montra plus de courage personnel que dans cette circonstance. Il incendia la flotte égyptienne, dont les flammes, se communiquant à la fameuse bibliothèque, détruisirent ce célèbre monument du génie d'Alexandre et de la sagesse des premiers Ptolémées. Repoussé dans une attaque contre l'île de Pharos, César, voyant son vaisseau submergé, se jeta dans la mer tout armé; portant ses commentaires dans une main et tenant dans ses dents sa

Trait de courage de César.

cotte de mailles, il traversa la rade à la nage, échappant aux traits qu'on lui lançait de toutes parts; il ne dut son salut qu'à son courage indomptable et à son incroyable vigueur.

Bientôt des renforts arrivés de Palestine et de Syrie le mettent en état de reprendre l'offensive contre ses ennemis. Il poursuit l'armée d'Arsinoé, qui, après avoir fait mourir le général Achillas, lui avait donné l'eunuque Ganimède pour successeur. Cette reine tombe dans les fers de César; il emporte Péluse d'assaut; Memphis lui ouvre ses portes; Ptolémée, échappé du palais où on le gardait, rassemble une nouvelle armée, et livre sur les bords du Nil une bataille où César remporte la victoire. Le roi, se jetant dans une barque trop chargée, périt en voulant traverser le fleuve. César rentre en triomphe dans Alexandrie, et place sur le trône Cléopâtre, qui règne sur l'Égypte et sur lui.

La guerre ne le retenait plus dans cette contrée; les vents, trop long-temps contraires à son départ, lui étaient devenus favorables; les plus grands intérêts l'appelaient à la poursuite du parti vaincu; mais la politique cède trop souvent aux passions. L'amour vainquit cette fois l'invincible César, et enchaîna quelque temps dans le sein des plaisirs son infatigable activité.

L'Italie en trouble redemandait le chef que dans son absence elle venait de nommer dictateur. Caton

et Scipion, qui, au refus du timide Cicéron, s'étaient mis à la tête des restes de l'armée de Pharsale, relevaient en Afrique leur parti, soutenu par l'alliance de Juba. Le jeune Pompée faisait revivre son père en Espagne, levait de nouvelles légions, couvrait les mers de ses vaisseaux; et César, qui savait si bien le prix du temps, ne semblait alors connaître que celui des voluptés.

Un danger plus prochain le tira de ce sommeil; Pharnace, fils du fameux Mithridate, et roi du Bosphore, après s'être emparé de la Colchide, du Pont, de la Cappadoce et de l'Arménie, venait de défaire en bataille rangée un général romain, Domitius Calvinus. A cette nouvelle César s'arrache des bras de Cléopâtre qu'il ne devait plus revoir; il lui laisse pour gage de son amour un fils qu'on nomma Césarion. Traversant avec le vol d'un aigle la Syrie, la Cilicie, il arrive dans le Pont lorsqu'on le croyait encore à Alexandrie. Il attaque près de Zéla, avec vingt mille hommes, Pharnace dont l'armée était triple de la sienne; il l'enfonce, la met en fuite, et remporte une victoire complète. Ce fut pour rendre compte de cette bataille qu'il écrivit ces trois mots célèbres: *Veni, vidi, vici.* Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.

Son départ d'Alexandrie.

Sa victoire sur Pharnace.

Ses trois mots célèbres.

Pharnace, après sa défaite, se retira dans le Bosphore. Le gouverneur du royaume, révolté contre lui pendant son absence, le combattit et le tua. César donna son trône à Mithridate de Per-

game, dont les secours lui avaient été si utiles en Égypte.

Ayant ainsi pacifié l'Orient, il revint à Rome. Son retour à Rome. Antoine souillait cette ville par ses débauches, humiliait le sénat par sa hauteur, et poussait l'insolence au point de s'y montrer en vainqueur, et de le présider en portant, contre l'usage, un glaive à son côté. En même temps Dolabella, flattant la multitude pour arriver au pouvoir, répandait le trouble dans tous les esprits, et menaçait toutes les fortunes d'une subversion totale par un projet de loi dont le but était l'abolition des dettes. Enfin, quoiqu'on eût décerné la dictature à César pour un an, le consulat pour cinq, le tribunat pour toute sa vie et un pouvoir sans limite, tous ceux qui s'étaient déclarés et qui avaient formé des voeux pour la liberté, craignaient l'arrivée et la vengeance du vainqueur.

César paraît, dissipe toutes ces inquiétudes, réprime les excès d'Antoine, s'oppose aux propositions factieuses de Dolabella, accorde aux débiteurs une remise d'arrérages, borne ses rigueurs à la vente des biens de Pompée, rappelle les bannis, pardonne aux vaincus, ne fait, pour la distribution des emplois, aucune distinction entre ses partisans et ses anciens ennemis, et rétablit par sa clémence le calme et la paix.

Cependant l'Afrique l'appelait encore aux combats; Sa guerre en Afrique. Caton, traversant les déserts de la Libye et

bravant les feux de soleil, la stérilité du sol, les animaux féroces et les énormes serpens qui infestaient ces vastes contrées, avait conduit à Utique les débris de l'armée de Pharsale. Il trouva près de cette ville l'armée de Mauritanie et les légions levées par Métellus Scipion: toutes ces troupes, dévouées à la défense de la liberté, devaient offrir le commandement général au plus ferme soutien de la république, à Caton; mais il refusa, se chargea seulement de la défense d'Utique, et voulut qu'on choisît pour général Scipion, dont le nom semblait, sur la terre de Carthage, un présage assuré de la victoire. Labiénus commanda l'armée sous ses ordres.

César, avec sa diligence accoutumée, rassemble ses légions et ses vaisseaux, s'embarque et aborde en Afrique. Au moment où il descendait de sa chaloupe, son pied glisse, il tombe. Craignant alors l'impression que cet accident pouvait produire sur l'esprit de ses soldats, il feint d'embrasser la terre, et s'écrie: « Afrique! je te tiens. »

Les grands hommes tournent à leur profit la faiblesse du vulgaire: il avait donné dans son armée un emploi élevé à un homme obscur et sans mérite, mais qui s'appelait Scipion, afin de balancer dans l'opinion publique l'avantage que ce nom donnait au général ennemi.

Cette armée vint promptement attaquer la sienne, afin de ne point lui laisser le temps de prendre

toutes les mesures qui devaient assurer ses succès. La réputation de Métellus Scipion, la nombreuse cavalerie de Juba, le courage des vieux soldats de Pompée, et surtout l'habileté de Labiénus, ardent comme tous les transfuges, triomphèrent dans ce premier combat du génie de César. Malgré tous ses efforts, la fortune resta indécise; et, s'il ne fut pas vaincu, il lui fut au moins impossible de vaincre; ce qui, pour un tel homme, semblait presque une défaite.

César, si rapide dans ses autres expéditions, prouva dans cette circonstance que la patience ne lui était pas plus étrangère que la célérité, et qu'il savait attendre quand la prudence l'exigeait. Décidé à ne plus combattre jusqu'à ce qu'il eût reçu les renforts qu'il attendait de Sicile, il s'enferma dans son camp, supportant avec tranquillité les insultes de Métellus Scipion et les bravades de Juba.

Dès que ces nouvelles troupes furent arrivées, il sortit de ses retranchemens, et marcha sur Thapsus, qu'il feignit d'assiéger pour attirer Métellus et Juba dans une position désavantageuse; son plan réussit.

Les deux armées se livrèrent bataille. César, malade, ne put y assister; mais les habiles dispositions qu'il avait faites décidèrent la victoire, et l'on ne s'aperçut de son absence qu'au carnage épouvantable que ses lieutenans firent des enne-

mis. On les massacra presque tous sans pitié, quoiqu'ils eussent jeté leurs armes et demandé la vie.

Juba, voyant son armée détruite, se donna la mort pour échapper à la fureur de ses sujets, dont il était détesté. Métellus Scipion avait pris la fuite; mais, tombé dans les mains des vainqueurs, il se perça de son épée.

Mort de Caton.

César s'empara promptement de toutes les villes qui voulaient arrêter sa marche, et s'avança vers Utique, où se trouvait alors l'ombre de la république, représentée par un grand nombre de patriciens qui avaient pris le nom de sénat, sous la présidence de Caton. Ce Romain sévère, qui n'eut peut-être d'autre défaut que l'affectation de la singularité et l'exagération de la vertu, voyant l'armée de Scipion détruite, l'univers soumis, et les défenseurs d'Utique frappés de terreur, crut que son existence devait finir avec celle de la liberté. Dissimulant le dessein qu'il méditait, il fit embarquer pour l'Espagne une partie des sénateurs, et conseilla aux autres de se soumettre à César. Il parla le soir, avec ses amis, de littérature, de philosophie et de choses indifférentes, avec une liberté d'esprit et une gaîté qui ne permettaient à personne de pénétrer son projet. Rentrant après le festin dans son appartement, il s'entretint longtemps avec deux philosophes; et, s'étant aperçu qu'on lui avait ôté son glaive qui était ordinairement au chevet de son lit, il appela ses esclaves,

et se plaignit vivement qu'on le privât de tous moyens de défense, si les troupes de César entraient la nuit dans la ville : « Craignez-vous, dit-» il, que j'attente à mes jours? vos soins sont su-» perflus; car, si je le veux, j'ai mille autres por-» tes pour sortir de la vie. » On lui rendit son épée. En la recevant, il prononça ces mots : « Me » voilà donc encore maître de ma destinée! »

Resté seul, il se jette sur son lit, et, après avoir lu pendant quelques heures le Traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, il saisit son glaive, l'enfonce dans ses entrailles, jette un grand cri, et tombe sur le plancher.

A ce bruit on accourt. Il respirait encore : on pose malgré lui un appareil sur ses blessures; mais, dès qu'il voit ses amis s'éloigner, il arrache cet appareil, déchire et rouvre sa plaie, et meurt libre comme il avait vécu.

Le lendemain matin César, entrant sans obstacle dans la ville, apprit la fin de ce grand homme, et s'écria: « Caton! j'envie la gloire de votre » mort! pourquoi m'avez vous envié celle de vous » sauver la vie? »

Ce qui prouva la sincérité de ce mouvement généreux, ce fut la clémence avec laquelle il traita le fils de Caton et les autres personnages distingués qui se trouvaient encore dans Utique. Après avoir ainsi terminé en six mois la guerre d'Afrique, César revint à Rome, où il triompha tout à la fois

Retour de César à Rome. Son triomphe

des Gaules, de l'Égypte, de Pharnace et de Juba.

Ce triomphe dura quatre jours; on voyait devant son char un tableau représentant le Rhin, le Rhône, le Nil et l'Océan enchaînés; il était suivi par Vercingétorix, par Arsinoé et par le fils de Juba, illustres et malheureux trophées du vainqueur. Après cette solennité, Vercingétorix, dont le seul crime était d'avoir vaillamment défendu l'indépendance de sa patrie, fut envoyé à la mort. Quelles mœurs barbares que celles qui permettaient qu'une pareille action n'empêchât pas de vanter César comme le plus doux des conquérans!

Rome entière semblait oublier que ce triomphe n'était que celui de la force sur la liberté. Toute la ville retentissait des louanges de César; le sénat, surpassant en adulation les courtisans d'Asie, ordonna qu'aux jours solennels le char du vainqueur de la république serait attelé, comme celui du soleil, de quatre chevaux blancs. Sa statue fut placée dans la Capitole, en face de Jupiter. On mit sous ses pieds le globe du monde, avec cette inscription : « A César, demi-dieu. »

Le peuple lui accorda la censure pour trois ans, la dictature pour dix, et le privilége de se faire précéder par soixante-douze licteurs. Tous les citoyens, formant des vœux pour sa prospérité, solennisèrent son triomphe par un festin où vingt-deux mille tables furent servies avec profusion. La république célébra sa ruine comme un triomphe;

et, pour qu'il ne manquât rien à l'humiliation de Rome, on vit pour la première fois dans les fêtes un grand nombre de chevaliers combattre au rang des gladiateurs. Tel fut le spectacle que Caton voulut éviter en se donnant la mort.

César, rougissant peut-être seul de tant de bassesse, crut devoir opposer une modération politique aux honneurs excessifs qu'on lui prodiguait, et promit au sénat d'user avec une grande réserve du pouvoir immense dont il était revêtu.

On ne peut que donner des éloges à la plupart des actes de son administration; il assigna des récompenses aux citoyens qui se trouvaient pères de plusieurs enfans, accorda le droit de cité à plusieurs savans étrangers, et renouvela les anciennes lois contre le luxe des tables et des vêtemens. Trop prodigue dans ses récompenses, il fit entrer dans le sénat neuf cents citoyens, dont plusieurs n'avaient d'autre mérite que celui de lui avoir montré un servile dévouement.

Depuis long-temps les erreurs du calendrier avaient amené un tel désordre que les mois ne s'accordaient plus avec les saisons. César y remédia, et se vit obligé, pour commencer cette réforme, d'ajouter soixante-sept jours à l'année 707, de sorte qu'elle en eut en tout quatre cent quarante-cinq.

Le ciel et la terre paraissaient obéir à César. Cicéron, après la défaite de Pharsale, s'était

comme un autre soumis au vainqueur; mais il ennoblit cette faiblesse en ne se mêlant des affaires publiques que pour adoucir le joug de la tyrannie. Sa voix éloquente se fit entendre avec courage en faveur des proscrits, et plus d'une fois il força le vainqueur du monde à se vaincre lui-même et à pardonner.

Caton s'était affranchi du despotisme par a mort; Cicéron s'en consola par l'étude, et ce fut dans ce temps de tyrannie qu'il composa la plupart de ses ouvrages philosophiques, éclairant ainsi pour leur bonheur privé ses concitoyens qu'il ne pouvait plus gouverner pour le bonheur public.

Guerre de César en Espagne.

L'Espagne, que le ciel semble avoir destinée de tout temps à se voir la proie des étrangers, sans se laisser totalement subjuguer par eux, relevait alors le parti de Pompée. Les deux fils de ce grand homme, joignant les troupes qu'ils avaient rassemblées aux débris de Pharsale et aux restes de l'armée de Métellus, parvinrent à en former treize légions. César, informé de leurs progrès, s'embarqua promptement pour les combattre. Ils évitèrent quelque temps avec soin d'en venir à une action générale; et l'habile expérience de Labiénus, qui leur servit de conseil, empêchant César de les forcer au combat, on ne s'occupa d'abord des deux côtés qu'à s'emparer de quelques villes; mais enfin César menaçant, par ses manœuvres, les points dont la conservation était la plus importante pour

leurs subsistances, ils se décidèrent à lui livrer bataille près de Munda.

Si l'on en croit Suétone et Florus, il n'y en eut jamais de plus sanglante et de plus disputée. César répétait souvent qu'ailleurs il s'était armé pour la victoire, et qu'à Munda il avait combattu pour défendre sa vie. Bataille de Munda.

Les légions de Pompée, irritées de tant d'échecs, fatiguées de tant de courses, désespérées de se voir privées de leurs biens et de leur patrie, combattent avec une telle fureur qu'après une longue résistance elles ébranlent les bandes aguerries de César, et les forcent à plier. En vain il rallie ses troupes, et, pour ranimer leur courage, se jette plusieurs fois dans la mêlée; après l'avoir dégagé du péril, ses soldats intimidés continuaient leur retraite. « Voulez-vous, compagnons, criait » César, voulez-vous livrer à des enfans votre » général qui a vieilli avec vous dans les com- » bats? » Sa voix faisait rougir les légionnaires de leur faiblesse; mais elle ne pouvait les décider à reprendre l'offensive, et la dixième légion seule, soutenant sa renommée, tenait intrépidement tête à l'ennemi. Dans ce moment César, qui avait ordonné à quelques escadrons numides d'insulter le camp de Pompée, s'aperçoit que Labiénus détache un corps de cavalerie pour l'envoyer à leur poursuite; il dit aussitôt d'une voix forte : « La vic- » toire est à nous! les ennemis prennent la fuite! »

Ce cri répand l'espérance dans une armée et le découragement dans l'autre; la dixième légion s'élance et se précipite sur les ennemis; les autres légions suivent son exemple; rien ne leur résiste; Labiénus périt, et l'armée de Pompée, après avoir perdu trente mille hommes, jette ses armes, se disperse, et cherche son salut dans les montagnes.

Défaite et mort de Cnéius Pompée.

Cnéius Pompée, voulant gagner la mer, et se trouvant coupé par la cavalerie ennemie, se retira dans une caverne, et y fut découvert par des soldats qui lui coupèrent la tête. Son frère Sextus échappa aux recherches de ceux qui le poursuivaient, rassembla quelques vaisseaux, et ne fit plus la guerre que comme pirate, jusqu'au moment où d'autres révolutions lui permirent de rassembler une armée.

Fin de la carrière militaire de César.

Cette journée glorieuse termina la carrière militaire de César, pendant laquelle il avait combattu trois millions d'hommes, subjugué trois cents peuples, pris huit cents villes, et immolé à son ambition un million de guerriers.

Son retour à Rome.

A son retour, il mécontenta le peuple en recevant les honneurs du triomphe pour une victoire qui coûtait tant de sang romain.

Les sénateurs, soit par excès de flatterie, soit dans l'intention d'exciter la haine publique contre le dictateur, accumulèrent sur sa tête plus d'honneurs qu'aucun mortel n'en avait encore reçus. On

lui décerna le nom de *Jupiter Julius*, le droit de porter la robe triomphale aux jours de fête, et en tout temps le privilége de ceindre son front d'une couronne de lauriers. Comme il était chauve, il reçut avec un plaisir presque puérile cet honneur qui lui permettait de cacher sous des lauriers la nudité de sa tête. Le mois quintilis reçut le nom de Julius, pour rappeler l'époque de la naissance de César.

Tandis que la trahison lui préparait des poignards, l'adulation lui élevait des temples. On lui rendait partout les honneurs divins; il fut revêtu du commandement général de toutes les troupes, avec le pouvoir de faire à son gré la guerre ou la paix. On le déclara dictateur perpétuel, sous le titre d'*impérator*; consul pour dix ans, et père de la patrie; enfin, ce qu'on aura autant de honte à dire que de peine à croire, le sénat délibéra sur un projet de loi dont l'objet était de livrer à sa disposition la pudeur de toutes les dames romaines.

Sa nomination de dictateur perpétuel.

De tous les honneurs offerts au dictateur, il ne refusa que le consulat décennal, parce qu'il n'ajoutait rien à son autorité, et qu'il lui enlevait les moyens de satisfaire à peu de frais la vanité de quelques grands personnages.

César, arrivé au terme de ses désirs, pouvait jouir en paix de sa puissance s'il avait pu lui-même y poser des bornes : mais quel ambitieux sut

jamais s'arrêter! Le maître du monde n'avait pas besoin du vain titre de roi; aucune couronne ne brillait autant que ses lauriers. César eut la faiblesse d'ambitionner un nom odieux aux Romains; cette faute causa sa ruine.

Tous les projets de cet homme extraordinaire étaient vastes et sans bornes comme son génie; il rebâtit Carthage et Corinthe; il avait conçu le dessein de remplir Rome de monumens, d'y rassembler la plus magnifique bibliothèque du monde; il voulait rédiger un code civil, composer la statistique de l'empire, creuser à l'embouchure du Tibre un port pour les grands vaisseaux, dessécher les marais Pontins, joindre la mer Égée à celle d'Ionie en perçant l'isthme de Corinthe, venger la mort de Crassus, subjuguer les Parthes, pénétrer en Scythie, franchir le Borysthène, ouvrir une route au travers des forêts de la Germanie, dompter ses habitans, et revenir à Rome par les Gaules.

Enivré de gloire, égaré par les conseils d'Antoine, et probablement trompé par les sénateurs qui méditaient sa perte, il résolut de ceindre le diadème avant de partir pour la guerre des Parthes. Le sénat, toujours servile, fit placer sa statue parmi celle des rois de Rome; mais, par un sort étrange, on la posa près du buste de Brutus: c'était lui prédire son sort.

Affection de César pour Marcus Brutus.

Tous ceux qui dans Rome aimaient encore en secret la liberté, appelaient par leurs vœux un

second Brutus ; il parut. Ce Romain, destiné à rendre pour quelques instans, par un crime, la liberté à sa patrie, était le fils de Servilie, sœur de Caton ; il se nommait Marcus Brutus ; la passion de Servilie pour César faisait croire généralement que ce héros, qui devait être sa victime, lui avait donné le jour. Brutus, fidèle aux principes de Caton, suivit en Thessalie les drapeaux de Pompée. Le jour de Pharsale, César, au milieu du champ de bataille, montra une vive inquiétude sur le sort du jeune Brutus : il était pris ; on le lui amena. Ne se bornant pas à lui pardonner, il le combla de faveurs.

Brutus détestait la tyrannie ; mais il aimait le tyran. Son âme était partagée entre un sentiment qu'il ne pouvait vaincre et un devoir qu'il regardait comme sacré.

De toutes parts des avis secrets l'excitaient à soutenir la gloire de son nom et à délivrer sa patrie. En quelque lieu qu'il portât ses pas, et jusque sur le tribunal où il siégeait comme préteur, il trouvait des billets où l'on avait tracé ces mots : « Tu dors, Brutus ! tu n'es pas un vrai » Brutus. »

Jusque là sa philosophie stoïque ne l'avait pas empêché d'acquérir à juste titre le renom du plus aimable, du plus doux, comme du plus vertueux des Romains ; mais la passion de la liberté, les vœux du peuple, et les conseils de ses amis, tous

Conjuration contre César.

républicains ardens, l'entraînèrent dans la conjuration que Cassius et soixante de ses complices tramaient contre le dictateur.

On avertit César de s'en défier; il dit : « Je » connais la vertu de Brutus; il attendra ma mort » pour ressusciter la liberté. » On lui avait aussi dénoncé Dolabella. « Je ne crains point, répon- » dit-il, ces hommes gras et vermeils; c'est plu- » tôt ce Cassius maigre, pâle et mélancolique » dont je me méfie. »

Cependant la superstition, qui mêle toujours ses fables aux vérités de l'histoire, raconte qu'alors plusieurs présages annoncèrent la chute du colosse qui pesait sur la terre. On vit errer des feux dans le ciel; la nuit, des fantômes parcoururent la ville : César ordonnant un sacrifice, on ne trouva point de cœur dans le corps de la victime. En démolissant le tombeau de Capys, le fondateur de Capoue, on trouva une inscription qui annonça qu'on verrait périr le chef de la famille des Jules, l'année où ce tombeau serait ouvert. Enfin un devin avertit César que le jour des ides de mars lui serait funeste.

César, peu crédule, méprisait les présages qui le menaçaient, et se servait de ceux qui lui étaient favorables. On devait, par ses ordres, publier un ancien oracle de la sibylle, qui déclarait que les Parthes ne seraient vaincus par les Romains que lorsque ceux-ci combattraient sous les ordres d'un roi.

Les tentatives des amis du dictateur, pour le faire couronner par le peuple, échouèrent toutes, et n'eurent d'autre résultat que de lui prouver la haine invincible des Romains contre la royauté.

Antoine, à la fête des Lupercales, ayant offert en courant un diadème à César, les murmures du peuple le contraignirent à le refuser. Ses partisans avaient placé des couronnes sur les têtes de ses statues; les tribuns du peuple, Flavius et Marullus, vinrent audacieusement les arracher; ce qui leur attira de grands applaudissemens de la multitude.

Les courtisans de César, loin d'être découragés, se croyaient certains d'arriver à leur but par la servile complaisance du sénat. Cette compagnie, épouvantée et corrompue, devait, disait-on, se rassembler aux ides de mars pour décerner à César le titre de roi d'Afrique, d'Espagne, de Gaule, de Grèce et d'Asie, en ne lui laissant cependant en Italie que le nom de dictateur.

Courage de Porcie, femme de Brutus

Les conjurés, informés de cette résolution, choisirent ce jour pour exécuter leur dessein. Porcie, fille de Caton, femme de Brutus, était digne par sa fermeté d'un tel père et d'un tel époux. Eclairée par son amour, elle avait deviné les projets de Brutus, et s'indignait de voir qu'il la crût trop faible pour lui confier le secret de son entreprise. Elle se fait elle-même une large blessure; et, après avoir résisté aux souffrances qu'elle en

éprouvait, sans montrer la moindre émotion, elle entre la nuit chez son mari, et lui découvrant sa plaie : « Regarde, dit-elle, Brutus; juge si la fille » de Caton mérite ta confiance entière, et si elle » est digne de partager tes espérances et tes périls. » Avant de te demander ton secret, j'ai voulu sa- » voir si j'étais capable de vaincre la douleur. » Porcie fut la seule femme admise au nombre des conjurés.

Noms des conspirateurs.

Ces conspirateurs fameux étaient Cassius, qu'on pouvait regarder comme leur chef, quoiqu'il en laissât le titre à Brutus, plus considéré par son nom et par sa vertu; Servius Galba, ancien lieutenant de César; les deux Casca, Cimber, Minutius, partisans de Pompée; Décimus Brutus, Domitius Cinna, Cassius de Parme, et Pontius Aquila. Les autres ne sont pas connus.

La majorité du sénat, sans être dans la conspiration, ne se trouvait que trop disposée à désirer une révolution. César n'était point cruel; il avait pardonné à ses ennemis; plusieurs d'entre eux jouissaient de ses bienfaits; il venait même de relever les statues de Pompée; et par là, comme le dit noblement Cicéron, il avait affermi les siennes. Mais s'il laissait chacun tranquille sur son existence et sur ses propriétés, il blessait sans ménagement l'amour propre de tous.

L'orgueil est si irritable qu'il ne reçoit pas de blessures légères; toutes lui semblent mortelles,

et celui qui pardonnerait sa ruine totale veut se venger de la moindre offense.

César, se jouant des formes républicaines, faisait à son gré des sénatus-consultes, sur lesquels le sénat n'avait pas délibéré. Cicéron écrivit à Atticus que, pendant son absence, il voyait, du fond de sa retraite, publier des decrets rendus sur son rapport, dont il n'avait jamais entendu parler, et qu'il recevait à ce sujet des remercîmens de rois et de princes dont il ignorait avant l'existence.

César étant assis un jour sur sa chaise curule, dans le Forum, tout le sénat vint le féliciter sur la dictature perpétuelle et sur d'autres nouveaux honneurs qu'on venait de lui décerner. Il ne daigna pas se lever; ce qui excita une vive indignation, quoiqu'il voulût après donner pour excuse l'état de souffrance où il se trouvait.

Les esprits s'aigrissaient chaque jour, et la haine continuait à cacher son poignard sous le voile de la flatterie. Enfin les conjurés, s'étant rassemblés la nuit chez Brutus, décidèrent qu'ils immoleraient le dictateur le jour des ides, dans le portique de Pompée, où le sénat devait s'assembler.

Plus l'instant fatal approchait, et plus César semblait mépriser les conseils que lui donnaient la prudence et l'amitié. Exerçant un pouvoir usurpé sur une république jalouse de ses droits, au milieu des amis de Pompée qu'il avait vaincus, il ne voulait point de gardes autour de lui: « Il vaut mieux,

» disait-il, mourir une fois que de vivre dans de
» continuelles alarmes »; et comme on cherchait encore à réveiller ses soupçons contre Brutus : « Je le connais, dit-il ; un assassinat semblerait » à sa vertu une victoire trop facile. »

La veille des ides, comme il soupait chez Lépidus, l'entretien tomba sur le genre de mort qu'on devait préférer; il répondit : « La plus » prompte et la moins prévue. »

Exécution de la conspiration.

Cependant le jour qui devait terminer sa destinée étant arrivé, sa femme Calpurnie, troublée par un songe dans lequel elle avait cru le voir assassiné entre ses bras, se jette à ses pieds, et le conjure de ne pas sortir de sa maison, dans un moment que tant de présages devaient lui faire regarder comme funeste.

La grande âme de César, touchée par les craintes de l'amour, fut un moment ébranlée. Cédant aux larmes de Calpurnie, il se décide à contremander l'assemblée du sénat. Un des conjurés, Décimus Brutus, qui entrait alors chez lui, prévoyant que ce délai pouvait renverser tous leurs desseins, lui représenta vivement l'injure qu'il ferait au sénat en refusant d'y venir, lorsqu'il l'attendait pour le couronner, et la tache dont il couvrirait sa gloire, si un songe de Calpurnie le décidait à faire une telle insulte au premier corps de l'État. César sortit, et la fortune sembla vouloir

encore sur sa route le détourner du précipice où il allait tomber.

Ayant rencontré l'augure Spurina, qui lui avait annoncé son malheur, « Tu le vois, lui dit-il, voilà » cependant les ides de mars venues. » — « Oui, » répondit le devin ; mais elles ne sont pas encore » passées. »

Un esclave voulait l'avertir du péril qui le menaçait ; il ne put percer la foule dont il était environné.

Arthémidore, philosophe grec, lié avec les principaux conjurés, avait pénétré leur secret ; se mêlant au grand nombre de ceux qui présentaient des placets à César, il lui remit un mémoire qui contenait tous les détails de la conjuration, et lui dit : « Lisez promptement ; ceci est pour vous d'un » intérêt urgent. » César, obsédé, n'eut pas le temps de lire cet écrit qu'il tenait encore lorsqu'il entra dans le sénat.

Les conspirateurs, qui l'y attendaient, cachaient sous un calme profond les mouvemens divers dont ils étaient agités. L'œil le plus pénétrant n'aurait pu deviner à leur maintien le coup terrible qu'ils méditaient. Ils s'occupaient avec une étonnante liberté d'esprit de la discussion des affaires publiques ; et l'un des sénateurs opposant à une opinion de Marcus Brutus la recommandation de César, « César lui-même, répondit le préteur, ne pour- » rait m'empêcher de faire exécuter les lois. »

Dès qu'on vit paraître le dictateur, la plupart des conjurés, comme ils en étaient convenus, allèrent au-devant de lui, et l'accompagnèrent jusqu'à sa chaise curule, tandis que d'autres éloignaient de lui Antoine, son ami et son collègue au consulat, en prétextant la nécessité de lui parler d'une affaire importante.

Pendant que César s'avançait, un sénateur, Popilius Léna, qu'on savait instruit de la conjuration, s'approche de lui, et lui parle quelque temps à l'oreille : une consternation soudaine saisit alors tous les conjurés, qui, se croyant trahis, portent déjà la main sur leurs poignards, décidés à se tuer pour éviter le supplice : Brutus seul, jugeant au maintien de Popilius qu'il était plutôt suppliant qu'accusateur, rassure d'un coup d'œil ses complices.

Mort de César. Dès que César est assis, Cimber se jette à ses pieds, lui demandant le rappel de son frère qu'il avait exilé. Les autres conjurés entourent César pour appuyer cette demande : le dictateur refuse ; trop pressé par leurs instances, il veut se lever, Cimber le retient par sa robe. C'était le signal convenu. César s'écrie : Ce ne sont plus des prières, c'est de la violence ! » Casca, placé derrière son siége, le frappe à l'épaule, mais faiblement, car la crainte d'un coup si hardi rendait sa main tremblante et son poignard incertain. « Misérable ! » que fais-tu ? » dit César en se retournant ; en

même temps il perce le bras de Casca avec un poinçon qu'il tenait dans la main. Casca appelle son frère à son secours; tous les conspirateurs tirent leurs poignards ; César s'élance sur eux ; il écarte les uns, renverse les autres ; il reçoit enfin un coup de poignard dans la poitrine. Le sang qu'il perd, les glaives qu'on présente à ses yeux n'effraient pas son courage ; il se défend de tous côtés, quoique sans armes, comme un lion furieux et blessé ; mais, au moment où il aperçoit Brutus qui lui enfonce son poignard dans le flanc, il prononce en gémissant ces mots: « Et toi, Brutus, » aussi ! » Alors il cesse toute résistance, s'enveloppe la tête, baisse sa robe pour mourir encore avec décence, reçoit sans se plaindre tous les coups qu'on lui porte, et, par un sort étrange, tombe et meurt aux pieds de la statue de Pompée.

Tandis que les conspirateurs immolaient à leur ressentiment, à leur ambition, ou à la liberté, cette grande victime, tout le sénat, saisi d'horreur, restait immobile et en silence, n'osant ni seconder les conjurés, ni défendre le dictateur. Il leur était également impossible de parler ou de fuir; mais lorsque César eut rendu le dernier soupir, et que Brutus, élevant son poignard ensanglanté, adressa la parole à Cicéron, et voulut haranguer le sénat, chacun des sénateurs, craignant d'approuver ou de condamner une telle action, sortit précipitamment de l'assemblée. Effroi dans Rome.

Antoine, Lépidus et les amis de César, glacés de crainte, se dépouillèrent des marques de leurs dignités, et cherchèrent précipitamment une retraite qui pût les dérober à la mort.

Les conjurés, suivis de quelques citoyens et d'un grand nombre de gladiateurs, se rendirent au Capitole et s'y fortifièrent. La nouvelle de ce meurtre, circulant rapidement dans la ville, y répandit la terreur. Les boutiques furent à l'instant fermées; le Forum resta vide; chaque citoyen, saisi d'effroi, s'enferma dans ses foyers; et le corps de César, isolé au milieu de la capitale du monde qui semblait alors déserte, fut porté par trois esclaves dans la maison de l'infortunée Calpurnie *.

Portrait de César.

César mourut à cinquante-six ans. Jusqu'à quarante-deux il n'était pas sorti du rang des citoyens, et cependant son génie faisait déjà prévoir et craindre sa domination.

En quatorze ans il fit la conquête du monde; jamais aucun homme ne le surpassa en talens, en ambition, en fortune. Nul général ne sut inspirer plus de dévouement à ses soldats : on les voyait aussi passionnés pour lui que leurs aïeux l'étaient autrefois pour la république. Il les enflammait d'un courage invincible.

Un de ses lieutenans, Acilius, abordant un

* 709.

vaisseau ennemi, vit sa main droite coupée; il continua de combattre, renversant avec son bouclier les ennemis qui l'entouraient; il s'élança sur leur navire, et s'en empara.

Près de Dyrrachium, Cassius Séva, ayant l'œil crevé, l'épaule et la cuisse percées, et son bouclier hérissé de trente flèches, appela d'une voix forte les ennemis; ils crurent qu'il voulait se rendre, et accoururent : Cassius, un genou en terre, sabra, perça tous ceux qui l'approchèrent; le reste prit la fuite, le laissant vainqueur et entouré de victimes.

Pétronius se trouvait un jour enveloppé; il fut pris par Scipion qui lui offrit la vie. « Les soldats » de César, répondit Pétronius, la donnent, mais » ne la reçoivent pas. » Et il se tua.

Avant la guerre civile, au moment où Pompée, Scipion et Caton excitaient le sénat à refuser au conquérant de la Gaule la prolongation de son gouvernement, l'officier chargé de ses dépêches, frappant de sa main la poignée de son épée, dit fièrement au sénat : « Si vous refusez à César » le commandement qu'il veut et qu'il mérite, » ce glaive le lui donnera. »

La nature avait aussi bien traité César que la fortune. Sa taille était élevée, son teint d'une blancheur éclatante, sa tête ovale, son visage plein et coloré, ses yeux noirs et vifs, son corps élancé. Sa constitution robuste ne fut altérée que

par quelques attaques d'épilepsie. Son maintien était doux et fier, sa voix sonore; une grâce noble brillait dans tous ses mouvemens : quoiqu'il fût aussi dur, aussi infatigable dans les travaux qu'intrépide dans le péril, personne ne s'occupa jamais avec plus de soin de sa figure et de ses plaisirs. Il aimait à plaire comme à commander : on lui voyait toujours des habits somptueux, des étoffes fines, des franges magnifiques. Il ajoutait à sa parure les plus belles perles et les pierres les plus précieuses. On admirait dans son palais un grand nombre de statues et de tableaux des plus grands maîtres.

Dans les forêts de la Germanie, comme au milieu des sables de l'Afrique, on remarquait dans sa tente un parquet brillant et des carreaux moelleux. L'ordre le plus régulier et même le plus minutieux régnait dans sa maison. Il mit aux fers son pannetier pour avoir servi à ses convives un pain différent du sien.

Sa ceinture flottante, qu'il ne serra jamais, annonçait dès sa jeunesse l'excessif relâchement de ses mœurs. Dominé par les passions de la déesse dont il prétendait descendre, il enleva Posthumia à Sulpicius, Lollia à Gabinius, Tertullia à Crassus, Mutia à Pompée, qui l'appelait l'Egysthe de sa maison.

La femme qu'il aima le plus ardemment fut Servilie, sœur de Caton et mère de Marcus Brutus; il lui fit présent d'une perle estimée six millions. Il

s'enflamma aussi pour Eunoé, reine de Mauritanie, et languit quelque temps dans les chaînes de la trop fameuse Cléopâtre.

Ses soldats le raillaient librement sur ses mœurs : ils chantaient autour de son char de triomphe : « Romains, cachez vos femmes! nous vous ame- » nons ce chauve voluptueux qui a conquis toutes » les dames gauloises avec l'or enlevé à leurs » maris. »

Sans frein dans ses amours, il ne connut point les excès de la table. Caton disait de lui qu'il était le premier homme tempérant et sobre qui eût voulu renverser une république.

César savait que l'or est aussi nécessaire que le fer pour conquérir le monde: aussi, loin d'imiter la retenue des Fabricius, des Paul-Émile et des Scipions, qui ne combattaient que pour la liberté, il amassa d'immenses richesses par ses brigandages, surpassa en rapines tous les proconsuls de son temps, tira six mille talens de Ptolémée, pilla toutes les villes, dépouilla tous les temples, enleva trois mille livres d'or au Capitole, et vendit sans pudeur plusieurs royaumes.

Né pour primer dans tous les genres, il dominait ses rivaux par la parole, comme il les terrassait par ses armes ; et Cicéron, vantant la noblesse, l'élégance et l'harmonie de son style, à la fois simple, fin, orné, fécond, écrivait à ses amis que personne ne pouvait disputer à César la palme

de l'éloquence. « Ses commentaires, ajoutait-il,
» méritent le suffrage des hommes de goût. Sa ma-
» nière d'écrire les porte à brûler leurs plumes.
» Ces mémoires sont simples, pleins de sens et de
» grâces ; ils sont à demi nus, et pour tout orne-
» ment semblent avoir un vêtement tombé. »

César composa dans sa jeunesse un éloge d'Hercule, une tragédie d'OEdipe et un recueil de maximes, ouvrage dont Auguste défendit la publication, parce qu'il les trouvait trop incorrects; mais il laissa deux livres sur l'analogie et un poëme intitulé *le Voyage*, qu'il avait composé pendant les vingt-quatre jours que dura la guerre d'Espagne.

Cicéron eut le courage de publier pendant sa dictature l'éloge de Caton : César y répondit par deux livres appelés *Anti-Caton;* et, combattant avec urbanité le premier orateur de Rome, il l'éleva dans sa réponse au-dessus de Périclès.

Il ne supportait pas la résistance, mais il souffrait la raillerie. Lorsqu'il changea le calendrier, et que son ordonnance sembla régler la marche des astres, on dit devant Cicéron : « Demain l'é-
» toile de la lyre se levera. » — « Oui, répondit celui-
» ci, elle se levera pour obéir à l'édit de César. »

César sollicita le consulat pour Calvus, qui avait fait contre lui des épigrammes, et il accorda dans son palais un logement au père du poëte Catulle, qui l'avait diffamé dans une satire.

Un sénateur, se moquant de ses mœurs aussi efféminées que son courage était viril, lui dit qu'il ne serait pas facile à une femme de tyranniser des hommes. « Rappelez-vous, répondit César, que Sémiramis a subjugué l'Orient, et que » les Amazones ont conquis l'Asie. » Cependant cet homme que l'on comparait à une femme, maniait les armes avec plus d'adresse que tous les soldats romains, domptait les chevaux les plus fougueux, marchait tête nue au soleil et à la gelée, faisait cinquante lieues par jour, sur un cheval ou sur un chariot, et traversait à la nage les fleuves les plus rapides.

Son esprit était prompt comme son épée; il dictait à la fois à plusieurs secrétaires et en des langues différentes; il inventa les chiffres pour garder les secrets de la politique. Il composait à cheval des poëmes, écrivait des dépêches sur son char, rédigeait ses Commentaires dans sa tente, et méditait des lois en combattant.

Cruel pour effrayer, il se montra clément pour rassurer; il accorda la vie à Domitius, son ennemi, qui devait le remplacer dans le commandement des Gaules. Respectant la reconnaissance pour l'inspirer, il permit à plusieurs de ses officiers de rejoindre Pompée dont ils avaient reçu des bienfaits.

Au commencement de la guerre civile, Pom-

pée avait déclaré qu'il traiterait en ennemis tous ceux qui n'embrasseraient pas sa cause; César, plus habile, proclama qu'il regarderait comme amis tous ceux qui resteraient neutres, et se donna ainsi les incertains et les timides, qui formeront éternellement la majorité du monde.

Politique profond, orateur éloquent, historien véridique, soldat intrépide, administrateur éclairé, vainqueur généreux, porté par la fortune et couronné par la gloire, César, qu'on se borne trop souvent à ne vanter que comme le premier des généraux et comme le plus célèbre des conquérans, fut un homme universel. Son génie était vaste comme le monde qu'il dominait; mais de même qu'en admirant les pyramides d'Egypte, on s'étonne de voir que ces masses, victorieuses du temps, aient coûté tant de sang et d'or sans aucune utilité pour le genre humain; de même on regrette, en contemplant César, dont le nom a traversé les siècles, que sa grandeur colossale, funeste aux hommes, et fondée sur les débris de la liberté, n'ait pas eu pour base la vertu.

CHAPITRE HUITIÈME.

Consternation dans Rome après la mort de César. — Retraite des conjurés au Capitole. — Dissimulation d'Antoine. — Partage des gouvernemens entre les conjurés. — Exposition du corps de César. — Lecture de son testament. — Discours d'Antoine. — Exaspération du peuple en mémoire de César. — Politique habile d'Antoine. — Faction d'Amatius. — Usurpation d'Antoine. — Arrivée d'Octave à Rome. — Sa brillante réception à Rome. — Entrevue d'Octave et d'Antoine. — Discours d'Octave à Antoine. — Réponse d'Antoine. — Dissension entre Octave et Antoine. — Election de consuls. — Politique d'Octave à l'égard de Cicéron. — Décret du Sénat contre Antoine. — Philippiques de Cicéron. —Guerre civile entre Octave et Antoine. — Victoire d'Antoine. — Le consulat est refusé à Octave. — Réconciliation d'Octave, d'Antoine et de Lépidus. — Discours d'Octave à ses soldats. — Le consulat lui est refusé. — Marche d'Octave sur Rome. — Son entrée dans Rome.

Consternation dans Rome après la mort de César.

On avait abattu le tyran, mais non la tyrannie. Il était plus facile, au milieu d'une nation corrompue, de tuer un usurpateur que de ressusciter la liberté.

L'assassinat commis par Brutus et par ses complices est condamné par les principes de la justice. A la vérité ce meurtre pouvait se justifier à Rome par les lois de la république; non-seulement elles permettaient, mais elles ordonnaient même de tuer

tout homme qui voudrait s'emparer du pouvoir suprême ; et, dans d'autres temps, une telle action, quoique contraire à la morale, eût été généralement approuvée par les Romains. Mais les mœurs étaient changées ; les grands, trop riches et trop puissans, ne pouvaient plus supporter la liberté, dont l'égalité politique est la base inséparable, et le peuple préférait un seul maître à tant de tyrans, rivaux de pouvoir et insatiables de richesses. Aussi l'effet que produisit la mort de César, loin d'être le réveil des sentimens républicains, fut d'abord une consternation générale.

La plupart des sénateurs, qui n'étaient pas dans le secret de la conjuration, tremblèrent pour leurs jours, ignorant s'ils ne périraient pas eux-mêmes sous les poignards qui venaient de frapper le dictateur. Les plus effrayés furent ses amis ; ils ne doutaient pas que la proscription ne s'étendît sur eux. L'armée partout entend mieux l'idée de la gloire que celle de la liberté. Elle voyait avec indignation le meurtre d'un général qui l'avait conduite si souvent à la victoire, et qui lui promettait en Asie de nouveaux triomphes ainsi que de nouvelles récompenses. Une grande partie du peuple regrettait César qui n'avait marché au pouvoir que par la popularité. Il le regardait comme son protecteur contre l'orgueil des patriciens. Les anciens partisans de Pompée, Cicéron, et quelques vrais amis de la république, voyaient avec un

plaisir secret le succès de la conjuration. Leur joie, qu'ils dissimulaient, était seulement troublée par une vive inquiétude. Ils craignaient avec raison l'ambition d'Antoine, alors consul, le mécontentement du peuple et les vengeances de l'armée.

Cependant si les conspirateurs, profitant de l'étonnement causé par un coup si hardi, avaient, dans les premiers momens, tué Antoine qui était à leur merci, jeté le corps de César dans le Tibre, effrayé le sénat, et cassé tous les actes du dictateur, on aurait vu probablement la multitude les applaudir, suivre leurs mouvemens, et se soumettre; car le vulgaire admire d'abord ce qui l'effraie, et croit voir la justice où il trouve la force.

Retraite des conjurés au Capitole.

Les conjurés, étonnés eux-mêmes de la stupeur générale, perdirent tout en perdant du temps. Leur retraite au Capitole, en prouvant leur crainte, rassura les amis de César.

Lépidus, qui commandait près de Rome une légion, la conduisit au Champ-de-Mars pour y attendre les ordres du consul Antoine (710). La présence de ces troupes intimida les conspirateurs. De ce moment, perdant leur audace, ils commencèrent à négocier, et envoyèrent des députés au consul, pour lui représenter, ainsi qu'à Lépidus, que leurs bras étaient armés, non par haine personnelle contre César et contre ses amis, mais par amour pour la patrie; que Rome, trop épuisée par tant de guerres civiles, serait anéantie s'il s'en

rallumait une nouvelle, et qu'ils croyaient Antoine et Lépidus assez généreux pour sacrifier leurs ressentimens particuliers à la cause commune et au bien public.

Dissimulation d'Antoine.

Quoique Antoine fût déterminé à venger César, et surtout à lui succéder s'il le pouvait, il réfléchissait aux forces considérables que commandait Décimus Brutus, un des conjurés, alors gouverneur des Gaules, qui pouvait fondre sur lui avec une armée.

Il redoutait encore la puissance du jeune Pompée qui commençait à dominer sur les mers, et que soutenaient les nombreux partisans de son père. Ces craintes le décidèrent à dissimuler ses projets, sa haine, et il se montra disposé à traiter pour gagner du temps. Dans sa réponse aux députés, il les assura que, malgré ses sermens qui l'engageaient à punir les meurtriers de César, et malgré son horreur pour le parjure, il immolerait son juste courroux aux intérêts de la république, et que, loin d'employer la force pour gêner la délibération du sénat, il laisserait à cet auguste corps toute son autorité.

Conformément à cette résolution, le sénat fut convoqué. Jamais question plus importante n'avait été soumise à sa décision. La délibération fut longue, vive et tumultueuse. Les uns voulaient qu'on déclarât César tyran, qu'on diffamât sa mémoire, et qu'on décernât des éloges aux libérateurs de la

patrie. Les autres, regardant l'assassinat d'un dictateur et le meurtre du premier magistrat de la république comme un crime, demandaient que les conjurés, déclarés coupables, ne pussent échapper au supplice que par une amnistie.

La majorité des sénateurs se montrait disposée à soutenir la liberté et à favoriser les hommes intrépides qui venaient de les affranchir de la domination d'un maître; mais Antoine sut avec adresse opposer leurs intérêts à leurs sentimens: il prouva qu'on ne pouvait condamner la mémoire de César sans annuler tous ses actes, ce qui renverserait la fortune des personnages les plus distingués de la république, et produirait une subversion totale, en enlevant à une foule de citoyens les dignités, les gouvernemens, les grades et les propriétés qu'ils devaient aux libéralités et à la bienveillance du dictateur.

Aux yeux de beaucoup de sénateurs des deux partis, cette observation changea la question de face. Au moment des périls, dans toute grande assemblée, et surtout lorsque les devoirs et les intérêts se combattent, on aime à transiger; tout avis mitoyen a l'avantage, et la vertu capitule avec la cupidité.

Le sénat, sous le prétexte spécieux de la paix publique, donna un acte d'abolition aux meurtriers, et ratifia tous les actes du dictateur. C'était à la fois déclarer César tyran, puisqu'on ne pour-

suivait pas ses assassins, et le reconnaître comme magistrat légitime, puisque l'on confirmait ses ordonnances.

Partage des gouvernemens entre les conjurés.

Conformément aux dispositions du dictateur, dans le partage des gouvernemens, les provinces les plus importantes échurent aux chefs des conjurés. Marcus Brutus eut la Macédoine et l'Illyrie; Cassius, la Syrie; Trébonius, l'Asie-Mineure; Cimber, la Bithynie; Décimus Brutus, la Gaule cisalpine.

Cette transaction, ouvrage de la faiblesse et de la fausseté, couvrait momentanément le feu sans l'éteindre. Antoine, affectant une modération opposée à son caractère, consentit à voir Brutus et Cassius, et ils soupèrent même ensemble. Moins le sénat croyait à la sincérité du consul, plus il lui prodiguait, par crainte, d'éloges exagérés.

Le jour suivant Antoine annonça qu'il voulait célébrer les funérailles et prononcer l'éloge du dictateur. Pison, beau-père de César, proposa de faire l'ouverture de son testament: en vain les sénateurs les plus sages voulurent s'opposer à ces solennités qui devaient réveiller les querelles et agiter la multitude. Antoine et Pison répondirent qu'après avoir ratifié tous les actes de César, il était impossible de lui contester la disposition de ses biens, et que la religion, qui défendait de priver des honneurs de la sépulture le citoyen le plus obscur, ne permettait pas de les refuser à un sou-

verain pontife. Le sénat se vit obligé de céder à cet argument sans réplique.

Antoine, habile à profiter de la circonstance pour satisfaire sa haine et pour enflammer les passions du peuple, fit placer dans le Forum, au milieu de la tribune aux harangues, décorée comme un temple, et sur un lit de parade, le corps de César. Cet appareil solennel et lugubre avait attiré un immense concours de citoyens. Pison lut d'abord le testament du dictateur; par cet acte César adoptait Caïus Octavius, petit-fils de sa sœur Julie, le déclarait héritier de la plus grande partie de ses biens, nommait pour ses tuteurs plusieurs des conjurés, leur substituait, en cas de mort, Décimus Brutus, donnait au peuple ses jardins au-delà du Tibre, et faisait un legs à chaque citoyen.

Exposition du corps de César.

Lecture de son testament.

La vue des restes de ce grand homme, sa popularité qui lui survivait, ses largesses pour ses concitoyens, excitaient à la fois la reconnaissance de la multitude et son indignation contre les conjurés.

Le consul Antoine, saisissant ce moment propice à ses desseins, monte à la tribune, fait un récit brillant, rapide, animé, des grandes actions de César, rappelle tous les honneurs que lui avait décernés la reconnaissance publique, les actes du sénat et du peuple qui légitimaient son pouvoir, et le décret qui rendait sa personne inviolable et sacrée; enfin, ayant lu le sénatus-consulte : « Le

Discours d'Antoine.

» voilà, s'écria-t-il, l'immortel monument élevé
» à sa clémence ! Ce décret ordonnait de respecter
» non-seulement sa personne, mais tous ceux qui
» venaient chercher un asile près de lui ; et cet
» homme sacré, dont la protection était aussi in-
» violable que celle des temples de nos dieux,
» c'est lui qu'on vient d'assassiner ! On lui a fait
» un crime de ces honneurs qu'il méritait, qu'il
» ne demandait pas, et que nous lui avons dé-
» cernés. Ainsi l'on nous accuse tous de lâcheté,
» de servitude, pour les lui avoir accordés ! Mais
» vous, Romains, vous nous justifiez de ce re-
» proche par les derniers honneurs dont vous
» comblez aujourd'hui sa mémoire ! Vous tous,
» ainsi que nous, vous vous étiez obligés à dé-
» fendre César, et, par votre serment, vous avez
» dévoué aux dieux infernaux tous ceux qui ne
» voleraient pas à son secours.

» Pour moi, dit-il alors en élevant la voix et
» en étendant les mains vers le Capitole, pour moi,
» Jupiter ! protecteur de Rome, je renouvelle ma
» promesse : je suis prêt à venger César, à remplir
» mes sermens, à me montrer fidèle aux exécra-
» tions que j'ai prononcées ; mais puisqu'enfin
» ceux qui sont les arbitres du destin de Rome
» ont pensé que le bien public réclamait d'autres
» mesures, il ne me reste plus qu'à faire des vœux
» pour leur succès. »

A ces mots il s'éleva un grand tumulte parmi

les sénateurs, qui se crurent attaqués par le consul. Antoine, pour les calmer, modérant ses expressions et sa voix, poursuivit ainsi :

« On a décidé, citoyens, que cet événement » déplorable serait attribué non au crime de quel- » ques hommes, mais aux inspirations de quelque » funeste génie : fermons donc nos yeux sur le » passé, ne nous occupons que de l'avenir; et » tous, réunis par l'amour de la patrie, évitons » avec soin le plus grand des périls, celui de » replonger la république dans les malheurs de la » guerre civile; craignons d'exposer au feu des » séditions ce qu'elle conserve de bons citoyens; » accompagnons les restes de ce héros jusqu'à la » tombe, en célébrant sa mémoire par des hymnes » funèbres. »

Relevant alors sa robe pour donner plus de liberté à ses gestes, il s'approche du lit de César, s'incline sur son corps, chante avec enthousiasme ses louanges comme celles d'un dieu, redit ses paroles, ses batailles, ses victoires, les provinces qu'il a conquises, les dépouilles dont il a enrichi le trésor. « Oui, s'écria-t-il, c'est toi, César, c'est » toi seul qui as vengé la patrie de trois cents ans » d'outrages, en subjuguant les Gaulois, cette fé- » roce nation, la seule qui ait jamais pénétré dans » les murs de Rome, la seule qui y ait porté le fer » et la flamme. »

Puis, tout à coup, quittant le ton pompeux de

l'apothéose, et prenant l'accent lugubre de la douleur, il éclate en sanglots, il répand des larmes sur le sort d'un ami barbarement immolé. Découvrant alors le corps de cette illustre victime, il élève, il agite en l'air sa robe sanglante, déchirée par les vingt-trois coups de poignard qu'il avait reçus. A ce spectacle le peuple, partageant les transports d'Antoine, fait retentir les airs de ses cris et de ses gémissemens; on se presse autour de la tribune, on entonne les hymnes funéraires; mais, au moment où le pontife, paraissant faire parler César, chante ces paroles : « Devais-je sauver » ceux-là même qui se préparaient à me donner » la mort de leurs propres mains, » le peuple furieux éclate en imprécations contre Brutus et contre les autres conjurés qui, vaincus et pris à Pharsale, avaient éprouvé la clémence, reçu les bienfaits de César, et qui venaient de l'assassiner.

Exaspération du peuple en mémoire de César.

Antoine, pour enflammer davantage les ressentimens de la multitude, présente à ses regards une effigie en cire de César, sur laquelle on voyait ses vingt-trois blessures et les coups qui avaient défiguré son visage. Le peuple, à cette vue, s'abandonne à sa fureur; les uns courent au palais où il avait reçu la mort, et livrent cet édifice aux flammes; d'autres attaquent les maisons des conjurés que défendent avec courage leurs cliens armés. Helvius Cinna, étranger à la conjuration, est déchiré en pièces par la multitude égarée, qui le

prend pour le préteur Cornélius Cinna, qu'on accusait d'avoir foulé aux pieds la toge qu'il tenait de la munificence du dictateur. Une foule de citoyens et de soldats amasse les planches des boutiques, les poutres des maisons, les bancs des tribunaux, en forment à la hâte un bûcher, brûlent le corps du dictateur, et jettent dans les flammes ce qu'ils ont de plus précieux, les soldats leurs javelots, les officiers leurs couronnes militaires, les magistrats les marques de leurs dignités, les dames leurs ornemens; chacun voulant offrir un sacrifice à l'objet de leur culte et de leurs regrets.

Peu de temps après, une comète étant apparue dans les cieux, on persuada au peuple que ce nouvel astre était l'âme de César admise au nombre des divinités, et on lui éleva un temple dans le lieu même où la douleur publique lui avait déjà rendu sur son bûcher les honneurs divins.

La conduite d'Antoine et ses discours artificieux qui excitaient dans le peuple une si grande fermentation, irritèrent les conjurés. Certains que le consul n'enflammait la multitude que dans le dessein de les faire périr, et que l'on ne pouvait plus compter sur les sermens d'un tel homme, ils se retirèrent dans leurs gouvernemens, et s'assurèrent l'appui des légions placées dans leurs provinces. Les rois et les villes d'Orient s'empressèrent de leur offrir de puissans secours. Les hommes les plus fermes se montrent toujours les plus mo-

dérés au commencement des troubles civils ; Brutus et Cassius, que leur titre de préteur empêchait de sortir d'Italie, loin d'enfreindre les lois, se bornèrent pour leur sûreté à s'éloigner de Rome ; ils ne prirent point les armes, et déclarèrent même formellement qu'ils consentiraient à terminer leurs jours dans l'exil, pourvu que les partisans de César respectassent la liberté publique.

Le sénat, dont le but n'était alors que la conservation de la république, favorisait les meurtriers de César, et ne dissimulait point le mécontentement que lui causaient les démarches du consul. Politique habile d'Antoine. Antoine, redoutant sa haine, et voyant qu'il avait dévoilé trop promptement son ambition, résolut de réparer en apparence ses torts et de calmer les esprits pour gagner du temps. Ayant convoqué le sénat dans le temple de Tellus, il apaisa tous les ressentimens par un discours adroit; attribuant la mort de César aux dieux jaloux de la république, il ne parla que de la nécessité de réunir les partis, et de prévenir les calamités d'une guerre civile. Il proposa encore, pour consolider la paix, de rappeler d'exil Sextus Pompéius, fils du grand Pompée, de l'indemniser des biens qu'il avait perdus, et de lui donner, comme à son père, le commandement des flottes de la république. Enfin, après avoir fait décider qu'on ne publierait dorénavant aucun des actes trouvés dans les archives de César, il parut presque se

ranger au nombre des ennemis de ce dictateur, en provoquant un sénatus-consulte qui abolissait pour toujours la dictature.

Ce changement était trop prompt pour qu'on dût le croire sincère, et plus ces démonstrations de zèle pour la république paraissaient exagérées, plus elles auraient dû inspirer de méfiance ; mais le sort de la vertu est d'être presque toujours dupe du vice. Les amis de la liberté tombèrent dans le piége qu'Antoine leur avait tendu; et, soit qu'ils se persuadassent que le consul voulait franchement la paix, soit qu'ils crussent que la force du parti républicain l'intimidait, ils lui rendirent momentanément leur confiance, et Cicéron lui-même le combla d'éloges.

A cette même époque un imposteur nommé Amatius, qui se disait fils de Marius et allié de César, prétendait venger la mort du dictateur, soulevait une partie de la multitude, se montrait à la tête d'une troupe de factieux armés, et voulait forcer les magistrats à faire des sacrifices aux mânes de César. Antoine dispersa les séditieux, en envoya plusieurs au supplice, et, sans forme de procès, fit poignarder leur chef. Faction d'Amatius.

Quoique ces exécutions fussent illégales, le sénat s'abstint de les condamner, parce qu'elles semblaient confirmer la sincérité du consul, et garantir la sûreté des meurtriers de César. Le peuple, au contraire, reprochait vivement

à Antoine son inconstance et son ingratitude.

Usurpation d'Antoine.

Le consul, feignant de craindre le ressentiment populaire, représenta au sénat le danger qu'il courait en le servant. Il obtint une garde pour sa sûreté. Dès qu'on la lui eut accordée, suivant la marche de tous les usurpateurs, il la grossit et la composa des officiers et des soldats qui avaient servi sous lui dans l'armée de César, et qui se montraient les plus animés pour venger la mort de leur général. Il en réunit près de six mille, s'assura par leur moyen des autres vétérans, et se mit ainsi en état de rassembler en peu de temps une armée, lorsque les circonstances l'exigeraient.

Le sénat consterné reconnut son erreur, et sentit qu'il n'avait fait que changer de maître. Antoine, publiant chaque jour des décrets supposés de César, dont il gardait les actes, laissait un libre cours à ses passions, disposait à son gré de l'argent du trésor, des propriétés publiques, trafiquait des emplois, vendait aux princes étrangers les faveurs du sénat, satisfaisait l'avidité des compagnons de ses débauches, et accumulait d'immenses richesses. Au mépris des décrets du sénat, que lui-même avait fait rendre, et cessant de se déguiser, il força les sénateurs à lui donner la Macédoine, à investir Dolabella du gouvernement de la Syrie, et à n'accorder en dédommagement aux deux préteurs, Brutus et Cassius,

qu'il en dépouillait, que l'île de Crète et la Cyrénaïque. Enfin, sans oser prendre le titre de dictateur ou celui de roi, il régnait dans Rome avec un empire absolu, et se croyait arrivé au terme de ses désirs, lorsqu'un jeune ambitieux, âgé de dix-huit ans, vint changer sa fortune, ébranler son crédit, et renverser sa puissance.

Octave, fils du sénateur Caïus Octavius, et d'Attia, fille de Julie, sœur de César, parut inopinément dans Rome, et réclama les droits que lui donnaient le testament et l'adoption de son grand-oncle le dictateur; César l'avait nommé maître de la cavalerie; mais, trop jeune encore pour exercer cette charge, il était resté en Épire, dans la ville d'Apollonie, afin d'y achever ses études. Ce fut là qu'il apprit la mort du dictateur, victime des ingrats qui devaient leur vie et leur fortune à sa clémence et à ses bienfaits. Il ignorait encore si ce crime était l'ouvrage de quelques conspirateurs ou celui du sénat tout entier. Bientôt sa mère lui écrivit que soixante sénateurs seulement étaient à la vérité entrés dans cette conspiration, mais que les autres la favorisaient secrètement, et regardaient les assassins de César comme les restaurateurs de la liberté publique; qu'Antoine et Lépidus songeaient plus à lui succéder qu'à le venger, et que la ville se trouvait en proie à l'animosité des partis. Le jeune héritier du dictateur, loin de soutenir ses prétentions, et de faire éclater ses ressen-

Arrivée d'Octave à Rome.

timens, ne pouvait espérer de sûreté que dans l'éloignement et dans l'obscurité. Plusieurs de ses amis, plus timides, lui conseillèrent même de renoncer à l'héritage de César et à son adoption.

Le jeune Octave, indigné d'une lâcheté qu'on voulait en vain colorer à ses yeux du nom de prudence, prit hardiment la résolution de porter, de soutenir le nom de César, et de venger sa mémoire. Dans une circonstance si critique, il montra par sa première démarche un esprit juste, élevé, fait pour les grandes entreprises, et capable de les conduire avec habileté. Il s'embarqua donc pour l'Italie, et, peu sûr de la disposition des troupes qui se trouvaient à Brindes, il descendit à quelque distance de cette ville, dans le port de Lubie.

Dès que les officiers et les soldats eurent appris l'arrivée du fils adoptif de leur général, ils accoururent en foule autour de lui, dissipèrent ses inquiétudes, lui jurèrent de le défendre, et l'accompagnèrent à Brindes dont ils le rendirent maître. Il redoubla leur zèle par ses louanges, par ses promesses, sacrifia aux dieux, et prit solennellement le nom de César, dont par la suite il n'affaiblit pas la célébrité.

Sa brillante réception dans Rome.

Le jeune César, enhardi par ce premier succès, partit pour Rome, suivi seulement de ses esclaves, mais précédé de son nom qui attira sur son passage une foule d'officiers, de soldats et de

citoyens, tous partisans du dictateur. Environné de la gloire de ce grand homme, lorsqu'il approcha de la capitale, un grand nombre de magistrats, de guerriers, et la plus grande partie du peuple, vinrent avec empressement au-devant de lui. Antoine seul, soit à cause de sa dignité, soit par jalousie, ne rendit point cet honneur au fils de son bienfaiteur et de son ami; il ne daigna même pas envoyer un de ses officiers ou de ses serviteurs pour le féliciter sur son arrivée.

Octave, aussi dissimulé dans ses discours que ferme dans ses projets, ne parut point offensé du procédé d'Antoine; l'attribuant aux droits de son âge et aux prérogatives du consulat, il dit à ses amis qu'étant le plus jeune, et simple citoyen, il ferait les premières démarches, et rendrait ses devoirs le lendemain au consul; mais qu'avant tout il invitait tous ceux qui lui étaient attachés à l'accompagner devant le préteur pour assister à la cérémonie de l'enregistrement de son adoption.

Sa mère et tous ceux qui s'intéressaient à son sort voulaient inutilement le détourner de ce dessein: « En vous déclarant, lui disaient-ils, l'hé-
» ritier de César, vous vous chargez de sa ven-
» geance, vous excitez l'indignation du sénat qui
» veut qu'on ensevelisse le passé dans l'oubli;
» vous attirez sur vous la fureur des conjurés,
» également redoutables par leur nombre, par

» leurs dignités et par les légions qu'ils comman-
» dent dans les provinces ; enfin vous vous faites
» un ennemi d'Antoine même, en vous plaçant à
» la tête d'un parti dont jusqu'à présent il s'est vu
» le chef. »

« Dès le moment, répondit Octave, que j'ai
» pris à Brindes le nom de César, j'ai prévu
» toutes les suites de cette résolution. Tout ce
» que je vois dans Rome ne fait que m'affermir
» dans mes projets : les assassins de mon père
» n'ont obtenu d'amnistie que par la lâcheté de
» ceux qui ne s'y sont pas opposés. J'espère que,
» secondé par les amis, par les soldats de César,
» appuyé par la justice et soutenu par l'amour du
» peuple, je ferai révoquer cet acte honteux. An-
» toine même rougirait de ne pas soutenir ma
» cause ; et quand les dieux ne se déclareraient
» pas pour moi, j'aimerais mieux mourir que de
» renoncer à une adoption si glorieuse ; jamais on
» ne me reprochera de m'être lâchement déclaré
» incapable de porter un nom dont César m'a
» jugé digne. »

Cette noble fermeté dans un âge si tendre relevant tout à coup le courage de sa mère, et faisant succéder dans son cœur l'admiration à la crainte, elle le serra contre son sein, et inondant son visage de larmes : « Que les dieux, lui dit-elle,
» mon fils, vous conduisent où vos grandes

» destinées vous appellent, et vous rendent bien-
» tôt victorieux de vos ennemis. »

César la quitta, courut sur la place, suivi d'un grand nombre d'amis, déclara solennellement qu'il acceptait l'adoption du dictateur, fit enregistrer cette déclaration, et se rendit ensuite dans les jardins de Pompée, dépouille d'un grand homme, et que l'avide Antoine avait osé seul acquérir. Entrevue d'Octave et d'Antoine.

Ce mortel superbe, irrité de l'audace d'Octave, affecta de mépriser sa jeunesse, et le fit attendre long-temps dans un vestibule avant de le recevoir; il ordonna enfin de l'introduire, et l'accueillit avec une froide civilité.

César, sans paraître courroucé ni déconcerté par cette réception, prit le premier la parole : Discours d'Octave à Antoine.
« Antoine, mon père ! lui dit-il, car l'amitié de
» César pour vous me fait un devoir de vous don-
» ner ce nom; une partie de votre conduite depuis
» la mort de notre bienfaiteur mérite toute ma
» reconnaissance; mais vos autres actes m'obligent
» à vous adresser de justes reproches. La pro-
» fonde douleur qui m'anime justifiera ma liberté.
» Vous n'étiez pas près de César lorsqu'on l'im-
» mola; vous auriez défendu sa vie. Les meur-
» triers vous avaient éloigné. Si vous êtes par là
» échappé à leurs poignards, je dois m'en féliciter.
» Vous vous opposâtes avec fermeté dans le sénat
» à la proposition de décerner des récompenses aux
» conjurés. Je vous en loue. Cependant, en agis-

» sant ainsi, vous ne faisiez que soutenir votre
» propre cause; car, vous le savez, ces hommes
» en voulaient à vos jours, vous redoutant, di-
» saient-ils, non comme le vengeur de la mort
» de César, mais comme le successeur de sa ty-
» rannie.

» Ces hommes féroces prétendent en vain avoir
» délivré Rome d'un tyran; ils ne furent que de
» vils assassins; aussi cherchèrent-ils un asile dans
» le Capitole, comme des rebelles dans une for-
» teresse, comme des criminels dans un temple.
» Comment donc un tel crime a-t-il été couvert
» par une amnistie? Ces traîtres ont-ils acheté
» l'impunité? Votre devoir comme consul était
» de connaître l'opinion publique, de l'éclairer,
» et d'employer votre autorité pour nous venger
» d'un aussi grand attentat.

» Au lieu de punir les assassins, vous leur avez
» livré en otage vos propres enfans, comme gage
» de leur sécurité. Je veux que, dans ces pre-
» miers momens, vous ayez été contraint de cé-
» der au parti des conjurés, qui étonnait, égarait
» et corrompait la multitude; mais lorsqu'on lut
» le testament de César, lorsque, prononçant son
» oraison funèbre, vous donnâtes à ce grand
» homme tous les éloges qu'il méritait, le peuple,
» enflammé par vos paroles, courut avec des tor-
» ches attaquer les maisons des conjurés; il vou-
» lait prendre le lendemain les armes; pourquoi,

» le fer et la flamme à la main, ne vous êtes-vous
» pas mis à sa tête? Il est vrai que, depuis, vous
» avez intenté une action criminelle contre ses
» meurtriers; mais deviez-vous, pour punir des
» scélérats pris en flagrant délit, suivre les formes
» lentes de la justice; vous, l'ami de César; vous,
» consul; vous, Antoine?

» Vous vous êtes cru assez fort pour faire poi-
» gnarder Amatius, et trop faible pour vous op-
» poser à l'évasion des conjurés! Vous les avez
» laissés s'emparer des provinces, qu'au mépris
» des lois on a confiées aux assassins de celui
» qui les leur décerna. Je conviens que, profitant
» ensuite d'un moment plus favorable, vous et
» Dolabella, vous leur avez enlevé la Syrie et la
» Macédoine. Je vous en remercierais, si en même
» temps vous n'en aviez pas dédommagé Brutus
» et Cassius par les gouvernemens de Cyrène et
» de Crète, qui leur laissent des armes et des
» forces contre moi.

» Je vois que Décimus Brutus, qui a plongé
» ses mains dans le sang de mon père, commande
» encore dans la Gaule. Les sénatus-consultes
» l'ont voulu, répondrez-vous; mais vous, qui
» présidiez le sénat, mais vous qui, par intérêt et
» par devoir, deviez vous y opposer, vous avez
» voté pour ces indignes sénatus-consultes. Ac-
» corder une amnistie aux conjurés, ce n'était
» que les sauver du supplice; leur décerner des

» honneurs et des récompenses, c'est insulter à
» la mémoire de César.

» Je sens que ma douleur m'entraîne au-delà
» des bornes que devraient me fixer mon âge et
» le respect que je vous dois ; mais je parle au
» plus intime ami de César, à celui qu'il éleva au
» faîte des honneurs, et qu'il aurait sans doute
» adopté pour son fils s'il avait cru que le descen-
» dant d'Hercule voulût entrer dans la famille
» d'Énée.

» Au nom des dieux, Antoine, au nom de votre
» amitié pour César, abjurez ce système timide,
» révoquez ces injustes décrets; vous en aurez le
» pouvoir si vous en avez la volonté. Joignez-vous
» dès ce moment au peuple et aux amis de mon
» père pour me seconder et pour venger la mort
» de ce grand homme; mais si quelques considé-
» rations personnelles vous arrêtent, si vous êtes
» retenu par un vain respect pour les décrets du
» sénat, au moins laissez-moi agir sans me blâmer
» et sans me nuire. Vous n'ignorez pas la situation
» de ma fortune ; vous savez combien il m'est ur-
» gent de réunir les moyens nécessaires pour don-
» ner au peuple ce que mon père lui a légué.
» Toute lenteur serait regardée comme ingrati-
» tude. Le mobilier de César est chez vous ; ac-
» ceptez-en tout ce qui peut vous être agréable,
» mais donnez-moi l'or monnoyé que César desti-
» nait à la guerre des Parthes; il suffira pour ac-

» quitter les legs de trois cent mille citoyens. Si
» d'autres fonds me sont nécessaires, permettez-
» moi de vous les emprunter, ou servez-moi de
» caution, car je suis décidé à vendre tout ce que
» je possède pour exécuter le testament de César,
» pour conserver l'amour du peuple, et pour ven-
» ger la mort de mon père. »

Antoine, étonné de l'audace et de la liberté du discours d'Octave, après avoir gardé quelque temps le silence, lui répondit d'un ton sévère : « Jeune » homme, si César vous avait laissé son autorité » comme son nom, vous pourriez me demander » compte de la situation des affaires publiques ; » mais le peuple romain, qui n'a pu supporter » l'hérédité du pouvoir, même chez ses rois, a » fait serment de ne jamais l'accorder à aucune » autorité. Je ne vous répondrai donc point sur » ce qui concerne la république, et vous pouvez » vous dispenser de me garder à cet égard aucune » reconnaissance. Tout ce que j'ai fait dans ces » grandes circonstances, je l'ai fait pour le peuple » et non pour vous. Je n'en excepte qu'un seul » point aussi important pour l'honneur de César » que pour votre fortune ; si, ne consultant que » mon intérêt, ma considération personnelle et » ma sûreté, j'avais laissé décerner des récompen- » ses aux conjurés, comme aux libérateurs de la » patrie, comme aux meurtriers d'un tyran, la » mémoire de César serait restée couverte d'une

Réponse d'Antoine.

» tache ineffaçable. Conformément aux lois on
» aurait privé son corps des honneurs de la sépul-
» ture, on aurait confisqué ses biens, annulé ses
» actes ; son testament n'aurait point été ouvert,
» et il n'aurait laissé ni fils adoptif, ni succession.
» Au mépris des périls qui me menaçaient, bra-
» vant les mains des conjurés encore fumantes de
» sang, et les passions du sénat qui haïssait dans
» votre père l'excès de son pouvoir, je pris la dé-
» fense de César, et j'aimai mieux m'exposer à la
» mort que de souffrir qu'on laissât sans honneurs
» le corps du plus grand capitaine du monde, qui
» m'avait comblé de bienfaits : c'est en me livrant
» à tous ces périls que je vous ai conservé le nom
» de César et sa fortune ; et vous deviez m'en ex-
» primer votre reconnaissance, au lieu de vous
» permettre, au mépris de la différence de nos
» âges, des reproches sur mes égards pour le
» sénat ou sur les mesures que j'ai dû prendre
» dans le dessein de concilier les esprits aliénés,
» et de les disposer par la suite à m'être plus favo-
» rables dans d'autres circonstances.

» Je n'en dirai pas davantage sur cet objet; je
» n'ai point, comme vous semblez le croire, je
» n'ai point aspiré au pouvoir suprême, quoique
» je ne m'en croie pas indigne. Je suis fier et satis-
» fait d'appartenir aux Héraclides ; cependant, je
» l'avoue, j'ai vu avec regret que César, par son

» testament, ne m'ait point fait entrer dans sa
» famille.

» Je ne puis croire que vous me proposiez sé-
» rieusement de vous servir de caution pour faire
» des emprunts au trésor public. Vous ne devez
» pas ignorer que votre père a laissé ce trésor vide.
» Lorsqu'il gouvernait l'État, c'était dans ses mains
» qu'on versait les revenus de la république : on
» pouvait les réclamer de son vivant, et on les re-
» cherchera dans sa succession dès que la reven-
» dication en sera ordonnée. Les réclamations
» d'un grand nombre de citoyens ne vous lais-
» seront pas jouir d'une succession sans litige.
» Quant à l'or que vous croyez chez moi, il ne
» m'en reste rien. Tous les magistrats, à l'excep-
» tion de Dolabella et de mes frères, l'ont par-
» tagé entre eux, comme la dépouille d'un tyran.
» Ce fut en m'y prêtant que je leur persuadai de
» voter en faveur des décrets que je proposais pour
» honorer la mémoire de César. Si vous consultez
» la sagesse, au lieu de donner au peuple ce qui
» vous restera de la succession de votre père, vous
» le distribuerez à ses ennemis; eux seuls pour-
» ront vous affranchir de l'embarras de payer aux
» plébéiens des legs impossibles à acquitter.

» Ne recherchez point l'affection de la multi-
» tude; elle est aussi mobile que les flots de la
» mer, et n'élève des idoles que pour les ren-
» verser. »

Dissension entre Octave et Antoine.

Octave se retira mécontent; et la plupart des sénateurs virent avec plaisir ce différend, préférant la mésintelligence de ces deux hommes à leur union.

Octave mit en vente précipitamment tous ses biens, ceux de sa mère et ceux de ses co-héritiers, Pédius et Pinarius, afin d'acquitter les legs de son père. Le sénat, par un décret, ordonna qu'on lui rendît compte des deniers publics remis à César. La rigueur de ce décret et les sacrifices d'Octave lui concilièrent la faveur du peuple, qui ne tarda pas à lui en donner des preuves éclatantes. Au milieu des jeux publics célébrés par Caïus Antonius, préteur et frère du consul, un assez grand nombre de citoyens, excités par le sénat, demandaient à grands cris le rappel de Brutus et de Cassius. Octave s'y opposa, et les plébéiens, accourant en foule, interrompirent le spectacle, et forcèrent au silence les amis des conjurés.

Brutus et Cassius, perdant tout espoir, sortirent d'Italie, et se retirèrent dans leurs provinces pour en prendre possession, quoique Antoine et Dolabella les en eussent dépouillés.

Dans le même temps on crut que les Gètes méditaient une irruption en Macédoine; Antoine, profitant de ce faux bruit qu'il avait lui-même répandu, demanda et obtint le commandement de l'armée qui se trouvait dans cette province. Son

dessein était de se servir de ces troupes pour conquérir en Italie le pouvoir suprême.

Tandis que Rome se voyait ainsi le théâtre de tant d'intrigues, Brutus et Cassius, arrivés en Asie, levaient des troupes, et Trébonius fortifiait des villes pour eux. Le consul Dolabella voulut vainement s'emparer de Pergame et de Smyrne. Trébonius lui en ferma les portes; mais, quelques jours après, les soldats de Dolabella ayant fait tomber dans une embuscade ceux de Trébonius, le consul revint la nuit, à leur tête, sous les murs de Smyrne, et l'escalada. Trébonius, surpris dans son lit, fut décapité, et le consul fit clouer à son tribunal la tête de ce conjuré.

Antoine, poursuivant son projet de faire passer en Italie l'armée de Macédoine, demanda au sénat, en échange du gouvernement de cette province, celui de la Gaule cisalpine qu'occupait alors Décimus Brutus, l'un des meurtriers de César : c'était dévoiler son ambition, et marcher évidemment sur les pas du dictateur. Le sénat rejeta sa demande; on écrivit même à Décimus Brutus, pour l'engager à défendre la province qui lui avait été confiée. Antoine, furieux, fit venir à Brindes, sans autorisation, l'armée de Macédoine. A cette époque l'édile Critonius devant faire célébrer des jeux publics, Octave plaça dans l'amphithéâtre un trône d'or et une couronne, conformément au sénatus-consulte qui avait décerné à perpétuité cet

honneur à César. L'édile s'y opposa; Octave l'appela au tribunal du consul; et Antoine ayant dit qu'il rendrait compte de cette affaire au sénat, le jeune César lui répondit avec fierté : « Délibérez » avec le sénat, si vous le jugez à propos; moi, » sans attendre de décision, j'exécuterai le séna-» tus-consulte. » Parcourant ensuite la ville, il excita le peuple à ne pas laisser flétrir la mémoire de son bienfaiteur, et à venger ce grand homme de l'ingratitude d'Antoine.

La multitude, animée par ses discours, éclatait en menaces contre le consul, dont les partisans nombreux prenaient aussi de leur côté des mesures hostiles. Mais, au moment où l'on regardait comme inévitable une rupture éclatante entre les deux partis, les tribuns du peuple réconcilièrent Antoine et Octave; de sorte que, malgré l'opposition du sénat, le peuple investit le consul du gouvernement de la Gaule qu'il sollicitait.

Il ne peut jamais exister d'amitié sincère et durable entre deux ambitieux; un intérêt commun peut les lier momentanément; mais si la concorde paraît sur leurs lèvres, la haine reste au fond de leur cœur. Octave se plaignait sans cesse des ménagemens d'Antoine pour les conjurés; il semait contre lui des soupçons dans l'esprit du peuple et des soldats, toujours plus disposés à écouter les passions que la politique. Antoine se vit obligé de se disculper aux yeux de sa propre garde, et de

lui prouver qu'il n'avait cédé au sénat et consenti à l'amnistie que pour gagner du temps, et pour attendre un moment plus propice à la vengeance; mais comme il ne put pas les persuader tous, il se plaignit amèrement de l'animosité du jeune César, prétendant qu'il avait gagné des soldats pour le faire assassiner. Cicéron écrivait alors à un de ses amis, « que les honnêtes gens croyaient à ce des» sein, et l'approuvaient. » Tel est l'effet déplorable des discordes civiles, et telle est la morale du parti même de l'aristocratie, qui se dit le plus vertueux, et croit que la justice de sa cause légitime les actions les plus coupables.

Octave, offensé de cette accusation, déclamait avec violence contre Antoine, et le sommait de comparaître avec lui devant les tribunaux, assurant qu'il consentait à prendre ses propres amis pour juges. Cependant Antoine, ayant appris que les troupes qu'il avait appelées à Brindes l'accusaient elles-mêmes d'abandonner la vengeance de César, crut nécessaire d'apaiser promptement cette sédition, et y parvint momentanément par un acte de vigueur ou plutôt par un acte de cruauté. Il en fit périr trois cents, calma le reste par des largesses, et jura de venger la mort de César.

La présence d'Antoine à Brindes, à la tête de quatre légions, alarmait avec raison le sénat et les amis de la république. Octave ne les inquiétait pas moins : sorti de Rome avec une grande quantité

d'argent, il venait de soulever la Campanie, et de lever, sans autorisation, dix mille soldats, avec lesquels il s'approchait de Rome.

Au moment où les esprits étaient le plus agités par la crainte presque égale que leur inspiraient ces deux rivaux, le tribun du peuple Canutius, ennemi d'Antoine, déclara qu'Octave ne s'armait que pour défendre la liberté contre l'ambition d'un consul dont le pouvoir allait expirer, et qui voulait perpétuer par la force l'autorité que les lois ne lui donnaient plus. « Vous n'avez pas, citoyens, » ajouta-t-il, d'armée pour vous défendre; servez-vous donc de celle dont la générosité d'Octave vous offre l'appui. »

Le peuple ouvrit les portes de la ville au jeune César. Dès qu'il y fut entré, il déclara, en présence du sénat et du peuple, qu'après avoir levé des troupes pour sa sûreté personnelle, il ne s'en servirait que pour obéir aux ordres que le sénat lui donnerait, et pour défendre la patrie contre l'ambition d'Antoine.

Si ce discours satisfit l'assemblée, il mécontenta les soldats : la plupart d'entre eux n'avaient pris les armes que dans l'intention de combattre, sous Octave et sous Antoine, contre les conjurés; le désir de venger César était leur seul but. Etrangers à tout sentiment républicain, dès qu'on leur parla de défendre la liberté, ils désertèrent, et le

jeune César n'en put garder près de lui que trois mille.

Octave, obligé de sortir de Rome, parcourut de nouveau les contrées voisines, et ne parvint qu'à force d'argent à faire de nouvelles levées, à ramener quelques fugitifs, et à en composer une armée qu'il rassembla dans la ville d'Arétium. Cette armée voulut lui déférer le titre de pro-préteur; Octave refusa d'accepter ce titre qu'il ne pouvait, disait-il, recevoir que du sénat et du peuple. Cette adroite et feinte modestie dissipa toutes les inquiétudes, trompa les esprits les plus sages, et lui concilia la faveur des amis de la république.

Antoine, croyant pouvoir profiter de son absence, prit le chemin de Rome à la tête d'une cohorte, entra dans la ville avec arrogance, et convoqua le sénat pour accuser Octave; mais, au moment où il paraissait dans l'assemblée, il apprend que la légion de Mars et la quatrième légion, abandonnant ses drapeaux, venaient de se ranger sous ceux de son jeune rival. Troublé par cette nouvelle, il ne parle aux sénateurs que d'affaires peu importantes, lève promptement la séance, sort de Rome avec précipitation, tente sans succès de s'emparer de la ville d'Albe et de ramener ses déserteurs, s'assure de la fidélité des autres légions par une gratification extraordinaire, se rend à Tibur, y fait prêter le serment aux troupes,

reçoit les hommages d'un grand nombre de sénateurs et de chevaliers venus pour l'y trouver, et part de cette ville, à la tête de son armée, pour se rendre à Ariminium, sur la frontière de la Gaule, afin de commencer promptement la guerre contre Décimus Brutus, qui refusait de lui céder ce gouvernement.

Antoine espérait alors que Lépidus, commandant quatre légions en Espagne, et Asinius Pollion, ainsi que Plancus, avec les cinq qui se trouvaient dans la Gaule transalpine, embrasseraient sa cause. Pendant ce temps Octave, ayant réuni son armée dans la ville d'Albe, offrit ses services au sénat; et les mêmes sénateurs, qui venaient de flatter bassement Antoine à Tibur, se déclarèrent à Rome avec la même servilité pour Octave. Quel espoir pouvait encore rester à la république, lorsque la crainte seule dictait l'opinion versatile d'un sénat timide! Les sentimens étaient pour la liberté et les hommages pour la force.

On apprit bientôt à Rome qu'Antoine venait d'entrer dans la Gaule cisalpine *, et que Décimus Brutus, qui ne commandait que trois légions, s'était vu obligé de revenir en Italie, et de s'enfermer dans Modène, où l'armée d'Antoine le bloquait. La guerre commençait sans ordre du sénat; Antoine disposait à sa volonté des légions de la

* 711.

république et des provinces données à d'autres magistrats par un sénatus-consulte. Octave levait et commandait une armée, sans titre et sans autorisation. Une telle anarchie ne pouvait durer, et le sénat devait au moins, pour conserver une ombre de liberté, donner à l'un des partis la sanction de son autorité.

On élut donc pour consuls Hirtius et Pansa : ils convoquèrent le sénat, et l'engagèrent à délibérer sur la déplorable situation de la république. Ce fut dans ce moment difficile qu'Octave montra cette profonde politique qui lui valut l'empire et qui le lui conserva. S'il se fût laissé entraîner par ses passions et par celles de ses soldats, il aurait secondé les efforts d'Antoine contre Décimus Brutus, meurtrier de César, et se serait trouvé nécessairement lieutenant d'un proconsul, et subalterne dans un parti dont il voulait être chef. D'un autre côté, en combattant Antoine, en soutenant Brutus, il semblait trahir la cause de son père, et embrasser la défense de ses meurtriers. Ce fut cependant ce dernier parti que son habileté lui fit prendre. Pour renverser la république, il s'en montra d'abord le défenseur, et se fit donner par elle l'autorité légale qui devait le mettre en état de consommer sa ruine. Election de consuls.

Cicéron, par sa dignité, par son éloquence, par ses services, par ses vertus, était regardé, depuis la mort de Pompée et de Caton, comme le chef du Politique d'Octave à l'égard de Cicéron.

parti républicain. L'assassinat de César lui avait rendu le courage et l'espérance; et, à la veille de voir périr la liberté, il en rêvait la renaissance. Cet illustre orateur, appelé par son mérite à occuper le premier rang dans une république vertueuse et florissante, était incapable par son caractère de s'y maintenir dans un temps de décadence. Il savait mieux parler que combattre, et connaissait mieux les formes de l'éloquence que les détours de la politique. Sa vieille expérience se laissa tromper par les artifices d'un jeune homme. Octave sut habilement joindre à la force que lui donnait le nom de César l'éclat et le crédit de celui de Cicéron. Feignant d'avoir pour lui la plus profonde vénération et la plus entière confiance, il lui demanda ses conseils, se fit pour ainsi dire son disciple, affecta, dans le dessein de lui plaire, le plus grand zèle pour la république, et parut quelque temps ne se conduire que par ses avis. Cicéron, charmé de sa docilité, crut aveuglément qu'il pouvait se servir d'un fils de César pour détruire la tyrannie, se flatta légèrement de se rendre maître de sa conduite, et devint, sans le savoir, le premier instrument de son hypocrite ambition.

Décret du sénat contre Antoine.

Lorsque les consuls rendirent compte au sénat de l'entrée audacieuse autant qu'illégale d'Antoine dans la Gaule, quelques sénateurs opinèrent pour le déclarer ennemi de la république; d'autres à la tête desquels se trouvait Pison, ne pouvant justifier

une violence si contraire aux lois, cherchèrent à gagner du temps, et proposèrent qu'on n'employât contre lui que les formes de la justice. Le tribun du peuple, Salvius, gagné par Antoine, s'opposait à toute mesure violente. Après de vives et longues discussions, Cicéron, entraînant par son éloquence tous les esprits, fit décréter des remercîmens à Brutus pour n'avoir point évacué la Gaule cisalpine. Conformément à son avis, on ordonna au jeune César de joindre ses troupes à celles du consul, et de maintenir Brutus dans son gouvernement. Enfin il obtint qu'on décernerait à Octave une statue d'or pour avoir garanti Rome de la tyrannie d'Antoine, qu'on lui donnerait voix délibérative au sénat avec le titre de pro-préteur, qu'il jouirait du droit de se mettre sur les rangs pour le consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois, et que le trésor public acquitterait la paie des deux légions qui avaient abandonné le parti d'Antoine pour suivre le sien.

Le lendemain, au moment où les sénateurs se rendaient à l'assemblée, tous les parens et tous les amis d'Antoine se jetèrent à leurs pieds, et les supplièrent en gémissant de révoquer ces injustes décrets. Leurs prières, leurs larmes, leur cris agitaient le peuple et faisaient impression sur plusieurs membres du sénat; Cicéron, redoutant une révolution soudaine dans les esprits, prit la parole avec

autant de véhémence qu'il en avait autrefois montré contre Catilina, et pour détruire l'effet produit par l'opposition de Salvius et par les efforts des amis d'Antoine, il leur rappela toutes les actions coupables de cet ambitieux, fit une peinture satirique de ses mœurs, de sa violence, de sa cupidité ; lui reprocha la dilapidation du trésor public après la mort de César, l'usurpation de la Macédoine, le débarquement de son armée en Italie, l'audace criminelle de son entrée dans Rome à la tête de ses satellites, ses exécutions sanglantes contre des soldats qui n'avaient commis d'autres crimes que celui d'être fidèles aux lois ; enfin les calamités d'une guerre civile qu'il commençait au mépris des ordres du sénat, et contre un gouverneur de province revêtu des pouvoirs de la république. « Que peuvent donc, » ajoutait-il, nous opposer pour leur justification » Antoine et ses adhérens ? Ils ravagent l'Italie, ils » attaquent votre préteur, ils lui ordonnent avec » insolence de sortir de la province que vous lui » avez confiée, ils assiégent votre propre armée, » et ils osent se plaindre de nos décrets. Il est » vrai qu'en décernant des honneurs et des re- » mercîmens à Octave et à Brutus nous avons » condamné Antoine, mais est-ce donc nous qui » le déclarons ennemi de la patrie ou est-ce celui » qui nous a déjà déclaré la guerre ? Un tribun du » peuple peut-il ignorer ses projets, ses actions, » et faudra-t-il attendre que Décimus Brutus soit

» vaincu, qu'une province voisine de Rome et
» que votre armée soient tombées au pouvoir
» d'Antoine pour l'accuser? Veut-on enfin que
» nous ne le déclarions ennemi de la patrie qu'au
» moment où il sera devenu plus puissant que
» nous? »

Ce discours excita de grands applaudissemens; mais Pison prit la défense d'Antoine. Il reprocha à Cicéron sa partialité pour les assassins de César, et fit craindre au sénat le ressentiment du peuple qui, malgré son refus, avait donné à Antoine le commandement de la Gaule. On se borna donc à ordonner, par un sénatus-consulte, au proconsul Antoine de lever le siége de Modène, de laisser la Gaule à Brutus, et d'attendre les ordres du sénat sur les bords du Rubicon.

Antoine répondit aux députés qui lui portèrent ce décret. « J'obéirai toujours au sénat; mais
» voici ce que je dis à Cicéron, seul rédacteur
» du sénatus-consulte dirigé contre moi. Le peu-
» ple m'a donné la Gaule; je chasserai de cette
» province Décimus Brutus, et je lui ferai expier
» l'assassinat de César, afin de venger le sénat du
» crime dont Cicéron le flétrit en le déterminant
» à protéger cet assassin. »

Le sénat, après avoir entendu cette réponse, déclara Antoine ennemi de la patrie, et donna le commandement de la Macédoine et de l'Illyrie à Marcus Brutus. Un autre sénatus-consulte confia

la Syrie à Cassius, et lui ordonna de traiter Dolabella en ennemi. Ainsi les conjurés se virent légalement maîtres de l'Orient, et le jeune César fut contraint de combattre avec les consuls contre Antoine et d'employer ses armes à la défense des meurtriers de son père.

Philippiques de Cicéron.

Tout le temps que dura cette querelle sanglante, Cicéron, qui croyait et paraissait alors gouverner la république, renouvela sans cesse contre Antoine ses violentes déclamations. Son éloquence, dans ces discours fameux, fut égale à celle de Démosthène, et il leur donna justement le nom de Philippiques, puisqu'ils étaient dictés par la même passion de la liberté contre un homme non moins ambitieux et aussi redoutable que Philippe.

L'orateur, dans cette vive attaque, emploie tour à tour contre son ennemi les armes de la raison, celles de la colère et celles de l'ironie; tantôt il montre le plus profond mépris pour les vices, pour les débauches d'Antoine; tantôt, comparant son adversaire à Catilina, il le représente comme inférieur en talens et supérieur en scélératesse à ce célèbre conjuré. Il décrie sa vie privée comme sa vie publique, raconte ses prostitutions, ses brigandages, ses bassesses dans l'infortune, son insolence dans la prospérité; prédit ses cruautés dont lui-même il devint, peu de temps après, la victime; lui attribue tous les malheurs de la république, et déclare enfin que, si toute servitude est

pénible, la plus insupportable serait celle qui ferait tomber Rome dans les fers d'un tyran si odieux et si méprisable.

Exaspéré par sa haine contre Antoine, il ne se montre pas moins exagéré dans ses préventions pour Octave : il lui prodigue les éloges les plus magnifiques ; et, trompant le sénat comme il se trompait lui-même, il lui promet, il lui garantit, il lui jure que le jeune César, soumis aux lois et fidèle à la liberté, ne combattra jamais que pour la cause sacrée de la république.

Les Philippiques de Cicéron doivent servir éternellement de modèle pour l'éloquence, et de leçons pour préserver des passions dans la conduite des affaires politiques.

Guerre civile entre Octave et Antoine.

Octave avait trop de pénétration pour se laisser tromper par la bienveillance apparente du sénat : on ne lui accordait que de vains honneurs en le dépouillant d'un pouvoir réel. Son armée était soumise par un décret aux consuls Hirtius et Pansa : Brutus et Cassius étaient revêtus dans l'Orient d'un pouvoir illimité ; et, loin de venger la mort de César, on honorait ses meurtriers comme les libérateurs de la république.

Octave dissimula des ressentimens qu'il eût été dangereux de laisser alors éclater. Avant de dévoiler ses desseins, il voulait abaisser Antoine et Lépide, et leur faire sentir la nécessité de sacrifier leur orgueil à la crainte, et de se réunir à lui pour

leur intérêt commun. Il obéit donc aux ordres du sénat, et conduisit son armée près de Modène, où il rejoignit les deux consuls.

Victoire d'Antoine.

Pansa, entraîné par l'ardeur de la légion de Mars, livra le premier une bataille contre Antoine avant d'être renforcé, comme il l'aurait souhaité, par les troupes de son collègue; les deux partis étant animés de cette fureur qui rend les guerres civiles si cruelles, le combat fut opiniâtre et sanglant : enfin le consul Pansa, ayant reçu une blessure grave, se fit transporter à Bologne, où il mourut. Son armée découragée plia; Antoine détruisit en grande partie la légion de Mars, et fit un affreux carnage des nouvelles levées. Son frère Lucius attaqua ensuite le camp que défendait le jeune César avec deux légions; il se vit repoussé, et ce fut la seule action de sa vie où l'on dit qu'Octave mérita des éloges pour sa bravoure; car tous les historiens assurent que l'audace qu'il montrait dans la politique l'abandonnait sur les champs de bataille; et, s'il dut sa grandeur à ses artifices et à son habileté, il ne put jamais s'attribuer l'honneur de ses victoires qui furent toutes remportées, et souvent en son absence, par ses collègues ou par ses généraux.

Le consul Hirtius se trouvait près de Modène lorsqu'il apprit le revers de Pansa. Il accourut avec une extrême diligence, et surprit les troupes d'Antoine. Elles se livraient en désordre aux débauches

qui suivent souvent la victoire. Malgré la vivacité de cette attaque imprévue, l'armée d'Antoine parvint à se rallier ; mais, épuisée de fatigues, après de vains efforts, elle fut contrainte à se retirer. Hirtius la poursuivit, l'attaqua de nouveau le lendemain, la défit complétement, et périt au milieu du camp d'Antoine dont il s'était emparé.

Octave, après la bataille, arriva dans ce camp qu'il voulait garder ; mais Antoine, à la tête des débris de son armée vaincue, le contraignit de l'abandonner.

Malgré ce léger succès, Antoine, trop affaibli par ses défaites pour continuer l'attaque de Modène, et pour résister aux armées du sénat, leva le siége, franchit les Alpes, et se rapprocha de Lépidus. Il se montra aux yeux des soldats, sans faisceaux, dépouillé de la pourpre, vêtu d'une robe de deuil, pleurant la mort de César et le triomphe de ses assassins. L'armée de Lépidus, touchée de ce spectacle, n'attendit pas l'ordre de son chef, et se joignit aux soldats d'Antoine, en jurant de vaincre ou de mourir pour le venger.

Décimus Brutus, dégagé par la retraite d'Antoine, sortit de Modène avec ses légions. Meurtrier de César, il craignait de trouver dans la personne d'Octave plutôt un ennemi qu'un défenseur. Ayant coupé le pont du fleuve qui le séparait de lui, il lui envoya des députés chargés de le remercier de sa délivrance, de l'excuser sur la part qu'il avait

prise à la mort de César, par l'inspiration d'un funeste génie, et de lui demander une entrevue.

Octave répondit aux députés : « Brutus ne me » doit aucune reconnaissance; je ne suis pas venu » pour le sauver, mais pour combattre Antoine, » avec qui je puis me réconcilier un jour. Il ne con- » vient ni à mon nom ni à mon caractère de voir » un assassin de mon père. Qu'il pourvoie à sa sû- » reté comme il le voudra, tant que ceux qui » exercent l'autorité le lui permettront. »

Décimus Brutus, irrité de cette réponse, s'approcha des bords du fleuve, appela Octave à haute voix, lui notifia le décret du sénat qui le maintenait dans le commandement de la Gaule, et lui interdit le passage du fleuve sans l'ordre des consuls.

Avant de mourir, Pansa avait rendu compte au sénat des victoires remportées sur Antoine. Le sénat et Cicéron lui-même, entraînés par une aveugle passion, ordonnèrent des prières publiques pour rendre grâces aux dieux de ces succès, et donnèrent le commandement de l'armée consulaire à Décimus Brutus. On ne décerna aucun honneur à Octave; son nom ne fut pas même prononcé dans les décrets. Le sénat ne craignait plus Antoine, et, le regardant déjà comme détruit, cessait imprudemment de dissimuler son estime pour les meurtriers de César, et son mépris pour Octave. Le but réel de ce corps était de relever le

parti de Pompée sur les débris d'Antoine et d'Octave. Appien prétend qu'au moment de mourir le consul Pansa découvrit tout ce plan au jeune César : d'autres historiens disent, au contraire, que, pour rester seul maître de l'armée, le perfide Octave avait fait tuer par un de ses partisans le consul Hirtius dans le camp d'Antoine, et qu'un homme gagné par lui avait empoisonné la blessure de Pansa.

Dans le même temps Cassius et Brutus, fortifiés par les légions romaines qui se trouvaient en Égypte et que Cléopâtre leur livra, se rendirent maîtres de toutes les provinces d'Orient : Cassius vainquit Dolabella, l'assiégea dans Laodice, et le fit périr. Brutus attaqua en Macédoine Caïus Antonius, frère d'Antoine, et le mit à mort après avoir contraint son armée à se rendre. Ainsi Brutus et Cassius, gouvernant sans rivaux la Syrie, l'Asie mineure, la Macédoine et l'Illyrie, se trouvèrent à la tête de vingt légions.

Le consulat est refusé à Octave.

Octave, autant irrité de leurs succès qu'effrayé de leur puissance, continua cependant encore à dissimuler son ressentiment. Il demanda les honneurs du triomphe, on les lui refusa. Cicéron sollicita pour lui le consulat auquel il prétendait lui-même, et, dévoilant, avec une naïveté étrange pour son âge, ses vues et ses espérances, il laissait entendre au sénat que le jeune Octave, décoré d'un vain titre, ne serait que son pupille, et que lui seul il

gouvernerait la république. On rit de son erreur, et on rejeta sa demande.

Réconciliation d'Octave, d'Antoine, et de Lépidus.

Octave, aigri par tant d'outrages, cessa de feindre, s'assura de la fidélité de ses troupes dévouées à la mémoire de César, traita avec clémence les prisonniers de l'armée d'Antoine, les incorpora dans son armée, vint camper près de Vintidius qui commandait pour Antoine trois légions, s'abstint de toute hostilité contre lui, et, par des messages secrets, fit entendre à Antoine et à Lépidus que l'intérêt commun de leur sûreté devait les porter à se réunir, puisque le sénat se déclarait ouvertement pour le parti de leurs ennemis et pour les meurtriers de César.

Ses avances furent bien reçues, mais on convint de cacher cette réconciliation; de sorte qu'Asinius Pollion, Lépidus et le jeune César continuèrent quelque temps à paraître soumis aux ordres du sénat.

Les partisans de Pompée, trompés par ces fausses apparences et par les dépêches de Décimus Brutus qui se vantait de consommer bientôt la ruine entière d'Antoine, se croyaient au moment d'un triomphe complet, lorsqu'ils étaient eux-mêmes à la veille de leur ruine. Les événemens, qui se pressaient, ne tardèrent pas à détruire leurs illusions. On apprit tout à coup à Rome qu'Antoine, rejoint par Ventidius, et fortifié par les troupes de Lépidus, se trouvait à la tête d'une forte et

redoutable armée. On sut en même temps que les légions de Décimus Brutus se débandaient, et se rangeaient en grande partie sous les drapeaux des ennemis.

Ces nouvelles firent dans les esprits une soudaine révolution. On vit la terreur succéder à l'aveugle confiance; le mépris qu'on témoignait pour Octave se changea en crainte, et chacun s'empressa bassement de flatter celui qu'on bravait peu de jours auparavant. Le sénat, croyant par une démarche tardive empêcher Octave d'unir ses intérêts à ceux d'Antoine, le chargea de le combattre, et l'associa pour le commandement des armées à Décimus Brutus.

La faiblesse perd le fruit de ses sacrifices par la fausseté qui les accompagne. Tandis qu'on paraissait ainsi vouloir se réconcilier avec César, on pressait vivement Marcus Brutus et Cassius d'amener leurs troupes en Italie, pour la délivrer d'Octave et d'Antoine. Octave, trop habile en artifices pour être dupe de ceux des autres, travaillait sans cesse à aigrir l'armée contre le sénat : « Ces patriciens ingrats et perfides, disait-il à ses légions, » vous regardent comme leurs ennemis, ils nous » arment les uns contre les autres pour nous dé- » truire et pour régner sur nos débris.

Discours d'Octave à ses soldats.

» Nos travaux, nos fatigues, nos périls restent » sans récompense. Tout le produit des conquêtes » et des libéralités de César est distribué aux par-

» tisans de Pompée : les conjurés dominent dans le
» sénat. Je souffrirai la mort sans regret ; car il est
» beau de mourir en cherchant à venger son père !
» vous savez que c'est ma seule ambition : je bra-
» verais tous les dangers, s'ils ne menaçaient que
» moi ; toutes mes craintes portent sur vous seuls,
» puisque votre attachement à la cause de César
» vous fait partager mes périls.

» Je ne vois qu'un moyen de salut pour vous :
» portez-moi au consulat ; je ne veux le devoir
» qu'à vous. Si je l'obtiens, j'accomplirai toutes
» les promesses qui vous ont été faites. Vous rece-
» vrez les terres et les récompenses qui vous sont
» dues, et, en vous vengeant par le glaive des lois
» des assassins de César, je vous délivrerai de
» tous vos ennemis. »

Le consulat lui est encore refusé.

L'armée applaudit avec transport à ce discours, et chargea plusieurs centurions de se rendre à Rome pour demander le consulat en faveur de leur général. On leur répondit qu'il n'avait pas l'âge exigé par les lois pour l'obtenir. Les centurions répliquèrent qu'un décret particulier lui accordait le droit de solliciter cette dignité dix ans avant l'âge fixé par la loi commune, et que d'ailleurs, avant lui, Corvinus, les deux Scipions, Pompée et Dolabella avaient joui de la même faveur.

Le sénat, qui, semblable à tous les gouvernemens faibles, montrait alternativement, et presque toujours mal à propos, une lâcheté sans

pudeur, ou une fermeté sans prudence, s'irrita contre l'audace et contre l'indiscipline des soldats qui tentaient d'exercer une influence séditieuse sur ses délibérations; il brava leurs menaces, et rejeta leurs prières.

L'armée furieuse demandait à grands cris qu'on la menât, sans perdre de temps, à Rome. C'était combler les vœux d'Octave. A la tête de huit légions, il part, franchit, comme son père, le Rubicon, marche à grandes journées, et arrive sous les murs de la ville. Marche d'Octave sur Rome.

Le sénat, consterné de son approche, n'avait aucune troupe à lui opposer. Cédant à la nécessité, et voulant désarmer la vengeance d'un ennemi qu'il ne pouvait combattre, il lui envoya une députation pour lui annoncer qu'on doublait la gratification promise aux soldats, et qu'on l'autorisait à se mettre sur les rangs pour le consulat.

A peine la députation était partie, qu'on apprend tout à coup que deux légions, arrivées d'Afrique, venaient de débarquer dans un port voisin. On regarde cet événement comme un signe de la protection des dieux : l'espoir renaît, la terreur se dissipe; une aveugle témérité la remplace; Cicéron, que la crainte avait éloigné du sénat, y reparaît : on révoque les décrets rendus en faveur d'Octave; on commande l'arrestation de sa mère et de sa sœur; on ordonne enfin à tous les citoyens de prendre les armes.

Octave, instruit de ce changement inattendu, rompt toutes ces mesures par sa célérité. Précédé par sa cavalerie, il marche rapidement, et vient camper au pied du mont Quirinal, sans que personne ose se présenter pour le combattre. Son audace opère une nouvelle révolution. Les lâches sénateurs accourent en foule autour de lui, et lui prodiguent les hommages de la plus basse adulation.

Le lendemain, accompagné d'une garde imposante, il entra dans Rome aux acclamations du peuple, et fut reçu en triomphe dans le temple de Vesta, où sa mère et sa sœur étaient venues chercher un asile.

Cicéron, qui voulait obtenir sa grâce, lui demanda une entrevue, rappela ses services passés, et chercha péniblement à justifier sa conduite récente. Octave, toujours dissimulé, ne lui reprocha que d'être le dernier de ses amis qui fût venu au-devant de lui. Un seul homme montra dans ce jour de honte un courage romain. Le préteur Cornutus aima mieux se donner la mort que de s'abaisser aux pieds d'Octave.

Le même jour le bruit courut que deux légions venaient de quitter le parti de César. Le sénat, trompé par cette fausse nouvelle, se rassemble la nuit; on délibère sur les mesures à prendre pour profiter de cette révolte. Cicéron encourageait déjà les sénateurs à relever leur parti;

mais le bruit qui faisait naître ces nouvelles espérances étant promptement démenti, l'assemblée se disperse; chacun regagne avec effroi ses foyers, et Cicéron, montant dans une litière, s'éloigne précipitamment de Rome.

Octave montra plus de pitié que de courroux pour cette conduite inconsidérée; il ne punit personne, et remit ses vengeances à un autre temps. Après s'être emparé de l'argent renfermé dans le trésor, et qu'il distribua à ses troupes, il se retira à quelque distance de Rome avec son armée pour laisser une apparence de liberté aux comices. Ils l'élurent consul avec Pédius que César avait nommé son cohéritier.

Le nouveau consul rentra dans Rome, et remplit son premier devoir en faisant rendre un décret pour mettre en accusation les meurtriers de César. Pédius, fidèle à ses instructions, fit révoquer les sénatus-consultes qui déclaraient Antoine et Lépide ennemis de la patrie. Octave lui-même écrivit à Antoine pour le féliciter de ce changement dans sa position, et lui offrit ses secours pour combattre Décimus Brutus.

Antoine répondit qu'après avoir vengé la mort de César par celle de Brutus il joindrait son armée à celle d'Octave.

Décimus Brutus, informé de cette révolution, perdit tout espoir de résister à tant de forces réunies. Au lieu de tenter le sort des armes, il prit

le parti de chercher un asile en Macédoine, près de Marcus Brutus : cependant, dès qu'il sut qu'Octave marchait contre lui, il changea de résolution et de route. Il espérait traverser la Gaule et gagner le Rhin ; mais ses dix légions, excédées de fatigues, l'abandonnèrent. Les unes passèrent du côté d'Octave, les autres se réunirent à l'armée d'Antoine. Brutus, ne se voyant plus accompagné que de quelques cavaliers gaulois, se déguisa sous leur costume, et prit le chemin d'Aquilée. Arrêté dans le territoire de cette ville, il fut conduit devant Camille, gouverneur de cette partie des Gaules, qui le fit tuer et envoya sa tête à Antoine.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Conférence entre Octave, Antoine et Lépidus. — Leur triumvirat. — Leurs proscriptions. — Massacre des proscrits. — Entrée des triumvirs dans Rome. — Préambule des tables de proscriptions. — Nouveau massacre à Rome. — Traits de courage et de générosité. — Mort de Cicéron. — Décret pour un impôt sur 1400 femmes. — Discours d'Hortensia aux triumvirs. — Révocation du décret. — Guerre entre Brutus, Cassius et les triumvirs. — Bataille près de Philippes en Thrace. — Succès de Brutus. — Défaite et mort de Cassius. — Défaite, fuite et mort de Brutus. — Partage de l'empire entre les triumvirs. — Leurs nouvelles proscriptions. — Mort courageuse de Porcia, femme de Brutus. — Retour d'Octave à Rome. — Départ d'Antoine pour l'Asie. — Son amour pour Cléopâtre. — Spoliation exercée contre les citoyens en faveur des soldats. — Vengeance de Fulvie, femme d'Antoine. — Défaite de Lucius, frère d'Antoine — Réconciliation d'Antoine et d'Octave. — Guerre entre Octave et Sextus Pompée. — Paix entre eux. — Séjour d'Antoine en Grèce. — Événemens à Rome. — Nouvelle guerre entre Octave et Pompée. — Défaite d'Octave. — Bataille navale. — Défaite, fuite et mort de Pompée. — Abaissement et lâcheté de Lépidus. — Gouvernement d'Octave sous le nom d'Auguste. — Désordres d'Antoine en Asie. — Départ et retour d'Octavie, femme d'Antoine. — Nouvelle guerre entre Auguste et Antoine. — Bataille d'Actium. — Défaite et fuite d'Antoine. — Lâcheté d'Antoine. — Sa victoire sur Auguste. — Soumission de son armée à Auguste. — Mort d'Antoine. — Entrée triomphale d'Auguste dans Alexandrie. — Entrevue d'Octave et de Cléopâtre. — Mort de Cléopâtre. — L'Égypte est réduite en province romaine. — Retour d'Octave à Rome. — Son élévation à l'empire. — Fin de la république romaine.

Conférence entre Octave, Antoine et Lépidus.

OCTAVE, Antoine et Lépide avaient cessé d'être ennemis : forcés par un intérêt commun de se

réunir pour abattre Pompée dans l'Occident, Cassius et Brutus dans l'Orient, et le parti nombreux qui favorisait les conjurés à Rome et dans toute l'Italie, ils se rendirent de concert sur les rives du Panaro, près de Modène, suivis chacun de cinq légions. Ils choisirent pour le lieu de leur conférence une petite île située au milieu de ce fleuve. Lépidus y entra le premier pour s'assurer qu'on n'avait point de piége à y craindre. Sur le signal qu'il fit aux deux autres généraux de s'avancer, ils laissèrent chacun trois cents hommes à la tête des ponts, et entrèrent dans l'île.

Leur Triumvirat

Leur conférence se tint dans un lieu nu et découvert. Octave, comme consul, les présidait; leur délibération dura deux jours. On y décida qu'Octave donnerait sa démission du consulat, et que, pour faire cesser toutes les calamités de la guerre civile, le gouvernement de la république serait confié à un triumvirat composé de Lépidus, d'Antoine et d'Octave; que les triumvirs nommeraient à toutes les magistratures pour cinq ans, et qu'ils se partageraient les gouvernemens des provinces.

Antoine eut celui de toute la Gaule, excepté la Narbonnaise qui fut donnée avec l'Espagne à Lépidus: Octave prit pour lui l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne. On ne parla point des provinces d'Orient, parce qu'elles étaient au pouvoir des

conjurés. Rome et l'Italie devaient être gouvernées en commun par les triumvirs.

On décida qu'Antoine et Octave seraient chargés de diriger la guerre contre Brutus et Cassius; que Lépidus, revêtu du consulat, resterait à Rome pour y maintenir l'ordre, et gouvernerait l'Espagne par ses lieutenans. Les triumvirs partagèrent aussi entre eux les légions : ils en eurent chacun vingt sous leurs ordres.

Leurs proscriptions.

Comme ils voulaient exciter le zèle de l'armée, ils lui abandonnèrent tout le territoire et toutes les propriétés de dix-huit grandes villes, telles que Capoue, Reggium, Benevente, etc., dont les habitans se virent ainsi dépouillés de leurs biens. Ils convinrent enfin, sous prétexte de se délivrer de tout danger intérieur pendant qu'ils porteraient la guerre au dehors, d'exterminer leurs ennemis par une proscription.

Le premier motif qui porta les triumvirs à ordonner le massacre de tant de citoyens fut le besoin d'argent. Cassius et Brutus levaient avec facilité dans l'Orient d'immenses contributions qui assuraient la solde et la subsistance de leurs nombreuses armées. Les triumvirs, au contraire, manquaient de tous les moyens nécessaires à l'entretien de leurs troupes. L'Italie était épuisée par la guerre civile; la Gaule par les concussions des proconsuls; Rome jouissait du droit de ne point payer d'impôts, et les flottes de Sextus Pompée

interceptaient la plupart des secours qu'on pouvait tirer de l'Afrique et de l'Occident.

De plus, ces mêmes triumvirs n'avaient sous les yeux que trop d'exemples récens propres à enflammer leurs passions. Le cruel Sylla s'était vu tranquille possesseur du pouvoir suprême; et, profitant de la terreur qui survivait à sa puissance, il avait fini paisiblement ses jours en simple citoyen, au milieu des familles consternées de ses victimes.

La douceur de Pompée encourageant au contraire l'audace de ses ennemis, il s'était vu lâchement servi et cruellement immolé. Enfin, tout à l'heure, on venait de voir tomber César sous le poignard de conjurés qui devaient la vie à sa clémence. Octave, Antoine et Lépide, moins grands, plus haïs et plus ambitieux que Sylla, résolurent de l'imiter.

Dans les premiers momens ils n'ordonnèrent la mort que de dix-sept proscrits, désignés par leur haine, et redoutables par leur influence.

La vengeance partagea entre eux leurs victimes, comme ils s'étaient partagé les légions et les provinces de l'empire. Ils se firent mutuellement l'affreux sacrifice des sentimens les plus chers et des devoirs les plus sacrés. Antoine livra au fer de ses collègues son oncle Lucius; Lépidus, son propre frère; Octave, son tuteur Torranius, et Cicéron, dont il défendit quelque temps la vie, moins sans doute par reconnaissance que par la crainte d'im-

primer à sa mémoire une tache éternelle. Cet illustre orateur fut immolé à la haine implacable d'Antoine.

Les agens des triumvirs portèrent sur-le-champ à Rome l'ordre fatal qui tranchait les jours de ces premiers proscrits : les uns furent saisis et frappés dans les bras de leurs femmes et de leurs enfans ; d'autres dans les temples, dans les rues et sur les places publiques ; quelques-uns au milieu de la joie tranquille des festins ; plusieurs, tels que le tribun du peuple Salvius, au moment où ils remplissaient les fonctions de leurs charges. Massacre des proscrits.

Ces exécutions sanglantes répandent dans la ville un effroi d'autant plus grand qu'on ignorait encore jusqu'où s'étendait la proscription. Chacun tremblait pour lui-même ; le tumulte devient universel ; les plus timides se cachent dans les lieux les plus retirés ; les plus prudens s'éloignent, les plus hardis songent à se défendre : d'autres, dans leur désespoir, se disposent à incendier les édifices publics et leurs propres maisons. Dans cette ville immense, au milieu des ombres de la nuit, la mort semble planer sur toutes les têtes ; chaque citoyen, en rencontrant un homme, le prend pour un bourreau.

Le consul Pédius parcourait les rues de Rome, précédé de hérauts ; il parvint enfin à calmer cette agitation, en promettant qu'au lever du jour toutes les inquiétudes seraient dissipées. Il publia en effet

le lendemain la liste des dix-sept victimes dévouées à la mort; et comme les triumvirs ne l'avaient point mis dans leur fatal secret, il garantit à tous les autres citoyens une entière sécurité. Pédius était tellement excédé de ses efforts pour apaiser le soulèvement du peuple, qu'il en mourut dans la journée.

Entrée des Triumvirs dans Rome. Les triumvirs entrèrent peu de temps après dans Rome à la tête de leurs cohortes prétoriennes : ils y furent reçus successivement, et chacun de leurs triomphes dura trois jours. Le tribun du peuple Publius Titius proposa solennellement et fit décréter une loi qui établit pour cinq ans le triumvirat confié à Lépidus, à Antoine et à Octave, avec une autorité égale à celle des consuls.

Les jours suivans on plaça sous les yeux du peuple, dans différens quartiers de la ville, de nouvelles tables de proscription. La première contenait cent cinquante noms. La cupidité, la peur, la haine et la vengeance, ces quatre funestes élémens des fureurs de la tyrannie, étendirent successivement ces tables sanglantes qui comprirent enfin dans leurs funèbres registres trois cents sénateurs et plus de deux mille citoyens.

Toutes les têtes dévouées à la mort étaient mises à prix. Chacun vendait sa conscience; l'homme libre pour de l'or, l'esclave pour de l'argent et pour la liberté. On ne touchait cet affreux salaire qu'en présentant la tête du proscrit. La mort

punissait la vertu qui voulait dérober une victime aux tyrans ; et les ordres les plus sévères ordonnaient à tout citoyen d'ouvrir ses foyers, jusque là toujours inviolables, aux recherches des bourreaux. Ainsi le crime ne rencontrait point d'obstacle, et l'innocence ne trouvait point de refuge.

Les usurpateurs puissans et sanguinaires, couronnés par la fortune, encensés par la flatterie de leurs contemporains, n'ont pour juges que la postérité, et la vertu qu'ils foulent aux pieds ne peut être vengée que par l'histoire. C'est son burin seul qui grave sur leurs fronts les traits ineffaçables de la haine et du mépris. Il nous a conservé le préambule des tables de proscriptions, que nous transcrivons textuellement, et qu'on avait ainsi rédigées : Préambule des tables de proscriptions.

« Marcus Lépidus, Marcus Antonius, Octavius » César, élus par le peuple pour rétablir l'harmonie et ramener le bon ordre dans la république, » proclament ce qui suit : Si les méchans, par un » effet de leur déloyauté naturelle, ne s'efforçaient » point à exciter la commisération quand elle leur » est nécessaire, et si, ne devenant point ensuite » ennemis de leurs bienfaiteurs, ils ne conspiraient » pas contre ceux qui les avaient sauvés, Caïus » César ne se serait point vu assassiné par les ingrats que la guerre lui avait livrés, et qu'il avait » comblés d'amitié, de richesses et de dignités, » après leur avoir sauvé la vie.

» Nous-mêmes, enfin, nous ne nous verrions

» pas forcés de sévir avec tant de rigueur contre » les mêmes hommes, qui, non contens de nous » accabler d'outrages, nous ont déclarés ennemis » de la patrie. L'expérience nous a convaincus » qu'on ne peut désarmer par la clémence ceux » qui ont conspiré notre perte, et dont les mains » fument encore du sang de César ; et lorsque nous » prévenons nos ennemis pour ne point nous ex- » poser à devenir leurs victimes, on ne peut nous » accuser d'injustice, de cruauté, ni d'excès dans » nos vengeances.

» On doit se rappeler les maux que nous avons » soufferts et ceux qu'éprouva César. Ses captifs, » les hommes qu'il avait garantis de la mort, et » que son testament appelait même à sa succes- » sion, l'ont percé en plein sénat de vingt-trois » coups de poignard, en présence des dieux, quoi- » qu'il fût revêtu de la principale magistrature, » quoiqu'il fût investi du suprême pontificat. Ils » ont étendu à leurs pieds ce grand homme qui » avait soumis au peuple romain les nations les » plus formidables, franchi les Colonnes d'Her- » cule, traversé des mers que n'avaient point en- » core bravées les navigateurs, et découvert des » régions jusqu'alors inconnues aux Romains.

» Après cet attentat, les autres citoyens qu'une » juste sévérité nous force à punir, loin de rem- » plir leurs devoirs, et de livrer ces assassins à la » rigueur des lois, leur ont confié des magistra-

» tures et des provinces, qui leur donnent le pou-
» voir de s'emparer des trésors de la république,
» de lever des troupes contre nous, et d'appeler
» aux armes des peuples barbares, implacables en-
» nemis de Rome. On les a vus soulever par la
» terreur, contre la république, des nations al-
» liées, et porter le fer et la flamme dans les villes
» qui ont voulu nous rester fidèles.

» déjà notre vengeance a fait justice de quel-
» ques-uns de ces misérables; bientôt, avec l'as-
» sistance des dieux, leurs complices subiront le
» même sort. Nous venons d'exécuter ce noble
» dessein dans l'Espagne, dans les Gaules et en
» Italie; il ne nous reste plus qu'à combattre quel-
» ques meurtriers de César qui se trouvent en-
» core armés au-delà des mers: mais lorsque nous
» nous disposons, citoyens, à entreprendre pour
» vous cette guerre étrangère, il serait également
» contraire aux intérêts de la république et à votre
» sûreté, comme à la nôtre, de laisser en liberté
» derrière nous le reste de nos communs ennemis,
» trop disposés à profiter de notre absence et des
» chances diverses de la guerre.

» L'expédition dont nous nous sommes chargés
» est urgente : nous avons pensé qu'au lieu de
» compromettre la patrie par une funeste lenteur
» nous devions nous hâter d'exterminer les hom-
» mes qui, les premiers, ont voulu nous flétrir

» du nom d'ennemis de la patrie, nous et les ar-
» mées qui servaient sous nos ordres.

» De quel immense nombre de citoyens leurs
» barbares décrets avaient prononcé la ruine, sans
» craindre le courroux des dieux ni celui des
» hommes? Notre vengeance ne sera pas aussi
» cruelle que leur furie, nous ne l'étendrons pas
» sur une aussi grande multitude de victimes;
» nous n'immolerons point tous ceux qui se sont
» déclarés nos ennemis, ou qui ont conspiré con-
» tre nous; on ne verra point dans nos tables de
» proscriptions tous ceux dont la fortune ou les
» hautes dignités ont pu exciter quelques haines
» ou quelques rivalités; nous n'imiterons pas la
» rigueur de ce magistrat suprême qui, avant nous
» et comme nous, se vit chargé de rétablir le
» calme dans la république, et auquel vous dé-
» cernâtes le nom d'*Heureux* en considération
» de ses succès.

« Nous ne nous vengerons que des plus coupa-
» bles; sans cette mesure, que votre propre in-
» térêt exige autant que le nôtre, vous vous ver-
» riez bientôt tous en proie aux plus affreuses
» calamités. Il est également nécessaire d'accorder
» quelque satisfaction à l'armée, exaspérée de
» tant d'injures, et proclamée ennemie de la pa-
» trie lorsqu'elle combattait pour elle.

» Nous pourrions sans doute frapper nos cri-
» minels ennemis successivement, et sans rendre

» leur liste publique; mais il nous a semblé pré-
» férable, au lieu de les saisir à l'improviste, de
» faire inscrire leurs noms sur ces tables de pros-
» criptions, pour éviter toute méprise funeste, et
» pour empêcher que nos soldats, dépassant les
» bornes qui leur sont prescrites, n'immolent
» ceux que nous voulons sauver. Par cette mesure,
» nous sommes certains qu'ils n'attaqueront que
» les coupables dont l'arrêt est prononcé.

» Fassent donc les dieux que personne ne
» donne asile aux proscrits, que personne ne les
» défende et ne se laisse corrompre par eux! Qui-
» conque sera convaincu d'avoir tenté directe-
» ment ou indirectement de les sauver sera in-
» scrit sans pitié sur ces tables.

» Ceux qui leur auront donné la mort et qui
» nous présenteront leurs têtes recevront de
» nous, pour chaque victime, l'homme libre,
» vingt-cinq mille drachmes attiques; l'esclave,
» dix mille et la liberté, avec les droits de cité
» dont jouissait son maître.

» Ceux qui feront connaître la retraite d'un
» proscrit obtiendront la même récompense : au
» reste les noms des dénonciateurs et de tous
» ceux qui auront exécuté nos ordres ne seront
» écrits sur aucun registre, afin qu'ils restent à
» jamais inconnus. »

Ce monument de la plus affreuse tyrannie dé-
voilait les secrets qu'elle s'efforce ordinairement

de dérober à tous les regards. Dans tous les temps l'esprit de parti excite les mêmes passions, porte aux mêmes cruautés; mais il se couvre au moins du voile de la justice, et peu de tyrans eurent l'impudeur de publier ainsi leurs plus honteuses pensées.

Nouveau massacre à Rome.

Dès que les tables de proscriptions furent affichées, on ferma les portes de la ville, et de nombreuses troupes de soldats se répandirent autour des remparts pour ôter toute voie de salut aux proscrits.

De ce moment les satellites des triumvirs, se dispersant dans Rome, commencèrent leurs sanglantes exécutions. Un nouveau genre de terreur plana sur la capitale du monde; ce n'était point cette terreur qu'éprouve une ville assiégée, et qui laisse encore quelque espoir dans le secours des armes et dans la modération du vainqueur. Les victimes livrées au fer des tyrans, plus malheureuses que celles qui sont frappées d'une horrible contagion et qui voient les objets les plus chers fuir leur approche, non-seulement ne trouvaient ni consolations, ni retraites, ni défenses, mais elles redoutaient à la fois le poignard de leurs bourreaux, la trahison de leurs esclaves, la cupidité perfide de leurs plus proches parens. Les uns se précipitaient du haut des murs dans le fleuve; les autres, la torche à la main, périssaient dans leurs maisons enflammées : ceux-là se jetaient dans les puits, ceux-ci se cachaient dans les

égouts, au milieu des immondices. Les personnages les plus distingués, se prosternant en larmes aux pieds de leurs esclaves, empruntaient leur vil costume dans l'espoir d'échapper à la mort : enfin d'autres, plus courageux, ne voulant pas mourir sans vengeance, allaient au-devant des assassins, les attaquaient, et ne tombaient sous leurs coups qu'après en avoir immolé un grand nombre.

Ces jours affreux réveillèrent tous les ressentimens et servirent toutes les haines. Chacun dénonçait, assassinait son ennemi, pillait sa maison et s'emparait de ses richesses. La crainte des tyrans forçait l'amitié à la fuite et la nature au silence.

L'or corrupteur des triumvirs récompensa des crimes inouïs : des fils dénaturés, des épouses infâmes, portant à la main la tête de leurs pères et de leurs époux, vinrent audacieusement recevoir le honteux salaire de leurs exécrables forfaits.

Traits de courage et de générosité.

Mais si le ciel permet que le crime opprime souvent la vertu sur la terre, elle ne peut jamais en être totalement bannie ; et, dans les temps de la corruption la plus déplorable, on voit encore briller quelques-uns de ses nobles rayons. Au milieu de tous ces actes de tyrannie, de trahison, de lâcheté, Rome eut à citer des traits nombreux de courage et de générosité.

La mère d'Antoine avait caché quelque temps chez elle son fils Lucius. Les assassins, décou-

vrant son asile, voulaient l'arracher de ses bras; elle court au Forum, et, s'adressant à son fils aîné, assis sur son tribunal avec ses collègues : « Triumvir, lui dit-elle, je viens me dénoncer » moi-même : j'ai donné asile à Lucius, à votre » frère, à un proscrit. Il restera chez moi jusqu'au » moment où vous aurez donné l'ordre de m'é- » gorger en même temps que lui, puisque votre » loi applique la même peine aux proscrits et à » ceux qui veulent les sauver de la mort. »

Antoine lui reprocha sa pitié pour son frère, elle ne l'avait point empêché d'approuver le décret qui le déclarait lui-même ennemi de la patrie; cependant, vaincu par la nature, cet homme barbare demanda à ses collègues la grâce de Lucius.

La femme d'Acilius, prodiguant toutes ses richesses aux satellites des triumvirs, sauva la vie de son époux, qui s'échappa escorté par les soldats chargés de le poignarder.

L'épouse d'Ancius enferma son mari dans une malle, le fit sortir sur le dos d'un porte-faix, et l'accompagna dans sa fuite.

Un esclave de Panopion, couchant dans le lit de son maître et couvert de ses habits, se laissa égorger à sa place.

Le fils de Géta, ayant fait courir le bruit de la mort de son père, feignit de brûler ses restes sur un bûcher; s'étant ensuite déguisé avec lui sous un costume rustique, il gagna les bords de

la mer, porta le vieillard sur ses épaules, et mérita la même gloire que le pieux Énée.

Quelques proscrits traversèrent l'Italie travestis en satellites des tyrans, et répandant partout l'effroi qui les poursuivait. Sextus Pompée couvrait alors les côtes d'une foule de bâtimens légers; il recueillit sur ses vaisseaux un assez grand nombre de ces malheureux, échappés à la rage des proscripteurs.

Cicéron, fuyant loin de Rome, s'était embarqué dans une nacelle; l'état de souffrance où il se trouvait ne lui permit pas de supporter le mouvement des flots; il revint à terre, et s'enferma dans une de ses maisons de campagne près de Capoue. Mort de Cicéron.

Le croassement de plusieurs corbeaux, excités par l'approche des soldats qui le cherchaient, éveilla ses esclaves : ils prirent ce bruit pour un avertissement des dieux, placèrent leur maître dans une litière, et le portèrent au fond d'une forêt, dont l'épaisseur leur laissait l'espoir d'échapper à tous les yeux.

Déjà les soldats envoyés à la poursuite de l'illustre proscrit, trompés par le faux bruit de son embarquement, se disposaient à s'éloigner; mais un client de Claudius, animé par une vieille haine, indiqua au centurion Lénas le sentier que Cicéron avait suivi. Marchant promptement sur ses traces, il ne tarda pas à l'atteindre. Dès que Cicéron le vit approcher, sans proférer une parole il pré-

senta sa tête aux assassins, qui la coupèrent ainsi que sa main, et les portèrent dans Rome à son implacable ennemi.

Antoine était sur son tribunal dans le Forum, lorsque Lénas lui présenta les restes sanglans du père de la patrie. Antoine, à leur aspect, laissa éclater une cruelle et indécente joie, décerna une couronne à l'assassin, lui donna deux cent cinquante mille drachmes, et commanda d'attacher à la tribune aux harangues la tête et la main de cet orateur célèbre.

Les regrets du peuple firent long-temps accourir près de cette tribune une foule désolée, plus nombreuse que celle qu'attirait autrefois son éloquence.

La féroce Fulvie, veuve de Claudius, femme d'Antoine, et digne par ses fureurs de ses deux époux, vint jouir du plaisir barbare de la plus méprisable vengeance ; armée d'un poinçon d'or elle perça cruellement la langue de ce grand homme, dont elle croyait encore entendre tonner la voix dans ses Philippiques.

Fulvie, plus avide et plus déhontée que les triumvirs, payait comme eux des assassins, et désignait à la mort ses propres victimes. Elle avait long-temps convoité la riche campagne de Ruffus ; le malheureux fut égorgé ; et lorsqu'on présenta ses restes à Antoine, le triumvir, se souvenant que le nom de Ruffus ne se trouvait pas inscrit sur les tables, dit

froidement : « Ceci ne me concerne pas ; portez » cette tête à Fulvie. »

Décret pour un impôt sur 1400 femmes.

Tous ces massacres ne remplissaient pas assez promptement le trésor des proscripteurs; et comme il leur manquait encore vingt millions de drachmes pour les besoins de la guerre, ils en rendirent compte au peuple, et firent publier un décret qui levait un énorme tribut sur quatorze cents femmes, les plus distinguées et les plus riches de Rome.

Le même décret les obligeait à déclarer leur fortune, et promettait de fortes récompenses à ceux qui dénonceraient les biens qu'on aurait voulu cacher.

Les dames romaines, frappées par cette loi, espéraient d'abord émouvoir en leur faveur les femmes et les parentes des triumvirs. La sœur d'Octave et la mère d'Antoine les accueillirent avec douceur, mais sans pouvoir leur prêter un utile appui. Fulvie leur ferma sa porte ignominieusement.

Discours d'Hortensia aux triumvirs.

Indignées de cet affront, elles se rendent au Forum, traversent la foule, et s'approchent de la tribune. Hortensia, fille du célèbre orateur Hortensius, s'adressant aux triumvirs, leur dit avec fermeté : « Décidées à suivre d'abord une marche » convenable à notre sexe, nous avons imploré » le secours de vos femmes ; mais l'accueil indé- » cent de Fulvie nous force à venir sur la place » publique vous demander justice.

» Déjà vos rigueurs nous ont enlevé nos pères,

» nos époux, nos frères, sous prétexte qu'ils vous
» avaient traités en ennemis. Si vous nous privez
» aujourd'hui de nos biens et de tout moyen d'éle-
» ver nos enfans, vous nous précipiterez dans un
» abaissement indigne de nos mœurs et de no-
» tre rang.

» Nous accusez-vous d'avoir agi hostilement
» contre vous, ainsi que ceux dont nous pleurons
» la mort? alors inscrivez-nous comme eux sur
» vos tables de proscriptions ; mais si vous recon-
» naissez que des femmes n'ont pu rendre aucun
» décret contre vous, qu'elles n'ont ravagé aucune
» de vos maisons, et qu'elles n'ont point armé de
» légions pour vous combattre, pourquoi nous
» donner part aux châtimens quand nous n'en
» avons pas pris aux injures?

» Nous ne vous envions ni les commande-
» mens, ni les magistratures, ni les honneurs,
» que vous vous disputez au prix de tant de sang;
» notre fortune, dites-vous, vous est nécessaire
» pour soutenir la guerre. Et dans quel temps la
» république, qui a toujours eu des ennemis à
» combattre, a-t-elle soumis les dames romaines
» aux taxes que vous exigez? Une fois seulement,
» il est vrai, nos mères, animées d'un sentiment
» héroïque, voyant la république exposée aux
» plus grands périls, et Rome réduite à la der-
» nière extrémité par les Carthaginois, offrirent
» de contribuer aux besoins publics; mais cette

» contribution volontaire ne fut point prise sur
» leurs terres, sur leurs dots, sur tout ce qui était
» nécessaire à la subsistance de leurs familles ;
» elles ne sacrifièrent à la patrie que leur luxe,
» leurs bijoux, leurs ornemens, et n'eurent à
» redouter ni contrainte, ni violence, ni dé-
» lations.

» Aujourd'hui quel est donc le danger qui me-
» nace l'empire romain? Que les Parthes, que
» les Gaulois paraissent aux pieds de nos murs,
» et vous verrez que nous égalons nos mères en
» vertus! Mais jamais nous n'offenserons les dieux
» en contribuant aux frais d'une guerre civile :
» vous implorez en vain nos secours, lorsque
» vous allez vous déchirer mutuellement; nous
» n'en avons offert ni à César ni à Pompée; Ma-
» rius n'en exigea pas de nous; Cinna ne tenta
» point de nous y contraindre, et Sylla lui-même,
» le tyran de notre patrie, plus juste que vous
» qui prétendez rétablir l'ordre et la paix, n'osa
» point nous imposer de tribut. »

Révocation du décret.

A ce discours, les triumvirs, frémissant de rage et de colère, et craignant ce premier exemple de courage, ordonnèrent aux licteurs d'éloigner ces femmes de la tribune, et de les chasser de la place publique; mais une grande rumeur s'étant élevée de tous côtés parmi le peuple, les licteurs n'osèrent obéir. Les triumvirs rompirent l'assemblée. Le jour suivant ils révoquèrent en

grande partie leur décret, et convertirent l'impôt en emprunt d'une valeur modique, qu'ils exigèrent de quatre cents femmes seulement.

Ainsi, dans ces jours de décadence, d'horreurs et de lâcheté, tandis que les maîtres du monde courbaient leurs fronts humiliés sous le joug de trois tyrans, les dames romaines seules, résistant aux triumvirs, osèrent leur faire entendre la voix expirante de la justice et de la liberté.

Ces horribles proscriptions répandirent la terreur et la consternation dans toute l'Italie; mais elles portèrent aussi au plus haut degré la fureur et la soif de la vengeance dans le cœur de tous ceux qui purent échapper aux bourreaux, et trouver le moyen de réunir leurs armes à celles des conjurés.

Guerre entre Brutus, Cassius et les triumvirs.

Les Romains qui conservaient encore quelques vertus, quelque amour pour la liberté, accoururent dans les camps de Brutus et de Cassius, dont les armées se joignirent à Smyrne.

Ces deux généraux, qui avaient abandonné l'Italie en fugitifs, sans avoir une ville pour appui, une cohorte pour défense, se trouvaient alors à la tête de quatre-vingt mille hommes, maîtres de l'Asie et de la Grèce, et en état de défendre la liberté romaine contre ses oppresseurs. Ils se préparaient à marcher en Egypte contre Cléopâtre, dont l'empire s'était armé pour venger la mort de César; mais ils renoncèrent à cette entreprise lors-

qu'ils apprirent qu'Antoine et Octave, laissant à Rome Lépidus, chargé du gouvernement de l'Italie, se disposaient à s'embarquer avec quarante légions pour les combattre.

Avant de s'avancer contre eux, ils se vengèrent des Rhodiens et des Lyciens qui leur avaient refusé des contributions. Rhodes fut soumise et saccagée. Les habitans de cette ville opulente ne conservèrent d'autre bien que la vie. Les Lyciens éprouvèrent encore un sort plus cruel; enfermés dans Xante, leur capitale, ils ne cédèrent ni aux menaces de Cassius ni aux prières de Brutus. Combattant jusqu'à l'extrémité, au moment où ils voulaient brûler les tours ennemies qui dominaient leurs remparts, l'incendie se communiqua aux maisons de la ville. Brutus s'efforça vainement d'éteindre les flammes; les Lyciens, désespérés, leur jetèrent sans cesse de nouveaux alimens, s'y précipitèrent, périrent tous, et ne laissèrent que des cendres aux vainqueurs.

Quelques historiens accusent Brutus de ce désastre : sa vie entière dément cette calomnie. Cassius en eût été plus capable : ce républicain ardent, farouche, ambitieux, combattait encore plus par haine pour les tyrans que par aversion contre la tyrannie. Les plus grands ennemis de Brutus vantèrent toujours la générosité de ses sentimens, la douceur de ses vertus. Il ne commit

qu'un seul crime, dont son amour pour la liberté fut la cause et peut-être l'excuse.

Ces deux derniers soutiens de la république se rencontrèrent encore à Sardes : Brutus adressa de vifs reproches à Cassius sur ses concussions et sur d'autres excès qui pouvaient tacher la noble cause que défendaient leurs armes. La querelle s'échauffant était au moment de dégénérer en rupture ; Favonius, un de leurs amis, calma leur animosité.

Après cette conférence, Brutus, retiré le soir dans sa tente, se livrait, suivant sa coutume, à l'étude que n'interrompirent jamais ses occupations publiques ; il lisait à la clarté d'une lampe près de s'éteindre : tout à coup entendant quelque bruit, il lève la tête, et voit sa porte ouverte. Un spectre d'une taille gigantesque, d'un aspect effrayant, se présente à ses regards, et fixe sur lui un œil menaçant : « Es-tu, lui dit intrépidement » le Romain, un mortel ou un démon ? Quel est » le motif qui t'amène à mes yeux ? » — « Brutus, » répond le fantôme, je suis ton mauvais génie ; » tu me reverras à Philippes. » — « Eh bien ! » répliqua Brutus sans s'émouvoir, nous nous » reverrons. » Le spectre disparut.

Brutus appela ses esclaves qui assurèrent n'avoir rien vu ; il continua sa lecture ; le lendemain encore, frappé de cette apparition, il en fit le récit à Cassius qui attribua cette illusion à la cha-

leur de son imagination fatiguée par un trop long travail. Brutus le crut comme lui.

Bataille près de Philippes, en Thrace.

Sur ces entrefaites, apprenant qu'Antoine et Octave s'avançaient dans la Macédoine, ils passèrent en Thrace, et campèrent près de Philippes, où les triumvirs arrivèrent peu de jours après.

Le monde entier attendait avec effroi l'issue de cette scène sanglante qui devait décider de son sort, et faire triompher le despotisme ou la liberté.

L'espérance et la crainte agitaient alternativement les deux armées. Brutus seul, satisfait d'avoir rempli son devoir, paraissait tranquille sur l'événement. Il disait à ses amis : « Quel que soit » l'arrêt du sort, je ne cours aucun danger; si je » suis vainqueur, je rends à Rome sa liberté; si » mes ennemis l'emportent, la mort me délivrera » de l'esclavage. »

La force des deux partis était à peu près égale, ils comptaient chacun plus de cent mille combattans. Les triumvirs campaient dans la plaine; les conjurés occupaient deux collines près de la ville : leur forte position les rendait maîtres de refuser ou de livrer bataille, comme ils le jugeraient convenable. Ils recevaient de l'Orient tous les vivres nécessaires à leur subsistance. L'île de Thasos était leur magasin. L'armée des triumvirs, au contraire, privée de provisions, se trouvait dans un péril d'autant plus imminent, que Pompée, maître de

la mer, empêchait l'arrivée de tout secours et de tout renfort : aussi elle souhaitait vivement une action décisive.

Cassius, plus expérimenté que son collègue dans l'art de la guerre, voulait différer le combat, et remporter une victoire plus certaine par la disette que par les armes. Brutus, soit qu'il se méfiât de la constance de ses troupes, soit qu'il ne pût contenir leur ardeur, pressa son collègue de combattre. « Je suis impatient, dit-il, de terminer les malheurs du genre humain. » Son avis l'emporta.

Lorsqu'ils eurent réglé toutes leurs dispositions, Cassius dit à Brutus : « Que ferez-vous si nous » sommes vaincus? » — « J'ai blâmé autrefois » dans mes écrits, répondit celui-ci, la mort de » Caton, et je croyais qu'en tranchant soi-même » ses jours on commettait un crime contre les » dieux ; mais j'ai changé d'opinion : décidé à » mourir pour ma patrie, je pense avoir le droit » de choisir le genre de mort qui me semblera » préférable ; et si la fortune m'est contraire, je » quitterai une vie pénible sur cette terre pour » un monde meilleur. » — « Mon ami, s'écria » Cassius en se jetant dans ses bras, que rien ne » nous arrête à présent, puisque, d'après cette » résolution, nous n'avons plus à craindre de » vainqueurs. » A ces mots, ils donnèrent le signal du combat.

Octave, qu'on accusa toujours de manquer de bravoure, était alors retenu loin de son camp par une maladie réelle ou supposée. Antoine, qui commandait seul, attaqua les troupes de Cassius et les fit plier jusqu'à leurs retranchemens. Tandis qu'il remportait cet avantage, Brutus se précipita si impétueusement sur l'armée d'Octave qu'il rompit ses rangs, la mit en déroute, et pénétra jusque dans son camp qu'il livra au pillage. Succès de Brutus.

De son côté Antoine, poursuivant ses succès, mit en fuite la cavalerie de Cassius, et força ses lignes. Cassius, montrant une valeur digne de son nom et de sa renommée, fit de vains efforts pour rallier les fuyards : arrachant une enseigne à celui qui la portait, il se précipita au milieu des ennemis, et rétablit un moment le combat. Mais que peut le courage d'un seul? Son armée, saisie de terreur, resta sourde à sa voix, et il se vit obligé de céder au torrent et de fuir avec elle. Malheureusement un épais nuage de poussière lui dérobait la vue de la défaite d'Octave; croyant Brutus battu comme lui, et leur cause perdue, il entra dans sa tente et se tua. Défaite et mort de Cassius.

Brutus, revenu à la tête de ses troupes victorieuses, rallia celles de Cassius, leur rendit l'espérance et le courage, et reprit avec elles son ancienne position.

Instruit par l'expérience, il voulait éviter une nouvelle action et affamer l'ennemi; mais ses sol-

dats, présomptueux depuis leur premier succès, demandaient à grands cris le combat. Il résista vingt jours à leur impatience; enfin, ignorant que la flotte des triumvirs venait d'être dispersée par celle de Pompée, et que l'ennemi se trouvait totalement privé de subsistances, il céda aux instances de son armée, et donna le signal qu'elle désirait. On raconte que la veille de cette fatale journée, il crut encore revoir le spectre qui lui était apparu sur la côte d'Asie.

Défaite, fuite et mort de Brutus.

Ses légions rompirent d'abord l'infanterie d'Octave, et sa cavalerie en fit un grand carnage; mais Antoine, ayant pris en flanc les troupes que commandait précédemment Cassius, les enfonça. Leur terreur se communiqua au centre de l'armée; tout plia, tout se mêla; on ne conserva pas même assez d'ordre pour se retirer en combattant; la déroute fut complète. Brutus, entouré de ses plus braves officiers, opposa long-temps au vainqueur une résistance opiniâtre et une vaillance inutile. Le fils de Caton et le frère de Cassius périrent à côté de lui. Enfin, ne pouvant combattre seul une armée, il prit aussi la fuite.

Les triumvirs avaient ordonné qu'on ne le laissât pas échapper; leur cavalerie le poursuivait avec ardeur. Lucilius, son ami, voyant un corps de Thraces prêt à le prendre, se décide à le sauver aux dépens de sa propre vie; il marche au-devant des ennemis, leur crie qu'il est Brutus, et se livre

à eux. A ces mots, on l'arrête, et Brutus s'échappe.

Antoine, instruit par quelques cavaliers thraces de leurs succès, accourt dans l'intention cruelle d'insulter au malheur de Brutus, et de lui donner la mort; mais Lucilius, s'avançant avec courage, lui dit : « Brutus n'est pas dans vos fers, sa vertu » est à l'abri d'un tel outrage; pour conserver son » honneur, j'ai sacrifié ma vie; je vous ai trompé, » frappez-moi. »

Vaincu par un dévouement si rare, Antoine embrassa Lucilius, et s'efforça de conquérir par ses bienfaits un ami si fidèle.

Brutus, suivi d'un petit nombre de compagnons, se réfugia la nuit dans une grotte: on lui entendit répéter ces paroles d'Euripide : « Malheureuse » vertu, j'ai cru long-temps à ton existence; mais » tu n'es qu'une ombre vaine et l'esclave de la for- » tune! » Étrange aveuglement du malheur! il oubliait que cette vertu brille plus dans les revers que dans la prospérité; qu'elle est immortelle comme notre âme, et qu'éternellement on préférera la mémoire de Brutus vaincu à celle d'Antoine vainqueur.

Brutus aurait mieux pensé s'il n'avait pas eu de reproches à se faire; mais le sang de César pesait sans doute sur son cœur. Aussi on l'entendit encore, levant les yeux vers le ciel, prononcer cet autre vers du même poète qui dit que « le cou- » pable doit recevoir dans cette vie la punition de » ses crimes. »

Brutus avait chargé Statilius de s'informer du sort de plusieurs de ses amis : ne le voyant pas revenir, et apprenant que les ennemis s'approchaient, il pria les officiers qui l'entouraient de trancher ses jours ; et comme ils refusaient de lui rendre ce fatal service, il ordonna à l'un de ses esclaves de le frapper : alors Straton, qui se trouvait près de lui, s'écria : « Il ne sera pas dit que Brutus, cherchant » un ami, n'a pu trouver qu'un esclave ! » Détournant sa tête avec horreur, il lui présente la pointe de son épée ; Brutus se précipite sur le glaive et expire. Ainsi mourut cet homme célèbre qu'on appelle le dernier des Romains.

Partage de l'empire entre les triumvirs.

Après leur victoire, Antoine et Octave se partagèrent l'empire, et le gouvernèrent en maîtres souverains. Lépidus n'existait que de nom dans le triumvirat ; il n'avait ni autorité sur l'armée, ni crédit sur le peuple.

Leurs nouvelles proscriptions.

Le succès n'adoucit point la férocité des vainqueurs. Ils immolèrent à leurs vengeances un grand nombre de victimes. Hortensius, Drusus, Varrus périrent par leurs ordres ; ils condamnèrent un père et un fils à se tuer mutuellement. Un des proscrits ayant demandé pour unique grâce à Octave d'être enterré après sa mort, le barbare lui répondit : « Les vautours te serviront de tombeau. »

On plaça la tête de Brutus aux pieds de la statue de César ; les triumvirs envoyèrent cependant ses

cendres à Porcia. Cette intrépide romaine, fille de Caton, épouse de Brutus, suivit leur exemple, et se donna la mort en avalant des charbons ardens. **Mort courageuse de Porcia, femme de Brutus.**

Octave revint à Rome, et chercha par un règne plus doux à calmer la haine qu'inspiraient ses proscriptions sanglantes. Il relégua Lépidus en Afrique avec quelques légions dont il suspectait la fidélité. **Retour d'Octave à Rome.**

Antoine eut l'Orient en partage; après s'être rendu à Athènes, où les disputes des philosophes et les harangues des orateurs l'arrêtèrent peu, il passa en Asie, et la parcourut, entouré d'un cortége de rois et de princes qui disputaient à l'envi de bassesses pour obtenir ses faveurs. Un grand nombre de princesses venaient aussi essayer sur son cœur le pouvoir de leurs charmes. **Départ d'Antoine pour l'Asie.**

Plus voluptueux que les satrapes les plus efféminés, aussi arrogant que les plus fiers descendans de Cyrus, il leva des contributions sans mesure, donna, ôta et rendit des couronnes au gré de son caprice. La beauté de Glaphyre valut à Sysène, son époux, le trône de Cappadoce. L'adresse d'Hérode lui fit obtenir celui de Judée.

Antoine voulait punir Cléopâtre, et il lui ordonna de venir le trouver à Tarse; elle y parut, non en suppliante et en accusée, mais en reine qui commande l'obéissance, en divinité qui vient recevoir l'encens des mortels. Son esprit égalait ses **Son amour pour Cléopâtre.**

charmes; nulle femme ne la surpassait en magnificence, en adresse, en beauté, en perfidie.

Une foule innombrable accourait sur les bords du Cydnus pour admirer la galère brillante d'or et de pourpre qui portait cette reine charmante que chacun prenait pour Vénus. Antoine conçut pour elle une passion violente qui devint la cause de sa ruine.

Le triumvir, suivant comme un captif le char de triomphe de Cléopâtre, l'accompagna en Egypte, et oublia dans le sein de la volupté ses victoires, ses rivaux, Rome et l'empire.

Spoliation exercée contre les citoyens en faveur des soldats.

Octave ne connaissait qu'une passion, celle du pouvoir. Il devait tout à l'armée, et distribua aux vétérans les terres qu'on leur avait promises. Ainsi leur retour en Italie fut plus funeste à ses habitans que l'invasion des Gaulois. Partout on chassait les citoyens de leurs foyers pour en laisser la possession aux soldats. Les temples et les rues étaient remplis d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfans éplorés, demandant à grands cris un asile et du pain. Un seul habitant de Mantoue trouva grâce aux yeux d'Octave, ce fut le fameux poète Virgile; il récompensa César de ses bienfaits par des vers qui lui donnèrent l'immortalité. Telle est la puissance des grands écrivains: Octave ne fit qu'adoucir le sort de Virgile; Virgile illustra le règne et la mémoire d'Octave.

Le seul et triste dédommagement que pouvaient

espérer les Romains de la perte de leur liberté, c'était un honteux repos; mais le sort ne leur permit pas encore d'en jouir, et la guerre civile vint de nouveau aggraver leurs calamités.

Fulvie, femme d'Antoine, avait en vain tenté de séduire Octave; il méprisa ses charmes et ses vices. Furieuse de se voir rebutée par lui, et d'être en même temps abandonnée par son mari pour une Africaine, elle sema la dissension entre les triumvirs, dans l'espoir que cette querelle réveillerait Antoine de sa langueur, et le forcerait à s'éloigner de Cléopâtre. Lucius, son beau-frère, la servit dans ce projet; réclamant pour l'armée d'Antoine une part dans les terres qu'Octave avait distribuées à la sienne, il refusa tout moyen de conciliation, forma six légions qu'il remplit de citoyens qu'on avait dépouillés de leur fortune, et déclara la guerre.

Vengeance de Fulvie, femme d'Antoine.

Défaite de Lucius, frère d'Antoine.

Octave le battit, le resserra dans Pérouse, l'assiégea, le contraignit à se rendre, et lui accorda la vie. Honteuse et désespérée, Fulvie abandonna l'Italie. Lorsqu'Antoine apprit la défaite de son frère, il s'embarqua pour combattre Octave, et rencontra dans Athènes Fulvie, l'infâme Fulvie, auteur de ces nouveaux troubles; il l'accabla de mépris, et la laissa mourante, non de remords, mais de rage.

Antoine, s'étant alors réconcilié avec Sextus Pompée, débarqua à Brindes : ses légions étaient

Réconciliation d'Antoine et d'Octave.

nombreuses, mais composées de nouvelles troupes. Octave conduisait contre lui des vétérans accoutumés à la victoire; mais ces vieux guerriers paraissaient combattre avec répugnance contre leur ancien général.

Au moment de livrer bataille, les deux triumvirs se rapprochèrent par l'entremise de Mécène, de Pollion et de C. Nerva; et le mariage d'Antoine et d'Octavie, sœur du jeune César, fut le gage de leur réconciliation. Ils partagèrent de nouveau l'empire entre eux. Octave garda l'Occident; Antoine, l'Orient; Lépidus, l'Afrique.

Guerre entre Octave et Sextus Pompée

Après cet accord, Octave marcha contre Pompée, qui était descendu en Italie. Mécène tenta vainement de prévenir cette nouvelle effusion de sang romain; il demanda la paix, et proposa le mariage de Scribonia, parente de Pompée, avec Octave. Pompée consentit à cette union; mais il refusa la paix; et, après avoir remporté quelques avantages, resserra Octave dans une position défavorable, où il courait le risque de perdre l'empire et la vie.

Antoine vint au secours d'Octave, le dégagea et fit un grand carnage des ennemis. *

Paix entre eux.

Après ce succès, on en revint aux négociations, et les triumvirs conclurent la paix avec Pompée,

* 714.

qui obtint pour son partage la Sicile, la Sardaigne, la Corse et le Péloponèse, avec la promesse du consulat, et huit millions d'indemnités pour les frais de la guerre.

Ce traité fut signé dans une conférence qui eut lieu entre les triumvirs et Sextus, sur la flotte de Pompée. Pendant le repas qui suivit la conférence, Ménas, affranchi de Pompée, vint secrètement lui proposer de lever l'ancre, de tuer ses convives, et de se rendre ainsi maître de l'univers. « Tu de-» vais le faire sans me le dire, répondit Pompée; » mais puisque tu m'en parles, je m'y oppose et ne » veux point être parjure. »

Antoine demeura quelque temps à Rome; et comme il perdait habituellement au jeu contre Octave, un astrologue égyptien, chargé probablement des instructions de Cléopâtre, lui prédit que son rival aurait sur lui un éternel ascendant, s'il ne prenait pas le parti de s'en éloigner. L'ambition est souvent aussi crédule et aussi superstitieuse que l'amour; on dirait que les hommes veulent toujours associer les dieux à leurs passions. Antoine sortit de Rome, et passa l'hiver à Athènes.

Les Athéniens depuis long-temps n'employaient leur éloquence qu'à décorer leurs bassesses et à rendre leurs flatteries plus pompeuses. Comparant Antoine à Bacchus, ils lui dirent dans leurs harangues qu'il méritait d'être l'époux de Minerve, Séjour d'Antoine en Grèce.

leur protectrice. Antoine, moins politique ou moins crédule qu'Alexandre, les punit amèrement de ce lâche hommage ; il accepta le mariage proposé, et leur fit payer mille talens pour la dot de la déesse.

Pendant son séjour dans la Grèce, il apprit que son lieutenant Ventidius avait battu trois fois les Parthes, et que, dans une dernière action, il venait de tuer Pacorus, fils d'Orode, leur roi. On lui décerna les honneurs du triomphe ; ce qui parut alors d'autant plus remarquable, qu'autrefois, dans la guerre sociale, ce même Ventidius, chef de l'armée des alliés contre Rome, avait été pris, et s'était vu forcé de suivre, comme captif, le char de triomphe du père du grand Pompée.

Antoine, jaloux de la gloire de son lieutenant, sentit se réveiller dans son âme la passion des armes. Il courut à la tête de son armée en Asie, espérant surpasser les succès de Ventidius ; l'événement trompa son attente. Méprisant les avis de ses alliés, et n'écoutant que son ardeur, il s'engagea aussi témérairement que Crassus dans les plaines brûlantes du pays des Parthes. Enveloppé comme lui, il se vit au moment d'éprouver le même sort ; mais il répara l'imprudence de son attaque par l'habileté de sa retraite. Prouvant par sa vigueur et par son courage qu'il était digne de commander aux Romains, il donna aux soldats l'exemple d'une constance héroïque qui leur fit supporter avec

fermeté la chaleur, la fatigue, les besoins et le danger ; il soutint avec intrépidité quatorze combats ; et, après une marche aussi longue que périlleuse, il ramena en Syrie la moitié de son armée, assiégea la capitale du roi de Comagène qui avait donné des secours aux Parthes, et le contraignit à lui payer un tribut.

Evénemens à Rome.

Cependant Octave, qui ne respectait pas plus alors les mœurs que les lois, répudia Scribonia sa femme, le jour même où elle était accouchée de Julie. Entraîné par un amour coupable pour Livie, il força Tibérius Néron, son mari, à la lui céder, quoiqu'elle fût alors grosse de six mois. Pour le malheur du monde, Livie avait donné le jour à Tibère.

Il régnait dans ce temps à Rome un tel désordre, que les triumvirs nommèrent jusqu'à soixante-sept préteurs, et qu'il fallut un décret du sénat pour empêcher l'un d'entre eux de paraître en public dans l'arène au rang des gladiateurs.

Nouvelle guerre entre Octave et Pompée.

Le divorce de Scribonia excitait le ressentiment de Pompée : Ménas, qui n'avait pu le déterminer à une trahison, le trahit lui-même, donna soixante de ses vaisseaux à Octave, et lui livra la Sardaigne ainsi que la Corse. Pompée réclama son esclave fugitif ; Octave refusa de le lui abandonner, et la guerre recommença.

La mer fut le théâtre de différens combats : une action qui eut lieu près de Cumes laissa la

Défaite d'Octave.

victoire indécise. Octave, ayant livré une seconde bataille près de Scylla, fut complétement défait, et une tempête dispersa les débris de sa flotte. Pompée, enivré de ce succès, prit le nom de *Fils de Neptune*, et perdit, en réjouissances et en fêtes célébrées pour ses victoires, le temps qu'il aurait dû employer à la ruine de son rival; il ne débarqua point en Italie, comme il aurait pu le faire alors sans obstacle, et laissa ainsi échapper l'occasion que lui offrait la fortune. *

Octave réunit de nouvelles forces, et se vit bientôt en état de lui résister. A cette époque, les triumvirs, de leur propre autorité, se continuèrent dans leur charge pour cinq ans.

Dans l'Orient, Hérode, secondé par les Romains, s'empara de Jérusalem, fit périr Antigone, et détrôna la famille d'Aristobule. En Europe, un nouvel orage menaçait les Romains; les Gaulois s'étaient révoltés, et se disposaient à envahir la province romaine. Agrippa, consul, lieutenant et ami d'Octave, conduisit une armée contre eux, remporta plusieurs victoires, et les contraignit à se soumettre. On voulait lui décerner le triomphe; mais il le refusa, dans la crainte d'humilier par cette solennité le triumvir qui venait d'éprouver une défaite. Un consul assez courtisan pour refuser le triomphe n'annonçait que trop la fin de la république.

* 716.

Agrippa, illustrant le règne de son maître par ses travaux comme par ses victoires, réunit les lacs Lucrin et Averne, et en forma un port magnifique, auquel il donna le nom de Jules. Le tremblement de terre qui eut lieu en 1538 a détruit tout ce qui restait encore de ce fameux ouvrage.

Octave, résolu de se venger de ses revers, invita les autres triumvirs à joindre leurs efforts aux siens contre Pompée; Antoine lui envoya cent vingt vaisseaux; Lépidus lui amena une flotte nombreuse et douze légions.

Les vents, qui s'étaient déja montrés si favorables à Pompée, dispersèrent encore la flotte de ses ennemis. Cet événement porta jusqu'à l'excès son puéril orgueil. Quittant la pourpre, et prenant un manteau dont la couleur verte ressemblait à celle de l'Océan, il se crut véritablement le fils du dieu des mers.

Octave avait réparé sa flotte; il en prit une partie sous ses ordres, tenta encore le sort des armes, et se vit de nouveau battu. Agrippa, qui commandait le reste de ses vaisseaux, fut plus heureux, et s'empara de Tyndarium en Sicile. Octave profita de ce succès, et débarqua dans cette île vingt et une légions. Pompée, dans ce moment, lui proposa de terminer leur querelle, sur la mer, par une bataille générale. Le défi fut accepté; trois cents vaisseaux combattirent de part et d'autre avec acharnement. Agrippa décida la victoire

Bataille navale.

Défaite, fuite et mort de Pompée.

par son habileté, et détruisit totalement la flotte de Pompée qui se sauva avec dix-sept bâtimens, courut chercher des alliés en Asie, et y trouva la mort qu'on lui donna par les ordres d'Antoine.

Abaissement et lâcheté de Lépidus.

Lépidus, aussi présomptueux que malhabile, se voyant à la tête de la plus grande partie de l'armée de terre, crut pouvoir recueillir seul le fruit de la victoire. Octave connaissait le peu d'estime que ressentait l'armée pour un si médiocre général: dédaignant de le combattre, il arrive sans escorte dans son camp, parle aux officiers, harangue les soldats, leur rappelle la gloire et le nom de César, et les voit tous se ranger en peu d'instans sous ses ordres.

Lépidus, tremblant, honteux, abandonné, ne trouve de ressources que dans sa lâcheté : renonçant au titre de triumvir, à celui d'*imperator*, à l'autorité d'un général, il se dépouille des marques de sa dignité, et se prosterne aux pieds d'Octave qui lui permet de vivre en exil à Circeyes, petite ville d'Italie, et de conserver le souverain sacerdoce. Lépidus n'avait dû son élévation qu'au caprice de la fortune et à l'amitié de César. Il n'eut ni les vertus ni les vices qui rendent célèbre.

Octave livra au supplice les principaux officiers de Pompée; il récompensa les exploits d'Agrippa par une couronne rostrale, et reçut lui-même à Rome tous les honneurs que purent inventer et prodiguer la crainte et la flatterie.

Après s'être montré féroce pour arriver à la domination, il voulut paraître généreux pour la conserver; et, par un exemple presque unique, le burin de l'histoire eut à tracer en lui le portrait de deux hommes tout différens; celui d'Octave, tyran cruel et farouche, et celui d'Auguste, monarque sage, clément, chéri et respecté. Il mérita, par la douceur d'un long règne, l'affection d'un peuple qu'il accoutuma au joug. Le repos au dedans, la gloire au-dehors, le luxe, les fêtes, les arts, les lettres firent oublier la liberté. L'univers adora Auguste, et la postérité donna son nom à son siècle. Gouvernement d'Octave sous le nom d'Auguste.

Comme Octave ne pouvait prétendre à égaler la renommée militaire d'Antoine, il résolut de miner sa puissance en se faisant aimer par l'aménité de ses formes, par sa générosité, par l'habileté de son administration, certain qu'Antoine, livré à ses passions, accroîtrait sans cesse la haine qu'inspiraient aux Romains son orgueil, la grossièreté de ses formes et ses excessives débauches.

Il commença donc à chasser de l'Italie les brigands qui l'infestaient. Ses soins y rétablirent la paix et la sûreté: il consola Rome de ses malheurs, en rendant la sécurité aux familles des proscrits: soigneux de cacher le sceptre toujours odieux aux Romains, il voilait son autorité sous des formes républicaines, présidait le sénat comme consul, conduisait le peuple comme tribun, et, sûr de son

pouvoir, laissait une liberté apparente aux comices et aux délibérations. Il récompensait avec profusion les exploits de ses généraux, flattait la vanité des grands par de hautes dignités, satisfaisait le peuple par ses largesses, lui prodiguait les jeux et les fêtes, le détournait des affaires en l'occupant de plaisirs, encourageait les lettres, protégeait les arts, et embellissait la capitale par de nombreux et de magnifiques monumens.

Pour être digne de commander aux Romains, il fallait soutenir leur gloire; Octave, surmontant la faiblesse qui le portait à craindre les combats, fit la guerre pendant trois ans avec succès contre les Dalmates et les Pannoniens, s'exposa, pour mériter l'empire, aux périls qu'il redoutait, et construisit, avec leurs dépouilles, à Rome, un superbe portique où il plaça la riche bibliothèque à laquelle il donna le nom de sa sœur Octavie; mais ce qui lui concilia le plus l'affection des Romains, ce fut une action généreuse qu'on était loin d'attendre de l'impitoyable auteur de tant de proscriptions. Lorsque Sextus Pompée fut assassiné en Phrygie, on saisit dans ses papiers les lettres d'un grand nombre de sénateurs, dont le contenu pouvait réveiller les soupçons, ressusciter les troubles et provoquer la vengeance. Elles furent envoyées à Octave; mais, au lieu de les lire, il les fit brûler sur la place publique, déclarant qu'il sacrifierait désormais sa sûreté personnelle à

la tranquillité générale, que l'intérêt de la patrie l'emporterait constamment sur le sien, et qu'il était même disposé à se dépouiller de son autorité dès qu'Antoine aurait vengé Rome des Parthes.

Cette démarche et ces paroles excitèrent les transports du peuple qui croit toujours ce qu'il désire, et ce peuple, dans son enthousiasme, abandonnant les restes d'une liberté dont on ne lui montrait que l'ombre, créa Octave tribun perpétuel. Dans plusieurs villes d'Italie on lui éleva des temples. Malheureux temps où un trait de clémence et de générosité était regardé comme l'action d'un dieu!

Tandis qu'Octave méritait, par une conduite si nouvelle pour lui, le nom d'Auguste, qu'il reçut depuis, et que nous lui donnerons désormais, Antoine, aveuglé par l'orgueil, enivré par l'amour, énervé par la volupté, travaillait chaque jour à sa propre ruine. Revenu de la guerre des Parthes, il avait retrouvé en Asie la perfide reine qui séduisait ses sens et corrompait son cœur. Retombé dans ses chaînes, oubliant les nœuds qui l'unissaient à la vertueuse Octavie, il suivit Cléopâtre en Égypte, et ne parut plus que son premier esclave.

Désordres d'Antoine en Asie.

Il consumait les jours et les nuits en débauches et en festins, dégradait son nom, son rang et sa patrie, et décernait des prix honteux à tous ceux qui inventaient quelque nouveau genre de

volupté. Les trésors de l'Orient opprimé suffisaient à peine pour payer ces scandaleux plaisirs.

Vainqueur, par trahison, d'Artabaze, roi d'Arménie, il le conduisit enchaîné aux pieds de sa maîtresse, et le fit périr parce qu'il refusa de rendre hommage à cette Africaine.

Chaque jour, sans autorisation du sénat, il sacrifiait à sa maîtresse quelques provinces de l'empire. Alexandrie devenait ainsi, par sa munificence et par les conquêtes qu'elle devait à ce honteux amour, la rivale de Rome qui ne pouvait pas long-temps supporter cette injure.

Plus les désordres d'Antoine le rendaient odieux aux Romains, et plus ils flattaient les espérances ambitieuses d'Auguste qui voyait avec un secret plaisir la chute du dernier obstacle que pût craindre son ambition.

Les amis d'Antoine lui écrivirent pour lui faire connaître l'indignation qu'excitaient sa conduite, sa folle passion, et les honneurs sans mesure qu'il accordait à ses enfans illégitimes. Antoine redoubla le mécontentement par sa réponse. C'était une apologie aussi scandaleuse que ridicule de ses faiblesses. Loin de promettre la révocation de ses coupables largesses, il disait « que la grandeur romaine éclatait moins par ses conquêtes que par la distribution des pays conquis; que les hommes véritablement grands augmentaient leur illustration en laissant dans les diverses contrées de la terre une

» nombreuse postérité, nobles rameaux d'une tige
» immortelle. Hercule, ajoutait-il, dont je me vante
» de descendre, s'est conduit ainsi, et ce héros, loin
» de se borner aux liens d'un seul mariage, ho-
» nora de son amour les plus rares beautés que lui
» offrirent les trois parties du monde, afin de
» laisser partout des héritiers de son nom, de son
» courage et de sa gloire. »

Cet excès de démence et d'orgueil lui enleva les partisans qui lui restaient en Italie. Ils se rangèrent tous du côté de son habile et prudent rival.

Quelque avantage qu'Auguste dût espérer en attaquant un ennemi qui se perdait lui-même, il crut devoir dissimuler ses vrais sentimens, et prendre en apparence tous les moyens propres à éviter une nouvelle guerre, dont il voulait rejeter tout l'odieux sur son ennemi.

Départ et retour d'Octavie, femme d'Antoine.

La sage Octavie lui parut l'instrument le plus propre à remplir ses desseins. Rome entière admirait ses douces vertus ; elle avait déjà désarmé plusieurs fois son frère et son époux ; et l'empire, fatigué des guerres civiles, la regardait comme le seul lien des triumvirs, comme le gage le plus sacré de la tranquillité publique.

Auguste la fit donc partir pour rejoindre son époux, espérant que la jalousie de Cléopâtre lui attirerait une injure qui justifierait la rupture à laquelle il était décidé. Son attente ne fut pas

trompée. Aussitôt qu'Antoine apprit par une lettre d'Octavie qu'elle était arrivée dans la Grèce, l'artificieuse Cléopâtre feignit une profonde mélancolie, versa un torrent de larmes, et s'abstint même de prendre aucune nourriture. Son faible amant ne put résister au spectacle de sa douleur : insensible aux charmes d'Octavie, bravant le courroux d'Octave et le mépris des Romains, renonçant même à se venger des Parthes contre lesquels il marchait alors, il ordonna à la malheureuse Octavie de retourner à Rome, et revint lui-même en Egypte, déterminé à livrer aux caprices de Cléopâtre, non-seulement tous les trônes de l'Asie, mais Rome elle-même et l'empire tout entier.

Vêtu à l'égyptienne, assis sur un trône d'argent à côté de Cléopâtre qui se montrait au peuple sous les habits d'Isis, il la déclara reine d'Egypte, de Chypre, de Lydie, de Syrie, et associa le jeune Césarion à son pouvoir : enfin il investit les deux fils que lui avait donnés la reine, Alexandre et Ptolémée, des trônes d'Arménie, de Médie, de Phénicie, de Cilicie, et même de celui des Parthes, dont sa présomption regardait la conquête comme certaine.

Dès qu'Auguste fut informé du retour d'Octavie et de l'affront qu'elle avait reçu, il en rendit compte au sénat; et, malgré les larmes de sa sœur, qui voulait encore désarmer sa colère, il éclata en

plaintes contre Antoine, et manifesta l'intention d'en tirer vengeance, s'il ne donnait à la république, comme à lui, une satisfaction convenable *.

Comme Antoine croyait alors la guerre inévitable, il résolut de se plaindre le premier de la conduite d'Octave, afin de donner à sa cause quelque apparence de justice; il reprocha vivement à son collègue l'invasion de la Sicile, la destitution de Lépide, et lui reprocha d'avoir pris pour lui seul les gouvernemens de ce triumvir et ceux de Pompée, tandis qu'il ne conservait que l'Asie pour son partage.

Octave lui répondit, avec une maligne ironie, que la mauvaise conduite de Lépide avait seule causé sa ruine; qu'il abandonnerait à son collègue une partie de la Sicile et des gouvernemens de Lépide, lorsqu'Antoine aurait partagé avec lui l'Arménie, et que, d'ailleurs, les légions de l'Orient ne devaient point désirer quelques terres médiocres en Europe, lorsqu'elles s'étaient probablement enrichies par les conquêtes de leur brave général, dans le pays des Mèdes et des Parthes.

Nouvelle guerre entre Auguste et Antoine.

Cette réponse était une déclaration de guerre : Antoine envoya en Europe seize légions, et partit lui-même, accompagné de Cléopâtre, pour se rendre à Éphèse, où six cents de ses vaisseaux l'attendaient.

* 721.

La reine lui en donna deux cents des siens, lui fit présent de huit mille talens, et fournit des vivres à toute l'armée. Domitius, lieutenant d'Antoine, tenta de vains efforts pour engager son général à se séparer de sa maîtresse : il le conjurait de renvoyer cette reine à Alexandrie, et d'oublier quelque temps son amour pour ne s'occuper que de sa gloire. Mais Cléopâtre redoutait moins les armes d'Octave que les vertus de sa sœur ; elle craignait plus Octavie que Rome. Canidius, séduit par elle, persuada au triumvir qu'en se séparant de Cléopâtre il se priverait des troupes égyptiennes qui ne voulaient combattre que sous les ordres de leur reine.

Les conseils qui flattent les passions sont presque toujours les seuls qu'on écoute : Antoine céda, et Cléopâtre le suivit à Samos.

Oubliant dans cette île, au milieu des fêtes, des jeux et des spectacles, cette activité, mère des succès, et qui lui avait autrefois valu l'estime et la confiance de Jules-César, il montrait plus d'empressement pour appeler à Samos, de toutes les parties du monde, une foule de comédiens, de bouffons et de danseurs, que pour y rassembler les troupes levées par tous les princes de l'Orient.

Environné des rois soumis à sa puissance, il ordonna un sacrifice solennel pour la prospérité de ses armes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie envoyèrent chacune un bœuf pour cette solennité.

A la suite de ce sacrifice, la flatterie des esclaves couronnés qui l'environnaient prodigua les trésors de l'Asie en fêtes et en réjouissances, à peine convenables après la plus grande victoire.

Ce long séjour au milieu d'une cour brillante et voluptueuse qui ressemblait à celle de Darius fut la cause du salut d'Octave. L'Italie épuisée lui fournissait lentement les tributs, les hommes, les armes dont il avait besoin, et voyait avec effroi toutes les forces de l'Orient prêtes à fondre sur elle. On craignait les talens militaires d'Antoine, et, s'il se fût pressé d'attaquer son rival, les Romains effrayés se seraient peut-être soumis à son pouvoir, pour éviter une nouvelle effusion de sang, dont la liberté n'était plus le prix.

Mais la crainte qu'inspiraient Antoine et ses nombreuses armées se dissipa dès que l'on connut l'ivresse scandaleuse dans laquelle il était plongé. On cessa de le redouter dès qu'on ne vit plus en lui qu'un satrape au lieu d'un Romain. Dans le même temps le hasard ou la trahison remit entre les mains d'Octave la copie du testament d'Antoine; il le publia. On y vit avec indignation qu'il voulait, s'il mourait à Rome, qu'on portât son corps en Égypte. La haine ajouta que, si la fortune lui était favorable, il donnerait Rome à Cléopâtre, et qu'Alexandrie deviendrait la capitale de l'empire.

La fureur s'empara de tous les esprits : Octave,

affectant plus de mépris que de courroux, ne déclara la guerre qu'à Cléopâtre, et parut regarder Antoine comme déjà dépouillé d'un pouvoir qu'il partageait avec une reine étrangère.

Le décret du sénat annonçait aux Romains « qu'Antoine ayant perdu sa raison par l'effet des » philtres de Cléopâtre, ce n'était pas contre lui » qu'on devait combattre, mais contre Charmion, » Iras, femmes esclaves de cette reine, et contre » l'eunuque Mardion, son favori et son conseil. »

Ce même décret, pour diviser les partisans d'Antoine, promettait de grandes récompenses à ceux qui l'abandonneraient.

L'Italie, animée par ce sénatus-consulte aussi populaire qu'humiliant pour Antoine, seconda toutes les mesures que prenait la sagesse active d'Auguste : il s'occupa promptement de former ses magasins, de compléter son armée, d'équiper, d'approvisionner sa flotte. Le choix éclairé de ses favoris contribuait aux succès de ses travaux. Le peuple estimait les vertus de Mécène, cher aux lettres, aux arts, à l'agriculture, au commerce ; et le vaillant Agrippa, revêtu des premières dignités de l'empire, jouissait à juste titre de la confiance de l'armée.

Cependant, malgré leurs efforts, ils ne purent opposer aux forces d'Antoine, qui s'élevaient à cent douze mille hommes sans compter les troupes alliées, et à cinq cents vaisseaux, que quatre-vingt

mille légionnaires, douze mille cavaliers et deux cent cinquante voiles.

Octave, après avoir réuni ses forces navales à Tarente et à Brindes, écrivit à Antoine pour le presser de descendre en Italie, lui promettant que tous les ports seraient ouverts, et, qu'avant de combattre, il le laisserait débarquer et camper à une journée de la côte.

Antoine répondit à cette provocation en défiant Octave à un combat singulier : il l'invitait, en cas de refus, à vider leur querelle dans les champs de Pharsale, où César et Pompée avaient combattu.

Octave, plus actif que son rival, traversa promptement la mer Ionienne, et s'empara d'une ville d'Épire nommée Thorine.

Antoine se réveilla enfin au bruit des armes, sortit de Samos avec sa flotte, et vint jeter l'ancre près du promontoire d'Actium.

Tous ses généraux le conjuraient de ne point confier sa destinée à l'inconstance des vents et des flots; ils voulaient que, profitant de la supériorité du nombre de ses légions, il combattît sur terre un ennemi dont les forces, inférieures aux siennes, laissaient peu d'incertitude sur la victoire.

Antoine fut insensible à leurs prières; Cléopâtre voulait combattre sur mer, il lui obéit.

Domitius, prévoyant son désastre, abandonna sa cause, se jeta dans un esquif, et courut se ranger dans le parti d'Octave. Antoine, loin de le

faire poursuivre, lui renvoya généreusement ses esclaves et ses équipages.

La dernière fois qu'il descendit à terre pour passer en revue ses légions, un vétéran, couvert de blessures, lui dit : « Pourquoi oubliez-vous » notre courage dont ces cicatrices sont d'éter- » nelles preuves! Depuis quand vous défiez-vous » de nos épées? Ne fondez plus vos espérances sur » des planches agitées par les flots; laissez aux » Phéniciens et aux Egyptiens les batailles navales, » et combattons sur terre; nous sommes accou- » tumés à y vaincre ou à mourir sans reculer. » Antoine ému donna des éloges à son courage, et s'embarqua pour exécuter les ordres de la reine.

Bataille d'Actium.

Peu de jours après, les vents s'étant calmés, les flottes s'approchèrent et se livrèrent bataille.

Antoine confia son aile gauche à Cœlius, le centre à Marcus Octavius et à Marcus Intéius : lui-même il prit, avec Valérius Publicola, le commandement de l'aile droite. Canidius était à la tête de son armée de terre.

Agrippa commandait la flotte ennemie sous les ordres d'Octave.

Les deux armées restèrent quelque temps en présence, immobiles; elles semblaient hésiter à commencer cette lutte sanglante qui devait fixer les destins du monde. Antoine le premier fit avancer son aile gauche. Octave recula sa droite, dans le dessein d'attirer l'ennemi plus au large et de

l'éloigner des pointes du golfe, afin que ses bâtimens légers pussent tourner les bâtimens d'Antoine, qui étaient plus pesans et manœuvraient avec moins de facilité. Par ce moyen, chacun des vaisseaux d'Antoine se trouvait attaqué par plusieurs bâtimens d'Octave.

Un mouvement habile d'Agrippa força le centre d'Antoine à se dégarnir : malgré le désordre qui en résulta, l'action se soutenait avec vivacité; la perte était égale dans les deux partis; l'ardeur paraissait la même; la victoire semblait indécise, lorsque l'on vit tout à coup Cléopâtre, effrayée par le bruit des armes et par le carnage, prendre la fuite avec ses soixante vaisseaux.

Défaite et fuite d'Antoine.

Ses voiles parurent alors emporter l'âme d'Antoine. On eût dit que, ne faisant plus qu'un seul être avec elle, une force insurmontable l'obligeait à suivre tous ses mouvemens. Oubliant l'empire, trahissant sa gloire, abandonnant les braves guerriers qui mouraient pour lui, il se jeta sur un vaisseau léger, et courut sur les traces de la beauté fatale qui avait commencé ses malheurs et qui consommait sa ruine.

Lorsqu'il eut rejoint la reine, il se plaça près d'elle, absorbé par la douleur, la tête courbée sur ses mains, et n'osant reprocher sa perte à celle qui détruisait sa puissance et sa renommée. Il ne sortit de cet abattement qu'à l'approche de quelques bâtimens d'Octave qui le poursuivaient. Re-

prenant une ombre de courage, non plus pour vaincre, mais pour défendre l'indigne objet de son amour, il repoussa les assaillans, et continua sa marche jusqu'au promontoire de Ténare. Là il apprit la défaite entière de sa flotte; mais, croyant que son armée de terre était demeurée intacte, il envoya l'ordre à Canidius de traverser avec elle la Macédoine, et de la ramener promptement en Asie.

Cette armée, qui lui était dévouée, ne pouvait se persuader qu'il eût pris si lâchement la fuite : ses soldats, qu'il avait si souvent conduits à la victoire, croyaient à chaque instant le voir reparaître au milieu d'eux. Lorsqu'ils apprirent sa honte, ils résistèrent sept jours encore aux offres d'Octave; mais enfin, abandonnés par Canidius qui s'échappa la nuit de leurs rangs, ils renoncèrent à combattre pour l'esclave d'une femme, et leur soumission compléta la victoire d'Auguste.

L'armée navale, depuis le départ de son chef, avait encore long-temps disputé cette victoire; elle ne se rendit qu'après avoir perdu cinq mille hommes et trois cents vaisseaux.

Antoine apprit sur la côte d'Afrique qu'il n'avait plus d'armée. Dans son désespoir il voulait se donner la mort; mais le désir de revoir Cléopâtre l'empêcha de se tuer, comme il l'avait empêché de vaincre. Entraîné par sa passion, il revint dans Alexandrie : là, pendant quelques jours, on le vit se livrer tour à tour au plus morne abattement, à

la plus trompeuse espérance. Il passait subitement de la solitude au tourbillon des plaisirs, et du plus sombre chagrin aux excès de l'ivresse et de la volupté.

Octave ne lui laissa pas le temps de se réveiller de son délire, et de chercher de nouveaux moyens de défense. Tandis que son armée marchait le long des côtes d'Afrique, il vint avec ses flottes en Syrie, où il reçut les hommages de tous ces rois qui, peu de jours auparavant, composaient la cour d'Antoine à Samos. Hérode, couronné par ce malheureux triumvir, fut le premier qui déposa son sceptre aux pieds de celui que favorisait la fortune; mais la franchise avec laquelle il parla de sa reconnaissance pour Antoine, des secours et des conseils qu'il lui avait donnés, lui attira la bienveillance d'Auguste, et il dut à sa noble hardiesse la conservation d'un rang que d'autres perdirent par leur lâcheté.

Cléopâtre se montrait moins abattue par ses revers que son amant : elle forma d'abord le projet de transporter toutes ses richesses au-delà de la mer Rouge; mais les Arabes attaquèrent ses troupes, pillèrent ses bâtimens, et la forcèrent de renoncer à ce dessein. Aussi hardie en intrigues que timide dans les combats, et peu retenue par l'amour d'Antoine dont la puissance seule avait eu des attraits pour elle, cette artificieuse reine conçut encore l'espoir d'enchaîner pour la troisième fois

à son char un maître du monde. Comptant sur son esprit autant que sur ses charmes, elle chargea plusieurs envoyés de lettres pour Octave, et commença dès ce moment à trahir le vaincu et à tenter la conquête du vainqueur.

Lâcheté d'Antoine.

Antoine, toujours aveuglé par sa passion, crut qu'elle voulait ménager un accord entre son rival et lui : préférant les chaînes de Cléopâtre au trône et à l'honneur, il proposa lâchement la paix à Auguste, lui offrit de renoncer à tout pouvoir, à toute dignité, et ne lui demanda que la vie.

Auguste ne daigna pas lui répondre, et donna secrètement à la reine de vagues espérances. Antoine se flattait encore que la ville de Peluse opposerait une longue résistance à son ennemi; son attente fut trompée; la trahison de Cléopâtre lui en ouvrit les portes, et Octave s'avança sans obstacle près d'Alexandrie.

Sa victoire sur Auguste

Antoine, informé de son approche, sentit enfin renaître son courage. Sortant de la ville, à la tête d'un petit nombre de soldats dévoués, il fondit sur la cavalerie d'Auguste avec tant d'impétuosité qu'il la mit en déroute; et, profitant de ce succès, il la poursuivit jusqu'au camp qu'il remplit d'épouvante.

Après cette victoire, il rentra en triomphe dans Alexandrie, et vint déposer ses lauriers aux pieds de sa perfide reine. Il lui présenta en même temps l'officier qui, dans le combat, s'était le plus dis-

tingué par son courage. Cléopâtre lui fit présent d'une armure d'or ; mais, au milieu des discordes civiles, on voit souvent l'union déplorable de la bravoure et de la trahison : cet ingrat officier, chargé des bienfaits de son général, l'abandonna le jour même, et passa dans le camp ennemi.

Antoine, pour la seconde fois, défia Octave en combat singulier ; celui-ci lui répondit « qu'il lui » laissait le choix de tout autre genre de mort. » Voyant alors sa perte inévitable, Antoine se décida à répandre quelque éclat sur son dernier jour, et à mourir en digne fils de Rome, les armes à la main. Rassemblant toutes les troupes, et armant toutes les galères qui lui restaient, il sortit de la ville, et tenta un dernier effort. Mais, dès que les armées furent en présence, les troupes qui se trouvaient sur ses galères saluèrent Octave du nom d'empereur, et se joignirent à son escadre. La cavalerie imita ce mouvement; l'infanterie, plus fidèle, mais abandonnée, ne se soumit qu'à regret. Ce dernier coup du sort ouvrit un moment les yeux du malheureux Antoine, il rentra furieux dans Alexandrie, s'écriant : « Cléopâtre à qui j'ai tout » sacrifié, Cléopâtre m'a trahi ! »

Soumission de son armée à Auguste.

Ses cris retentirent jusqu'au palais; la reine, redoutant sa vengeance, se retira dans un tombeau qu'elle s'était fait construire, et fit répandre la nouvelle de sa mort. Antoine alors, oubliant sa perfidie et n'écoutant que son amour, s'écrie :

« Cléopâtre est morte ! et toi, malheureux An-
» toine, qui ne voulais vivre que pour elle, tu
» respires encore ! Une femme a montré plus de
» courage que toi ! Ah ! suivons au moins l'exem-
» ple que j'aurais dû lui donner ; mettons un terme
» à nos souffrances ; la mort va nous réunir. »

Mort d'Antoine. A ces mots, il appelle Érox, son affranchi, et lui ordonne de le tuer. Érox tire son glaive, se perce lui-même, et meurt aux pieds de son maître. « Mon cher Erox, s'écrie alors Antoine, tu m'ap-
» prends mon devoir ! » Aussitôt il enfonce son épée dans son sein, et tombe sur son lit.

La blessure était mortelle, mais il respirait encore. Aux portes du trépas, il apprend que Cléopâtre n'est point morte ; il ordonne qu'on le porte à ses pieds, lui adresse ses derniers vœux, et reçoit ses derniers embrassemens. « Vivez, lui dit-il, ou-
» bliez-moi ; vivez tant que vous pourrez exister
» avec gloire ; rappelez-vous l'éclat de ma vie, et
» ne plaignez point ma fin tragique : après m'être
» vu long-temps le premier citoyen de Rome, je
» puis mourir sans honte ; je ne suis vaincu que
» par un Romain. » A ces mots il expira.

Après sa mort, on porta son épée à Octave, qui ne trompa personne en feignant de donner des larmes à son malheur.

Délivré de ce rival, il voulait, pour que rien ne manquât à son triomphe, voir dans ses fers et traîner dans Rome, à la suite de son char, l'am-

bitieuse maîtresse des maîtres du monde; mais elle refusait de lui ouvrir la porte de son tombeau, et le priait de conserver ses États aux enfans qu'elle avait eus de Jules-César et d'Antoine.

Proculus, officier d'Octave, escalada l'édifice qui lui servait de retraite, et la désarma au moment où elle voulait se poignarder.

Auguste fit avec pompe son entrée dans Alexandrie; les habitans de cette ville imploraient à genoux sa clémence : par respect pour la mémoire d'Alexandre qui avait posé les fondemens de leurs murs, il leur pardonna d'avoir pris les armes contre lui. Il ordonna d'ouvrir le tombeau du héros macédonien, et vit son cercueil qu'il couvrit de fleurs. On voulait ensuite lui montrer ceux des Ptolémées ; il répondit : « Je suis venu ici » dans le dessein de voir un roi et non des » morts. »

Entrée triomphale d'Auguste dans Alexandrie.

Plusieurs princes alliés et quelques sénateurs romains demandaient la permission de rendre à Antoine les honneurs de la sépulture; il laissa ce soin à Cléopâtre, qui lui fit des obsèques dignes de son rang et de son amour.

Octave cherchait en vain à calmer la profonde mélancolie de la reine; comme elle ne prévoyait que trop sa destinée, elle entreprit de terminer ses jours en s'abstenant de toute nourriture; mais Octave lui fit dire que la vie de ses enfans dépendait de la sienne. Après avoir accordé quelques

Entrevue d'Octave et de Cléopâtre.

jours aux premiers transports de sa douleur, il vint la voir.

Ses cheveux épars, la pâleur de son visage, les traces de son désespoir empreint sur ses traits, et le voile de larmes qui couvrait ses yeux, avaient altéré sa beauté : cependant ses charmes conservaient toujours quelque puissance : c'était encore Cléopâtre.

Dans cette conférence, le désir de plaire et l'espoir de séduire, qui ne pouvaient s'éteindre qu'avec sa vie, se réveillèrent dans son âme. Mêlant adroitement, dans son discours, à ses regrets pour Antoine un éloge délicat du mérite d'Octave, elle lui rappela l'amour que César avait eu pour elle, les bienfaits qu'elle tenait de sa générosité, et les promesses sacrées qu'il lui avait faites. Elle lui montra plusieurs lettres de ce grand homme; et, tandis qu'elle employait toutes sortes d'artifices pour persuader à son vainqueur qu'il devait plutôt voir en elle l'amie de son père que la maîtresse de son ennemi, s'animant par degrés dans cet entretien, elle rendait à ses yeux leur ancien éclat, et découvrait adroitement aux regards d'Octave des charmes qui surpassaient ce qu'il en avait entendu raconter.

Auguste, trop froid, trop ambitieux pour se laisser prendre aux piéges de l'amour, l'écouta sans être ému, et feignit seulement de lui laisser quelque espoir de grandeur et d'indépendance.

La reine, trop habile pour être trompée, pénétra ses desseins secrets, et résolut, par une mort courageuse, d'échapper au sort humiliant qui lui était préparé. A la suite d'un festin, s'étant retirée au fond de son palais, elle approcha de son sein un aspic caché dans une corbeille de fruits ; et bientôt une mort douce et prompte, la délivrant des chaînes d'un vainqueur inflexible, termina sa vie et ses malheurs. Mort de Cléopâtre.

Auguste souilla son triomphe par la mort de Césarion. Le maître du monde craignit un enfant. L'ambition étouffait en lui la voix de la nature et de la vertu.

Il laissa la vie aux fils d'Antoine, réduisit l'Égypte en province romaine, et retourna à Rome. Il y fut reçu avec une joie universelle par le peuple, enivré follement d'une gloire qui détruisait pour toujours sa liberté. L'Egypte est réduite en province romaine. Retour d'Octave à Rome.

Son triomphe dura trois jours; il ferma le temple de Janus, dont les portes étaient restées ouvertes depuis deux cent cinq ans, et jouit en paix et sans obstacles de l'empire du monde. Son élévation à l'empire.

Telle fut la fin de la république romaine : elle ne périt point, comme la Grèce, sous les coups d'un maître étranger ; elle ne succomba pas, comme Carthage, sous la puissance d'une rivale triomphante ; on ne la vit point s'éteindre, comme d'autres États, dans les langueurs d'une honteuse vieillesse : cette république, souveraine des rois, Fin de la république romaine.

victorieuse des peuples les plus belliqueux, maîtresse des trois parties du monde, ne pouvait être vaincue que par ses propres armes. Jamais sa puissance n'avait jeté plus d'éclat qu'au moment où elle perdit sa liberté: ses richesses seules causèrent sa ruine; et comme la vertu ne soutenait plus sa force, elle périt par l'excès même de ses prospérités, et s'affaissa sous le poids de sa grandeur colossale.

FIN DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

CHAPITRE DIXIÈME.

EMPIRE ROMAIN.

Tableau de Rome, depuis sa fondation jusqu'au règne d'Auguste. — Esprit public. — Religion. — Mœurs. — Costumes. — Repas. — Législation. — Gouvernement civil. — Gouvernement militaire. — Arts. — Sciences. — Spectacles.

Tableau de Rome depuis sa fondation jusqu'au règne d'Auguste.

L'HISTOIRE de la plus grande partie des peuples n'est que l'histoire de quelques hommes qui les ont gouvernés. Leur grandeur passagère, leur prompte décadence ne s'expliquent que par les diverses chances du hasard qui leur ont donné plus ou moins de princes habiles ou de rois médiocres. Le récit des faits suffit pour peindre ces gouvernemens sans principes, ces nations sans caractère qui leur soit propre, ces peuples sans physionomie et sans couleur.

Quelques autres méritent qu'on observe leurs lois et leurs institutions, non comme des monumens durables, mais comme des essais tentés par l'esprit humain pour organiser un corps social. L'esprit peut imaginer mille moyens de combiner

les institutions et de régler la forme des gouvernemens ; il peut écrire une infinité de lois plus ou moins justes, plus ou moins sages, plus ou moins défectueuses, mais aussi peu solides que l'écorce ou le métal sur lesquels elles sont empreintes. Il n'appartient qu'au génie de graver quelques maximes dans les âmes, de créer des mœurs, et de changer enfin en sentiment, et même en passion, les principes d'une législation qui traverse les siècles.

Thaut ou Hermès, en Egypte; Moïse, dans le désert ; Lycurgue, au pied du mont Taygète, et les premiers législateurs de Rome ont su mériter une gloire si rare. Leurs paroles étaient des semences qu'ils jetaient dans le fond des cœurs ; et, long-temps après que la tombe avait renfermé leurs corps, leur voix et leur esprit conduisaient encore les peuples.

Ce n'est donc point une foule de lois et d'institutions, souvent contradictoires et presque toujours produites par les circonstances, qu'il faut étudier; ce qui mérite de fixer nos regards et d'occuper notre méditation, c'est un petit nombre de principes féconds, fruits de la méditation des hommes de génie, et qui ont seuls créé les grands hommes et les grands peuples. « Le fond d'un Ro-
» main, comme le dit Bossuet, était l'amour de
» la liberté, de cette liberté qui veut qu'on obéisse
» aux lois et non aux hommes, qui lie tous les in-

» térêts privés à l'intérêt commun, et qui fait re-
» garder la patrie, non comme une idée abstraite
» et vaine, mais comme une mère bienfaisante,
» puissante, chérie et respectée. »

Le gouvernement n'était point chez les Romains une affaire pour quelques hommes et une charge pour tous : c'était la chose publique ; chacun y prenait un égal intérêt, une part plus ou moins active : le citoyen, soumis à des lois qui n'avaient eu de force que par son consentement, leur obéissait comme à sa pensée, et les exécutait comme des actes de sa volonté. Son nom de Romain commandait à tous ses sentimens et lui traçait tous ses devoirs : honorer Rome, c'était le respecter; offenser Rome, c'était le blesser personnellement. La république romaine lui semblait sa première famille, la sienne propre n'était que la seconde; aussi la loi, chez ce peuple étonnant, se montra souvent plus forte que la nature; et Brutus sacrifiait, sans hésiter, la vie de son fils au salut d'une patrie qu'il regardait comme sa mère. Esprit public.

Animé de ces sentimens, le citoyen combattait plus pour la gloire publique que pour la sienne; il trouvait plus d'honneur à sauver un Romain qu'à tuer un ennemi, et la couronne civique fut long-temps la première des récompenses.

Tout dans Rome attirait, de la part des citoyens, non-seulement un respect humain, mais un respect religieux : c'était la ville sacrée; un fils de Mars Religion.

l'avait fondée; Jupiter préférait le Capitole à tout autre séjour; les dieux promettaient aux Romains l'empire du monde : par leurs ordres, la nymphe Égérie avait dicté les lois de Numa; Hébé et le dieu Terme, ayant refusé, selon les fables du temps, de quitter le Capitole, leur garantissaient des limites inviolables et une jeunesse éternelle. Le feu de la liberté leur paraissait aussi sacré, aussi divin que le feu confié aux prêtresses de Vesta. Le double lien des institutions et du culte unissait tous les Romains comme un peuple de frères marchant sous la garde des dieux; ils n'entreprenaient rien sans interroger leurs volontés qu'annonçaient le tonnerre, les vents, le vol des oiseaux, et que les augures interprétaient en consultant les entrailles des victimes : mais, pour plaire à ces dieux, il fallait être vertueux, juste, tempérant, intrépide, et ne suivre d'autre passion que celle de l'amour de la patrie. Toutes ces maximes graves et simples, à la fois politiques et religieuses, reçues par chaque Romain dans son enfance avec le lait qui le nourrissait, donnèrent à ce peuple, pendant plusieurs siècles, une inconcevable uniformité d'opinions, de sentimens, une règle de conduite invariable, une pratique constante de courage, de vertus, et des mœurs bien plus difficiles à renverser que des lois.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, ces mœurs se soutinrent dans toute leur force et dans

toute leur pureté. Pendant ce long espace de temps, si l'on examine les usages de la vie privée des Romains, on y reconnaîtra ce caractère particulier qui dévouait chaque individu à l'Etat, et faisait préférer le bonheur public au bonheur privé.

Entrait-on dans une maison particulière, on y voyait la simplicité, la modestie, la frugalité; la pauvreté était même en honneur : le dictateur Cincinnatus, quittant les faisceaux, reprenait le bonnet de laine et conduisait la charrue; le consul Curius Dentatus mangeait, aux yeux des Samnites, des fèves grossièrement apprêtées dans un plat de terre. Mœurs.

On ne respectait dans les magistrats que l'autorité de leur charge; dès qu'ils avaient cessé leurs fonctions, ils devenaient égaux aux autres citoyens: mais, si l'on parcourait les rues et les places publiques, l'œil était ébloui par la richesse des temples, par la beauté des monumens, par l'appareil imposant des cérémonies religieuses, par l'éclat des triomphes. Laboureur, pâtre et soldat, un Romain se faisait gloire de mépriser l'or et la mollesse comme la mort; il ne voulait de richesses que pour la république, et de luxe que pour Rome.

Dès le matin, quittant sans peine le lit dur sur lequel ils avaient reposé leurs membres vigoureux, les citoyens allaient dans les temples invoquer les dieux pour la prospérité publique; ils couraient chez les magistrats, se rassemblaient sur le Fo-

rum, assistaient au jugement des procès, donnaient leurs voix pour les élections, et faisaient à midi un léger repas. Ensuite, jeunes ou vieux, réunis dans le Champ-de-Mars, ils entretenaient leur vigueur et leur adresse par la course à pied ou à cheval, par la lutte, par le pugilat, par l'exercice des armes. Couverts de sueur et de poussière, ils se plongeaient dans le Tibre, et revenaient dans leurs foyers souper en famille, et jouir du bonheur domestique près de leurs femmes qui ne leur étaient pas inférieures en vertus.

Sédentaires, actives, laborieuses, ces femmes égalaient leurs époux en piété, en courage, en amour pour la patrie. Leurs plaisirs se renfermaient dans le cercle de leurs devoirs; leurs ornemens, leurs bijoux les plus précieux étaient leurs enfans; et elles faisaient consister leur gloire à les rendre dignes, par une éducation sévère, de leurs pères et de leur patrie.

Costumes. Les vêtemens des Romains étaient simples comme leurs mœurs. Dans l'origine, semblables à tous les peuples sauvages, ils couvrirent leurs corps de la peau des animaux qu'ils élevaient, ou de ceux auxquels ils faisaient la guerre. Plus tard ils furent vêtus d'une tunique de laine, serrée par une ceinture. La tunique des hommes était sans manches; ils la couvraient en temps de paix d'une robe nommée toge, et à la guerre d'un manteau court, semblable à celui des Grecs. On l'attachait sur

l'épaule gauche, et il laissait le bras droit libre et découvert.

La toge des sénateurs et des chevaliers était bordée de pourpre ; on l'appelait *prétexte*. L'usage voulait qu'on prît pour les festins une robe particulière ; on la nommait *synthèse*. Les dames romaines, lorsqu'elles assistaient à quelque cérémonie, ajoutaient à leurs vêtemens une longue queue qui portait le nom de stole. La couleur des habits était blanche pour les riches, brune pour les pauvres, noire dans les temps de deuil. Les Romains n'avaient d'autre chaussure qu'une sandale ou un brodequin attaché avec des cordons.

Les premiers progrès du luxe n'eurent pour objet que d'enrichir les armures et de couvrir les chevaux de guerre de harnais éclatans. On fut long-temps à ne se servir du lin que pour les voiles des vaisseaux, et on condamna la mollesse de ceux qui l'employèrent les premiers à fabriquer des toges plus fines.

La tempérance et la simplicité romaine résistèrent quelque temps aux richesses introduites par les conquêtes. Plusieurs illustres personnages, semblables à Fabius et à Paul-Émile, se faisaient encore honneur d'être pauvres, lorsque Marcellus et Memmius remplissaient le trésor public et les temples des richesses de Syracuse et de Corinthe.

Enfin l'or, plus pénétrant que le fer, mina la république par ses bases, et corrompit ses mœurs.

Dès qu'elles perdirent leur pureté, les lois perdirent leur force, et l'on vit l'ambition et la cupidité exiler la justice et détruire la liberté.

Repas. Les usages changèrent comme les principes; les particuliers devinrent plus opulens que la république. Les Romains, autrefois assis sur des escabelles à leur banquet modeste, se couchèrent sur des lits somptueux, éclatans de pourpre, d'or et d'ivoire. Leurs tables, d'un bois étranger et incrusté d'or ou d'argent et de pierres précieuses, furent couvertes par quinze ou vingt services. Un côté de ces tables restait vide pour que des esclaves nombreux pussent porter librement les plats et les coupes qui se succédaient avec rapidité. L'heure du repas n'était plus consacrée aux épanchemens d'une sage amitié, d'une tendresse vertueuse, à de nobles entretiens sur les intérêts de la république, aux graves et utiles leçons données à la jeunesse: on faisait venir, pendant le festin, des bouffons, des danseurs, des musiciens, des pantomimes, et on chargeait du soin d'égayer la conversation quelques frivoles et méprisables convives qui payaient leur admission par leurs flatteries et par leurs basses complaisances. Ces parasites s'appelaient les *ombres*, et méritaient peu en effet le nom d'hommes.

Plusieurs lois s'efforcèrent en vain de réprimer le luxe des tables; elles ordonnèrent inutilement aux citoyens de se soumettre à la censure du

peuple, en plaçant leurs tables dans les vestibules ouverts aux regards du public; les mœurs étaient tombées, et le luxe brava les lois.

Bientôt les tuniques furent tissues de lin enrichi d'or et d'argent, et rayées de pourpre. Les places retentissaient du bruit des chars élégans qui portaient des hommes amollis et des femmes corrompues. Les rues étaient embarrassées par une foule d'esclaves qui suivaient leurs maîtres indolens, couchés dans des litières magnifiques. Les maisons des particuliers surpassèrent en grandeur et en richesses les palais des rois. On y ajouta de longues galeries, nommées milliaires, pour se promener à l'abri du soleil. La fraîcheur des eaux du Tibre effraya la jeunesse romaine; on construisit de somptueux édifices, où l'eau chaude, mêlée à l'eau froide, offrait au luxe des bains voluptueux. Les poètes venaient y réciter leurs vers, et, par un faible souvenir de l'antique égalité, les grands et même les empereurs daignaient quelquefois s'y mêler avec les simples citoyens.

Les goûts, les occupations, les amusemens n'étaient plus les mêmes. On préférait le repos aux périls, le plaisir au travail, les jeux et les spectacles aux exercices du Champ-de-Mars. Le premier soin d'un citoyen romain, au lever de l'aurore, n'était plus d'adorer les dieux dans leurs temples; il courait au palais adorer les grands et le prince.

Législation Plus la corruption faisait de progrès et plus on multipliait inutilement les lois, dont le désordre général faisait sentir la nécessité. Ces lois se réduisaient, au temps de l'expulsion des rois, à quelques ordonnances et à quelques réglemens. L'esprit républicain veut le moins de gouvernement possible; il n'admet que des gênes indispensables: l'autorité des mœurs contient assez la nation; la voix de la patrie l'excite suffisamment; et, relativement aux intérêts privés, le pouvoir paternel suffit: la nature le tempère; c'est le seul pouvoir absolu qui offre peu de dangers. Aussi, pendant long-temps, les pères eurent à Rome droit de vie et de mort sur leurs enfans, et l'histoire ne rapporte aucun fait qui prouve qu'on ait abusé de cette autorité.

Le véritable esprit d'une république vertueuse, c'est l'esprit de famille; il adoucit le joug et rend toutes chaînes légères. Les maîtres mêmes traitaient presque leurs esclaves comme des membres de leur famille. Aussi, quoique dans ces siècles anciens une faible partie du genre humain jouît de la liberté, tandis que le plus grand nombre languissait dans l'esclavage, Rome gouverna paisiblement la foule de serfs que la guerre avait introduite dans ses murs. Ils ne devinrent dangereux qu'après la chute des mœurs. Montesquieu remarque avec raison que « les hommes s'accou-
» tument à tout, même à l'esclavage, et qu'ils le

» supportent tant que le maître ne devient pas
» plus dur que la servitude. »

Chaque famille avait pour juge de ses intérêts privés le père de famille. Les intérêts locaux de chaque ville étaient confiés à ses propres magistrats. Ainsi Rome n'eut long-temps besoin de lois que pour régler les intérêts généraux de la république qui était la grande famille. Cependant cette législation, à la fois si simple et si forte, promettait plus de grandeur à l'État que de bonheur aux citoyens, et contenait, dès les premiers temps, un germe de destruction.

Les rois s'étaient montrés presque républicains, en soumettant les décrets principaux du sénat et les grandes questions politiques à la sanction du peuple; et, en même temps, ils avaient humilié ce peuple en créant un ordre de patriciens qui, seuls, étaient revêtus du droit d'occuper les magistratures, de parvenir aux dignités civiles et militaires, de juger les citoyens, et d'interpréter les lois. En vain voulurent-ils prévenir les désordres que devait faire naître le partage inégal des droits civils et politiques dans une république. Gouvernement civil.

L'établissement du patronage ne fut qu'un palliatif: sous quelques rapports même il augmenta le mal. Les patrons, enrichis par la guerre, et souvent héritiers de leurs cliens, vendirent leur protection plus qu'ils ne la donnèrent, et opprimèrent souvent ceux qu'ils devaient protéger. Ils

prêtèrent à usure leur argent aux pauvres, jetèrent les débiteurs en prison, et les réduisirent quelquefois en servitude.

Cette division de la nation romaine en patriciens orgueilleux, en plébéiens jaloux, en riches oppresseurs, en pauvres opprimés, fit dégénérer la rivalité des ordres en discordes, et devint la cause des troubles continuels qui agitèrent si fréquemment la république. Il est vrai que, ces dissensions hâtant les progrès de la puissance romaine, Rome fut d'autant plus belliqueuse qu'elle était moins tranquille, et le sénat se voyait dans la nécessité de faire perpétuellement la guerre afin d'occuper les factions au dehors. Mais il espérait en vain maintenir long-temps l'équilibre entre des grands qui possédaient toute l'autorité, et des plébéiens sans le suffrage desquels on ne pouvait arriver à aucune dignité; entre les sénateurs qui jouissaient seuls de la gloire des armes et les citoyens fiers et nombreux qui faisaient la force des armées: la jalousie fit naître la haine, la haine arma les factions.

Le peuple voulut d'abord réprimer l'usure; il demanda ensuite sa part de la gloire comme des travaux; il exigea qu'on admît les plébéiens à toutes les magistratures.

Tous les citoyens, fatigués de se voir juger par des lois qu'ils ne connaissaient pas, et que les consuls expliquaient à leur gré, exigèrent des lois

écrites, et nommèrent des décemvirs pour les rédiger.

Le sénat, après avoir défendu long-temps pied à pied ses priviléges, se vit enfin forcé de céder sur tous les points, et de partager avec le peuple l'autorité législative, administrative, judiciaire et militaire; mais ces sacrifices, arrachés par la crainte, affaiblirent le pouvoir sans éteindre la haine; et le désordre produit par ces dissensions se communiqua aux lois.

Le sénat, les centuries, les tribus, les dictateurs, les consuls, les tribuns, devenant alternativement législateurs, et se laissant entraîner par l'esprit de parti, firent tour à tour de nouvelles lois, interprétèrent les anciennes, les varièrent suivant les circonstances, et le code devint un chaos.

On fut alors obligé d'avoir recours à la jurisprudence pour porter un flambeau dans ce labyrinthe obscur; mais les jurisconsultes se trouvèrent toujours en petit nombre, et se virent, à l'exception de Varron, peu considérés. La science n'était pas en honneur chez ce peuple turbulent et guerrier; les ambitieux et les factieux préféraient l'intrigue, la force et l'arbitraire à une érudition de formules qui épouvantait leur paresse et gênait leurs passions.

L'insuffisance et la difficulté de cette jurisprudence augmentèrent à mesure que la république s'étendait. Chaque cité d'Italie était régie par ses

magistrats, tenait à ses coutumes et suivait ses réglemens particuliers. Une politique ancienne et sage, qui fut une des causes principales de la grandeur romaine, voulait qu'on laissât aux peuples conquis, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules, en Grèce et en Asie, les lois auxquelles une longue habitude les attachait. Ainsi la législation de la république romaine, loin d'être uniforme, offrait autant de variétés et de bigarrures qu'elle comptait de peuples et de villes dans son étendue.

Gouvernement militaire.

Les généraux, les préteurs, les proconsuls mirent le comble à ce désordre, en substituant souvent leur volonté à la loi, la force à la justice, et en disposant à leur gré des domaines des particuliers pour enrichir leurs soldats. Ces soldats ne connaissaient plus de patrie que leur camp, de chef que leur général, de lois que la force, de juges que la victoire. Les mœurs étaient tombées sous le poids du luxe et des trophées; on ne respectait plus même le droit de propriété, principe créateur et conservateur de toute société. En examinant cet état de corruption dans la morale, et d'incertitude dans la législation, on conçoit comment ces fiers dominateurs du monde parurent renoncer presque volontairement à une liberté si orageuse. Ce n'était plus la liberté fondée sur des lois qui garantissent les droits de chacun, c'était la licence d'une olygarchie militaire; et la chute de la république fut regardée par les peuples

comme une heureuse révolution, parce qu'au lieu de plusieurs tyrans armés les uns contre les autres elle ne leur laissait qu'un seul maître.

L'amour du repos, qui n'est ordinairement qu'un sentiment faible, était devenu le besoin et la passion du monde.

La vaillance, le génie, la fortune des généraux, la discipline admirable des armées furent d'abord les causes de la grandeur de la république : elles entretinrent, pendant plusieurs siècles, cet esprit belliqueux, caractère distinctif du peuple romain. Les vertus de Rome lui faisaient pardonner sa puissance ; les mœurs républicaines rassuraient les pays envahis par les Romains. Ils leur apportaient l'ordre, la paix, la justice, et ces peuples pouvaient se croire plutôt protégés que vaincus, et plutôt délivrés que conquis.

Mais lorsque les généraux, devenus indépendans du sénat et du peuple, triomphèrent des lois comme ils avaient triomphé du monde, la liberté disparut. Ainsi la guerre renversa l'édifice qu'elle avait élevé. Cette expérience éclaira les empereurs. Craignant de donner à leurs généraux trop de gloire et trop de puissance, ils ne combattirent que pour repousser les barbares, et évitèrent la guerre avec autant de soin que la république l'avait cherchée.

Cependant la force militaire, qui se joue de toutes les combinaisons de la sagesse et de la po-

litique, trompa encore par la suite la prévoyance prudente de ses princes. Les armées, destinées à soutenir le trône, sentirent leurs forces et le renversèrent; elles donnèrent le sceptre comme elles avaient donné le triumvirat, divisèrent l'empire par leurs dissensions comme elles avaient déchiré la république; leurs querelles sanglantes, achevant de détruire le peu qui restait d'esprit public, ouvrirent les barrières aux barbares; leurs flots débordés renversèrent enfin ce colosse romain, dont la force oppressive pesait depuis si long-temps sur la terre.

M. de Condillac dit avec quelque fondement que jamais les Romains ne connurent la vraie liberté, si on entend par ce mot la liberté fondée, non sur des mœurs qui durent peu quand elles n'ont pas pour bases de fortes institutions, mais sur des lois consenties par la majorité des citoyens et exécutées par un pouvoir qui balance les passions aristocratiques et plébéiennes, en même temps qu'il est contenu par elles.

Dans les siècles antiques, ce système de représentation et d'équilibre de pouvoirs ne fut jamais connu; l'esclavage même était le sort de la plus nombreuse partie du genre humain. Une foule tumultueuse, rassemblée à Rome sur le Forum, décidait du sort de toutes les parties de la république; et dans cette ville même, l'administration de la justice fut toujours arbitraire. Tout y dépendait,

dès le commencement, du caprice d'une faction, et, dans les derniers temps, de l'épée d'un général.

Les mœurs seules et l'amour de la patrie suppléèrent, dans les beaux jours de la république, aux institutions fortes qui lui manquaient. La gloire et la fierté tinrent chez les Romains la place de plusieurs vertus. Les citoyens de Rome, jaloux de leur dignité, conservèrent plusieurs siècles le droit de n'être soumis qu'à la peine de la prison ou de l'exil. La tête d'un Romain était sacrée; le respect pour le nom de citoyen défendit long-temps l'indépendance ; elle fut perdue dès le moment où Marius, Sylla, et après eux les triumvirs, s'élevant au-dessus des lois, proscrivirent tous leurs ennemis.

Un peuple qui n'honorait que la charrue, que l'épée, qui méprisait le commerce, dut faire peu de progrès dans les arts et dans les sciences. La philosophie, dont le seul but est de maintenir le calme dans les âmes et de les préserver du désordre des passions, avait peu de charmes aux yeux d'une nation qui ne vivait que pour la gloire. Les rêveries pacifiques de Platon n'étaient que de vaines puérilités aux yeux de ces hommes fiers et féroces qui ne rêvaient que la conquête du monde. Arts.

Le seul art où l'on vit briller d'abord les Romains fut celui de l'éloquence ; mais, dans les premiers temps, ce n'était point cet art que l'étude fait naître et fortifie, c'était l'éloquence des passions

que la nature seule sait inspirer au génie, lorsqu'il veut gouverner à son gré les flots d'un peuple tumultueux.

Sciences. Ce ne fut que vers le temps de la troisième guerre punique que la philosophie parut à Rome; elle n'y put pénétrer qu'à l'aide du luxe, son éternel ennemi. C'était recevoir à la fois le poison et l'antidote.

Lorsque les armes romaines conquirent la Grèce, les philosophes grecs entreprirent la conquête de Rome. Paul Emile, vainqueur de Persée, amena d'Athènes Métrodore, et le chargea d'élever ses enfans. Plusieurs autres philosophes et rhéteurs le suivirent.

Carnéade, académicien; Diogène, stoïcien; Critolaüs, péripatéticien, furent envoyés à Rome par les Athéniens comme ambassadeurs. Les mœurs romaines résistaient encore à l'expansion des lumières; Caton le Censeur fit congédier promptement l'ambassade, et obtint, quelque temps après, le bannissement des philosophes et des savans que sa grossière vertu regardait comme des empoisonneurs publics.

L'ignorance s'efforce en vain d'arrêter la marche de l'esprit humain; elle ne peut que la ralentir: plus la civilisation s'avançait, plus on éprouvait le besoin de l'instruction. Enfin, malgré tous les obstacles qu'opposaient aux progrès des lumières les anciennes habitudes et les vieux préjugés, on vit

les lettres, les sciences et les arts se répandre de toutes parts au milieu de cette nation guerrière.

Le second Scipion s'arrachait à la gloire pour se livrer aux doctes entretiens de Panétius et de Polybe.

Térence fit entendre, sur la scène romaine, des chefs-d'œuvre qui contenaient un sel aussi piquant que celui d'Aristophane, aussi délicat que celui de Ménandre. Le cruel Sylla lui-même ne put rester insensible aux charmes des muses grecques.

Avant d'être conquérant, César écrivit comme philosophe et brilla comme orateur.

Cicéron naturalisa dans Rome l'éloquence et la philosophie. Les amis austères des anciennes mœurs, ne conservant plus l'espoir de repousser les philosophes, s'attachèrent à la secte stoïcienne, plus conforme à leur caractère par la rigueur de ses principes, et plus propre à conserver dans leur force les vertus républicaines.

Les hommes voluptueux, au contraire, et les ambitieux, adoptèrent la doctrine d'Epicure, favorable aux passions : elle les tranquillisait sur la crainte d'une autre vie.

César professa hautement en plein sénat son opinion contre l'immortalité de l'âme. Le système relâché des épicuriens accéléra la chute des mœurs, de la religion et des lois. La vertu est le ciment des institutions ; tout ce qui mine sa force dissout et renverse les États.

La langue grecque, qui enrichissait les esprits de tant d'idées nouvelles, de sentimens jusque là inconnus, de riantes fictions, obtint dans Rome une telle faveur qu'on la préféra bientôt à la langue nationale. Dans les écoles, on enseignait à composer en grec des discours qu'il fallait ensuite traduire en latin pour haranguer le peuple.

Nourri des écrits de Démosthène, de Platon, de Sophocle et d'Euripide, formé à la philosophie par les livres et par les entretiens des sages les plus célèbres de toutes les sectes, Cicéron fit briller dans ses discours, dans ses écrits, la force de la raison ornée par toutes les grâces de l'esprit. On y trouve autant de profondeur que d'éclat, autant de sagesse que d'élégance; on admire l'heureux mélange de la gravité romaine, embellie par l'imagination grecque. Les sentimens républicains et les vertus de cet illustre orateur lui inspiraient du respect pour les principes de Zénon; son amour pour le repos lui donnait du penchant pour la doctrine d'Epicure : la modération, et peut-être la faiblesse de son caractère, lui firent préférer le doute au dogme; il adopta le système de l'académie.

La poésie, qui précède ordinairement partout la philosophie, n'entra dans Rome qu'à sa suite; et ce qui est remarquable, c'est que les poètes dont l'imagination peupla l'Olympe et créa partout des dieux, furent les premiers chez les Romains à combattre l'idolâtrie. Ils parurent à Rome dans ce

temps de décadence où les arts et les lettres ne font que décorer un édifice qui tombe. A cette époque, on raisonne plus qu'on ne sent; tous les ressorts se détendent, et le culte n'est pas plus respecté que les lois.

Ennius riait des augures, et se moquait de la crédulité populaire. Lucrèce professa en beaux vers la contagieuse doctrine d'Epicure; et Virgile même ne fit descendre aux enfers le pieux Enée que pour faire raconter aux Romains, par la voix du vieil Anchise, l'origine céleste et la gloire de la famille des Jules.

Horace fut à la fois philosophe et poète : sévère, dans ses poésies satiriques, contre l'avarice et l'ambition, nul ne se montra plus indulgent pour l'amour, pour le vin, pour la mollesse. C'était l'apôtre des plaisirs. Aucun poète n'enrichit plus la langue romaine d'images, de tournures et d'expressions étrangères ou nouvelles. Jamais on ne fit parler avec plus d'élégance la raison, la volupté et la flatterie.

Le peuple romain était roi; avant sa chute, il fallait le flatter et l'amuser pour obtenir sa faveur : depuis son asservissement on se crut encore obligé d'entretenir sa passion pour les spectacles et pour les jeux, afin de le distraire de ses souvenirs.

Dans les premiers temps, ce peuple fier, belliqueux et cruel, ne connut d'autre fête que les triomphes, d'autres divertissemens que les com- Spectacles.

bats ; il se plaisait à voir les prisonniers de guerre condamnés à s'égorger mutuellement. Bientôt, pour satisfaire cette soif de sang humain, beaucoup d'hommes intrépides, mais vils, prirent la profession de gladiateurs. Ils bravaient tous les jours la mort pour un modique salaire, et, couverts de blessures, ne quittaient le combat qu'au moment où la pitié souvent tardive des spectateurs le leur permettait. Les dames romaines assistaient à ces spectacles sanglans, applaudissaient les vainqueurs, et ordonnaient même quelquefois aux vaincus de mourir.

La passion du peuple pour ces jeux inhumains ne diminua point lorsque les mœurs s'amollirent, et Rome conservait encore sa férocité lorsqu'elle avait perdu son courage.

Le luxe multiplia ces spectacles, en augmenta la pompe ; au mépris de plusieurs lois sages, on vit des sénateurs, des chevaliers et jusqu'à des dames romaines, combattre au rang des gladiateurs.

Ce désordre honteux s'accrut sous les empereurs ; le despotisme confond tous les rangs, dédaigne toutes les convenances. Caligula fit combattre dans le cirque quarante sénateurs et deux cents chevaliers.

Quelquefois les combattans étaient des lions, des éléphans, des tigres et des ours. On sacrifiait à leur fureur des victimes humaines. Sylla, étant préteur, donna au peuple romain l'horrible spec-

tacle d'un combat de cent lions contre cent hommes.

Au milieu de cette ville, toujours agitée par des passions violentes, et toujours divisée en factions, les premiers jeux de la poésie furent aussi des combats; et, pour satisfaire l'animosité des partis, les premiers poètes se servirent de la pointe de l'épigramme et du fouet de la satire.

Cet usage survécut à la république. Le peuple, moins souple que les grands, conserva long-temps quelques vestiges de son orgueil et de son indépendance; et, au moment où les sénateurs et les chevaliers, courbés sous un maître, ne faisaient entendre au pied de son trône que le langage de la flatterie, quelques plébéiens hardis, suivant leur antique usage, attachaient, sur une statue du Tibre, des placards satiriques où l'on déchirait sans ménagemens les plus grands personnages, et quelquefois même l'empereur.

Dès que le luxe envahit la république, les grands, voulant se faire pardonner par un peuple jaloux leur immense fortune, en dépensèrent la plus grande partie en fêtes somptueuses et en jeux magnifiques. Livius Andronicus remplaça les farces grossières des premiers temps par des pièces plus régulières; mais l'art dramatique fut plus lent dans ses progrès à Rome que dans la Grèce, parce qu'il ne s'y formait pas sous les regards de juges éclairés. Le sel comique de Plaute était plus fort que délicat, et ce ne fut que du temps de

Scipion qu'on vit Térence donner au théâtre des chefs-d'œuvre qui annonçaient la perfection du goût.

Les grands talens littéraires paraissaient toujours dans Rome des arbres exotiques et transplantés; ils furent brillans, mais peu nombreux. Horace, Virgile, Ovide, Tibulle et Catulle ne laissèrent à leurs successeurs aucun espoir de les égaler. Plaute et Térence n'eurent point sur la scène comique d'héritiers célèbres; et la tragédie, qu'on aurait pu croire plus conforme au caractère grave des Romains, ne s'éleva pas dans la république au-dessus de la médiocrité.

Le peuple romain, grossier appréciateur du mérite littéraire, préférait les pantomimes aux drames, les actions aux paroles, les luttes sanglantes des gladiateurs et des ours aux combats d'esprit.

La représentation de trois pièces de Sophocle avait coûté plus d'argent aux Athéniens que la guerre du Péloponèse. Rome, très-supérieure à Athènes en puissance et en richesses, mit encore plus de profusion dans ses dépenses pour des spectacles d'un genre différent. L'émulation des candidats, qui désiraient capter les suffrages du peuple, les portait à se ruiner à l'envi : ils construisaient des théâtres capables de contenir quatre-vingt mille personnes, et prodiguaient toutes les richesses de l'architecture, de la sculpture et

de la peinture, pour orner ces édifices qui ne devaient durer que peu de jours.

Les arts restèrent long-temps aussi étrangers aux Romains que les lettres : conquérans de la Grèce, ils s'approprièrent les chefs-d'œuvre des artistes, et n'en créèrent point. Marcellus enrichit le premier les temples de Rome des vases, des statues et des tableaux conquis à Syracuse : Fabius, peu de temps après, se montra plus fidèle aux anciennes mœurs. Maître de Tarente, il ne voulut apporter à Rome qu'une statue colossale d'Hercule.

Memmius, destructeur de Corinthe, remplit l'Italie de tous les ouvrages précieux des plus célèbres artistes de la Grèce ; mais Rome parut les regarder plutôt comme des trophées que comme des modèles. Leur vue flatta l'orgueil, et n'excita point le génie.

Les grands, qui se disputaient l'autorité, n'employèrent les arts qu'à l'embellissement des lieux où se rassemblait un peuple dont ils ne voulaient faire qu'un docile instrument de leur fortune : ils le rassasièrent de fêtes pour en obtenir du pouvoir.

Les empereurs entretinrent avec soin cette passion des Romains pour les plaisirs, afin de maintenir dans un esclavage tranquille et dans une enfance perpétuelle le *peuple-roi*.

Enfin ces anciens maîtres du monde, perdant

jusqu'au souvenir de la liberté, devinrent tellement voluptueux, asservis, efféminés et frivoles, qu'on les vit indifférens aux triomphes comme aux revers de l'empire, ne demander à leurs maîtres, pour prix de leur servitude, que des distributions de blé, des spectacles, et remplacer le cri de gloire et de liberté par celui de *panem et circenses.*

CHAPITRE ONZIÈME.

Gouvernement d'Auguste. — Réforme dans le Sénat. — Abdication feinte d'Auguste. — Son obéissance au Sénat pour garder le pouvoir. — Son surnom d'*Auguste* et son titre d'*Imperator*. — Décret d'exception en faveur d'Auguste. — Habile politique d'Auguste. — Création d'un préfet. — Bonheur public sous Auguste. — Départ d'Auguste pour la Gaule. — Le Panthéon terminé par Agrippa. — Guerre d'Espagne terminée par Auguste. — Portraits de Marcellus et de Tibère. — Echecs des Romains en Arabie et en Ethiopie. — Maladie d'Auguste. — Disgrâce d'Agrippa. — Mort de Marcellus. — Dictature perpétuelle refusée par Auguste. — Ses voyages dans plusieurs parties de l'empire. — Soumission de Phraate, roi de Parthie. — Retour d'Auguste à Rome. — Mort de Virgile. — Troubles à Rome. — Nouvelles institutions et nouveaux travaux d'Auguste. — Mouvemens hostiles des Germains, réprimés par Auguste. — Retour d'Auguste à Rome. — Mort d'Agrippa. — Union de Tibère et de Julie, veuve d'Agrippa. — Guerre avec les Germains. — Victoire de Drusus sur les Germains. — Mort de ce général surnommé Germanicus. — Victoires de Tibère. — La paix referme le temple de Janus. — Mauvaise loi d'Auguste. — Portrait d'Octavie, sœur d'Auguste. — Exil de Julie, fille d'Auguste. — Exil et mort d'Ovide. — Pouvoir de Mécène sur Auguste. — Orgueil de Caïus et de Lucius César, petits-fils d'Auguste. — Exil de Tibère. — Caïus César est nommé consul et *Prince de la jeunesse*. — Epoque de la naissance de Jésus-Christ et de la mort d'Hérode. — Partage des Etats d'Hérode, fait par Auguste. — Représentation d'une naumachie. — Formation de cohortes prétoriennes. — Commandement de Caïus César en Asie. — Sa victoire et sa mort. — Adoption de Tibère par Auguste. — Disgrâce d'Agrippa Posthumius. — Adoption de Germanicus par Tibère. — Conspiration de Cinna contre Auguste. — Conseils de Livie à Auguste. — Entrevue

de Cinna et d'Auguste. — Force des armées d'Auguste. — Mort d'Asinius Pollion. — La Judée réduite en province romaine. — Guerre en Germanie. — Victoires de Tibère, nommé *Imperator*. — Gouvernement de Varus en Germanie. — Trahison d'Arminius. — Mort de Varus. — Désespoir d'Auguste. — Vengeance de Tibère en Germanie. — Entrée triomphale de Tibère à Rome. — Mort d'Auguste. — Ses funérailles. — Lecture de son testament.

AUGUSTE.

(An de Rome 723. — Avant Jésus-Christ 29.)

La fortune a souvent plus d'influence que le génie sur la destinée des princes et des peuples; et les succès des grands hommes dépendent moins de leurs talens que des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. César, le plus habile des capitaines, le plus profond des politiques, le plus éloquent des orateurs, le plus doux des conquérans, tomba sous le poignard des Romains lorsqu'ils le virent aspirer au pouvoir suprême.

Gouvernement d'Octave.

Octave, timide soldat, faible orateur, général médiocre, presque toujours vaincu lorsqu'il commanda lui-même, plus cruel que Marius et Sylla dans ses vengeances, soumit Rome à son joug, et jouit paisiblement, pendant quarante années, d'un trône fondé sur la ruine de la liberté.

Les circonstances n'étaient plus les mêmes; la corruption des grands et la lassitude des peuples

avaient abattu toutes les barrières qui pouvaient l'arrêter ; il ne rencontra plus cette fierté qui repousse toute dépendance, cette force qui brise toutes les chaînes ; il n'eut à ménager qu'une vanité puérile qui se contente d'apparence et ne veut que des formes ; aussi Octave triompha plus par l'artifice que par le courage ; où l'audace aurait échoué, la ruse réussit.

Il revêtit une monarchie militaire des formes républicaines, satisfit les grands par des dignités, le peuple par des largesses, et tout l'empire par le repos, qui, après un demi-siècle de factions et de guerres civiles, était devenu le seul bonheur qu'on pût souhaiter et supporter.

Cependant, malgré cette pente naturelle du siècle vers la paix et la soumission, il fallait encore beaucoup d'adresse pour passer tranquillement de la république à la monarchie. Les souvenirs et les habitudes défendaient la liberté ; la fin tragique et récente de César devait effrayer Octave.

Il se voyait assis au milieu des mêmes sénateurs qui avaient applaudi Brutus ; il se trouvait en présence de ce même peuple qui avait arraché la couronne placée sur la tête du dictateur, et il comptait dans les rangs de l'armée, son seul appui, une foule de soldats qui venaient de combattre pour Pompée, pour Cassius, pour Antoine, contre César et contre lui.

Les prétextes pour conserver la puissance lui

manquaient; César était vengé; la bataille d'Actium terminait la guerre civile; la mort d'Antoine et la chute de Cléopâtre avaient expié les affronts faits à la république; le temps fixé pour la durée du triumvirat était expiré; rien n'autorisait la prorogation des lois de circonstance, rien ne semblait devoir priver plus long-temps le peuple de ses droits.

Dans cette position difficile, plus l'ambition d'Octave était ardente, plus il prit soin de la dissimuler. Décidé à régner, il feignit un grand dégoût des affaires et une extrême aversion pour le rang suprême, seul but de ses pensées et de ses actions. On prétend qu'il consulta ses deux favoris, Mécène et Agrippa, sur le parti qu'il devait prendre : Agrippa, dit-on, lui conseilla d'écouter la voix de la justice, de rétablir la république, et de chercher dans la vie privée une gloire pure et une tranquillité qu'une puissance usurpée ne pouvait lui offrir. Mécène, au contraire, lui dit que l'empire romain, trop étendu, avait besoin d'un maître. Le rétablissement de la république, ajoutait-il, dans un siècle corrompu, ne serait que le signal de la renaissance des factions; d'ailleurs, après tant de proscriptions, Octave ne pouvait trouver d'asile contre ses ennemis que sur le trône.

Octave, dont la détermination était probablement prise avant de délibérer, donna de grands

éloges à la franchise d'Agrippa, et adopta le conseil de Mécène.

Il résolut, non de garder le pouvoir par violence, mais de faire légitimer son autorité par le consentement national, et d'amener le sénat et le peuple au point de le contrainder en quelque sorte à les gouverner. Avant d'exécuter ce dessein, il voulut opérer dans le sénat une grande réforme, sous le prétexte de lui rendre plus de majesté. Il crut nécessaire de s'attirer l'amour du peuple par des fêtes et par des largesses, de réparer beaucoup d'anciennes injures par des bienfaits, et de s'assurer, par l'estime publique, l'autorité qu'il avait conquise par la force.

Réforme dans le sénat.

Après l'assassinat de César, Antoine, au moyen d'actes faux qu'il supposait signés par le dictateur, avait rempli le sénat d'un grand nombre de ses partisans, hommes sans naissance, sans mérite et sans fortune. Le peuple les nommait *caronites*, pour faire entendre qu'ils avaient été nommés par un mort. Ce désordre s'accrut pendant le triumvirat : Octave voulut retrancher de ce corps auguste tous les membres qui souillaient sa dignité; il proposa cette réforme avec tant de ménagemens et d'adresse que, sur quatre cents sénateurs frappés par la loi qu'il présentait, plus de deux cents se démirent volontairement, et furent récompensés de leur lâche docilité par des titres honorifiques et par des emplois lucratifs. On supprima

les autres. Pendant tout le temps que dura cette opération, Octave porta une cuirasse sous sa toge, et ne parut aux assemblées qu'environné de quelques sénateurs dont il connaissait le dévouement et la bravoure.

Il ne gouvernait alors que sous le titre de consul, et accepta celui de prince du sénat, pour conserver la présidence de ce corps. On lui avait donné le consulat pour six ans. Remplissant les fonctions de censeur, il renouvela la cérémonie de la clôture du lustre, tombée en désuétude depuis les guerres civiles. Le dénombrement produisit quatre millions cent soixante-trois mille citoyens. Octave rétablit par ses dons la fortune de plusieurs sénateurs, embellit la ville de monumens nombreux et magnifiques, et donna aux préteurs le dépôt du trésor public, jusque là confié imprudemment à de jeunes questeurs. Mais de tous ces actes, celui qui excita le plus de joie et de reconnaissance fut un grand acte de justice; il cassa toutes les ordonnances des triumvirs : c'était, en condamnant ses propres actions, effacer de la mémoire des hommes sa vie passée, et en promettre une nouvelle.

Octave s'était fait donner dans le consulat Agrippa pour collègue *; avec le secours de cet ami éclairé, de ce ministre fidèle, ayant rétabli

* An de Rome 725.

la tranquillité dans les provinces, la discipline dans l'armée, la majesté dans le sénat, s'étant réconcilié avec les vaincus par l'abolition des actes du triumvirat, il distribua les charges, les commandemens, les grades, les dignités et les grâces pécuniaires, de sorte qu'il n'y eut plus que deux routes ouvertes aux Romains : l'une, celle de la soumission, qui menait aux honneurs et à la fortune, l'autre, celle de la résistance, qui condamnait les opiniâtres amis de la république à l'inaction et à l'obscurité.

Abdication feinte d'Auguste.

Lorsque Octave crut avoir ainsi disposé les esprits au dénoûment qu'il méditait, l'année de son consulat venant d'expirer, il parut dans le sénat, et déclara qu'il renonçait à tous les pouvoirs extraordinaires qu'il tenait de la république. Moins cette démarche était sincère, plus il employa d'art pour faire croire à la pureté de ses intentions. « On » ne pouvait pas, disait-il, douter de la franchise » d'une abdication si volontaire ; tous les rois » étrangers étaient liés à ses intérêts ; l'armée lui » avait donné des preuves éclatantes de sa soumission et de son dévouement ; le peuple et les provinces le regardaient comme le garant de leur » repos ; tous les partis le considéraient comme » leur unique lien ; il était redouté par les factieux » et par les scélérats, comme une digue qu'ils ne » pouvaient franchir. Dans une pareille situation, » personne ne pouvait lui ravir la puissance, s'il

» voulait la garder. Mais il trouvait juste de rendre
» à chacun l'exercice de ses droits, au sénat son
» autorité, au peuple son indépendance, aux lois
» leur vigueur. Le sacrifice du pouvoir au bien
» public lui paraissait plus honorable que les plus
» grandes victoires; à ses yeux, la gloire princi-
» pale de César était d'avoir refusé la royauté,
» comme il faisait consister la sienne à se démettre
» du pouvoir suprême. Je n'ai d'abord pris les ar-
» mes, ajoutait-il, que pour venger mon père;
» je me suis vu depuis, à regret, forcé de me
» charger long-temps du fardeau des affaires afin
» de délivrer la république des factions qui la dé-
» chiraient. César est vengé, les factions sont dé-
» truites, les étrangers sont soumis, l'ordre règne
» dans l'intérieur; au prix de mon sang, au péril
» de ma vie, j'ai sauvé la république; j'ai fait res-
» pecter ses armes, depuis la mer d'Ethiopie
» jusqu'à la Tamise, depuis l'Euphrate jusqu'aux
» colonnes d'Hercule; j'ai fermé le temple de Ja-
» nus. Quel autre bonheur puis-je désirer que
» celui du repos et de la retraite, quelle autre
» gloire pourrait me tenter, si ce n'est la gloire
» de voir la république, libre et florissante, se
» gouverner par de sages lois, et reprendre ses
» antiques mœurs? »

Il ajouta à ces paroles de sages conseils sur le gouvernement de l'Etat, recommanda au peuple de repousser l'intrigue, de craindre les factieux;

aux sénateurs d'adoucir leur orgueil, de réformer leur luxe, de modérer leur ambition, source de haine et de discorde ; aux proconsuls et aux préteurs, de ne plus faire haïr le nom romain par leurs concussions oppressives et scandaleuses. « Si vous » agissez ainsi, dit-il en terminant son discours, » vous comblerez mes vœux, vous assurerez votre » gloire et le bonheur de ma patrie; mais si, mé- » prisant mes avis, n'écoutant que l'ambition et » l'avarice, et entraînés par vos passions, vous » livrez encore la république au funeste fléau des » guerres civiles, vous me ferez repentir de mes » sacrifices, et vous retomberez tous dans les » malheurs dont je vous ai sauvés. »

Son obéissance au sénat pour garder le pouvoir.

Les sénateurs écoutaient César avec la surprise que devait exciter une telle démarche. Ceux qu'il avait mis dans sa confidence applaudirent vivement sa générosité, mais se gardèrent bien d'appuyer sa proposition. Ceux qui croyaient à sa sincérité, mais qui, las des factions, préféraient les faveurs de la fortune aux rigueurs de la liberté, et le repos de la monarchie aux orages de la république, laissèrent éclater le chagrin que leur faisait éprouver cette abdication. La crainte empêchait les amis de la liberté d'accepter le sacrifice qu'on leur offrait, et un reste de pudeur retint quelque temps ceux qui auraient voulu parler en faveur de la servitude. Tous se réunirent enfin pour conjurer César de renoncer à une résolution si fatale au repos public.

Après une résistance plus longue que vive, il obéit, et consentit à garder le pouvoir suprême. Cependant, sous prétexte que le fardeau du gouvernement tout entier était trop pesant pour lui, il voulut partager avec le sénat les provinces de l'empire. Dans ce partage, choisissant pour lui les gouvernemens les plus exposés aux attaques de l'ennemi, et dans lesquels se trouvait placée la plus grande partie des troupes, il conserva dans sa dépendance la vraie source du pouvoir, l'armée.

Le sénat eut l'administration de l'Afrique, de la Bétique (en Espagne), de la Grèce, de l'Asie-Mineure, de la Sicile, du Pont, des îles de Crète et de Sardaigne. César se réserva le reste de l'Espagne, la Lusitanie, les Gaules, la Syrie, la Phénicie et l'Egypte.

On parut laisser l'Italie ainsi que Rome régies par les anciennes lois. Octave y commandait en monarque, sous le voile de la liberté : il savait qu'on peut tout enlever aux hommes tant qu'on leur laisse l'espérance. Il n'accepta que pour dix ans le sacrifice que Rome lui faisait de sa liberté; et, dans tout le cours de sa vie, employant toujours le même artifice pour entretenir la même illusion, il renouvela son offre d'abdication, et fit proroger son autorité, tantôt pour cinq et tantôt pour dix années.

Son surnom d'*Auguste* et son titre d'*Imperator.*

Messala, chargé par le sénat de lui exprimer la reconnaissance des Romains, lui donna, au nom

du sénat et du peuple, le titre d'*Auguste*. Ce nom, qui avait quelque chose de sacré, lui parut préférable à celui de Romulus, qu'on voulait lui faire accepter, et qui rappelait trop la royauté, toujours odieuse dans Rome. D'ailleurs son autorité ne fut revêtue d'aucune dénomination nouvelle; il n'ignorait pas que la multitude se gouverne plus par les mots que par les choses, et, qu'à ses yeux, les noms les plus anciens sont les plus respectés. Celui de roi aurait effrayé; celui d'*impérator*, étant usité, n'inquiéta personne. Sous ce titre il régna comme général, et l'éclat de cette monarchie militaire rendit bientôt le titre d'empereur supérieur à celui de roi.

Déjà Pompée, revêtu de ce nom, avait joui d'une autorité presque absolue. Les généraux devenant souverains, le glaive fut leur sceptre; ils n'eurent d'autre appui pour leur puissance que l'armée; et cette armée devint l'écueil du trône, comme le peuple avait été celui du sénat. Le soldat et la multitude sont toujours les instrumens dont se servent les ambitieux pour renverser les monarchies comme les républiques: cependant, sous le règne d'Auguste, les titres civils que ce prince continuait à porter semblaient tempérer le pouvoir militaire. Ce n'était que comme consul qu'il faisait exécuter les lois dans la ville, ou comme proconsul dans les provinces. La puissance tribunitienne semblait seule le rendre inviolable aux

yeux du peuple : les fonctions de la censure lui donnaient le droit de surveiller les mœurs; et, à la mort du faible Lépidus, le souverain pontificat remit dans ses mains la puissance de la religion.

Toujours soigneux de faire oublier qu'il était devenu le maître de la patrie, il s'en fit nommer le père; et ce titre, donné à Cicéron lorsqu'il sauva la liberté, fut unanimement déféré à Auguste pour l'avoir détruite.

Décret d'exception en faveur d'Auguste.

L'empereur profitait de tous les exemples que pouvaient lui fournir les fautes commises par le gouvernement républicain pour augmenter son pouvoir. Ainsi, comme Pompée et Scipion s'étaient vus, par un décret du sénat, affranchis des règles qui avaient fixé l'âge où l'on pouvait prétendre au consulat, Auguste, par un décret du sénat et du peuple, se fit dispenser généralement de l'observance de toutes les lois; de sorte que ce gouvernement, qui se soumettait en apparence aux formes républicaines, devint non-seulement monarchique, mais absolu; et l'empire romain offrit ainsi le plus monstrueux mélange de la république et du despotisme. Ce décret fut rendu l'an 725 de Rome, et c'est de cette époque que la plupart des historiens datent le règne d'Auguste.

On voit avec surprise un peuple qui venait si récemment de répandre tant de sang pour la liberté, la sacrifier si lâchement aux caprices d'un homme;

mais le besoin du repos égarait les Romains : le souvenir du passé les trompait, l'adresse d'Auguste les rassurait. Souvent, sans cesser d'être libres, ils avaient confié à des dictateurs un pouvoir absolu. Déchirés par les guerres civiles, ils croyaient pouvoir encore sans danger employer pour dix ans ce remède nécessaire. La politique artificieuse d'Auguste leur faisait croire qu'il rendrait un jour à Rome cette autorité qu'elle lui confiait momentanément. Un caractère plus fort les aurait éclairés; l'apparente modestie et la douceur d'Auguste les aveuglaient; ils s'endormirent dans les bras de la tyrannie, en rêvant toujours à la liberté.

Cette illusion peut d'autant plus se concevoir qu'aucun droit n'était enlevé à la république, et qu'elle les conservait tous; puisqu'Auguste ne tenait son autorité que du sénat et du peuple, ils pouvaient la retirer comme la donner. D'ailleurs ce prince habile laissa toujours aux sénateurs et aux tribuns une part dans l'exercice de la souveraineté. Les édiles présidaient aux jeux, les préteurs aux jugemens; le peuple donnait sa voix pour les élections : on nommait à l'empereur des collègues dans chacune des fonctions qu'il exerçait. Les ambassadeurs des princes étrangers demandaient audience au sénat. L'empereur faisait délibérer ce corps sur toutes les grandes affaires de la république; et s'il se réservait la décision des plus urgentes, il les soumettait à la discussion

d'un conseil privé, composé des consuls et de quinze sénateurs.

Habile politique d'Auguste.

Plus la puissance d'Auguste augmentait en force, plus il la couvrait de formes modestes et populaires. Loin d'habiter un palais, comme Lucullus et Pompée, il se contentait d'une maison de peu d'apparence, occupée autrefois par l'orateur Hortensius. Aucun luxe ne brillait sur sa table ni sur ses vêtemens; il s'asseyait au spectacle dans les rangs des sénateurs et des consuls. Remplissant scrupuleusement les devoirs de la vie privée des citoyens, il assistait aux noces, aux funérailles de ses amis, plaidait leurs causes, sollicitait pour eux les suffrages du peuple, prononçait en public leur oraison funèbre, et demandait au sénat les grâces et les dignités qu'il voulait faire accorder aux membres de sa famille. Ainsi, au moment où le corps de la république était sans vie, son ombre étonnait encore par sa grandeur imposante et par ses formes vaines.

Dans les temps de corruption, l'intérêt privé parle plus haut que l'intérêt public. Auguste se choisissait pour collègues au consulat les plus grands personnages de la république; il donnait les gouvernemens de provinces aux consulaires, aux plus illustres sénateurs : un pouvoir civil très-borné, un titre honorable, des licteurs, des faisceaux, des hommages satisfaisaient la vanité de ces gouverneurs, tandis que l'autorité réelle

dans les provinces était confiée aux lieutenans militaires de l'empereur.

Il avait aussi créé dans Rome un préfet qui recevait ses ordres et les exécutait. Ainsi les magistrats de la république ne conservaient que le cérémonial du gouvernement. Création d'un préfet.

Le peuple fut plus difficile à tromper que le sénat : on n'avait point osé lui enlever le droit de sanctionner les lois et de nommer aux charges ; il ne voulait pas que ce droit fût illusoire. Tant qu'Auguste restait à Rome, sa politique adroite dirigeait à son gré les choix de la multitude, et ses recommandations étaient respectées comme des ordres ; mais toutes les fois qu'il s'absenta, les élections furent orageuses, et le peuple turbulent se porta à des mouvemens séditieux. Aussi, après la mort d'Auguste, Tibère priva le peuple du droit d'élection, et le transféra au sénat qui se montrait plus servile.

Au reste, si l'ordre et le repos peuvent dédommager de la perte de la liberté, les Romains en jouirent pleinement ; et Auguste exerça avec tant de justice et de douceur un pouvoir arbitraire, que les républicains durent lui reprocher d'être le plus dangereux des despotes ; car il fit aimer l'autorité absolue. Bonheur public sous Auguste.

Le temple de Janus fermé, la fureur des factions étouffée, les biens restitués aux proscrits, la vigueur rendue aux lois, la force aux tribunaux,

la discipline aux armées, le respect à la religion, la liberté au commerce, la sécurité à l'agriculture, les encouragemens accordés aux lettres et aux arts, firent goûter au monde entier un bonheur et une paix jusque là inconnus. Horace a tracé en beaux vers un tableau admirable de cette époque tranquille « où les Romains, à l'abri des attaques » de l'étranger et de la fureur des guerres civiles, » voyaient l'ordre remplacer la licence, et la » vertu vengée du vice. Le fermier recueillait » sans crainte de riches moissons; le bœuf tra- » çait sans danger son paisible sillon; les provinces » n'étaient plus livrées à l'insolente avidité des » préteurs, à la violence des soldats féroces. »

Ce qui prouve encore mieux que l'encens des poètes la sagesse du règne d'Auguste, c'est qu'il est stérile pour l'histoire, et qu'il ne lui offre aucun de ces grands événemens qui n'excitent l'admiration de la postérité qu'aux dépens des larmes et du sang des contemporains.

Quels hommages n'aurait pas mérités Octave, si, plus prévoyant, il eût forcé ses successeurs à ne pas sortir des bornes que son seul caractère mettait à son pouvoir; si, rendant son trône héréditaire, au lieu de conserver des formes vaines et dangereuses d'élections, il eût assis ce trône sur une base plus solide, à l'ombre de lois sages et de fortes institutions; et s'il avait garanti la liberté publique, par d'insurmontables barrières, des dangers

de la tyrannie du prince, comme il l'avait mise à l'abri des orages populaires ! Mais Auguste, en se faisant chérir par sa modération, ne vit que le présent et ne travailla que pour lui. Le sort de sa patrie sous ses successeurs l'inquiéta peu ; il ne sut ou ne vit pas qu'un pouvoir qui s'élève en s'isolant devient d'autant plus fragile qu'il est plus haut, qu'il se prive de solidité en se privant de base, et qu'aucune force ne peut s'appuyer que sur ce qui résiste.

Un prince qui par son titre même prouvait qu'il était parvenu au trône par les armes, et qu'il ne régnait que comme général victorieux, ne devait pas laisser perdre aux soldats l'habitude de le voir à leur tête. Auguste quitta Rome, et partit pour la Gaule, où Messala venait, par ses ordres, de réprimer une révolte. La présence de l'empereur acheva de soumettre ce pays à la police et aux lois romaines ; elles rendirent les Gaulois plus tranquilles, plus éclairés, plus riches, plus heureux, mais elles amollirent leurs mœurs, et ils devinrent moins capables de résister à la bravoure féroce des sauvages habitans de la Germanie.

Départ d'Auguste pour la Gaule.

Dans le même temps Gallus, préfet d'Egypte, conçut le projet de se rendre indépendant ; les circonstances n'étaient pas favorables à un semblable dessein ; l'empire romain, paisible, ne voulait pas voir troubler son repos ; Gallus, abandonné par les troupes, fut destitué ; une punition si peu rigoureuse parut trop douce au sénat, qui se montra plus

sévère que l'empereur, et qui bannit le coupable. Son infidélité comme magistrat causa son exil; son talent comme poète lui fit obtenir son rappel, que Mécène, ami constant des lettres, sollicita pour lui. Auguste eut toute sa vie l'habileté de laisser au sénat les rigueurs, et de réserver pour lui les actes de bienfaisance, de générosité et de clémence.

Le Panthéon terminé par Agrippa.

Pendant son absence, Agrippa, chargé des embellissemens de la capitale, termina le superbe édifice qu'on nommait Panthéon, et qui, dans son enceinte circulaire, rassemblait tous les dieux de l'univers, comme Rome réunissait sous ses lois tous les peuples du monde.

Guerre d'Espagne terminée par Auguste

A cette époque le feu de la liberté ne s'agitait plus que dans la partie septentrionale de l'Espagne. Les Cantabres, les Asturiens, protégés par leurs montagnes, prirent plusieurs fois les armes pour recouvrer leur indépendance. Vaincus par Varron et Muréna, ils se révoltèrent encore; Auguste, craignant leur courage et leur exemple, jugea cette guerre assez importante pour la diriger lui-même; ils résistèrent avec opiniâtreté, et la fortune seconda d'abord leur vaillance; mais enfin, accablés par le nombre, ils se soumirent. Auguste eut l'honneur de terminer en Espagne une guerre qui durait depuis deux cents ans : il établit plusieurs colonies pour contenir ces peuples belliqueux, et bâtit la ville de Mérida, dont le territoire devint la propriété et la récompense de ses soldats.

Deux jeunes guerriers se distinguaient alors dans les armées d'Auguste : Marcellus, neveu de ce prince, par sa vaillance, par ses talens, par sa générosité, par son attachement à l'ancienne discipline, et par ses douces vertus, faisait les délices et l'espoir de Rome : il épousa Julie, fille de l'empereur, également fameuse par ses charmes et par ses vices. Tibère, fils de Livie, se faisait remarquer par sa bravoure, par son habileté militaire; mais il était ambitieux, jaloux, débauché, fourbe et cruel. A l'âge où les hommes sont portés à la confiance et à la douceur, il se montrait sombre et méfiant, et ne comptait sur l'obéissance que lorsqu'elle était commandée par la crainte. Il conseilla de traiter avec rigueur les Cantabres vaincus; et quarante mille de ces infortunés furent enlevés à leur patrie et dispersés dans des contrées lointaines. Rome ne prévoyait pas alors que Tibère dût être un jour son maître. Auguste ne l'aimait pas; et la seule marque de faveur que les instances de Livie purent lui faire obtenir, fut une dispense de cinq ans pour parvenir aux charges.

Portraits de Marcellus et de Tibère.

Les armes romaines, couronnées de succès sur toutes les frontières de l'empire, échouèrent en Arabie : ses sables brûlans la défendaient mieux que ses guerriers; Elius Gallus voulut y pénétrer : son armée, égarée par des guides infidèles, errante au milieu des déserts, privée de vivres, accablée par un soleil ardent, fut presque totalement dé-

Echecs des Romains en Arabie et en Ethiopie.

truite, quoiqu'elle n'eût perdu que sept hommes dans les combats.

Pétronius, gouverneur d'Egypte, n'eut pas plus de succès dans une guerre qu'il entreprit contre les Ethiopiens. Leur reine Candace perdit d'abord sa capitale, mais conserva son courage. Ralliant ses troupes, elle força les Romains à la retraite : son royaume, séparé du reste du monde par des déserts, connaissait à peine de nom les maîtres de la terre. Lorsqu'on lui proposa, pour terminer la guerre, d'envoyer une ambassade à l'empereur, elle demanda quel pays il habitait. Auguste lui accorda la paix, et l'affranchit du tribut que Pétronius lui avait imposé.

Maladie d'Auguste.

Peu de temps après Auguste tomba malade; on désespérait de sa vie : se croyant lui-même sans ressource, il donna son anneau au brave et sage Agrippa; c'était le désigner pour son successeur, et préférer le bonheur de l'empire à l'élévation de sa famille. L'habileté de Musa, son médecin, le sauva. Les Romains reconnaissans élevèrent à Musa une statue près de celle d'Esculape. Les plus nobles caractères résistent difficilement à l'ambition. Marcellus supportait avec peine la préférence éclatante qu'Agrippa venait d'obtenir. Les talens et les services d'un ministre si expérimenté, d'un général tant de fois vainqueur, d'un ami si fidèle, ne le garantirent pas de la disgrâce. Auguste n'eut point la force de le défendre contre sa famille;

Disgrâce d'Agrippa.

mais, voulant couvrir son exil d'un voile honorable, il le fit gouverneur de Syrie. Marcellus survécut peu à ce triomphe qui lui donna probablement plus de repentir que de jouissance; il n'avait que vingt ans lorsqu'il mourut. Le peuple le regretta d'autant plus vivement qu'on lui supposait l'intention de rétablir la république. Moissonné dans sa fleur, et n'ayant fait briller dans le monde que des vertus, il jouit en mourant d'une gloire que, peut-être, une plus longue vie ne lui aurait pas conservée. Virgile l'immortalisa par ses vers. Plus tard Sénèque fit son éloge; un théâtre magnifique porta son nom, par les ordres d'Auguste.

Mort de Marcellus.

Les Romains n'aimaient pas Livie; ils l'accusaient de tous les coups du sort, et ils la soupçonnèrent d'avoir attenté aux jours de Marcellus, dans le dessein de faire régner Tibère. Cependant l'empereur se conciliait de plus en plus l'affection du peuple. Son plus grand secret pour se faire aimer fut d'oublier le passé, de ne protéger aucun parti, et de traiter avec une égale faveur les hommes de talent, soit qu'ils l'eussent servi ou combattu. Il s'adjoignit au consulat Pison, républicain ardent, et Sextius, fidèle ami de Brutus. C'est par ce constant oubli des factions qu'on les tue.

Dictature perpétuelle refusée par Auguste.

Le fléau de la peste vint alors troubler le bonheur dont jouissaient les Romains. Ce peuple, toujours extrême dans son amour comme dans sa haine, crut que l'homme qui avait fait cesser les

désordres de la terre pouvait seul désarmer le courroux du ciel ; volant au-devant du joug avec la même passion qui lui faisait autrefois sacrifier ses jours pour la liberté, il se rassemble en tumulte, entraîne le sénat à rendre une loi qui nomme Auguste dictateur perpétuel, et porte ce décret aux pieds de l'empereur.

Auguste connaissait trop la mobilité de la multitude pour céder à ce moment d'ivresse : il refusa le titre inutile qu'on lui proposait ; et comme sa résistance augmentait l'ardeur du peuple pour le vaincre, il déchira ses vêtemens, et déclara qu'il aimait mieux mourir que de se charger d'un pouvoir tyrannique qu'une loi formelle avait aboli pour toujours. Il n'accepta que la puissance tribunitienne pour sa vie, et le peuple se retira rempli d'admiration pour sa modestie qui se bornait cependant à préférer le trône à la dictature.

Ses voyages dans les parties de l'empire.

L'empereur était persuadé que la surveillance continuelle du chef de l'État peut seule empêcher le relâchement dans les diverses parties de l'administration, et que, pour bien exécuter ses ordres, on doit toujours le voir ou l'entendre. Il se résolut donc à visiter plusieurs parties de son empire ; il parcourut la Sicile et la Grèce, rétablit partout l'ordre et la justice, et signala sa générosité par des largesses ; il donna Cythère à Lacédémone, et, au grand regret des Athéniens, rendit à Egine son indépendance. Passant ensuite en Asie, il y fit

bénir son nom par un juste mélange de douceur et de sévérité. Il priva Sidon et Tyr de leur liberté, parce qu'elle était dégénérée en licence. Cependant, trompé par l'adresse et par la flatterie d'Hérode, il augmenta ses Etats. Ce roi, habile à la guerre, profond en politique, mais oppresseur de ses peuples et tyran de sa famille, au mépris de sa religion, érigea un temple à l'empereur.

Soumission de Phraate, roi de Parthie.

L'orgueil romain, rassasié de triomphes, n'avait été depuis plusieurs siècles humilié que par les Parthes : César était mort au moment où il se préparait à venger l'affront de Crassus. Auguste, voulant remplir son dernier vœu, et se montrer digne de son nom, rassembla ses troupes pour marcher sur l'Euphrate. Phraate, roi de Parthie, alarmé de son approche, le désarma par sa soumission, et lui renvoya les drapeaux et les prisonniers romains, tristes débris de l'armée de Crassus.

Les Parthes étaient si redoutés que cet événement fut célébré à Rome comme une éclatante victoire : les consuls placèrent ces drapeaux dans le temple de Mars Vengeur ; le sénat fit frapper des médailles pour consacrer le souvenir de cet événement glorieux, et le peuple éleva un arc de triomphe en l'honneur d'Auguste.

Phraate donna à l'empereur quatre de ses enfans en otage, moins par crainte des armes romaines, que par la peur de voir ses peuples se révolter

en faveur de ses fils. Un tyran haï et méprisé redoute plus ses sujets que ses ennemis.

Auguste permit à tous les peuples tributaires de se gouverner par leurs lois : il obligea les rois qui dépendaient de Rome à rendre leur joug plus léger pour leurs sujets. Artaxias, roi d'Arménie, comptant sur les secours des Parthes, s'était déclaré l'ennemi des Romains; dès qu'on le vit abandonné par eux, ses peuples se révoltèrent contre lui; ils le chassèrent du trône, et l'empereur leur donna pour roi Tigrane qui avait été élevé à Rome.

Auguste, revenu à Samos, y reçut les hommages de tous les princes de l'Europe et de l'Asie. Pandion, Porus, rois des Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Les Scythes et les Sarmates recherchèrent son amitié : Zarémonochégas, indien de naissance, avait parcouru la terre pour s'instruire : initié aux mystères d'Eleusis, il crut qu'il fallait mourir au moment où il se voyait arrivé au comble du bonheur; et, suivant la coutume superstitieuse de son pays, il fit dresser un bûcher au milieu d'Athènes, et périt publiquement dans les flammes, en présence de l'empereur.

Retour d'Auguste à Rome. Mort de Virgile.

Auguste partit d'Athènes pour revenir à Rome. Virgile, qui payait par un encens immortel l'amitié dont l'empereur l'honorait, mourut dans ce voyage, et fit lui-même ainsi, dit-on, son épitaphe :

« Mantoue m'a donné le jour; la Calabre me
» l'a ravi; Parthénope conserve mes cendres. J'ai

» chanté les bergers, les champs et les héros. »

N'ayant pu achever les corrections qu'il voulait faire à l'Enéide, il avait ordonné de livrer cet ouvrage aux flammes. Nous devons à Auguste la conservation de ce chef-d'œuvre ; en le sauvant, il se servit lui-même ; car les grands écrivains composent une noble partie de la gloire des grands règnes. La reconnaissance est une vertu qui s'unit presque toujours aux grands talens; Virgile institua pour héritiers Auguste et Mécène. Leurs trois noms réunis ont traversé les siècles.

Troubles à Rome.

Tandis qu'Auguste était absent, quelques souvenirs de la république se réveillèrent. Les comices furent orageux ; un petit nombre d'hommes turbulens crurent pouvoir profiter de ces mouvemens passagers pour conspirer. Cépion, Statilius, Egnatius Ruffus furent punis par le sénat de leur témérité ; et l'empereur, pour réprimer la licence du peuple, nomma lui-même cette année les consuls.

Les Cantabres tentèrent encore une fois de se soulever ; Agrippa les soumit, et Balbus triompha des Garamantes qui s'étaient révoltés en Afrique.

Nouvelles institutions et nouveaux travaux d'Auguste.

Depuis la mort de Marcellus, Agrippa, comme on peut le croire, avait repris son rang et sa faveur près d'Auguste ; il le fit nommer tribun pour cinq ans. Secondé par ce sage ministre et par Mécène, il publia plusieurs lois sévères contre le luxe, contre la brigue, contre la dépravation des mœurs,

et fit de sages réglemens pour préserver Rome des incendies. Il compléta la réforme du sénat, réduisit le nombre des sénateurs à six cents, et fixa leurs revenus à cent mille livres. Les superbes aquéducs construits par Agrippa répandirent une eau salubre dans tous les quartiers de la ville : par là les contagions dont Rome s'était vue si long-temps la proie devinrent moins fréquentes.

Auguste tenta de louables mais inutiles efforts pour rendre aux liens du mariage leur force et leur sainteté; il avait triomphé de la liberté, la licence lui résista. Le désordre était trop général pour être arrêté; ce n'était plus le temps des Lucrèce et des Cornélie. Horace nous représente « toutes les jeunes Romaines livrées avec passion » aux arts voluptueux de l'Ionie, ne cultivant » d'autre science que celle de plaire, et, dès » leur enfance, méditant déjà de coupables » amours. » Auguste lui-même, qui voulait réformer les mœurs, cédait au torrent; il donnait la loi, mais non l'exemple, et on lui reprochait justement son amour illégitime et trop public pour Terrentia, femme de Mécène. L'époux de Livie, enlevée à Néron dont elle était enceinte, devait-il espérer qu'on écouterait sa voix lorsqu'elle tonnerait contre le vice, et avait-il le droit de punir aussi sévèrement le dérèglement de sa famille?

L'empereur, quelque indulgent qu'il se fût montré pour les plaisirs du peuple, crut nécessaire

de modérer sa passion pour les jeux sanglans du cirque, et il ne permit que deux fois par an les combats de gladiateurs. Le peuple romain se montrait alors plus que jamais passionné pour les spectacles. Deux pantomimes célèbres, Pylade et Bathyle, se disputaient la faveur de la multitude, qui, faute de plus grands objets, se divisait en factions pour eux, avec autant d'ardeur que s'il eût été question de Marius et de Sylla. Auguste, pour réprimer l'insolence de Pylade, le bannit quelque temps, le rappela ensuite, et lui recommanda de ne plus donner lieu par sa conduite à ces agitations populaires. « César, lui répondit Pylade, je crois qu'il vous est plus utile que nuisible de voir le peuple romain ne s'occuper que de Bathyle et de moi. »

L'empereur préférait à tout autre spectacle les jeux troyens, où les jeunes patriciens, divisés en escadrons, manœuvraient, s'exercaient les uns contre les autres, et disputaient entre eux le prix de l'adresse et de la course. Il aimait mieux retracer aux yeux des Romains les jeux du roi Énée et du jeune Ascagne que les triomphes de la république.

Mouvemens hostiles des Germains réprimés par Auguste

Les guerres devenaient de plus en plus rares; Rome ne combattait que pour se défendre; on n'était plus au temps où il fallait chaque année une nouvelle gloire pour de nouveaux consuls; une politique sage voulait conserver les conquêtes et

non les étendre. Le repos de l'empire ne fut sérieusement troublé, sous le règne d'Auguste, que par les Germains. Ces peuples belliqueux ne pouvaient renoncer au désir de s'emparer de la Gaule; plus cette contrée devenait riche, fertile et civilisée, plus elle excitait l'ambition des barbares. Leurs premiers mouvemens furent réprimés par l'empereur, qui s'approcha lui-même du Rhin pour les contenir.

Les poètes et les courtisans comparèrent son absence de Rome aux voyages des législateurs Solon et Lycurgue; et cependant Auguste, fort différent de ces sages, au mépris de ses propres lois, traînait à sa suite Terrentia, et scandalisait par cet exemple le peuple dont il prétendait réformer les mœurs.

On lui porta dans les Gaules de violentes plaintes contre Licinius, chargé d'y lever les tributs. Ce concussionnaire avide, né Gaulois, esclave à Rome, et affranchi par César, s'était élevé à force de ramper; conservant, dans le rang où il se trouvait parvenu, les sentimens de la servitude, il se montrait aussi dur pour les hommes soumis à son autorité qu'il avait été souple et flatteur pour ses maîtres. Auguste, irrité de ses malversations, voulait le punir; Licinius le conduisit dans sa maison, lui fit voir un trésor immense : « Voilà, dit-il, » ce que j'ai amassé pour vous; mon dévouement » à vos intérêts m'attire la haine publique; perdez-

» moi si vous le voulez, mais gardez cet or dont » je craignais que les Gaulois ne se servissent » contre vous. » Cet or couvrit le crime, et Licinius fut absous.

Cependant l'empereur consola les Gaulois par ses bienfaits, et favorisa particulièrement la ville d'Autun qui devint dans la Gaule un centre d'instruction publique. Les Rhétiens, habitans des Alpes, osèrent dans ce temps faire quelques courses en Italie; Drusus, secondé par Tibère, vainquit ces barbares, et fonda dans leur pays la colonie d'Augusta (aujourd'hui Augsbourg). D'un autre côté Agrippa soutenait la puissance romaine en Orient; il protégea les Juifs, et vainquit en Asie un aventurier qui se disait petit-fils de Mithridate, et voulait relever son trône.

Retour d'Auguste à Rome.

Auguste, de retour dans la capitale de l'empire, fut reçu par les Romains, non-seulement comme un maître, mais comme un dieu. L'univers retentissait de ses louanges, et l'encens fumait pour lui dans tous les temples. Les vices et les cruautés de sa jeunesse font croire difficilement aux vertus de sa vieillesse; cependant il est certain que si ces vertus n'existaient pas dans son cœur, elles brillaient dans toutes ses actions. Il importe peu qu'on les attribue à ses sentimens ou à sa politique; elles eurent le même effet, et toute censure perd sa force contre un souverain qui dompte ses passions et qui réprime ses ressentimens.

Il suffit à l'éloge d'Auguste, pour effacer le souvenir d'Octave, de dire que son règne fut glorieux et sage, qu'il fut aimé, et que son peuple fut heureux. La reconnaissance des Romains était si sincère qu'ils l'exprimaient au moment où la tombe, ne laissant plus rien à désirer ni à craindre, fait taire la flatterie. Un grand nombre de personnages distingués léguaient en mourant leurs biens à l'empereur; Auguste, n'abusant point d'une affection si vive, rendit presque toujours aux enfans leur patrimoine, et souvent même il l'augmenta. Son plus grand mérite fut de bien choisir les hommes qui l'aidaient à soutenir le fardeau de l'empire, et de ne point se montrer jaloux des grands talens qu'il savait employer.

Tandis qu'Agrippa illustrait le règne d'Auguste par de grands succès militaires, par de grands travaux et par de magnifiques monumens, Mécène travaillait courageusement et avec succès à le sauver des écueils du pouvoir; il adoucissait son caractère, et l'empêchait de se livrer à son ancien penchant pour la rigueur : sa maxime constante était « qu'on doit gouverner les hommes » comme on voudrait soi-même être gouverné. »

La vérité hardie n'irritait point Auguste; il était digne de l'entendre. Un jour, assis sur son tribunal, il allait condamner plusieurs personnes à mort; Mécène, ne pouvant s'approcher de lui, écrivit ces mots sur des tablettes qu'il lui fit passer :

« Lève-toi, bourreau ! » César, dans l'instant, quitta l'audience, et fit grâce aux accusés. On raconte que le philosophe Athénodore, le voyant irrité, lui dit : « Lorsque la colère veut s'emparer » de vous, prononcez lentement les vingt-quatre » lettres de l'alphabet avant de parler ou d'agir. » — « Restez toujours près de moi, répondit l'em- » pereur ; vos conseils me sont nécessaires. »

Auguste survécut aux nobles amis qui l'avaient aidé à vaincre ses passions. Agrippa, après avoir étouffé une révolte des Pannoniens, tomba malade. L'empereur était parti de Rome pour courir près de lui ; mais en route il apprit sa mort. Il lui fit de magnifiques funérailles, prononça publiquement son éloge, et donna l'ordre de le placer dans le tombeau que lui-même devait occuper. Comment ne pas admirer un prince qui supporte la vérité, qui dompte son caractère, qui sent le prix de l'amitié, et qui accorde la plus grande part de sa faveur, de son pouvoir et de sa confiance à celui qui a condamné son usurpation, à l'homme qui lui a conseillé d'abdiquer? Les Romains n'étaient plus dignes de la liberté, Auguste l'était de l'empire. Mort d'Agrippa.

Agrippa avait eu trois fils de Julie, Caïus César, Lucius César, Agrippa ; et deux filles, Julie, qui hérita des vices de sa mère, et la célèbre Agrippine, femme de Germanicus. La mort d'Agrippa fut un malheur d'autant plus grand pour l'empire, Union de Tibère et de Julie, femme d'Agrippa.

qu'elle approcha Tibère du trône. Auguste lui ordonna d'épouser la veuve de ce grand homme. Tibère aimait sa femme Vipsania et méprisait Julie; mais l'ambition lui fit surmonter son mépris et son amour. Devenu gendre de l'empereur, il partit de Rome ponr combattre les Scordisques et les Pannoniens, remporta sur eux plusieurs victoires, et reçut les ornemens du triomphe *.

Guerre avec les Germains.

Tous les pays civilisés avaient cédé aux armes romaines; elles ne s'étaient vues arrêtées que par les déserts de l'Éthiopie, par les vastes et brûlantes plaines des Parthes et par les profondes forêts de la Germanie. Cette dernière contrée, située entre le Rhin, le Danube, la Vistule et la mer du Nord, fut dans tous les temps une pépinière de soldats. Le nom de Germain, qui signifie guerrier, annonçait assez qu'ils n'existaient que pour les combats. Ils faisaient consister leur bonheur à vivre libres et à mourir sur un champ de bataille. Trop indépendans pour subir le joug des lois, ils ne connaissaient de règles que leurs volontés, et ne sortaient de leur oisiveté que pour se livrer à la débauche ou pour combattre. Leur croyance religieuse enflammait encore leurs passions guerrières; l'enfer punissait les lâches, le ciel n'était ouvert qu'aux braves.

Depuis l'invasion des Cimbres et des Teutons,

* An de Rome 740. — Avant Jésus-Christ 12.

que défit Marius, ils furent presque toujours en guerre avec les Romains. Souvent vaincus sans être soumis, ils voulaient toujours franchir le Rhin.

Les plus sanglantes défaites ne purent les faire renoncer à cette soif de conquêtes qui s'accrut à mesure que la vertu romaine s'affaiblit, et qui les rendit enfin, dans la décadence de l'empire, maîtres de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique et de l'Italie.

Les peuples nombreux de la Germanie portaient différens noms; mais tous avaient les mêmes mœurs et la même passion pour les armes. Cette hydre à mille têtes résista seule à l'Hercule romain, et finit par en triompher.

La mort d'Agrippa réveilla leur ardeur et leurs espérances; les Sicambres, les Usipiens et les Teuctères surprirent les légions que commandait Lollius sur les bords du Rhin, les mirent en déroute, soulevèrent en leur faveur deux provinces gauloises, et dévastèrent celles qui voulaient leur résister. Drusus marcha contre eux, les battit, passa le Rhin, et dévasta les terres des Frisons, des Bructères, des Cauques. L'année suivante il franchit la Lippe, s'empara du pays des Sicambres, et poussa les Chérusques jusqu'au Wéser. La rigueur de la saison le forçant à se rapprocher du Rhin, les Sicambres coupèrent sa retraite et l'enveloppèrent. Privé de vivres, il se voyait au mo-

Victoire de Drusus sur les Germains.

ment d'être vaincu sans pouvoir combattre; mais les barbares, croyant que ses troupes épuisées ne pourraient leur opposer qu'une faible résistance, l'attaquèrent témérairement; il les punit de leur audace, les enfonça, les mit en fuite, et revint dans les Gaules, laissant sur la Lippe, près de Paderborn, des forts et des garnisons destinés à les contenir : on lui décerna le triompha; ses légions voulaient lui donner le titre d'empereur; Auguste ne le permit pas.

Drusus apprit bientôt que les Germains rassemblaient de nouvelles forces contre lui : il combattit encore les Cattes, les Suèves, les Sycambres, les Chérusques, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux rives de l'Elbe. Rome croyait voir revivre en lui ses anciens héros; les barbares redoutaient sa vaillance, ses concitoyens respectaient sa vertu. Libéral dans ses opinions, populaire dans ses mœurs, il ne dissimulait point son désir de rétablir la république, et les amis de la liberté fondaient sur lui leurs espérances. Une mort imprévue rompit le cours de ses brillantes destinées.

Mort de ce général, surnommé Germanicus

Le peuple ne veut presque jamais attribuer au sort la mort des grands hommes; on soupçonna Auguste et Tibère de s'être délivrés par le poison d'une gloire importune : mais Tacite, dont l'inflexible sévérité ménageait peu les princes, et Suétone même, plus satirique qu'historien, ont re-

gardé comme calomnieux ces bruits, accrédités par la haine qu'inspirait Tibère.

Ce jeune prince, apprenant la maladie de Drusus son frère, reçut l'ordre de se rendre près de lui ; il quitta son armée, à la tête de laquelle il venait de vaincre les Pannoniens, les Daces et les Dalmates. Sa diligence fut telle qu'il put assister encore aux derniers momens de son frère. Cette circonstance réunit contre lui tous les soupçons, et le lieu où mourut Drusus conserva le nom de *Champ scélérat*.

Auguste prononça l'éloge funèbre de ce jeune héros. Il écrivit, dit-on, l'histoire de ses exploits ; le sénat lui accorda, ainsi qu'à tous ses descendans, le surnom de *Germanicus*. On lui éleva un arc de triomphe en marbre, plusieurs statues dans Rome, et un cénotaphe sur la rive du Rhin. Émule des Scipion et des Paul-Émile, il ne leur était point inférieur en courage, et il les égalait en amour pour sa patrie : son fils Germanicus hérita de ses talens et de ses vertus ; tous deux vécurent trop peu pour la gloire et le bonheur de Rome.

Victoires de Tibère.

Tibère, prenant le commandement de l'armée, remporta plusieurs avantages, mérita l'ovation, força une partie des Suèves et des Sicambres à rendre les armes, transporta quarante mille de ces barbares en-deçà du Rhin, et pacifia tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe. Auguste lui permit de prendre le titre d'empereur que sa poli-

tique avait refusé à un prince plus populaire, et par là plus dangereux.

La paix referme le temple de Janus.

Le temple de Janus fut de nouveau fermé; l'empereur, tranquille au dehors, eut à punir quelques ennemis intérieurs; il se voyait obligé à regret de réprimer par des supplices les conspirations qui se renouvelaient sans cesse. La crainte dicte toujours de mauvaises lois; il en fit une pour ordonner que les esclaves de tout citoyen accusé de crime d'État pussent être achetés par la république ou par l'empereur, afin que rien ne les empêchât de dénoncer leur ancien maître, ou de déposer contre lui.

Mauvaise loi d'Auguste.

L'empereur prenait en même temps des moyens plus justes et plus efficaces pour faire respecter son trône et sa vie. Plus son pouvoir augmentait, plus il se montrait modeste et populaire. Dans le nouveau dénombrement qu'il fit, on le vit se soumettre le premier à la loi, et faire la déclaration de sa fortune comme un simple citoyen. Il ordonna de fondre toutes les statues de métal qu'on lui avait élevées, et en forma des trépieds pour le temple d'Apollon : on voulait lui en décerner une nouvelle; il la refusa, et en érigea lui-même une à la concorde et à la prospérité publique. Le feu consuma sa maison : tous les citoyens lui présentèrent en foule leur argent pour la faire rebâtir. Auguste porta sa main sur toutes ces offrandes, et ne prit de chacune qu'un denier. Ce fut

à cette époque que Messala, député par le sénat près de ce prince, lui dit : « César Auguste, pour » votre bonheur et pour celui de votre famille, » que nous croyons inséparable de la félicité pu- » blique, le sénat, avec le consentement du peu- » ple romain, vous salue *père de la patrie.* » L'empereur, versant des larmes, lui répondit : « Parvenu au comble de mes vœux, que puis-je » encore demander aux dieux immortels, si ce » n'est que cette unanimité de sentimens que vous » m'exprimez se soutienne jusqu'au dernier instant » de ma vie ? »

On lui témoignait, dans toute l'étendue de l'empire, la même reconnaissance et le même amour; partout on lui élevait des temples, et presque tous les rois étrangers fondèrent en son honneur des villes qui portèrent le nom de Césarée. Auguste, constamment favorisé par la fortune et couronné par la gloire, paya sa prospérité politique par des malheurs privés : il avait perdu Agrippa; la mort lui enleva Mécène; sa fille Julie déshonora son nom; il vit mourir la vertueuse Octavie, sa sœur; l'impérieuse Livie seule lui resta.

Octavie unissait la vertu à la beauté; on voyait revivre en elle les mœurs de ces antiques Romaines qui avaient tant contribué à la gloire de la république; seule, au milieu des factions et des fureurs de la guerre civile, elle fit entendre la douce voix de la paix et de l'humanité; l'amour maternel fut

Portrait d'Octavie, sœur d'Auguste.

sa seule passion ; elle le poussa peut-être à l'excès : inconsolable de la mort de son fils Marcellus, elle se montra trop jalouse de Livie et de toutes les mères heureuses. Le peuple romain pleura cette princesse qui, se renfermant dans les devoirs de son sexe, au faîte des grandeurs, ne fut jamais ni ambitieuse ni vindicative, et, dans un siècle de proscriptions, ne parla que de clémence.

Exil de Julie, fille d'Auguste.

L'empereur, aigri par tant de pertes, et irrité des désordres de sa fille Julie, la punit par un exil perpétuel ; il enveloppa dans son châtiment tous ceux qui avaient pris part à ses égaremens, et fit mourir Jules Antoine, fils du triumvir, un de ses amans, qui avait conspiré contre lui.

Exil et mort d'Ovide.

La muse harmonieuse du tendre Ovide s'efforça même en vain de fléchir sa rigueur. Ce poète aimable, banni de Rome, fit entendre, sur les bords glacés du Borysthène, des accords inconnus, et chanta tristement ses amours dans ces déserts, où l'empereur inexorable le laissa languir et mourir.

Cette sévérité découvrit à tout l'univers le déréglement qu'un père aurait dû cacher ; il reconnut trop tard son erreur, et dit : « Je n'aurais jamais » commis cette faute, si je n'avais pas perdu » Agrippa et Mécène. » Cet éloge, dicté par sa douleur, était aussi juste que touchant ; il devait sa gloire aux armes de l'un et aux conseils de l'autre.

Pouvoir de Mécène sur Auguste.

Mécène surtout fit oublier Octave et aimer Auguste. En mourant, il légua ses biens à l'empereur,

et lui recommanda d'aimer Horace comme lui-même. Ce sage ministre lui avait appris que la puissance doit s'incliner devant le génie ; que les grands écrivains sont les voix de la renommée, et qu'ils dictent les jugemens de la postérité. Auguste, docile à ses avis, apprit de lui à se vaincre, à souffrir, sans s'irriter, le langage de la vérité hardie, et même à mépriser la calomnie. Aussi permettait-il ordinairement beaucoup de liberté dans les discours.

Un vieux soldat le priait un jour d'assister au jugement de son procès : l'empereur lui dit qu'il était trop occupé, mais qu'il y enverrait quelqu'un à sa place. « César, répondit le vétéran, quand il » fallait vous servir, je payais de ma personne, et » je ne chargeais pas un autre de combattre pour » moi. » Auguste, loin de s'irriter de cette hardiesse, sortit à l'instant, et plaida lui-même la cause du vieux soldat.

Tibère l'exhortait à se venger de quelques personnes qui avaient tenu contre lui des propos outrageans : « Mon cher Tibère, lui dit le prince, » calmez la fougue de votre âge : pourquoi nous » emporter contre ceux qui disent du mal de » nous? ne suffit-il pas d'empêcher qu'ils nous en » fassent ? »

Tolérant pour les opinions politiques, il respectait celles des amis de la liberté, et traita toujours avec faveur le célèbre historien Tite-Live, quoi-

que, dans ses écrits, il comblât Pompée d'éloges. Lui-même il louait souvent Caton de sa stoïque fermeté : « Quiconque, disait-il, s'oppose à un » changement dans l'État, est un honnête homme. »

Entrant un jour chez ses petits-fils Caïus et Lucius, dont il surveillait l'éducation, il s'aperçut que ces jeunes princes s'empressaient de dérober à ses regards le livre qu'ils tenaient dans leurs mains ; il le saisit, et, trouvant que c'était un écrit de Cicéron : « Pourquoi, leur dit-il, croyez-vous » que cette lecture me déplaise ? Étudiez, admi- » rez, respectez Cicéron ; c'était un bon citoyen, » un habile orateur et un grand homme. »

Presque honteux de la rapidité avec laquelle le peuple voulait se précipiter dans la servitude, il refusa toujours le titre de seigneur que la bassesse romaine voulait lui donner. Ce mélange de modestie et d'ambition dans son caractère tenait aux deux phases de sa vie ; parvenu dans son âge mûr au rang des rois, il conservait encore quelques principes et quelques habitudes de son enfance et du temps où il n'avait été que citoyen.

Orgueil de Caïus et de Lucius, petits-fils d'Auguste.

Ses petits-fils Caïus et Lucius César, nés dans la pourpre, et entourés de jeunes courtisans qui n'avaient pas connu la république, prirent la mollesse et l'orgueil, trop naturels aux princes nourris sur les degrés du trône.

Lucius, âgé de onze ans, s'enivra des applaudissemens que lui prodiguaient les Romains quand

il entrait au théâtre. Excité par la flatterie de ses imprudens amis, il sollicita le consulat pour son frère qui n'avait que quatorze ans, et qui ne portait pas encore la robe virile. Auguste, toujours attentif à ménager l'opinion publique, affecta de paraître fort irrité contre lui. « Plaise aux dieux, » dit-il, que jamais la république n'éprouve assez » de malheurs pour se voir obligée de nommer » des consuls avant l'âge de vingt ans, comme je » l'ai moi-même été ! »

On peut juger de la sincérité de ce courroux, puisque, peu de temps après, il fit accorder à Caïus un sacerdoce et le droit d'assister aux délibérations du sénat. L'ambition des jeunes princes fit bientôt naître leur jalousie. L'empereur voulait vainement tenir entre eux une balance égale ; il nomma Tibère tribun pour cinq ans, et le chargea de pacifier les troubles d'Arménie. Caïus montra un vif ressentiment de l'emploi conféré à Tibère ; celui-ci, avec plus de raison, envia la faveur de Caïus ; il voyait bien qu'Auguste préférait son petit-fils à son gendre ; regardant sa mission en Asie comme une disgrâce, il demanda sa retraite, résista opiniâtrément aux prières d'Auguste et de Livie, et s'exila lui-même à Rhodes où il resta sept ans.

Exil de Tibère.

Lorsque Caïus eut pris la robe virile, l'empereur le fit nommer consul ; il reçut le titre de *prince de la jeunesse*, et l'ordre des chevaliers

Caïus César est nommé consul et *prince de la jeunesse*.

lui fit hommage de lances d'argent. La pente des Romains les entraînait rapidement à la monarchie : l'étendue de l'empire et la lassitude des troubles avait fait sentir à tous les esprits la nécessité d'un chef, et l'on touchait au moment où le ciel devait aussi, renonçant à la multitude de dieux qui divisaient l'Olympe, commencer à ne rendre de culte qu'au créateur de l'univers. Ainsi le règne d'Auguste devint la plus grande époque de l'histoire ; et, lorsque le monde reconnut un maître, la terre vit naître un dieu.

Epoque de la naissance de J.-C. et de la mort d'Hérode.

Le 25 décembre de l'année 747 de Rome, Jésus-Christ naquit en Judée. Publius Sulpicius Quirinus, consulaire, faisait alors, par l'ordre d'Auguste, le dénombrement des citoyens de l'empire. Hérode mourut cette même année; les livres saints disent qu'il expira après avoir ordonné le massacre de tous les enfans nouveau-nés, dans le dessein de détruire avec eux celui que d'anciennes prophéties semblaient appeler au royaume des Juifs, et qui fonda en effet un nouvel empire, non sur les corps, mais sur les esprits. Auguste partagea les États d'Hérode entre ses trois fils, Archélaüs, Philippe et Antipas.

Partage des Etats d'Hérode fait par Auguste.

La paix dont jouissait alors l'empire permettait au prince de ne s'occuper qu'à consolider son pouvoir et à distraire le peuple, par des fêtes et des jeux, de ses anciens souvenirs. L'an 750, Lucius César prit la robe virile, et jouit des mêmes

bonneurs que son frère. Auguste fit remplir d'eau le cirque Flaminien ; on y donna la représentation d'une naumachie : Rome vit des gladiateurs combattre contre trente-six crocodiles. On eût dit, en voyant sur l'arène ces lions, ces panthères, ces crocodiles, qu'au défaut des luttes sanglantes des Marius, des Sylla, des Carbon et des triumvirs, le peuple romain avait besoin qu'on l'amusât par la vue de monstres aussi cruels, mais moins dangereux. Représentation d'une naumachie.

L'empereur forma dans ce temps des cohortes prétoriennes, composées de dix mille soldats choisis pour sa garde. Ce corps d'élite, destiné à la défense du trône contre la liberté, devint par la suite un écueil contre lequel se brisa souvent la tyrannie. Tout pouvoir qui prend, au lieu de loi, la force pour appui, est à la fin renversé par elle ; et, dans les temps anciens, on vit souvent les prétoriens ravir et donner le sceptre, comme on a vu, dens les temps modernes, les janissaires et les strélitz disposer de l'empire. Formation de cohortes prétoriennes.

Les Parthes, toujours jaloux de la puissance romaine, supportaient avec peine que l'Arménie fût soumise à son influence : ils appuyèrent une faction dans ce royaume, chassèrent du trône le prince qu'Auguste leur avait donné, et mirent à sa place Tigrane. L'empereur, voulant, dans cette circonstance, essayer les talens de Caïus, son petit-fils, l'envoya en Asie, et forma pour lui des vœux Commandement de Caïus César en Asie.

difficiles à remplir; car il lui souhaita « la valeur » de Scipion, la popularité de Pompée, et sa » propre fortune. »

Dès que le roi des Parthes fut informé de l'approche de Caïus, il préféra la négociation aux armes, lui demanda une entrevue, et promit de ne plus se mêler des affaires d'Arménie. Caïus entra dans ce royaume, défit Tigrane, le détrôna, et donna son sceptre à un Mède nommé Ariobarzane.

Victoire et mort de Caïus.

Ce jeune prince jouit peu de sa victoire; il avait reçu dans le combat une blessure qui, peu de temps après, termina ses jours. Son frère Lucius, chargé de gouverner l'Espagne, était mort l'année précédente. Avant ces événemens, Tibère, qui s'était, comme nous l'avons vu, exilé lui-même à Rhodes pour calmer par son absence la jalousie des jeunes princes, réussit mal à déguiser son ambition, et en même temps, quoiqu'il affectât de professer les maximes et de porter le costume des philosophes, il dévoila, dans le lieu de sa retraite, les vices de son caractère, son penchant pour la débauche et pour la tyrannie, de sorte qu'il inspira aux Rhodiens la haine que depuis lui porta tout l'empire.

Quelques jeunes Romains, qui pénétraient ses odieux desseins, et qui le croyaient également capable des crimes les plus noirs et de la plus pro-

fonde dissimulation, avaient proposé à Caïus de le délivrer d'un rival si dangereux.

Caïus refusa d'y consentir : il fit plus ; trompé par les artifices de Tibère, qui s'ennuyait de son bannissement, et demandait en vain son rappel, il écrivit en sa faveur à Auguste. Ses prières et les instances de Livie fléchirent le courroux de l'empereur. Après la perte de Lucius et de Caïus, Auguste, qui voyait la mort moissonner toute sa famille, adopta Tibère, et quoiqu'il eût montré long-temps une juste méfiance de ce caractère dissimulé, il se laissa enfin vaincre ou tromper, et crut sans doute que Tibère, doué d'un esprit pénétrant, d'une grande capacité militaire, et d'une indomptable fermeté, pourrait seul, après lui, porter le fardeau de l'empire.

Adoption de Tibère par Auguste.

Tibère connaissait trop l'empereur pour ne pas prendre tous les moyens qui pouvaient lui concilier son affection; il feignit un dévouement sans bornes, une vive reconnaissance, parut dompter la violence de son caractère, et affecta autant de modestie qu'il ressentait d'ambition. Il avait encore un rival à redouter, c'était Agrippa Posthumius, le dernier des petits-fils d'Auguste. La mémoire de son père, le grand Agrippa, le rendait cher aux Romains; mais son ignorance, sa grossièreté, sa conduite orgueilleuse et téméraire le perdirent. Ses défauts, exagérés sans doute encore par Livie, irritèrent Auguste qui le priva

Disgrâce d'Agrippa Posthumius

de ses droits, le chassa de Rome, et lui donna l'île de Planasie pour prison. Ayant ainsi éloigné Agrippa du trône, il obligea Tibère, quoiqu'il eût déjà un fils, d'adopter son neveu Germanicus, fils de son frère Drusus. Les vertus et les talens de ce jeune prince le rendaient l'espoir de Rome.

Adoption de Germanicus par Tibère.

Conspiration de Cinna contre Auguste.

Tandis que l'empereur s'occupait à consolider le trône que son adroite politique était parvenue à élever, il découvrit une grande conjuration tramée contre sa puissance et contre sa vie. Cinna, petit-fils de Pompée, en était le chef. On avait mis sous les yeux du prince la liste des conjurés et toutes les preuves de leurs crimes. Cependant on voyait avec surprise qu'il convoquait son conseil pour délibérer au lieu d'agir, et que cet ancien triumvir, qui avait dicté autrefois, sans s'émouvoir, tant de proscriptions, hésitait à frapper les conspirateurs.

Auguste semblait avoir une autre âme qu'Octave; agité par la colère, retenu par la pitié, il poussait de profonds soupirs. « Eh quoi! disait-il, » une inquiétude éternelle doit-elle être mon » partage? et le repos, celui de mes ennemis? » Laisserai-je vivre mes assassins? Je n'aurais » donc échappé à tant de combats que pour tom- » ber, au pied des autels, sous le couteau de ces » conspirateurs? Non! il faut qu'ils expirent, et » que leur supplice épouvante enfin tous ceux qui » seraient tentés de les imiter. » Mais tout à

coup, plus irrité contre lui-même que contre Cinna, il s'écriait : « Ah! si ma mort est l'objet de » tant de vœux, suis-je digne en effet de vivre? » Quand cesserai-je de répandre du sang? Cha- » cun croit s'immortaliser en conspirant contre » mes jours; sont-ils donc d'un assez grand prix » pour en acheter la conservation par tant de » meurtres? »

Conseils de Livie à Auguste.

On raconte que Livie, témoin de ses irrésolutions, lui dit : « Daignez écouter les conseils d'une » femme; lorsque les remèdes ordinaires ne réus- » sissent pas, le médecin habile doit en chercher » de nouveaux. A quoi vous a servi la sévérité? » Vous avez vu le sang des conspirateurs en faire » renaître sans cesse de nouveaux : Salvidiénus » tué a été remplacé par le jeune Lépidus; Lépi- » dus par Muréna et par Cépion; ceux-ci par » Égnatius et par Jules-Antoine. Essayez donc » enfin si la clémence ne sera pas plus efficace; » pardonnez à Cinna : puisque ses projets sont dé- » couverts, il n'est plus dangereux, et sa grâce » peut vous couvrir d'une gloire immortelle. »

Entrevue de Cinna et d'Auguste.

On ne sait si c'est la flatterie ou la vérité qui attribua ce sage conseil à Livie; ce qui est certain c'est qu'Auguste le suivit. Appelant Cinna près de lui, il lui ordonne de s'asseoir, lui défend de l'interrompre, lui rappelle qu'il l'a autrefois vaincu, et lui a pardonné; qu'après lui avoir sauvé la vie il l'a comblé de bienfaits, et préféré même à ceux

qui l'avaient servi. « Cependant, ajouta-t-il, Cin-
» na, pour prix de tant de générosité, tu veux
» m'assassiner! » A ces mots, Cinna s'écrie qu'il
est incapable d'un tel forfait : « Tu tiens mal ta
» parole, répond Auguste, tu ne devais pas m'in-
» terrompre. » Alors il lui prouve qu'il est instruit
de tous les détails de la conjuration, de l'heure et
du lieu où elle devait s'exécuter, et des noms de
tous les conspirateurs. Cinna, interdit, garde le si-
lence. « Quels motifs, reprend l'empereur, ont pu
» t'inspirer un pareil dessein? Serait-ce l'espoir de
» parvenir au trône? le peuple romain serait bien
» à plaindre si j'étais le seul obstacle qui t'empê-
» chât d'y monter. Tu veux gouverner un empire,
» et tu ne sais pas conduire ta propre fortune!
» Un obscur affranchi vient récemment de l'em-
» porter sur toi dans les comices; tu n'as encore
» montré d'audace que contre ton bienfaiteur; et,
» quand je serais tombé sous tes coups, es-tu assez
» insensé pour croire que les Fabius, les Servilius,
» et tant d'illustres personnages, l'orgueil et la
» gloire de Rome, pussent supporter ta domina-
» tion? Tu n'as rien à me répondre? Écoute ton
» arrêt : je te donne la vie une seconde fois; je
» t'avais pardonné comme ennemi, je te fais grâce
» comme à mon assassin. Soyons amis, et voyons,
» dans ce nouveau combat, si je serai plus géné-
» reux que tu ne seras reconnaissant. »

L'empereur savait que les demi-partis sont les

plus dangereux ; qu'une amnistie n'est qu'une offense quand elle n'est pas entière, et que les hommes de talens doivent être ou totalement perdus ou totalement gagnés.

Cinna fut nommé consul ; Cinna vécut fidèle, et, en mourant, légua tous ses biens à Auguste. Cet acte de clémence désarma les ennemis de l'empereur, lui donna l'amour des peuples pour garde ; et depuis on ne tenta aucune conspiration contre lui.

Ses armes réprimèrent les brigands qui infestaient la Sardaigne, et les Gétules révoltés contre le roi Juba.

Force des armées d'Auguste.

Les armées avaient donné l'empire à Auguste ; elles commençaient à sentir leur force : elles se plaignaient de la modicité de leur solde ; l'empereur l'augmenta ; il entretenait sur pied vingt-cinq légions romaines de six mille hommes chacune, et autant de légions étrangères ; sa garde était formée de dix mille prétoriens. Six mille hommes composaient celle de la ville. Il entretenait deux flottes toujours équipées ; l'une à Misène, l'autre à Ravenne. Pour subvenir aux dépenses qu'exigeaient des forces si considérables, il créa un trésor militaire que remplirent les tributs des pays conquis, et un impôt levé dans tout l'empire sur les successions collatérales.

Mort d'Asinius Pollion.

Dans ce temps mourut Asinius Pollion, aussi célèbre par son esprit et par sa sagesse que par ses exploits. Les vices de Cléopâtre l'avaient fait re-

noncer à l'amitié d'Antoine; partisan de la liberté, mais trop éclairé pour concevoir l'espérance de sauver une république corrompue, il ne voulut prendre aucune part aux guerres civiles, et conserva son indépendance dans la retraite. Auguste avait écrit contre lui des vers satiriques; on le pressait d'y répondre : « A quoi bon écrire, dit-il, » contre celui qui peut proscrire? » L'empereur, n'ayant pu faire de cet antique Romain un courtisan, en fit son ami. Pollion brilla dans tous les genres d'éloquence; Horace l'appelait l'*Oracle du sénat*.

La Judée réduite en province romaine.

Rome, sans faire comme autrefois de rapides conquêtes, continuait encore cependant à suivre son ancienne politique, et à profiter des fautes des rois pour étendre sa domination sur les peuples. Archélaüs, successeur d'Hérode, se montrait l'héritier de ses vices et non de ses talens. Les Juifs, révoltés par ses cruautés, portèrent contre lui des plaintes au sénat. L'empereur l'exila dans la Gaule, et réduisit la Judée en province romaine.

Guerre en Germanie.

La tranquillité de l'empire fut de nouveau troublée par les Germains; Tibère, chargé de les combattre, remporta sur eux plusieurs victoires.

Victoires de Tibère, surnommé *Imperator*.

Il battit les Attuariens et les Bructères, passa le Wéser, et défit les Chérusques. L'année suivante il dompta les Lombards qui habitaient le Brandebourg, et conclut la paix après avoir soumis tout le pays situé entre le Rhin et l'Elbe. Ces succès

valurent le titre d'*imperator* pour la quinzième fois à Auguste, et pour la quatrième fois à Tibère.

Marobodus, roi des Marcomans, peuples qui habitaient les bords du Mein, joignait au courage de sa nation la culture des lettres qu'il avait étudiées à Rome. Quittant son pays natal, à la tête de ses sujets et d'une partie des Suèves, il s'établit dans la Bohème ; il y fonda un empire formidable. Son armée s'élevait à soixante-dix mille hommes et à quarante mille chevaux. Ses troupes disciplinées avaient pris l'armure des légions romaines et leur tactique. Il donnait asile à tous les ennemis de Rome, et prétendait traiter d'égal à égal avec l'empereur. Auguste sentait la nécessité de renverser cette nouvelle puissance ; mais plusieurs révoltes qui éclatèrent à la fois en Dalmatie et en Pannonie l'obligèrent de remettre l'exécution de ce dessein à un autre temps.

Les rebelles étaient au nombre de deux cent mille hommes : une partie se jeta dans la Macédoine, l'autre voulait franchir les Alpes. L'alarme se répandit en Italie ; Tibère reçut l'ordre de les repousser ; il conduisit cette guerre avec habileté, chercha sagement une gloire plus solide que brillante, évita les combats inutiles, et s'occupa plus du soin de détruire les ennemis par la famine que par les batailles.

Cette lente sagesse déplut à Auguste. Soupçonnant Tibère de prolonger la guerre pour garder

le commandement de l'armée, il lui adjoignit Germanicus qu'il jugeait plus ardent et moins ambitieux; après quelques échecs dus à l'imprudence téméraire de Cécinna et de Sylvanus, Tibère contraignit les Pannoniens à se soumettre, et Germanicus vainquit en bataille les Dalmates. Batton, leur chef, appelé au tribunal de Tibère, fut interrogé par lui sur les motifs de sa révolte : « Romains, dit-il, n'en accusez que vous; l'oppression nous a réduits au désespoir; si vous voulez maintenir la paix dans les pays conquis, cessez de confier la conduite de vos troupeaux, non à des pasteurs, mais à des loups. »

Cette guerre, une des plus dangereuses qui eût menacé Rome depuis celle des Cimbres, avait tellement inquiété Auguste, que, quoiqu'il fût âgé de soixante-dix ans, il crut nécessaire de s'éloigner de Rome, et de s'établir quelque temps près du théâtre de la guerre. On décerna le triomphe à Tibère; Germanicus obtint les ornemens triomphaux.

Gouvernement de Varus en Germania.

Dans ce même temps l'empereur, si habile ordinairement dans ses choix, confia imprudemment le gouvernement de la Germanie à Quintilius Varus.

Le joug de l'étranger humilie plus que toute autre tyrannie; rien n'est plus difficile que de se faire aimer de ceux qu'on a vaincus; il n'existe qu'un moyen de jouir paisiblement de ses con-

quêtes, c'est de laisser aux peuples conquis leurs lois et leurs coutumes, et de n'en exiger que des tributs plus légers que ceux qu'ils payaient avant la conquête.

Varus, loin de se conformer à ces principes, voulut au contraire à la fois écraser la Germanie d'impôts, et l'assujettir à la police et aux lois romaines : joignant à ces fautes celle de s'aveugler sur l'opinion publique et de s'endormir dans une folle sécurité, il prit le silence pour un assentiment et la crainte pour la soumission.

Arminius, jeune guerrier distingué parmi les Chérusques par sa force, par sa haute stature, par son illustre naissance et par son courage audacieux, flatta Varus pour le perdre, et l'endormit pour le détruire. Hardi dans ses projets, adroit dans sa conduite, fécond en ressources et en ruses, il connaissait les mœurs de Rome qui lui avait accordé le rang de chevalier. S'insinuant dans la confiance du gouverneur, il l'affermit dans le système qui devait le ruiner, et le pressa vivement de hâter, de consommer la révolution qui devait substituer la civilisation à la barbarie. Trahison d'Arminius

Le Romain, trompé par ses éloges et par ses conseils, se crut entouré d'admirateurs et de partisans lorsqu'il était environné d'ennemis. Oubliant qu'il ne dominait que par la force, il se conduisit en magistrat au moment où il était le plus nécessaire de n'agir que comme général. Enfin

l'adroit Arminius, sous prétexte de répandre plus facilement le nouvel esprit qu'il voulait imprimer à la Germanie, lui persuada de séparer son armée en plusieurs corps, et de la disséminer dans toute la contrée en petits pelotons. Dès que Varus fut tombé dans ce piége, les Germains, courant aux armes, tombèrent sur ses différens postes, et les égorgèrent.

Le général n'avait gardé près de lui que trois légions; il se mit à leur tête, et marcha contre les rebelles, laissant derrière lui Arminius, qui avait promis de lui amener des renforts et des troupes fidèles.

Les Romains arrivent dans un défilé étroit, entre deux montagnes escarpées, couronnées d'épaisses forêts : Arminius donne alors le signal à tous ses compatriotes, et les réunit : il s'empare de l'entrée et de la sortie du défilé, et vient ensuite audacieusement trouver le gouverneur, et l'assure que tous les guerriers soumis à ses ordres n'ont pris les armes que pour voler à son secours.

Indigné de cette trahison, un Germain, nommé Ségeste, cherche en vain à dessiller les yeux de Varus; il lui conseille d'arrêter Arminius qui portait la hardiesse et la dissimulation au point de s'asseoir tranquillement à la table de celui qu'il allait égorger. Varus ne voulut rien croire, et se livra en victime aveugle à son ennemi.

Pendant la nuit qui suivit ce festin, Arminius,

revenu dans son camp, exécute ses cruels desseins : un cri général annonce la guerre; les Romains se voient attaqués de toutes parts : assaillis par une foule d'ennemis, leur intrépide courage soutient leur renommée; ils opposent à la fureur des barbares une opiniâtre résistance; mais enfin, affaiblis par la fatigue et par leurs blessures, ils abandonnent leur camp. Cependant, par un dernier effort, ils enfoncent encore tout ce qui s'oppose à leur passage, gravissent une montagne, et s'y retranchent. Les ennemis, dont le nombre augmentait toujours, renouvellent sans cesse leurs attaques, ne leur laissent pas un instant de repos, et finissent par forcer leurs retranchemens. Varus, désespéré, se poignarde; plusieurs de ses soldats l'imitent; d'autres se précipitent et périssent sous le fer ennemi; le reste se rend à discrétion.

Mort de Varus.

Cette bataille mémorable eut lieu près de Dethmold, dans le pays qu'on appelle aujourd'hui le comté de la Lippe. Arminius, aussi cruel après la victoire qu'il s'était montré perfide avant le combat, condamna tous les prisonniers à mort, et les fit expirer dans d'horribles supplices. On porta la tête de Varus au roi Marobodus qui la rendit aux Romains.

Désespoir d'Auguste.

Plus Auguste s'était vu toute sa vie comblé des faveurs de la fortune, moins il fut capable de supporter ses rigueurs. Ce désastre lui causa un chagrin auquel sa raison ne sut pas mettre de bornes;

il déchira ses vêtemens, frappa sa tête contre les murailles, et laissa croître sa barbe et ses cheveux. Dans son désespoir on l'entendait s'écrier : « Va» rus! Varus! rends-moi mes légions! » Le temps adoucit peu son affliction, et, jusqu'à la fin de ses jours, l'anniversaire de cette défaite sembla rouvrir ses blessures.

Sa crainte fut aussi exagérée que sa douleur; il crut l'empire menacé d'une prochaine invasion, chassa de Rome et de sa garde les Germains qui s'y trouvaient, ordonna partout de nouvelles levées, et ne put calmer son effroi qu'en apprenant que ses lieutenans restaient maîtres des rives du Rhin, et que la Gaule était tranquille.

Vengeance de Tibère en Germanie.

Tibère, envoyé promptement contre les barbares, réforma le luxe de l'armée, rétablit la discipline : habile dans ses plans, prompt à les exécuter, il effaça par ses triomphes la honte de Varus, vengea cruellement le massacre des Romains, ravagea la Germanie pendant deux années, força les barbares à s'avouer vaincus, et revint dans les Gaules, conformément aux ordres d'Auguste, qui, loin d'aspirer aux conquêtes, voulait que le Rhin servît de barrière à l'empire.

L'empereur, rassuré par les victoires de Tibère, le combla d'éloges proportionnés à sa frayeur passée et à sa joie présente. « Tous ceux qui ont » servi sous vous, lui écrivait-il, vous appliquent » la louange qu'Ennius donnait à Fabius; ils di-

» sent qu'un seul homme, par sa vigilance, a
» sauvé la république. Quant à moi, vous me rap-
» pelez ce que Diomède dit d'Ulysse : — Avec un
» tel second, j'espérerais me tirer du milieu d'un
» incendie. — Ménagez vos forces, mon cher Ti-
» bère ; si vous tombiez malade, nous expirerions
» de douleur, votre mère et moi. Les dieux im-
» mortels que j'invoque vous conserveront, s'ils
» n'ont pas pris en haine le peuple romain. »

Malheureusement pour Rome, le ciel exauça ce vœu. Sur la demande de l'empereur, les consuls firent rendre par le sénat un décret qui fut sanctionné par le peuple, et qui donna sur l'armée et sur tout l'empire, à Tibère, un pouvoir égal à celui d'Auguste.

Entrée triomphale de Tibère à Rome.

L'année suivante *, sous le consulat de Germanicus César et de Caïus Fontéius Capito, Tibère entra en triomphe dans Rome. Il donna au peuple un repas de mille tables et une gratification de trois cent sept sesterces (37 fr. 10 sous par tête). Après son consulat, Germanicus fut envoyé sur les bords du Rhin avec huit légions ; il s'y fit aimer autant que Tibère s'y était fait craindre.

Auguste devenait vieux et infirme ; et, ne pouvant plus assister régulièrement aux séances du sénat, il fit revêtir d'une autorité presque égale à celle de ce corps son conseil privé, composé des

* An de Rome 762. — Avant Jésus-Christ 11.

consuls et de quinze sénateurs qui changeaient tous les six mois. On y décidait les affaires urgentes ; et, aux termes du décret publié à cette occasion, les ordonnances rendues par Auguste, par Tibère et par ce conseil privé, devaient avoir force de loi. Ainsi le gouvernement de la république passa du sénat et du Forum dans l'appartement de l'empereur.

La santé d'Auguste s'altérait de jour en jour * ; l'approche de sa fin réveillait beaucoup de partis, d'opinions, de craintes et d'intérêts différens. Les plus hardis rêvaient la renaissance de la république ; les plus sages craignaient presque également la férocité d'Agrippa, la jeunesse bouillante de Germanicus et de Drusus, l'orgueil de Livie et le caractère de Tibère qui avait hérité de la dureté des Claude. Les plus adroits faisaient d'avance leur cour au successeur probable de l'empire.

On soupçonnait Livie d'avoir empoisonné Auguste, dans la crainte que sa tendresse pour Agrippa ne se réveillât : il lui avait déjà donné, disait-on, quelques marques d'intérêt et de pitié. L'empereur, malgré l'épuisement de ses forces, reconduisit jusqu'à Bénévent Tibère qui partait pour l'Illyrie. Il parcourut ensuite la Campanie, dans l'espoir que ce voyage dissiperait sa langueur. S'étant arrêté quelque temps à Caprée, son mal

* An de Rome 765. — Avant Jésus-Christ 14.

s'accrut; il reprit le chemin de Rome, et se vit forcé de rester à Nôle, où il attendit paisiblement dans son lit la fin de sa brillante carrière.

Voyant la mort s'approcher, il s'informa de l'effet que produisait sa situation sur l'opinion publique. Peu de temps après, ayant demandé un miroir, il fait arranger ses cheveux avec décence, et ordonne de laisser entrer ses amis. Ne trouvez-» vous pas, leur demanda-t-il, que j'ai assez bien » joué mon rôle dans ce drame de la vie humaine; » battez donc des mains pour l'acteur, et applau-» dissez la fin de la pièce. » Serrant ensuite Livie dans ses bras, il lui dit : « Vivez heureuse, et » souvenez-vous de notre amour. » A ces mots il expira. * Mort d'Auguste.

Il était dans sa soixante-seizième année, et avait régné quarante ans. Ses restes furent conduits à Rome. Les chevaliers vinrent au-devant de lui; les sénateurs portèrent son corps sur leurs épaules, au Champ-de-Mars, où il fut brûlé. Un ancien préteur jura publiquement qu'il avait vu son image monter dans le ciel. Ses funérailles.

Les chevaliers, nu-pieds, sans toges et sans ceintures, recueillirent ses cendres, et les enfermèrent dans un mausolée bâti par son ordre pendant son sixième consulat, entre la voie Flaminienne et

* An de Rome 767. — Avant Jésus-Christ 16.

le Tibre, et qu'il avait fait entourer d'arbres et de fleurs. Tibère prononça son oraison funèbre ; le peuple le mit au rang des dieux, et le sénat donna son nom à son siècle.

Lecture de son testament.

Son testament, apporté par les vestales, fut ouvert par les sénateurs ; il instituait Tibère et Livie ses héritiers ; à leur défaut, Drusus, Germanicus et ses trois fils : enfin, voulant se montrer populaire au-delà du tombeau, dans le cas où ses héritiers mourraient, il appelait à sa succession un grand nombre de citoyens.

Il légua au peuple romain quarante millions de sesterces (huit millions de notre monnaie), cinq cents à chaque prétorien, et trois cents à chaque légionnaire.

Inflexible, jusqu'à la fin de sa vie, pour les deux Julies, sa fille et sa petite-fille, il ne les nomma que pour défendre qu'on réunît leurs cendres avec la sienne dans le même tombeau.

Auguste avait joint à son testament le tableau de l'empire et l'histoire de son règne : il ordonna de les graver sur des tables d'airain qui devaient être placées en face de son mausolée.

Ce prince, favorisé de la nature comme de la fortune, était remarquable par sa beauté. Suétone, qui l'a peint, assure qu'il régnait dans ses traits une douce majesté, et que son regard seul imposait à ses ennemis. Son orgueil voyait avec plaisir qu'on pouvait difficilement supporter l'éclat de ses

yeux. Sa taille était moyenne, mais parfaitement proportionnée; ses cheveux blonds et naturellement bouclés, ses dents petites et blanches, ses sourcils bien unis, son nez aquilin, son teint d'une blancheur un peu rembrunie. Il avait étudié avec ardeur l'éloquence; et, quoiqu'il eût acquis une grande facilité pour parler sur quelque sujet que ce fût sans être préparé, il écrivit toujours et lut les discours qu'il voulait prononcer devant le sénat, le peuple ou l'armée. Il composa plusieurs ouvrages : une réponse à Brutus sur la vie de Caton; une exhortation adressée à Tibère pour embrasser la philosophie; les Mémoires de sa vie en treize livres; un poème intitulé *la Sicile*; un recueil d'épigrammes, et une tragédie d'*Ajax*. Son style était simple, mais élégant; le mérite qu'il estimait le plus était la clarté : ce qui le portait à se servir, plus fréquemment que l'usage ne le permettait, de prépositions et de conjonctions.

Superstitieux comme tous les hommes faibles, il craignait le bruit du tonnerre, et s'enfermait dans un souterrain pour l'éviter. Crédule pour les présages, il se croyait menacé d'un grand péril, si l'on chaussait son pied gauche avant son pied droit. Au commencement d'un voyage, la rosée lui faisait espérer un heureux retour; il regarda sa mort comme prochaine et inévitable, lorsqu'il apprit qu'un coup de foudre venait d'effacer de l'inscription de l'une de ses statues la première lettre du

Mot César : *Ézar*, en langue étrusque, signifie Dieu ; Augusta fut persuadé qu'il allait quitter la terre pour le ciel.

La vie entière d'Auguste, vue sous différens rapports, devint également l'objet des éloges et de la censure des Romains. Les uns, respectant sa piété filiale, le louaient d'avoir pris les armes pour venger son père, et attribuaient son usurpation au malheur des temps, à l'impuissance des lois, à la fureur des guerres civiles, à l'impossibilité de concilier alors la morale et la politique. Ils excusaient ses proscriptions par le désir de punir les assassins de son père, et rejetaient l'odieux de ces massacres sur les deux autres triumvirs. La lâcheté de Lépide, les débauches d'Antoine, justifiaient son mépris pour l'un, sa haine pour l'autre ; enfin ils le comblaient d'éloges pour avoir préféré le titre de prince à celui de dictateur et de roi, pour avoir rétabli l'ordre dans le monde, contenu les barbares, et donné à l'empire l'Euphrate, la mer d'Arabie, la mer du Nord et l'Océan pour barrières.

Ils vantaient avec raison sa justice pour les citoyens, sa fidélité pour les alliés et sa magnificence pour Rome ; enfin le repos général devait lui faire pardonner quelques actes de rigueur et de violence.

D'autres ne regardaient son amour pour son père que comme un prétexte dont il avait couvert son ambition, et lui reprochaient d'avoir, dès sa

jeunesse, violé les lois, levé une armée sans autorisation, séduit les vétérans, corrompu les légions, usurpé les faisceaux, empoisonné les consuls Hirtius et Pansa, et conquis violemment le consulat, en tournant contre la république les armes qu'elle lui avait confiées.

Si on pouvait lui pardonner le sacrifice de l'intérêt public à sa vengeance, et la mort de Brutus et de Cassius, pouvait-on le justifier de sa férocité dans les proscriptions, de ses perfidies qui l'avaient mieux servi que ses armes contre Sextus, Lépide et Antoine? Comment ne pas mépriser le ravisseur de la femme enceinte de Néron, mère funeste pour la république, et marâtre fatale, même pour les Césars? Loin de se borner à détruire la liberté et à dominer la terre, il avait usurpé la place des dieux dans le ciel, et s'était fait décerner, comme à eux, des temples, des prêtres et un culte. Cette paix publique dont on voulait attribuer le bonheur à son règne, n'était-elle pas déshonorée dans Rome par les supplices des Varron, des Egnatius, des Jules; et, au dehors, par les désastres de Lollius et de Varus! Enfin, s'il s'était vanté lui-même d'avoir trouvé Rome de *briques*, et de l'avoir laissée de *marbre*, ne doit-on pas condamner celui qui trouva Rome gouvernée par l'illustre Catulus, par le vertueux Caton, par le sage Cicéron, et qui la livra en mourant aux caprices du fourbe et cruel Tibère?

Ces louanges et ces reproches, que rapporte Tacite, peuvent également se justifier; mais l'histoire impartiale doit dire que, si Auguste ne fut pas le plus vertueux, il fut au moins le plus habile des princes, puisqu'il sut d'abord vaincre ses ennemis, ensuite se vaincre lui-même, pacifier le monde, fonder un trône, régner quarante ans, et se faire aimer.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Retour de Tibère à Rome. —Mort d'Agrippa Posthumius. —Élévation de Tibère à l'empire. — Révoltes dans les armées. — Conduite de Germanicus dans cette crise. — Départ d'Agrippine, épouse de Germanicus. — Discours de Germanicus aux soldats. — Le calme est rétabli par lui. — Dissimulation de Tibère. — Son gouvernement. — Victoires de Germanicus. — Bataille entre Germanicus et Arminius. — Défaite d'Arminius. — Retour et triomphe de Germanicus à Rome. — Départ de Germanicus pour l'Asie. — Mort de Germanicus, empoisonné par Pison. — Honneurs rendus à sa mémoire. — Mort de Pison. — Révolte dans les Gaules. — Danger de Tibère, sauvé par Séjan. — Mort de Drusus, fils de Tibère. — Désordres de Tibère, excités par Séjan. — Mort d'Agrippine. — Mort de Livie. — Mort de Séjan. — Tyrannie de Tibère. — Mort de Tibère.

TIBÈRE.

On était encore trop près de la république, et le trône impérial semblait encore trop peu solide, pour qu'une femme telle que Livie, et un prince aussi redouté que Tibère, pussent être exempts d'inquiétudes, lorsque le fondateur de la monarchie venait d'expirer. Livie, dans les premiers momens, entourant le palais de gardes, et interceptant toute communication, cacha avec soin la mort de l'empereur.

Retour de Tibère à Rome.

Tibère accourut avec précipitation ; on ignore s'il put arriver à temps pour assister aux derniers instans de son père adoptif : les caractères tels que le sien ne connaissent d'habileté que la dissimulation, d'appui que la force, de moyens que le crime ; et, dans la position difficile où il se trouvait, il résolut de se délivrer de son concurrent par un assassinat, d'agir avec l'armée en maître, et de parler au sénat et au peuple en citoyen.

Mort d'Agrippa Posthumius

Il envoya promptement un centurion dans l'île de Planasie pour tuer le jeune Agrippa. Ce prince tomba sous le fer de ses meurtriers, après avoir employé vainement contre eux sa force prodigieuse, seule qualité dont le sort l'eût doué.

Lorsque le centurion vint retrouver l'empereur pour lui rendre compte de l'exécution de ses ordres, Tibère répondit qu'il n'en avait pas donné, et que le sénat jugerait ce meurtre. Crispe-Salluste, fils de l'historien et favori de l'empereur, parvint, de concert avec Livie, à prouver le danger d'un tel procès ; et le plus profond silence couvrit la tombe du petit-fils d'Auguste.

Élévation de Tibère à l'empire.

Lorsque Tibère se fut assuré de la fidélité des légions, il déclara la mort de l'empereur, fit célébrer ses funérailles, prit autant de soins et rassembla sur la place autant de troupes que si l'on eût pu craindre les mêmes troubles qu'excita autrefois la vue de César assassiné. Il convoqua ensuite le sénat, feignit une douleur profonde : « Plût

» aux dieux, disait-il, paraissant suffoqué par ses
» sanglots, plût aux dieux que j'eusse perdu la vie
» comme la voix ! »

On lut le testament d'Auguste. Ce prince y montrait peu de tendresse pour son héritier ; il s'exprimait ainsi : « Puisque je suis malheureusement
» privé de mes deux fils, Caïus et Lucius, je dé-
» clare Tibère mon successeur. »

Le nouvel empereur donnait l'ordre aux troupes, commandait en maître, et semblait pourtant hésiter, aux yeux du sénat, à se charger du pouvoir suprême. Les consuls et les sénateurs, ainsi que le remarque Tacite, se précipitaient honteusement dans la servitude : ils aimaient et estimaient Auguste, et n'eurent jamais pour lui que de la condescendance ; ils haïssaient et méprisaient Tibère, et lui montrèrent une basse soumission.

Le discours de Tibère fut obscur et diffus : il parla beaucoup de la crainte que lui inspiraient le poids des affaires publiques, l'étendue de l'empire et son insuffisance. « Auguste était peut-être
» seul capable, ajoutait-il, de gouverner un État
» si vaste : la république contenait tant de per-
» sonnages illustres ! Comment, à leur préjudice,
» réunir sur un seul homme toutes les dignités,
» et ne charger que lui du fardeau de l'empire ? »
Il s'étendait en même temps sur toutes les difficultés du gouvernement, de manière à faire sentir la nécessité d'un chef; et tout ce qu'on pouvait

démêler à travers l'obscurité de ses paroles, c'est qu'il voulait qu'on lui ordonnât de commander et qu'on le forçât de régner.

Tous les sénateurs, unanimement, le supplièrent d'assurer le repos et le bonheur publics, en se chargeant du pouvoir suprême. Plus on lui montrait d'impatience d'avoir un maître, plus il feignait de modestie et de résistance : enfin, se laissant vaincre, mais craignant, disait-il, de succomber au travail, il consentit à accepter la part de l'empire dont le sénat voudrait le charger. « Choisissez vous-même, » lui dit vivement Asinius Gallus, dont sa fausseté lassait la patience : Tibère, déconcerté par cette question, garda quelque temps le silence, et répondit ensuite « qu'il » lui conviendrait mal de choisir une partie du » fardeau dont il voudrait être entièrement dé» livré. »

Un autre sénateur s'écria : « Que ceci finisse » donc; qu'il refuse ou qu'il accepte ! » Gallus, le voyant irrité, dit que son intention n'avait point été de diviser le pouvoir, mais de prouver au contraire que la république, ne formant qu'un seul corps, ne pouvait avoir qu'un chef; et il termina son discours par un grand éloge des talens et des exploits de Tibère, qui fut insensible à ses flatteries, et ne se souvint que de sa hardiesse.

Enfin Tibère accepta le gouvernement de l'em-

pire, en exigeant seulement qu'on recevrait sa démission lorsqu'il voudrait la donner.

Révoltes dans les armées.

La nouvelle de la mort d'Auguste excita une révolte dans l'armée de Pannonie. Blésus, qui la commandait dans l'absence de Drusus, laissant le lien de la discipline se relâcher, et négligeant, dans l'intervalle des combats, d'occuper les troupes par les exercices et les travaux ordinaires, elles se livrèrent aux désordres qui, dans les camps, suivent toujours l'oisiveté.

Percennius et quelques autres factieux, rappelant aux soldats leurs fatigues, leurs blessures, la longueur de leurs services, la dureté de leurs chefs, et la modicité de leur solde, les excitaient à profiter des commencemens incertains d'un nouveau règne pour adoucir leur sort, et pour faire augmenter leur paye. Les tribuns et les centurions, qui voulaient réprimer leurs mouvemens, se virent chassés et maltraités par les séditieux.

Drusus, arrivant alors, s'efforçait vainement de les calmer, en leur promettant qu'il rendrait compte de leurs demandes à Tibère. La présence du fils de l'empereur ne put réprimer leur audace; ils insultèrent sa jeunesse, disant qu'on ne leur envoyait pour les commander que des enfans qui ne pouvaient prendre sur eux aucune décision. La nuit augmenta le tumulte; la révolte allait devenir générale, lorsque tout à coup, une éclipse dérobant à leurs yeux la clarté de la lune, cette mul-

titude mobile et superstitieuse prit ce phénomène pour une marque évidente du courroux des dieux. Leur hardiesse se change en crainte, leurs résolutions en incertitude : Drusus, profitant habilement de cette circonstance, leur parle avec un juste mélange de douceur et de sévérité, et les fait passer rapidement de la fureur au repentir. Ils livrèrent leurs chefs qui furent punis de mort ; on pardonna aux autres.

Le même esprit de révolte se répandit dans l'armée de Germanie, mais avec un caractère encore plus grave et plus dangereux. Ces légions étaient campées près des Ubiens (Cologne) ; Silius et Cécinna, leurs généraux, commirent la même faute que Blésus ; ils les laissèrent trop inactives ; elles crurent n'avoir plus de maître en apprenant qu'Auguste n'existait plus. Les soldats s'écriaient : « C'est » aux légions de Germanie à décider de l'empire ; » le temps est arrivé pour les vétérans d'obtenir » le repos ; pour les jeunes soldats, de faire aug- » menter leur solde ; pour tous, de soulager leur » misère et de se venger de la cruauté des cen- » turions. »

La révolte n'était point partielle, mais générale. Les rebelles, furieux, se jetant sur leurs centurions, les massacrèrent tous. L'intrépide Chéréa, qui depuis délivra la terre d'un monstre en tuant Caligula, se fit seul jour, l'épée à la main, au milieu des rebelles. Son audace lui sauva la vie.

Quoique l'armée fût sans chef, on n'y voyait point de tumulte ni d'anarchie : les soldats, sans être commandés, veillaient, comme de coutume, à la garde et aux besoins du camp. Cet ordre étrange, qui régnait dans la révolte, en présageait la durée. Germanicus, neveu de Tibère, petit-fils de Livie, époux d'Agrippine, dont Auguste était l'aïeul, et plus décoré par ses vertus que par tous ces titres, accourt promptement pour faire rentrer dans le devoir cette armée factieuse ; il rencontre aux portes du camp une foule de soldats qui lui montrent leurs bouches dégarnies de dents, leurs poitrines couvertes de cicatrices, leurs corps courbés par la vieillesse : il leur ordonne de se former par compagnies, et monte au milieu d'eux sur son tribunal.

Conduite de Germanicus dans cette crise.

Après avoir invoqué la mémoire d'Auguste, il vante les triomphes de Tibère, attribue ses victoires en Germanie et la tranquillité qui règne dans les Gaules à la concorde des chefs, à la soumission des soldats. On l'écoute avec respect et en silence ; mais lorsque, rappelant l'antique discipline, il retrace aux légions leur devoir et les accuse de sédition, alors un murmure général s'élève, ce bruit s'étend, croît, se fortifie rapidement, et devient un cri général. On les voit tous déchirer avec fureur leurs tuniques pour montrer leurs blessures ; ils se plaignent de leur modique solde, de la longueur du service, de la dureté des

chefs qui les forcent sans cesse à creuser des fossés, à faire des retranchemens, à porter des fourrages, à couper du bois, à traîner de lourds tombereaux ; ils demandent l'accomplissement des promesses d'Auguste, une trêve à leurs maux, un terme à leur supplice, quelques jours de loisir avant la mort ; et tous enfin, protestant de leur zèle pour Germanicus, lui promettent une fidélité inviolable s'il veut accepter l'empire.

A ce mot, Germanicus, comme si cette pensée seule souillait son honneur, s'élance de son tribunal et veut s'éloigner ; les soldats lui opposent leurs armes et l'arrêtent : il déclare qu'il mourra plutôt que de manquer de foi, tire son épée et la tourne sur sa poitrine : quelques-uns le retiennent ; d'autres, d'un ton féroce, crient : « Frappe ! » Un soldat, nommé Canudisius, lui présente son glaive, en lui disant : « Prends, celui-ci est mieux affilé. » Enfin ses officiers parviennent à l'entraîner loin des mutins et à l'enfermer dans sa tente.

On tient conseil ; la position était critique. L'ennemi, instruit de ces discordes, menaçait d'une invasion : que de dangers dans la rigueur ! que de honte dans la condescendance ! On prit le parti de supposer une lettre de Tibère, qui accordait le congé après vingt ans, la vétérance après seize, et qui doublait le legs d'Auguste.

Le soldat craignit le piége, et voulut être satisfait immédiatement. On se vit obligé de céder ;

les congés furent délivrés et les gratifications payées.

Germanicus, apprenant qu'un mouvement séditieux éclatait aussi dans l'armée du Haut-Rhin, y courut, la contint dans le devoir, reçut ses sermens, et revint à Bonn, près de Cologne, où il donna audience aux députés que lui envoyait le sénat.

L'inquiétude suit toujours la violation des lois; la conscience troublée est méfiante. Les légions, instruites de l'arrivée de la députation, s'alarment et se persuadent que le sénat veut révoquer des grâces extorquées par la violence. La fureur s'empare de nouveau de l'esprit des soldats; ils courent aux armes, entourent la maison de Germanicus, enfoncent sa porte, l'arrachent de son lit, s'emparent de l'aigle du général, insultent les sénateurs, et veulent massacrer le chef de la députation, Plancus, personnage consulaire, qui embrasse les aigles et les enseignes pour mettre sa vie sous la protection de ces signes sacrés.

Germanicus s'élance au milieu des factieux, leur ordonne de l'écouter, monte sur son tribunal, rappelle éloquemment la dignité du sénat, les priviléges des ambassadeurs; il représente avec force aux légions l'opprobre dont elles se couvriraient en violant des droits si saints : enfin il leur commande de se retirer dans leurs tentes, et fait partir pour Rome la députation, avec une escorte de troupes auxiliaires.

Le feu de la sédition était couvert, mais non pas

Départ d'Agrippine épouse de Germanicus.

éteint. Agrippine persistait en vain à partager les périls de son époux ; il résiste à ses prières et ordonne son départ ; elle obéit. L'épouse d'un général romain, la petite-fille d'Auguste, entourée d'un grand nombre de femmes désolées, et tenant son enfant entre ses bras, s'éloigne du camp comme d'une ville en proie aux barbares. Au bruit de ce départ, aux gémissemens de ces femmes qui se séparent de leurs maris, les soldats accourent, s'attroupent, questionnent l'escorte ; on leur apprend qu'Agrippine se refugie à Trèves. Le souvenir du grand Agrippa, du divin Auguste, de Drusus, cher aux armées, de la gloire de Germanicus, les vertus, la fécondité d'Agrippine, la vue de son enfant, nourri dans leurs tentes, et qu'eux-mêmes nommaient Caligula, parce qu'il portait le caligue (chaussure du soldat), répandent dans les cœurs la consternation, la honte et la pitié. Ils s'opposent au passage de la princesse, l'arrêtent, et courent en foule à sa suite près de Germanicus. Ce ne sont plus des menaces qu'ils profèrent, ce sont des supplications qu'ils adressent.

Discours de Germanicus à ses soldats.

Germanicus, leur parlant alors d'un ton où régnaient la douleur et la colère : « Oui, leur dit-il, » je dérobe à vos fureurs ma femme et mon fils ; » ils ne me sont pas plus chers que la république » et que mon père ; mais César est défendu par sa » dignité, l'empire par d'autres légions plus fidè- » les. Ma femme et mon fils sont sans défense ; je

» pourrais les immoler à votre gloire, non à votre
» rage. Assassinez-moi, mais n'ajoutez pas leur
» meurtre à vos crimes. De quels forfaits n'êtes-
» vous pas capables! quel nom puis-je vous don-
» ner? Êtes-vous des soldats, vous qui assiégez
» votre général? des citoyens, vous qui méprisez
» l'autorité du sénat? Les peuples les plus bar-
» bares respectent le droit des gens, et vous le
» violez. Jules César calma d'un mot une sédition,
» en refusant le nom de soldats aux rebelles; Au-
» guste, d'un seul regard, réprima les vainqueurs
» d'Actium; et moi, leur fils, que respectent tou-
» tes les autres armées, vous me traitez avec cette
» indignité! vous que Tibère et moi nous avons
» conduits tant de fois à la victoire, vous qu'il
» enrichit par tant de bienfaits! Ainsi, lorsque tou-
» tes les provinces de l'empire, lorsque toutes les
» légions ne lui donnent que des sujets de joie,
» je vais donc lui apprendre qu'ici ses soldats mé-
» connaissent son pouvoir, que rien n'assouvit
» leur cupidité, que dans ce camp on massacre
» les centurions, on chasse les tribuns, on insulte
» les ambassadeurs; que les champs et les fleuves
» sont teints de sang, et que moi, son fils, je
» traîne une vie précaire au milieu de ses légions
» ennemies? Ah! pourquoi m'arrachait-on le fer
» dont je voulais me frapper? Celui-là m'aimait
» seul qui m'offrait son épée; j'aurais péri sans
» être témoin de votre honte et de vos crimes.

» Revenus enfin de votre délire, et ne voulant pas
» laisser à d'autres l'honneur de subjuguer la Ger-
» manie, vous auriez nommé un nouveau chef,
» qui, s'il n'eût pas puni les auteurs de ma mort,
» aurait au moins vengé celle de Varus et de ses
» légions.

» Ame du grand Auguste, qui m'entendez du
» haut des cieux; et vous, ombre de mon père
» Drusus, toujours présentes à notre mémoire,
» descendez au milieu de vos soldats, venez effa-
» cer la honte des Romains, dirigez contre l'en-
» nemi la fureur qui les animait contre eux-
» mêmes; et vous, guerriers dont les regards
» m'annoncent le repentir, si vous êtes résolus à
» rendre au sénat ses députés, à votre empereur
» ses légions, à moi ma famille, éloignez-vous
» de la contagion, et séparez-vous des séditieux
» pour me prouver vos remords et votre fidélité. »

A ces mots les soldats étonnés, attendris, confondus, désarmés, tombent tous à ses pieds, le supplient de punir le crime, de pardonner à la faiblesse, de ne point livrer sa femme et son fils aux barbares, et le conjurent de marcher promptement à leur tête contre l'ennemi.

Le calme est rétabli par lui.

L'impression produite par les paroles de Germanicus avait changé tous les esprits; les soldats arrêtent eux-mêmes les chefs de la sédition, et les traînent au tribunal de Cétronius, lieutenant de la première légion. Les troupes, l'épée à la main,

entouraient le tribunal ; dès que Cétronius nommait un coupable, les soldats exécutaient l'arrêt, croyant expier leurs fautes et se justifier par la mort de leurs complices. Ainsi Germanicus mit fin à cette révolte, et personne ne put lui imputer une rigueur dont tout l'odieux tombait sur les rebelles qui avaient d'abord commis et ensuite puni le crime.

Dissimulation de Tibère.

Le soulèvement des légions causait à Tibère une vive inquiétude ; la joie que lui donna la soumission fut extrême, mais troublée par la jalousie que lui inspirait Germanicus. Plus il ressentait d'envie et de haine contre ses vertus, plus il fut exagéré dans ses louanges et dans les honneurs qu'il lui fit décerner. Se croyant moins obligé à se contraindre dans sa vengeance contre Julie que le peuple romain méprisait, et oubliant que c'était pourtant à son hymen qu'il devait l'empire, il supprima la pension qui la faisait subsister, et la laissa mourir de misère et de faim.

Cependant le souvenir récent du règne d'Auguste, une longue habitude de respect pour son autorité, l'admiration générale qu'avaient méritée ses lois et ses réglemens, le désir de s'affermir sur le trône, et surtout la crainte d'y voir Germanicus porté par l'amour des Romains, forcèrent l'empereur à vaincre son caractère, à renfermer ses vices dans le fond de son cœur, et à les couvrir d'un voile de justice et de modération. Ainsi les pre-

mières années de son règne furent comparées avec raison aux dernières de celui d'Auguste, comme on dut lui reprocher, à la fin de sa vie, d'avoir surpassé Octave en fourberie et en cruauté.

Sa profonde dissimulation cachait le tyran et montrait même d'abord à peine le monarque. Repoussant la flatterie, il refusa les temples qu'on voulait lui dédier, et n'accepta de statues qu'après avoir défendu qu'on les plaçât parmi celles des dieux. Par modestie, et peut-être par conscience, il ne voulut pas consentir à être nommé *père de la patrie*.

Le sénat rendit un décret pour faire jurer à tous les citoyens de respecter, de conserver et d'exécuter toujours les lois de Tibère : il s'y opposa, disant que rien de parfait ne sortait de la main des hommes ; que tout le monde devait continuellement changer et se perfectionner ; et que, d'ailleurs, plus on était élevé, plus on se trouvait en danger de se tromper, de tomber et de périr. Lorsque les délateurs, cette peste des cours, qui ne fondent leur fortune que sur les vices, les terreurs et les passions des princes, essayèrent leurs poisons sur lui, et lui dénoncèrent des libelles qui le diffamaient, et des propos qu'on avait tenus contre son administration : « Peut-on s'étonner, » répondit-il, que des hommes libres parlent li- » brement dans une ville libre ? » Le sénat, qui semblait affamé de tyrannie, proposait bassement

d'informer contre ces délits et de les punir : « Vous devez, lui dit l'empereur, vous occuper » d'affaires plus importantes ; quant à moi, je bor» nerai ma vengeance à réfuter les calomnies par » mes actions. »

Son gouvernement.

Réprimant avec soin son penchant pour l'avarice et pour la débauche, on vit le plus cupide et le plus impudique des hommes promulguer les lois les plus sages et les plus sévères contre le libertinage et la cupidité. Quand les gouverneurs des provinces lui proposaient d'augmenter ses revenus, il répondait « qu'un berger doit tondre ses » brebis et non les écorcher. » Il publia des édits rigoureux contre le luxe, et bannit de Rome quelques personnes des plus nobles familles, dont les mœurs étaient scandaleuses et déréglées. Ses ordonnances sur l'administration de la justice réprimèrent les vols et rendirent la sûreté aux routes. Sa vigilante fermeté inspirait le respect aux étrangers, son discernement dans les récompenses encourageait le mérite : affectant de grands égards pour les citoyens, il débarrassa Rome du séjour et du logement des cohortes prétoriennes qu'il fit camper hors de la ville. Populaire, quoique grave dans ses manières, il remplissait avec soin dans sa vie privée tous les devoirs de citoyen. Il montrait un grand respect pour le sénat, laissait la plus grande liberté dans la discussion et dans les choix ; on l'entendit même un jour dire à Quintus

Attérius : « Pardonnez-moi si, en qualité de séna-
» teur, je contredis un peu librement votre avis :
» pères conscrits, ajouta-t-il, plus un prince sage
» et juste se voit revêtu d'une grande autorité,
» plus il se trouve obligé à prouver sa reconnais-
» sance au sénat et au peuple qui la lui ont con-
» fiée. Je ne varierai jamais dans mes sentimens ;
» je sais que vous êtes remplis de justice et de
» bonté, et je vous regarde comme mes maî-
» tres. » On lui rendit en adulation ce qu'il don-
nait en éloges.

Tous les actes de Tibère forçaient alors à l'estime, mais on ne pouvait l'aimer : le sentiment, plus sûr que l'esprit, faisait deviner à travers sa dissimulation son affreux caractère. Au reste, tout semblait alors prospérer dans l'empire. Les lois étaient en vigueur, les propriétés respectées, les armées soumises, les barbares contenus ou punis ; et la monarchie, paraissant atteindre son vrai but, semblait n'exister que pour protéger à la fois l'ordre et la liberté.

Victoires de Germanicus.

Germanicus, à la tête de ses légions, pénétra en Germanie, combattit plusieurs peuples, remporta plusieurs victoires, et soutint contre Arminius un combat dont le succès resta indécis. La rigueur de la saison l'obligeait à revenir dans la Gaule ; sa retraite fut difficile et périlleuse ; toujours attaqué par une foule de barbares, quelquefois enveloppé dans des défilés étroits, obligé de

combattre dans un terrain fangeux, sur lequel les chevaux et les hommes pouvaient à peine se soutenir, sa constance et son courage le tirèrent de tous ces dangers. Une partie de son armée fut au moment d'éprouver le sort de celle de Varus : Cécinna, son lieutenant, qui joignait au courage de la jeunesse l'expérience de quarante années, repoussa les ennemis, et préserva ses légions d'une ruine totale.

L'année suivante Germanicus, plus heureux, dompta les Angrivariens, les Chérusques, les Cattes, et reconquit les drapeaux enlevés à Varus. Lorsqu'il arriva dans le lieu funeste où cet imprudent et malheureux général avait péri, les légions furent saisies d'horreur en voyant ces bois sombres, ces roches escarpées, ces débris de remparts, ces armes brisées, ces ossemens épars, ces têtes défigurées, clouées encore sur les arbres. Là Varus avait combattu avec une vaillance digne de Rome, mais sans espoir de salut; ici, voyant ses retranchemens forcés par une nuée d'ennemis furieux, il s'était enfoncé le glaive dans le cœur, préférant la mort à l'esclavage : plus loin on voyait ces pierres, autels agrestes et lugubres où l'on avait sacrifié tant de captifs; et, d'un autre côté, des os amoncelés marquaient l'endroit où les plus vaillans s'étaient entretués, trompant ainsi par une mort volontaire la rage du vainqueur.

A ce spectacle horrible, les Romains conster-

nés crurent d'abord entendre les pleurs des mourans et les cris de triomphe des barbares, ils regardaient en silence et d'un œil morne ce triste théâtre de la honte des légions; mais le désir de la vengeance remplaça bientôt la douleur, chassa l'épouvante, et les anima d'une ardeur qui les rendait invincibles. Hâtant sa marche, Germanicus renversa tous les obstacles que le climat, la nature et les hommes lui opposaient; enfin il atteignit le redoutable Arminius, et lui livra bataille. Une vieille haine, une valeur égale la rendirent longue et terrible : après une opiniâtre résistance, les barbares furent enfoncés; Arminius prit la fuite. Germanicus ne rencontra plus d'ennemis : toutes les cités se soumirent, et le général vainqueur éleva une colonne, dont l'inscription était aussi modeste que les exploits qu'elle rappelait avaient été éclatans. On n'y lisait que ces mots : « Les peuples » situés entre le Rhin et l'Elbe étant vaincus, » l'armée de Tibère César a consacré ce monu- » ment à Mars, à Jupiter et à Auguste. »

Bataille entre Germanicus et Arminius.

Défaite d'Arminius

Tibère, jaloux de la gloire de Germanicus, résolut dès lors de le séparer des légions qu'il venait de conduire à la victoire : mais quelques événemens qui troublèrent sa tranquillité le forcèrent de retarder l'exécution de ce dessein. Un esclave du jeune Agrippa, nommé Clément, qui était du même âge que son maître, et dont les traits ressemblaient aux siens, se fit passer pour lui. Pres-

que partout le peuple, qui aime le merveilleux, se montrait disposé à embrasser sa cause. L'esclave soutint mal une entreprise si audacieuse ; il se laissa vaincre et arrêter. On l'amena devant Tibère. « Et comment donc, lui dit l'empereur, » êtes-vous devenu Agrippa? » — « Comme » vous êtes devenu César, répondit le rebelle. » Tibère, craignant les dispositions favorables du peuple et de plusieurs patriciens pour cet imposteur, le fit tuer dans sa prison.

Dans ce même temps les Parthes, ayant assassiné deux de leurs rois, refusèrent le trône à un prince, fils de Phraate, que Tibère voulait y placer, et qui était resté en otage à Rome. Ils prirent les armes et s'emparèrent de l'Arménie : Tibère crut pouvoir profiter de cette circonstance pour enlever Germanicus à ses légions, et l'envoyer en Asie. Déguisant sa haine sous les apparences d'une trompeuse amitié, il lui écrivit qu'on lui avait décerné le triomphe, et qu'il devait venir à Rome jouir du fruit de ses travaux : il lui rappelait les campagnes qu'ils avaient faites autrefois ensemble, et lui montrait, en méditant sa perte, tous les sentimens d'un père pour son fils. Germanicus répondit que s'il avait acquis quelque gloire en Germanie, où les ordres d'Auguste l'avaient envoyé neuf fois, il attribuait la plus grande part de ses succès aux conseils et aux exemples de Tibère; il priait l'empereur de lui laisser encore

Retour et triomphe de Germanicus à Rome.

un an le commandement de l'armée, pour soumettre entièrement cette vaste et belliqueuse contrée.

Tibère, décidé à l'éloigner des légions qui l'adoraient, le fit nommer consul : il revint et entra en triomphe à Rome. Tout le peuple courut au-devant de lui; sa grâce, sa majesté, ses vertus, ses enfans assis sur son char, et la vue des drapeaux de Varus reconquis, remplirent Rome de joie et Tibère de courroux. On bâtit en faveur de Germanicus un temple à la Fortune. Chaque citoyen reçut une gratification de trois cents sesterces.

On ne peut jouer long-temps la vertu; Tibère se portait déjà quelquefois à des actes qui dévoilaient la perfidie et la violence de son caractère. Dans le temps où il vivait exilé à Rhodes, Archélaüs, roi de Cappadoce, lui avait montré peu d'égards ; rien ne s'efface dans la mémoire des hommes vindicatifs; Tibère, trompant ce malheureux monarque par des lettres amicales et par les plus flatteuses promesses, l'invite à venir à Rome : à peine y est-il arrivé, on l'arrête sous un faux prétexte, on l'accuse, et on le jette dans une prison où il mourut de honte, de besoin et de chagrin.

La mort d'Antiochus, roi de Comagène, et celle de Philopator, roi de Cilicie, excitaient des troubles dans leurs États. Les concussions des gouverneurs de Syrie et de Judée portaient les

peuples de ces contrées à la révolte : le sénat s'alarmait; Tibère profita de ces mouvemens pour lui faire sentir la nécessité d'envoyer en Asie Germanicus, seul capable, disait-il, de rendre la paix à l'Orient. En même temps qu'il lui donnait en apparence une si grande marque de confiance et d'estime, il ôta le gouvernement de la Syrie à Silanus, ami de ce prince, et nomma pour le remplacer Pison, ambitieux, violent, privé de toutes vertus, jaloux de tout mérite, et toujours prêt à braver le mépris public pour gagner par une obéissance servile la faveur de son maître.

Plancine, sa femme, était digne de lui; Tibère et Livie les chargèrent tous deux secrètement, dit-on, de traverser Germanicus dans ses desseins, de soulever les légions et les peuples contre lui, et même de le faire périr, s'ils en trouvaient l'occasion et les moyens.

Départ de Germanicus pour l'Asie.

Germanicus obéit; il partit avec sa femme et ses enfans pour l'Asie; les efforts, les intrigues, les embûches et les prodigalités de Pison et de Plancine échouèrent d'abord contre la vertu, la sagesse, le courage et le génie de Germanicus. Il calma la fermentation des peuples en diminuant les impôts, conquit l'Arménie, défit les Parthes, les contraignit à poser les armes, à solliciter l'alliance de Rome, et réduisit la Comagène, ainsi que la Cappadoce, en provinces romaines.

Pison et Plancine envenimaient toutes ses ac-

tions; leurs rapports calomnieux irritaient sans cesse l'inquiétude et la jalousie de Tibère : Germanicus opposait à leurs noirceurs les seules armes des grands caractères, le mépris et la modération.

Dès qu'il vit l'Orient pacifié, sa curiosité le conduisit en Égypte ; il parcourut ce pays que son antiquité, ses lois et ses monumens rendaient également fameux. On lui fit un crime de ce voyage ; Tibère lui écrivit pour lui reprocher d'avoir violé une loi d'Auguste, qui défendait à tout sénateur, patricien ou chevalier d'aller en Égypte sans mission ou sans autorisation.

Pison, profitant de l'absence de ce prince, avait enfin réussi à répandre l'esprit de sédition dans les troupes. Germanicus surprit ce vil ennemi par un prompt retour, fit rentrer les légions dans le devoir ; et, après avoir accablé Pison de sévères et justes reproches, il borna son ressentiment à le suspendre momentanément de ses fonctions.

Mort de Germanicus, empoisonné par Pison.

Pison, trop méchant pour croire à la clémence, craignait un plus dur châtiment : dissimulant sa haine sous l'apparence d'une feinte soumission, il fit donner à Germanicus, par un esclave corrompu, un poison lent, et se retira dans une île peu éloignée pour en attendre l'effet. La plupart des historiens disent que Pison et Plancine avaient commis ce crime par l'ordre de l'empereur.

Tacite raconte ainsi ses derniers momens : Ger-

manicus, sentant sa fin approcher, et ne pouvant se tromper sur la nature du mal qui minait ses jours, appelle près de lui ses amis consternés : « Si je succombais sous les coups du sort, leur » dit-il, je pourrais reprocher aux dieux de m'en- » lever si jeune à mes parens, à mes enfans; mais, » périssant par le crime de Pison et de Plancine, » je dépose dans vos cœurs mes derniers vœux. » Apprenez à mon père et à mon frère les persé- » cutions dont je me suis vu l'objet, les piéges » qui m'ont environné, les tourmens que je souf- » fre, et la funeste mort qui termine ma vie in- » fortunée.

» Si mes brillantes espérances, mes succès et » l'élévation de ma famille m'ont attiré des en- » vieux lorsque je vivais, ils verseront eux-mêmes » des larmes en voyant les artifices d'une femme » trancher les jours de celui qui avait joui d'un » sort si brillant, et qui avait survécu à tant de » combats.

» Portez vos plaintes au sénat, invoquez les lois; » le devoir principal des amis n'est pas d'honorer » les morts par de vains regrets, mais de se sou- » venir de leurs volontés et de remplir leurs in- » tentions. Ceux mêmes qui ne connaissaient pas » Germanicus le pleureront; et vous, vous le » vengerez si vous êtes plus attachés à ma per- » sonne qu'à ma fortune.

» Montrez au peuple romain ma fille, nièce du

» divin Auguste ; présentez à ses regards mes six » enfans : la pitié, qui suit ordinairement les ac- » cusés, protégera cette fois les accusateurs ; et » si les coupables prétendaient que ce crime a été » ordonné, on ne voudra pas le croire ou bien on » ne le pardonnera pas. »

Tous ceux qui entouraient son lit, pressant sa main défaillante, jurèrent de le venger ou de périr ; faisant approcher ensuite sa femme, il la conjura, par amour pour lui et pour ses enfans, d'abaisser sa fierté, de se résigner aux coups de la fortune, afin de ne pas exciter contre elle une jalousie puissante et redoutable. Lui ayant tenu publiquement ce discours, on assure qu'il lui parla en secret de la crainte et des soupçons que lui inspirait Tibère. Peu de momens après il expira.

Sa mort répandit le deuil dans les provinces et chez les peuples voisins. Les nations et les rois le pleurèrent ; nul ne se montra plus affable pour les alliés, plus humain pour les ennemis. Son regard et ses paroles imprimaient le respect et attiraient l'affection. Il était populaire sans familiarité, noble et grave sans orgueil ; le souvenir de ses vertus et des éloges sincères furent la seule pompe et les seules images qui décorèrent ses funérailles.

Le lieu dans lequel il périssait, sa beauté, son âge, le genre de sa mort, firent comparer son sort à celui d'Alexandre-le-Grand. L'un et l'autre, d'une race illustre, favorisés des dons de la for-

tune et de la nature, à l'âge de trente ans, avaient péri, dans une contrée étrangère, par la trahison de leurs concitoyens; mais Germanicus montrait plus de bonté pour ses amis et de modération dans ses plaisirs. Le lien du mariage ne s'était formé qu'une fois pour lui; aucun doute ne pouvait ternir la naissance de ses enfans : il était aussi vaillant qu'Alexandre et moins téméraire; un pouvoir supérieur l'empêcha seul de subjuguer les Germains qu'il avait tant de fois vaincus; et, si le sort l'eût rendu le maître de l'empire, et lui eût donné le titre et le pouvoir d'un roi, il aurait égalé promptement le héros macédonien en gloire militaire, comme il le surpassait en clémence, en tempérance et en vertus.

On voit dans cet éloge noble et touchant que Tacite partageait alors l'erreur commune, et pensait qu'Alexandre était mort par le poison comme son héros.

Germanicus laissa trois fils, Néron Drusus, et Caïus, surnommé Caligula; ce prince eut aussi trois filles : il périt l'an 772 de Rome et l'an 19 de l'ère chrétienne. Ce fut dans la même année que moururent Tite-Live, le plus orné des historiens romains, et Ovide, le plus tendre des poètes.

Les jouissances de la tyrannie et de la vengeance sont des jouissances honteuses qu'on n'ose avouer. Tibère, délivré, par le poison, du grand homme qu'il redoutait, se voyait forcé, par l'opinion pu-

blique, de renfermer dans le fond de son âme son horrible joie. Dès que la nouvelle de la mort du héros se répandit dans Rome, sans décrets, sans édits, les tribunaux furent abandonnés, les boutiques fermées, les rues désertes. On n'entendait que des sanglots et des gémissemens : le peuple, voyant la vertu immolée au crime, ne crut plus à la justice des dieux ; dans sa fureur, il brisa leurs images et renversa leurs autels : il ne se bornait pas aux imprécations contre Pison, il maudissait ouvertement l'empereur et Livie. L'arrivée d'Agrippine, portant les cendres de son époux, renouvela la douleur, aigrit les ressentimens : tous les vieux soldats, qui avaient servi sous Germanicus, faisaient son éloge que tous les citoyens confirmaient par leurs larmes.

Honneurs rendus à sa mémoire.

Le sénat en corps et tout le peuple reçurent aux portes de Rome la veuve de ce prince, et lui prodiguèrent les plus grands honneurs. Tibère lui-même se vit contraint de paraître affligé comme tous les Romains, et de payer un tribut éclatant de louanges et de regrets à sa victime.

On déposa les cendres de Germanicus dans le tombeau d'Auguste ; elles y furent portées la nuit à la lueur de mille flambeaux. Le profond silence qui régnait dans cette cérémonie funèbre fut tout à coup troublé par un cri universel : la voix du peuple et celle des soldats, quoique étouffée par leurs gémissemens, faisait entendre ces seules

paroles : « La république est tombée avec Ger- » manicus. »

Tibère, dissimulant le chagrin bien différent que lui causait ce deuil général, comblait d'éloges Agrippine qu'il appela « l'honneur des dames » romaines. »

Mort de Pison.

Quoique le peuple eût fait éclater aussi violemment sa haine contre Pison que son amour pour Germanicus, ce vil assassin, qui se croyait sûr de la protection de Tibère, osa venir à Rome ; il s'aperçut bientôt que rien n'est moins solide pour le crime que l'appui de la tyrannie : Agrippine l'accusa devant le sénat de concussions, de révolte et d'empoisonnement. On écouta sa défense sans l'interrompre ; mais il pouvait lire son arrêt dans les menaces du peuple et sur les traits des juges indignés : un jour il fut trouvé mort dans son lit. On lui avait vu tenir dans ses mains plusieurs lettres de Tibère ; il voulait les produire pour se justifier ; Séjan, favori de l'empereur, l'en dissuada, l'amusa de vaines espérances, le fit ensuite assassiner, et ensevelit ainsi dans sa tombe l'affreux secret de Tibère.

L'hypocrisie devenait inutile à l'empereur ; il n'avait plus de rival à craindre, plus d'hommes puissans et vertueux qui le fissent rougir ; son masque était déchiré ; la douleur des Romains avait fait éclater leur haine contre lui. N'espérant plus les tromper, il résolut de les asservir : il méprisa et

haït tous les hommes, comme il se voyait méprisé et détesté par eux.

Auguste avait toujours confondu ses intérêts avec l'intérêt public : Tibère sépara les siens de ceux de l'État; on ne jugea plus les actions par ce qu'elles pouvaient avoir de bon ou de mauvais; elles devenaient louables ou criminelles, selon qu'elles plaisaient ou déplaisaient à l'empereur. Il priva le sénat, non-seulement de liberté, mais de dignité. Les sénateurs, conspirant à leur abaissement, semblaient disputer à qui porterait plus loin l'adulation. Tibère lui-même, fatigué de leur bassesse, s'écria un jour au milieu du sénat : « O vile » nation née pour la servitude ! » Sans suivre les anciennes formes, il se déclara consul, et se donna pour collègue Drusus son fils.

Révolte dans les Gaules.

La mort de Germanicus avait rendu l'espoir et le courage aux barbares : Florus, Sacrovir, excitèrent une révolte dans les Gaules. Leurs premiers succès effrayèrent Tibère; sa lâche vieillesse craignait d'être distraite des débauches par la guerre, et de se voir forcée de reprendre les armes. Caïus Silius vainquit les rebelles, on le paya en éloges; et le jeune Drusus, qui n'avait pas quitté Rome, eut la récompense due au vainqueur; il fut revêtu de la puissance tribunitienne. Tacfarinas prit les armes pour rendre à la Numidie son indépendance ; Blésus le défit en bataille rangée, et l'em-

pereur, plus juste cette fois, permit aux légions de le saluer *imperator*.

Danger de Tibère, sauvé par Séjan.

Tibère courut, peu de temps après, un grand danger : une maison dans laquelle il se trouvait s'écroula ; Séjan, doué d'une force extraordinaire, couvrit le prince avec son corps ; d'une main vigoureuse il écarta et soutint une colonne qui tombait sur lui. Séjan, déjà cher à son maître, devint son favori, et domina quelque temps le dominateur du monde. Cet homme, audacieux et fourbe, cachait une ambition sans bornes sous le voile du zèle le plus servile. Tibère, qui lui voyait ses propres vices, aima son image en lui, le préféra ouvertement à sa famille, l'éleva aux plus hautes dignités, lui donna le commandement de sa garde, le loua en plein sénat comme le ministre le plus habile, comme le compagnon de tous ses travaux ; il permit enfin qu'on lui élevât des statues dans Rome.

Mort de Drusus, fils de Tibère.

Séjan aspirait à l'empire ; l'existence de Drusus, fils de Tibère, lui fermait le chemin du trône ; ce jeune prince, impétueux et fier, ne pouvait supporter l'insolence du favori de son père ; après une vive altercation, il l'avait insulté et frappé : Séjan, enflammé de vengeance et d'ambition, corrompit Liville, sœur de Germanicus et femme de Drusus : parvenu à lui inspirer un amour criminel, il lui proposa de trancher les jours de son mari, afin de se mettre à l'abri de son ressenti-

ment, et de monter tous deux sur le trône destiné à leur victime. Ce vil séducteur savait à quel degré d'infamie un premier pas dans le chemin du vice peut conduire, et qu'une femme passionnée devient capable de tous les crimes lorsqu'elle a violé le premier de ses devoirs. Liville, nièce d'Auguste, épouse de l'héritier de l'empire, et qui sentait couler dans ses veines le noble sang de Germanicus, consentit à se déshonorer par le plus exécrable des forfaits; elle promit à son amant la mort de son époux. Eudémus, son médecin, remplit ses coupables vœux; il donna un poison lent au prince, qui mourut peu de temps après.

Désordres de Tibère excités par Séjan.

L'affliction de Tibère fut courte et légère : le peuple ne se trompa pas sur l'auteur de ce meurtre. Si la haine égare souvent, elle éclaire quelquefois. Le perfide Séjan travaillait sans cesse à aigrir le caractère de son maître, à flatter son penchant pour la débauche et pour la cruauté; chaque jour, effrayant sa vieillesse par des complots imaginaires, et offrant à ses désirs de nouvelles beautés et de nouvelles victimes, il le rendait odieux aux Romains et méprisable aux étrangers, minant ainsi la puissance qu'il voulait abattre, et à laquelle il espérait succéder.

L'empereur, livré à ses conseils, se montrait de plus en plus soupçonneux, capricieux et bizarre. L'âge, au lieu de calmer ses passions, ne faisait qu'échauffer et mûrir ses vices : jaloux de tout

crédit, de toute opulence, de tout mérite, on devenait coupable à ses yeux dès qu'on était estimé. Il éloignait de Rome ceux qu'il n'osait frapper. Bientôt les emplois, qu'on donnait autrefois comme récompense, ne furent plus que des exils; Tibère nommait des gouverneurs pour les bannir, des généraux pour les compromettre et pour les perdre.

Tacfarinas se révolta de nouveau; Dolabella le défit et le tua. Tibère lui refusa le triomphe; et, sans raison comme sans pudeur, le décerna à Séjan. Toutes les villes tributaires de l'empire lui avaient envoyé des députés pour le complimenter sur la mort de son fils; ceux d'Ilium arrivèrent un peu tard; l'empereur les reçut avec mépris, et répondit ironiquement à leurs condoléances « qu'il » partageait aussi la douleur qu'avait dû leur » causer la mort d'Hector qui était un excellent » citoyen. »

Les enfans de Germanicus opposaient encore un obstacle à l'ambition de Séjan : les droits de leur naissance, la gloire de leur père et l'amour du peuple leur promettaient le trône. Séjan résolut de les faire périr; Agrippine les défendit long-temps par sa vigilance et par sa vertu. Quelque crédit que le favori eût acquis sur l'esprit abusé de son maître, il n'osait cependant frapper les restes de sa famille sous ses yeux. L'artificieux ministre, l'accablant journellement d'inquiétude

et d'ennui, le dégoûta de Rome et des affaires, et parvint à lui persuader de chercher une retraite paisible où il pût verser à loisir du sang à l'abri de toute vengeance, s'abandonner aux plus honteuses voluptés en échappant à la malignité du peuple, et, loin des importunités du sénat, se livrer aux méditations qu'exigeait la sûreté de sa vie et de son pouvoir. Ainsi les favoris isolent leurs maîtres pour les gouverner; de sorte qu'ils ne voient plus que par leurs yeux et n'agissent que par leurs volontés.

Tibère, sous prétexte de bâtir deux temples à Capoue et à Nole, parcourut la Campanie, et se fixa enfin dans l'île de Caprée, séjour délicieux, que le souvenir de ses débauches et de ses cruautés rendit infâme.

Les bons princes cherchent la vérité; les faibles et les méchans n'aiment et n'écoutent que la délation : bientôt Tibère ne fut entouré que de dénonciateurs; la conduite la plus pure ne mettait pas à l'abri de ses soupçons et de ses vengeances; on empoisonnait les discours les plus simples; on accusait même le silence : prononcer par hasard les noms de Brutus et de Cassius, c'était commettre un crime capital; on était coupable en négligeant de sacrifier à Auguste; on devenait suspect en le regrettant, comme s'il eût été à la fois ordonné de l'adorer et défendu de le louer.

La tristesse passait pour un mécontentement dangereux, la joie pour une espérance criminelle.

Séjan répandait principalement son poison sur les actions des deux fils aînés de Germanicus, Néron et Drusus ; le sénat servile, loin d'oser lui résister, secondait lâchement ses fureurs. Ces jeunes princes et leur mère, devenus suspects à Tibère, furent déclarés ennemis de l'État. Agrippine, éclatant en reproches, se vit bannie, outragée ; elle périt dans l'exil et dans la misère. Ses fils moururent de faim dans leur prison.

Mort d'Agrippine.

Dans ce même temps Livie, âgée de quatre-vingt-six ans, termina ses jours ; le mépris que son indigne fils lui témoigna la punit de son orgueil et de ses trahisons. Jaloux de sa mère, l'empereur s'était opposé à tout ce que le sénat avait voulu faire pour elle ; il l'abandonna totalement dans sa dernière maladie, défendit de lui rendre aucun honneur, cassa son testament, et persécuta tous ses amis.

Mort de Livie.

Il avait donné le gouvernement de Judée à Pontius Pilatus ; l'an 33, ce gouverneur livra Jésus-Christ aux Juifs qui le crucifièrent. Tertullien, en racontant cet événement, dit que Pilate, étonné des prodiges qui suivirent la mort du Sauveur, en rendit compte à Tibère, et que ce prince, ayant proposé au sénat de mettre Jésus au rang des dieux, ce corps s'y opposa. Il ajoute que l'empereur menaça de mort tous ceux qui accuseraient les

chrétiens; mais Tertullien est le seul historien qui rapporte ce fait. La religion n'a pas besoin de fables pour se défendre, et Tibère était le prince le moins digne de connaître et de protéger un culte si moral.

Mort de Séjan.

La délation, le plus funeste des fléaux, encouragée par le caractère avare, cruel et soupçonneux de l'empereur, traînait chaque jour au supplice les plus illustres citoyens. Séjan, qui avait mis en faveur ce poison, devint enfin lui-même sa victime. Tibère découvrit qu'il menaçait son trône et sa vie; effrayé de la puissance de l'ingrat qu'il avait élevé, il tremble en se décidant à le frapper: par ses ordres, plusieurs vaisseaux sont armés, afin de dérober sa tête à Séjan, si ce sujet redoutable l'emportait sur son maître. La terreur le force à prendre le langage de la bassesse; il s'adresse au sénat en suppliant, et implore « sa protection pour un pauvre vieillard privé de sa famille et abandonné de tout le monde. »

La haine long-temps comprimée éclate avec fureur. On arrête Séjan; il est condamné, étranglé par le bourreau, traîné par le peuple dans les rues; plus on avait rampé lâchement devant lui, plus on le foule aux pieds avec rage. Quand les opprimés se relèvent, ils croient effacer leur propre honte par l'excès de leur vengeance, et surpassent souvent l'injustice qu'ils châtient. Toute la famille de Séjan périt; ses amis furent immolés;

Plancine partagea leur sort. La veille la faveur de Séjan était ambitionnée par tous les Romains ; le lendemain elle fut un crime.

Tibère ne tarda pas à prouver que la mort de son ministre n'avait rien retranché de la tyrannie ; il accabla d'impôts les provinces, s'enrichit des dépouilles de tous les princes de la Gaule, de toutes les cités de l'Asie et de la Grèce. Il confisquait les biens des riches, décimait la noblesse, et n'épargnait pas même ses plus lâches courtisans. Son conseil était composé de vingt personnes ; il en fit mourir dix-sept. Sa rigueur inflexible défendait de porter le deuil des condamnés. Loin de regretter les princes de sa maison, il disait « que » Priam avait joui d'un grand bonheur, celui de » survivre à sa race. » Un jour on osa lui parler des périls dont la haine des Romains pouvait le menacer : « Qu'ils me haïssent, répondit-il, » pourvu qu'ils me craignent. » Tyrannie de Tibère.

Son ingénieuse barbarie se plaisait à prolonger les supplices, à en inventer de nouveaux. Une mort volontaire était à ses yeux un larcin qu'on lui faisait. Apprenant que le sénateur Carnatius venait de se tuer, il s'écria : « Comment cet homme m'a- » t-il échappé ? » Quelquefois il ajoutait la raillerie à la cruauté ; un condamné lui demandant pour unique grâce de hâter sa mort, il lui dit : « Je ne suis pas assez de tes amis pour t'accorder » cette faveur. »

Au milieu de ses fureurs, on voyait pourtant que les remords tourmentaient souvent son âme, et exerçaient sur lui cette vengeance secrète, profonde et terrible dont le pouvoir le plus absolu ne peut garantir. Un jour, demandant au sénat la grâce d'un accusé, il s'exprima en ces termes : « Les dieux et les déesses m'ont mis dans un tel » état de trouble, et m'ont tellement affligé, qu'en » vous écrivant je ne sais ni pourquoi ni com- » ment je le fais. »

La débauche la plus excessive pouvait seule le distraire de ses cruels soucis et de ses terreurs sans cesse renaissantes. Tyran dans ses plaisirs comme dans ses supplices, il outrageait par ses violences la vertu des femmes les plus distinguées, immolait à ses caprices la pudeur des vierges, enlevait à leurs parens les jeunes gens dont on lui vantait la beauté, faisait prendre aux hommes le costume de faunes, aux filles celui de nymphes, et jouissait du spectacle de leur honte dans des lieux publics de prostitution qu'il avait fait bâtir.

Quelquefois il conçut le projet de revenir à Rome, s'approcha même de la ville, mais n'osa jamais y rentrer. Usé par les vices, cassé par l'âge, il avait perdu le courage et l'habileté qui seuls, dans sa jeunesse, lui avaient tenu lieu de vertus. Les rênes de l'empire semblaient échapper à sa main défaillante et ensanglantée; sa stupeur réveilla les ennemis de Rome; les Daces s'empare-

rent de la Mœsie ; les Germains dévastèrent la Gaule ; Artaban, roi des Parthes, méprisant sa faiblesse, lui enleva l'Arménie, lui reprocha ses crimes, sa lâche oisiveté, et lui conseilla d'expier la honte de son règne par une mort volontaire.

Tibère, tourmenté par la haine générale qu'il inspirait, détestait le genre humain : on l'entendit souhaiter « que l'univers finît avec lui. » Il avait eu le dessein de prendre pour successeur Claudius; mais il le trouva trop imbécile, et choisit, pour héritier du trône, Caïus Caligula, dont les vices avaient obtenu sa faveur. « J'ai, disait-il avec une » affreuse joie, élevé en ce jeune prince un serpent » qui sera le fléau de Rome, un Phaéton qui em- » brasera le monde. » Caligula s'était un jour permis en sa présence des plaisanteries sur l'abdication de Sylla ; Tibère lui dit : « Tu auras tous les » défauts de cet homme célèbre, et pas une de » ses vertus. »

Mort de Tibère.

La santé de l'empereur déclinait chaque jour; inaccessible aux conseils de la médecine comme à ceux de la raison, il ne voulut jamais emprunter les secours de l'art pour seconder les efforts de la nature. Sa maxime était « qu'un homme qui ne » sait pas à trente ans être son propre médecin, » n'est qu'un imbécile. » Ses forces l'abandonnaient rapidement ; un jour il perd connaissance ; on le croit mort, la joie publique éclate : il revient à lui, l'effroi s'empare de tout le monde. Caligula,

et Macron, préfet du palais, redoutant son retour à la vie et à la vengeance, l'étouffent sous ses oreillers. Il mourut l'an 33, à soixante-dix-huit ans; il en avait régné vingt-deux. Le peuple furieux voulait le jeter dans le Tibre; les plus modérés demandaient qu'on l'enterrât dans le lieu destiné à la sépulture des brigands. Ce prince devait le jour à une famille illustre, dont seul il ternit la gloire. Il descendait d'Atta Claudius, originaire de Régille, dans le pays des Sabins : sa maison fut honorée de vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures, sept triomphes et deux ovations; son nom, autrefois si respecté dans Rome, est devenu une injure même pour les tyrans.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Élévation de Caïus Caligula à l'empire. — Sa tyrannie. — Ses amours criminelles. — Ses extravagances, entre autres un pont-volant sur mer. — Ses proscriptions. — Son départ pour la Gaule. — Ses lâches triomphes. — Son retour à Rome. — Sa mort. — Mort de Cézonie.

CAÏUS CALIGULA.

(An de Rome 790. — De Jésus-Christ 37.)

Élévation de Caïus Caligula à l'empire.

Tous les princes de la famille de Tibère étaient morts; la plupart avaient péri victimes des soupçons de ce vieillard cruel, de la cupidité des délateurs, et de l'ambition de Séjan : Caligula, âgé de vingt ans lorsque l'empereur l'appela près de lui, sut échapper par sa dissimulation aux périls qui le menaçaient dans cette cour orageuse. Cachant avec soin les ressentimens que lui inspiraient les malheurs de sa famille, il montra dans sa jeunesse les vices d'un vieux courtisan, parut docile, soumis, dévoué, flatta les passions du prince, les caprices des favoris; et l'on dit de lui avec raison, « qu'on n'avait jamais vu de meilleur esclave et de » plus mauvais maître. » Il trouvait dans la cour de Tibère des plaisirs conformes à ses penchans, assistait avec empressement au supplice des condamnés, et se déguisait la nuit pour parcourir les lieux de prostitution.

Le jeune Tibère, fils de Drusus et petit-fils de l'empereur, semblait devoir lui fermer le chemin du trône ; Caligula, pour s'en approcher, séduisit la femme de Macron, préfet du palais, et lui promit de partager son pouvoir avec elle s'il régnait.

L'empereur, dans son testament, le nomma seulement cohéritier de son petit-fils. Lorsque ce prince était mourant, Caligula voulut lui arracher son anneau ; le vieillard expirant ouvrit les yeux et se défendit ; mais Caligula et Macron se jetèrent sur lui et l'étouffèrent. Ces crimes, ensevelis dans l'enceinte presque impénétrable de la cour de Caprée, ne furent connus que dans la suite.

Le nom sacré de Germanicus protégeait son fils ; le peuple espérait voir revivre en lui les vertus de ce grand homme, et les soldats le chérissaient comme leur nourrisson. Les vœux unanimes du sénat, des patriciens, des chevaliers, des plébéiens et des légions le portèrent au trône.

La mort de Tibère et l'avénement de Caïus à l'empire excitèrent une joie universelle : toutes les villes rendirent aux dieux de solennelles actions de grâce ; on leur sacrifia cent soixante mille victimes, présage funeste de celles que la tyrannie devait bientôt immoler.

Tous les citoyens de Rome vinrent en foule au-devant de C. Caligula ; il parut au sénat, prononça l'éloge de Tibère, et accrut, par une feinte modestie, l'empressement qu'on lui montrait déjà

pour l'élever au pouvoir suprême. Soit qu'un faible souvenir des leçons de Germanicus et d'Agrippine émût son âme dans les premiers instans, soit que son caractère féroce fût quelque temps amolli par l'amour qu'un grand peuple lui exprimait si vivement, soit enfin qu'il eût résolu de mettre d'abord en pratique cet art profond de la dissimulation qu'il avait étudié à Caprée, il ne montra dans les premiers momens de son règne que des vertus.

Après avoir célébré les obsèques de Tibère, le nouvel empereur se rendit à l'île de Pandataire, y recueillit les cendres de ses frères et de ses sœurs, et revint les déposer à Rome dans un magnifique tombeau. Les délateurs s'étaient empressés de lui dénoncer tous ceux qui s'étaient autrefois montrés ennemis de sa famille; il fit brûler toutes leurs dépositions sans les lire. On lui transmit les détails d'une conjuration tramée contre lui; il refusa d'y croire, disant qu'il n'avait rien fait qui pût mériter la haine.

Le testament de Tibère était cassé par le sénat, et Caïus cependant en exécuta religieusement toutes les dispositions. Par son ordre, les exilés revinrent dans leur patrie et recouvrèrent leurs biens. Il rendit aux princes étrangers les États que leur avait enlevés Tibère : Antiochus, roi de Comagène, avec la restitution de son royaume, reçut quatorze millions d'indemnités. Caligula fit donner quatre-vingt mille sesterces à une affranchie; cette

femme courageuse avait supporté les tourmens de la question, sans vouloir révéler le secret de son maître.

Joignant la sévérité à la douceur, l'empereur punit les gouverneurs concussionnaires ou corrompus, exila dans les Gaules Ponce-Pilate, fit une réforme salutaire dans l'ordre des chevaliers, chassa de Rome les femmes les plus déréglées, et rendit leur ancienne force aux lois d'Auguste tombées en désuétude : en même temps il promit au peuple de lui laisser élire ses magistrats; enfin, loin de paraître jaloux du jeune Tibère, son cohéritier, il le nomma prince de la jeunesse. Ainsi, le commencement du règne de ce tyran farouche n'annonça que celui d'un monarque sage, doux et vertueux; et les honneurs qu'on lui décernait alors lui furent accordés, non par l'adulation, mais par la reconnaissance.

Le sénat ordonna qu'une fois par an le collége des prêtres, suivi de tous les corps de l'Etat, porterait au Capitole un bouclier d'or, où serait gravée l'image de Caïus; et on donna au jour de son avénement le nom de *Pubitia*, pour faire entendre que cette époque était celle du rajeunissement de Rome.

Sa tyrannie.

Toutes ces espérances ne tardèrent pas à s'évanouir. Caligula ne put se contraindre long-temps à feindre des vertus étrangères à son âme. Au bout de huit mois son voile tomba; le tyran parut, et

le reste de son règne ne fut plus qu'un tissu d'injustices, d'atrocités et de démence qu'il est aussi honteux qu'affligeant de rapporter, et qui forcent l'histoire à prendre le langage et les traits de la satire.

L'orgueil, le premier vice que manifesta Caïus, fut la source de tous les autres. Il s'arrogea le titre de *seigneur* que tous les Césars avaient refusé. Lorsque les souverains étrangers voulaient le prendre pour arbitre de leurs différends, il répondait par ce vers d'Homère : « Un roi suffit à l'uni-» vers. »

Peu content de prendre le nom de *maître des rois*, il osa s'attribuer ceux d'*Optimus* et de *Maximus* qui n'appartenaient qu'à Jupiter. Prétendant qu'on ne pouvait pas plus l'assimiler au reste des hommes, qu'un berger aux animaux qui lui étaient soumis, il s'asseyait dans les temples entre les images de Castor et de Pollux, se faisait adorer sous le nom de *Jupiter Latialis*, et prenait alternativement le costume de ce dieu, de Bacchus, d'Apollon, ou même celui de Diane et de Vénus. On lui éleva, dans la capitale, un temple : sur l'autel brillait sa statue en or; elle était chaque jour revêtue de l'habit que l'empereur portait. Ce qui paraît encore plus incroyable que cette démence, c'est qu'une telle idole trouva des ministres et des adorateurs : à la honte de l'humanité, on vit les plus illustres Romains briguer

avec plus d'ardeur le sacerdoce de ce temple que le consulat, et sacrifier à cette bizarre divinité les paons, les faisans et les oiseaux les plus rares d'Asie. Caligula, joignant la folie au sacrilége, associa sa femme et son cheval au collége de ses prêtres. Ce cheval, nommé Incitatus, et qu'il estimait plus que les hommes, fut, dit-on, un jour désigné pour le consulat.

Bravant les dieux comme les mortels, il fit fabriquer une machine, au moyen de laquelle il imitait le bruit du tonnerre, et lançait des pierres contre le ciel, en s'écriant : « Jupiter, extermine-» moi, ou je t'exterminerai. »

Il voulait qu'on le crût l'amant de Diane, et prétendait avoir des entretiens secrets avec cette déesse. Cet insensé, honteux de descendre d'Agrippa, plébéien qui ne devait sa gloire qu'à son mérite, publia que sa mère Agrippine était née de l'inceste d'Auguste avec Julie, préférant ainsi une origine criminelle à une naissance plébéienne.

Jaloux de toute renommée, il enleva aux plus nobles familles les symboles de la gloire de leurs ancêtres; le collier aux Torquatus, le flocon de cheveux aux Cincinnatus, le titre de grand aux descendans de Pompée, et fit même périr un des derniers rejetons de cette famille. Enfin, sans respect pour la mémoire du fondateur de l'empire, il défendit qu'on célébrât la victoire d'Actium, trop funeste, disait-il, à la république.

La gloire littéraire n'était pas plus sacrée pour lui; méprisant Homère, Virgile et Tite-Live, il voulait qu'on les regardât comme des rêveurs sans raison et des parleurs sans esprit.

Ses amours criminelles.

Se croyant au-dessus de toutes les lois comme au-dessus de tous les hommes, il forçait les dames romaines à sacrifier leur pudeur à ses caprices. Ses propres sœurs furent les premières victimes de son impudicité. Après les avoir déshonorées, il prostitua Livie et Agrippine à ses compagnons de débauche, et il épousa la troisième, nommée Drusille, qu'il aimait passionnément. Il l'institua héritière de l'empire, et il osa la placer au rang des dieux. Lorsque la mort de Drusille mit fin à cet amour incestueux, sa fureur barbare et capricieuse fit périr également ceux qui portèrent le deuil d'une immortelle, et ceux qui ne prirent pas celui d'une impératrice.

Invité aux noces de Pison, et frappé des charmes de Livia Orestilla, au milieu du festin il défendit au mari de parler à sa femme, lui déclarant qu'elle devenait dès cet instant l'épouse de César. Il enleva de même Lollia Paulina à Caïus Memmius qui commandait une de ses armées. Cézonie lui succéda : cette femme, quoiqu'elle ne fût plus jeune, avait probablement des vices qui parurent des charmes à Caligula. Elle prit et conserva un empire absolu sur son cœur. Il la montrait aux troupes sous le costume de Minerve, et chargea, dit-on, cette divinité d'élever la fille qu'il en eut,

et qu'on nommait Julie ; il prétendait n'avoir aucun doute sur la naissance de cette fille, parce qu'elle lui ressemblait, montrait dès le berceau son penchant à la cruauté, et déchirait les yeux des enfans qui jouaient avec elle.

Ses extravagances, entre autres un pont-volant sur mer

Il croyait prouver la grandeur de son pouvoir par l'excès de ses dépenses : ses prodigalités n'avaient ni motifs ni bornes ; il servait à ses convives de l'or et des perles, jetait au peuple, du haut d'une tour, des monceaux d'argent, construisait des vaisseaux de cèdre, dont les voiles et les cordages étaient de soie, la poupe dorée et enrichie de pierreries. Par ses ordres, on bâtit des tours dans la mer, on aplanit des montagnes, on éleva des coteaux dans les vallées. Ayant rassemblé une immense quantité de vaisseaux, il les attacha l'un à l'autre par des madriers, et en construisit sur la mer un pont qui allait de Baies à Putéole. On couvrit ce pont de terre, on y planta des arbres, on y éleva des maisons, et l'empereur, vêtu d'une robe d'or brodée de perles, la hache dans une main, le bouclier dans l'autre et la couronne sur la tête, traversa le pont en triomphateur, suivi de tous les grands de l'empire. Le lendemain, ayant invité le peuple à venir admirer cette merveille, il fit jeter impitoyablement dans la mer tous ceux qui étaient montés sur le pont. On prétend qu'il ne fit cette extravagante entreprise que pour se moquer de l'astrologue Thrasille, qui avait dit,

pendant le règne de Tibère, « qu'il serait aussi » difficile à Caïus de parvenir à l'empire que de » courir à cheval dans la baie de Putéole. »

Caligula dissipa en peu de temps par ses folles dépenses cent trente millions que lui avait laissés Tibère. Le besoin d'argent est un des plus grands aiguillons de la tyrannie : pour remplir le vide du trésor, les mauvais princes remplissent les prisons de prétendus coupables : quand les impôts ne peuvent suffire, les confiscations les remplacent, et l'opulence devient un crime d'État. Caligula employa d'abord pour satisfaire sa cupidité toutes les ressources de la fiscalité ; il écrasa le peuple de tributs, vendit la justice, força les commerçans de lui céder la plus grande part de leurs bénéfices, et partagea même ceux des artisans et des portefaix. Après avoir forcé tous les citoyens à lui donner des étrennes qu'il recevait lui-même, il établit dans son propre palais des jeux et des lieux de débauche, dont il percevait le profit. Bientôt les délations, les accusations et les condamnations arbitraires menacèrent la vie et la fortune de tous les Romains.

Ses proscriptions.

Quelques-uns crurent se mettre à l'abri du péril, en instituant Caïus leur héritier; le tyran les fit empoisonner pour jouir plus promptement de la succession. Un jour, après le festin, quittant le jeu, il fit arrêter dans la cour de son palais deux riches patriciens, donna l'ordre de les tuer, et,

retrouvant ses convives, il leur dit : « Votre jeu » est trop petit pour moi, je viens de jouer ail» leurs, et de gagner en un instant six cent mille » sesterces. »

Dès qu'il eut commencé à verser du sang, il en devint insatiable : ses arrêts semblaient plus atroces encore par la frivolité des prétextes dont il les couvrait. Il fit mourir le jeune Tibère, parce qu'il le trouvait trop efféminé et trop parfumé. Ptolémée, son parent, reçut la mort parce qu'il descendait de Marc-Antoine. Silanus périt pour avoir refusé de l'accompagner sur mer, étant malade ; il ordonna le supplice de Macron, parce qu'il lui avait trop d'obligations, et ne pouvait supporter le fardeau de la reconnaissance.

Claude, son oncle, trouva seul grâce à ses yeux ; son imbécillité l'amusait. Voyant un matin les premières places prises au Cirque, il fit chasser à coups de bâton ceux qui les occupaient ; vingt chevaliers et plusieurs dames distinguées périrent dans ce tumulte. Les accusés qui remplissaient les prisons servirent, par son ordre, de nourriture aux bêtes sauvages. Un chevalier romain, condamné à combattre contre ces animaux, s'écria qu'il était innocent : l'empereur l'appela près de lui, lui fit couper la langue, et le renvoya sur l'arène. Il portait son mépris pour les hommes au point de forcer les sénateurs à courir en toge devant son char. Un jour, dînant entre les deux

consuls, il se mit à rire immodérément; et comme ils lui en demandaient la raison, il répondit : « Je » pensais que d'un signe je peux vous faire couper » la tête, si je le veux. »

Son aïeule Antonia l'avertit qu'il excitait contre lui la haine générale; il lui imposa silence, en lui disant : « Souvenez-vous qu'aucune personne et » aucune loi ne sont au-dessus de ma volonté. » Il persécuta tellement cette princesse infortunée, qu'elle fut obligée de se donner la mort. Féroce jusque dans ses amours, il dit à Cézonie qu'il avait été souvent tenté de lui faire subir la question pour savoir par quel artifice elle le captivait. On prétend qu'un philtre, que cette femme croyait propre à augmenter l'amour de Caligula, avait altéré sa raison; enfin, pour mettre le comble à son délire, dans un accès de colère contre les Romains, il souhaita « que le peuple n'eût qu'une » seule tête, pour pouvoir la trancher d'un seul » coup. » Les Romains durent sentir alors qu'une nation qui cède le pouvoir absolu à un homme, lui donne le droit de tout oser, et s'impose la nécessité de tout souffrir.

Son départ pour la Gaule.

On conçoit difficilement par quelle illusion Rome ainsi dégradée pouvait inspirer encore assez de respect aux nations étrangères pour les empêcher de prendre les armes, et de secouer un joug autrefois pesant, désormais honteux; mais la corruption des mœurs n'avait pas détruit encore la

discipline; les Romains, privés de toutes leurs autres vertus, gardaient pourtant leur courage; citoyens méprisés, mais soldats redoutables, on craignait toujours leurs armes. La tranquillité régnait dans tout l'empire; cependant on crut qu'elle allait être troublée, lorsque, au sein de la plus profonde paix, l'empereur déclara tout à coup qu'il partait pour combattre les Germains et les Bretons.

Ses lâches triomphes.

Il rassemble à la hâte ses légions, lève de nouvelles troupes, et marche si précipitamment que les cohortes prétoriennes ont peine à le suivre. Arrivé aux extrémités de la Gaule, il borne ses exploits à recevoir avec éclat, dans son camp, Adminius, fils du roi des Bretons, qui fuyait le courroux de son père, et informe le sénat de cet événement comme d'une conquête. Se portant ensuite sur le Rhin, il ordonne à une troupe de Germains de sa garde de passer le fleuve, de se cacher dans un bois voisin, et de crier aux armes, comme s'ils voyaient l'ennemi. Ils obéissent; l'empereur, averti par leurs cris, s'avance avec quelques escadrons, s'enfonce dans le bois, y reste assez de temps pour faire croire qu'il s'y est battu, et rentre en vainqueur dans son camp, à la tête de ses soldats qui portaient des couronnes de chêne.

Quelques jours après, ayant fait évader secrètement des otages, il courut à leur poursuite, les

ramena enchaînés, et écrivit au sénat pour lui reprocher de languir dans l'oisiveté, tandis que le chef de l'empire s'exposait chaque jour à de si grands périls. Revenu sur les côtes des Bataves, il rangea ses troupes en bataille au bord de la mer, fit sonner la charge, et commanda aux soldats de remplir leurs casques de coquillages qu'il appela *les dépouilles de l'Océan conquis*. On éleva dans ce lieu une tour pour servir de monument à ses triomphes.

Avant de quitter l'armée, un nouveau délire s'empara de son esprit; il voulut faire massacrer les légions qui s'étaient autrefois révoltées contre Germanicus son père; et l'on obtint, avec beaucoup de peine, qu'il se contentât de les décimer. Les victimes désignées parurent devant lui, il les fit envelopper par la cavalerie et les harangua; mais comme il s'aperçut que plusieurs de ces malheureux s'échappaient et couraient aux armes, la terreur le saisit, et il s'enfuit honteusement. Reprenant la route d'Italie, il écrivit des lettres menaçantes au sénat. Ce corps, autrefois la terreur des rois, et tremblant maintenant aux pieds d'un insensé, lui envoya des ambassadeurs pour le conjurer de remplir les vœux du peuple, et de venir promptement à Rome; il répondit, en portant la main sur son glaive : « J'irai, et celui-ci » m'accompagnera. » Bientôt il annonça par un édit que le désir de revoir les chevaliers et le peu-

Son retour à Rome.

ple était le motif de son retour; mais qu'il ne se conduirait à l'égard du sénat ni en prince ni en citoyen. Les sénateurs eurent défense de venir au-devant de lui; et comme il ne voulait pas avoir recours, suivant la forme, à leur suffrage, il renonça au triomphe et se contenta de l'ovation.

Le retour de ce furieux menaçait le sénat d'une destruction totale; ce corps, par une bassesse aussi atroce que lâche, apaisa momentanément le courroux du tyran : son ministre Protogène parut dans l'assemblée pour lui porter les ordres de son maître; tous les sénateurs le saluèrent avec la soumission dont une longue tyrannie avait fait contracter l'habitude. Scribonius Proculus, surpassant les autres en adulation, Protogène lui dit insolemment : « Pourquoi affectez-vous de me témoigner plus de » respect que vos collègues, vous qui êtes un en» nemi de l'empereur? » A ce mot, tous les membres du sénat, quittant leurs places, se jettent sur Scribonius et le mettent en pièces. De tels hommes méritaient un maître comme Caligula.

Ce monstre devenait de jour en jour plus féroce; irrité par la haine qu'il inspirait, il détestait Rome, et voulait transférer le siége de l'empire, d'abord à Antium, et ensuite à Alexandrie. Mais il comptait avant faire périr tous ceux dont les noms seuls rappelaient la gloire et la liberté romaines. Après sa mort on en eut la preuve, et on trouva dans son palais deux écrits de sa main, dont

l'un s'appelait l'*épée* et l'autre le *poignard*, contenant les noms de ceux qu'il destinait aux supplices.

Tout le monde conspirait en secret sa perte ; mais la crainte qu'inspiraient ses soldats, et surtout sa garde germaine, arrêtaient les bras prêts à le frapper. Enfin Cassius Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, résolut, avec quelques amis courageux, de braver tous les périls et de purger la terre de ce monstre. Sa mort.

Caligula revenait tous les jours du bain, dans son palais, par une galerie souterraine ; les conjurés l'y attendirent ; Chéréa s'approcha de lui, sous prétexte de lui demander le mot d'ordre, et lui donna un coup d'épée dans la gorge ; tous ses complices l'imitèrent ; Caligula reçut avant d'expirer trente blessures ; en tombant il s'écriait : « Scélérats, je suis encore en vie ! » Il mourut l'année 794 de Rome et 41 de Jésus-Christ, âgé de vingt-neuf ans, et à la fin de la quatrième année de son règne.

La vengeance la plus légitime porte malheureusement presque toujours le caractère de la passion, et ne se renferme ni dans les bornes de la nécessité ni dans celles de la justice. Un centurion massacra l'impératrice Cézonie qu'on jugeait capable de tous les crimes parce qu'elle était chère à Caligula, et on brisa contre les murs du palais la tête de sa fille unique. Le sénat, qui aurait voulu pouvoir effacer de la mémoire des hommes le règne de Mort de Cézonie.

Caïus et sa propre honte, fit fondre toutes les monnaies marquées à l'effigie de Caligula.

On croirait profaner la majesté de l'histoire, en traçant le tableau dégoûtant de l'extravagant délire d'un tyran tel que Caligula, si l'on ne sentait pas combien il est utile de rappeler aux hommes jusqu'à quel point le premier peuple du monde parvint à s'avilir, en renonçant à ses droits et en abdiquant sa liberté.

Ce fut pendant le règne de ce monstre que les apôtres et les disciples de Jésus répandirent sa parole dans le monde. Saint Mathieu écrivit le premier évangile ; ceux qui embrassèrent ce nouveau culte prirent le nom de chrétiens. Nulle époque n'était plus favorable que celle de la tyrannie de Tibère et de Caligula pour faire sentir la nécessité d'une religion morale et consolatrice : c'est lorsque l'homme gémit sur la terre qu'il tourne ses regards vers le ciel.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

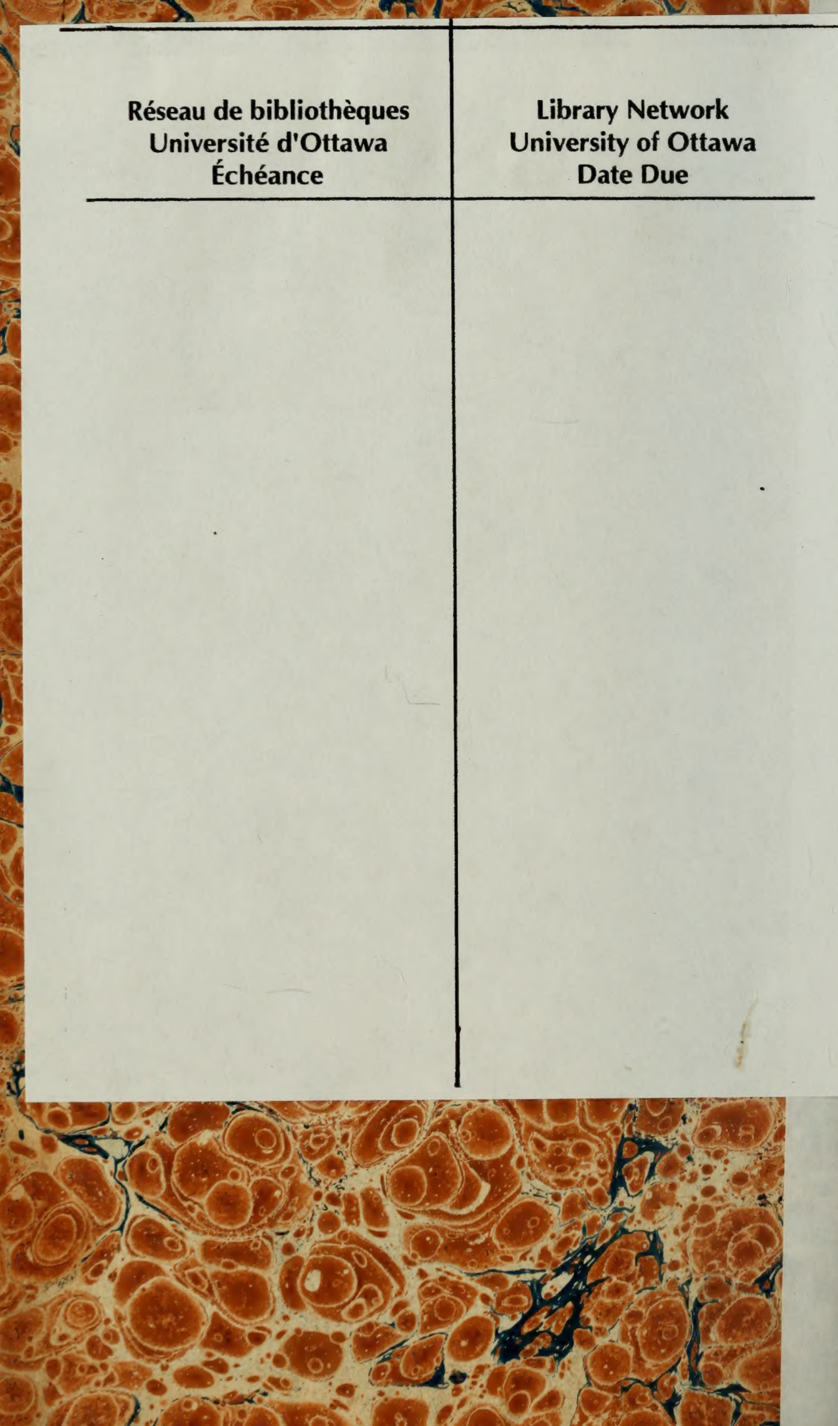
TABLE DES MATIÈRES

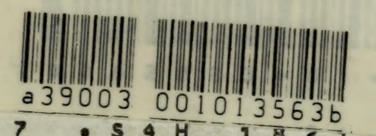
CONTENUES DANS CE VOLUME.

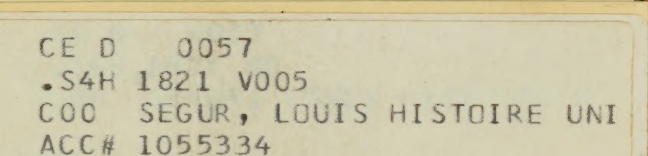
HISTOIRE ANCIENNE.

TOME CINQUIÈME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance
Library Network
University of Ottawa
Date Due


a39003 001013563b


CE D 0057
.S4H 1821 V005
COO SEGUR, LOUIS HISTOIRE UNI
ACC# 1055334

